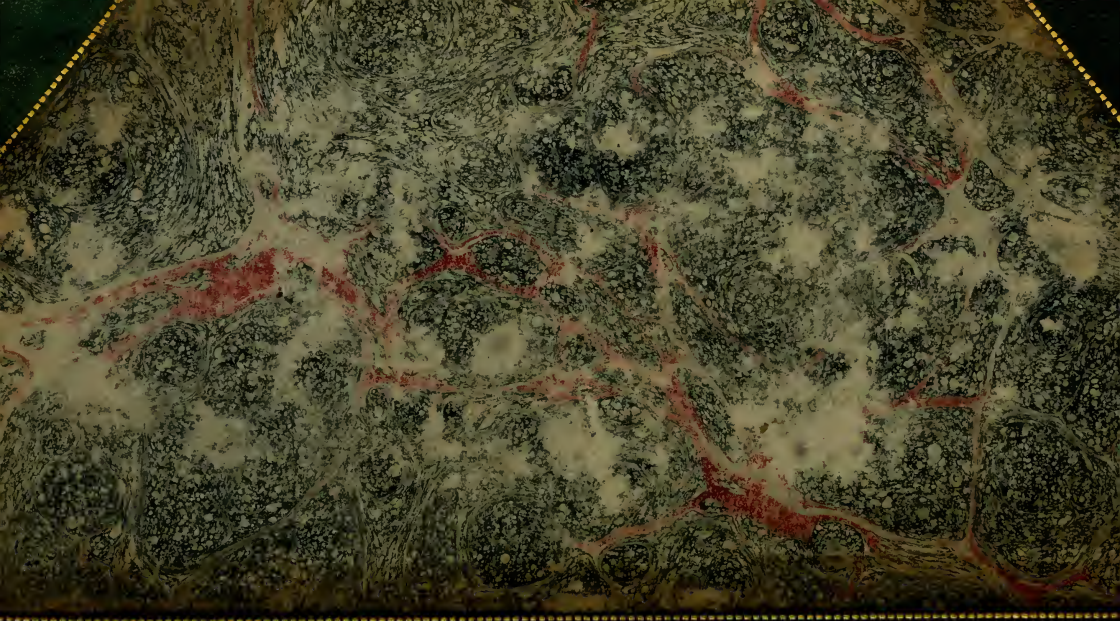
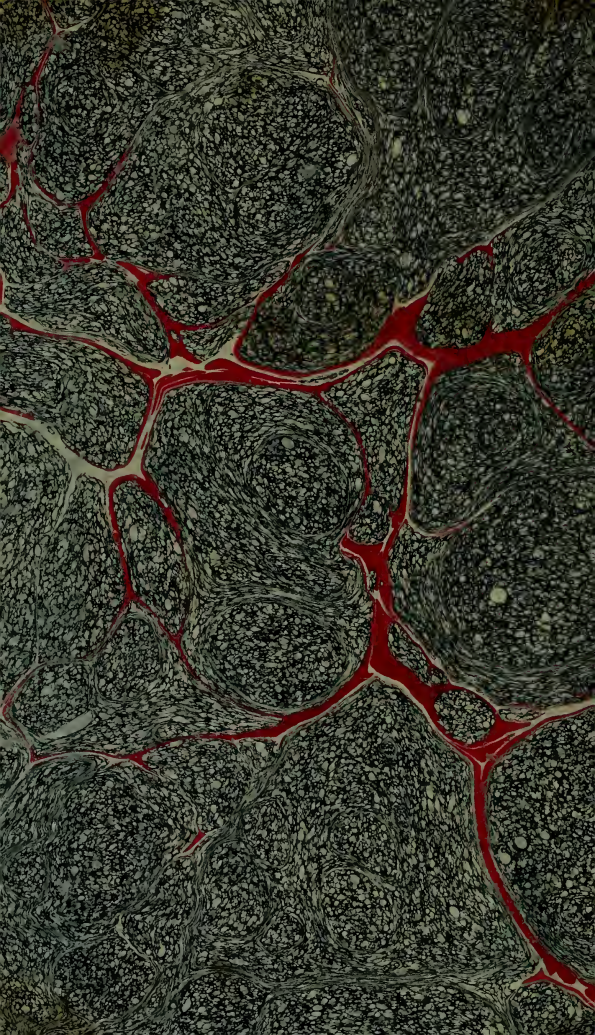
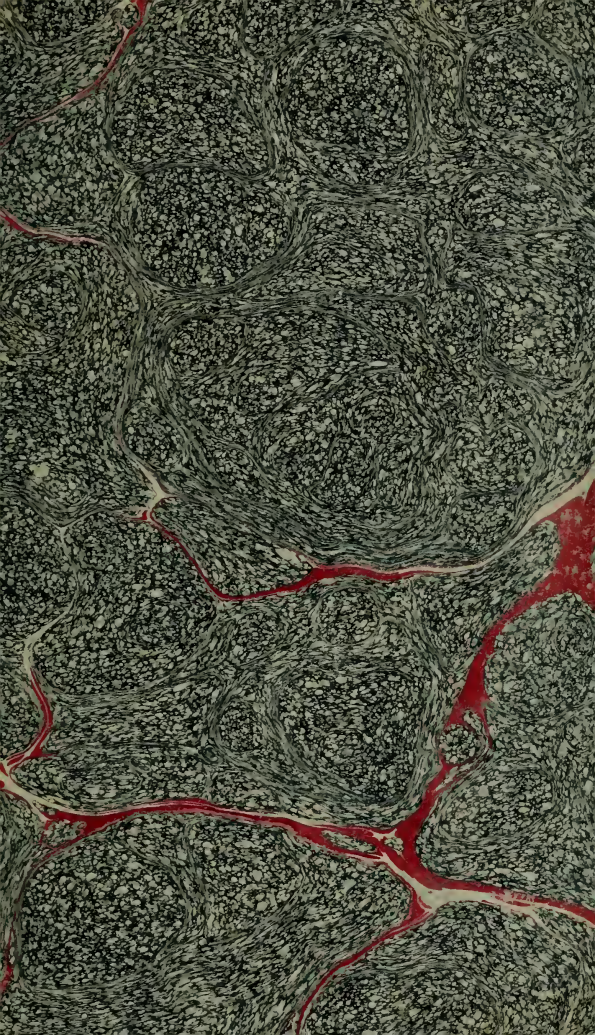






Campbell 6.1.e.14

LE CABINET
DES FÉES,
OU
COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,
ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,
Ornés de Figures.

TOME QUATORZIÈME.

A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXV.

PRÉFACE.

NOus devons ces Contes au célèbre Dervis Moclès, que la Perſe met au nombre de ſes grands perſonnages. Il étoit chef des Sofis d'Iſpahan *, & il avoit douze diſciples qui portoient de longues robes de laine blanche. Les grands

* Il eſt bon de remarquer que le terme de Sofi vient de *ſouf*, qui ſignifie de la laine, parce que les religieux Sofis ſont habillés de laine ; & encore de *ſafa*, qui ſignifie pureté, & de *teſaouf*, qui eſt la théologie myſtique, ou le quiétiſme dont ils font profeſſion. On n'appelle point les rois de Perſe Sofis, n'en déplaiſe à Golius, à M. d'Herbelot, & à preſque tous les voyageurs qui ſont tombés dans cette erreur, & ſur la foi deſquels le public croit pieuſement que c'eſt un titre qu'on donne aux rois de Perſe, comme s'ils portoient le froc. Ce terme ne leur convient point, & c'eſt comme ſi l'on diſoit l'Empereur capucin. Le traducteur de ces Contes s'étant un jour ſervi de ce terme en préſence de gens ſavans à Iſpahan, & traité le roi de Sofi, il excita leur riſée. Ils lui dirent que le mot de Sofi ne ſignifioit rien autre choſe qu'un moine Sofi : mais les Européens confondoient ce terme avec celui de Sefevy, qui ſignifie un deſcendant de Checſefy, d'où ſont ſortis les rois de Perſe, comme ſi l'on diſoit Sefeyens.

& le peuple avoient pour lui une vénération singulière à cause qu'il étoit de la race de Mahomet; & ils le craignoient, parce qu'il passoit pour un savant cabaliste. Le roi Schah-Soliman même le respectoit à un point, que si par hasard il le rencontroit sur son passage, ce prince descendoit aussi-tôt de cheval, & lui alloit baiser les étriers.

Moclès étant encore fort jeune, s'avisa de traduire en Persan des comédies Indiennes, qui ont été traduites en toutes les langues orientales, & dont on voit à la bibliothéque du roi une traduction Turque sous le titre de *Alfaraga Badal-Schidda*, ce qui signifie la joie après l'affliction. Mais le traducteur Persan, pour donner à son ouvrage un air original, mit ces comédies en Contes, qu'il appella *Hezaryek-Rouz*, c'est-à-dire Mille & un Jour. Il confia son manuscrit au sieur Pétis de la Croix, qui étoit en liaison d'amitié avec lui à Ispahan en 1675, & même il lui permit d'en prendre une copie.

Il ſemble que les Milles & un Jour ne ſoient rien autre choſe qu'une imitation des Mille & une Nuit. Effectivement, ces deux livres ont la même forme. Il y a dans leurs deſſeins un contraſte comme dans leurs titres. Dans les Mille & une Nuit, c'eſt un prince prévenu contre les femmes; & dans les Mille & un Jour, c'eſt une princeſſe prévenue contre les hommes. Il eſt à croire que l'un de ces Ouvrages a donné occaſion de faire l'autre; mais comme il n'y a point d'époque aux Contes Arabes, on ne ſauroit dire s'ils ont été faits avant ou après les Contes Perſans.

Quoi qu'il en ſoit, les Mille & un Jour doivent divertir les perſonnes qui ont lu avec plaiſir les Mille & une Nuit, puiſque ce ſont les mêmes mœurs & la même vivacité d'imagination. Mais les lecteurs qui, dans les Contes Arabes, ont trouvé mauvais qu'on n'ait pas donné à Scheherazade une intention de perſuader par ſes fables à Schahriat qu'il y a des femmes fidelles; car véritablement elle paroît n'a-

voir pour but que de prolonger sa vie sans chercher à détromper le Sultan des Indes : ceux, dis-je, qui ont fait cette critique, ne feront pas le même reproche à Dervis Moclès. Sutlumemé se propose de combattre la prévention de sa Princesse, & va toujours à sa fin. Dans tous ses Contes, il y a des Epoux ou des Amans fidèles. On voit qu'elle s'applique à guérir Farrukhnaz de son erreur, sans toutefois que la nécessité qu'elle s'impose de ne se point détourner de son but, fasse tort à la variété d'événemens que demandent ces sortes d'Ouvrages.

LES MILLE ET UN JOUR, *CONTES PERSANS.*

LE royaume de Caſchmire (*a*) étoit autrefois gouverné par un roi, nommé Togrul-Béy. Il avoit un fils & une fille qui faiſoient l'admiration de leur tems. Le prince appelé Farrukhrouz (*b*), étoit un jeune héros, que mille vertus rendoient recommandable; & Farrukhnaz (*c*) ſa ſœur, pouvoit paſſer pour un miracle de beauté.

En effet, cette princeſſe étoit ſi belle, & en même-tems ſi piquante, qu'elle inſpiroit de l'amour à tous les hommes qui oſoient la regarder; mais cet amour leur devenoit funeſte, car la plupart en perdoient la raiſon, ou tomboient dans une langueur qui les conſumoit inſenſiblement.

(*a*) Petit royaume ſitué entre les Indes & le royaume de Thebet.
(*b*) Jour heureux.
(*c*) Heureuſe fierté.

Lorsqu'elle sortoit du palais pour aller à la chasse, elle n'avoit point de voile. Le peuple la suivoit en foule, & témoignoit par ses aclamations le plaisir qu'il prenoit à la voir. Elle montoit ordinairement un cheval tartare blanc à taches rousses, & marchoit au milieu de cent esclaves, magnifiquement vêtues & montées sur des chevaux noirs. Ces esclaves étoient aussi sans voiles, mais bien qu'elles fussent presque toutes d'une beauté charmante, leur maîtresse s'attiroit seule tous les regards. Chacun s'efforçoit de s'approcher d'elle malgré la garde nombreuse qui l'environnoit. Vainement les soldats avoient le sabre à la main pour tenir le peuple éloigné, ils avoient beau même frapper & tuer tous ceux qui s'avançoient trop, il se trouvoit toujours des malheureux, qui, loin de craindre un si déplorable sort, sembloient se faire un plaisir de mourir aux yeux de la princesse.

Le roi, touché des malheurs que causoient les charmes de sa fille, résolut de la soustraire aux yeux des hommes. Il lui défendit de sortir du palais; de manière que le peuple cessa de la voir. Cependant la réputation de sa beauté se répandit dans l'Orient. Plusieurs rois se laissèrent enflammer sur la foi de la renommée; & bientôt on apprit à Caschmire, que des ambassadeurs partis de toutes les cours de l'Asie,

venoient demander la main de la princeſſe. Mais avant qu'ils arrivaſſent, elle fit un ſonge qui lui rendit les hommes odieux. Elle rêva qu'un cerf étant arrêté dans un piège, une biche l'avoit délivré; & qu'enſuite la biche étant tombée dans le même piège, le cerf, au lieu de la ſecourir, l'avoit abandonnée.

Farrukhnaz à ſon réveil fut frappée de ce ſonge. Elle ne le regarda point comme une illuſion de la fantaiſie agitée. Elle crut que le grand Keſaya (*a*) s'intéreſſoit à ſa deſtinée, & qu'il avoit voulu par ces images lui faire comprendre que tous les hommes étoient des traîtres, qui ne pouvoient payer que d'ingratitude la tendreſſe des femmes.

Prévenue de cette étrange opinion, & dans la crainte d'être ſacrifiée à quelqu'un des princes, dont les ambaſſadeurs devoient inceſſamment arriver, elle alla trouver le roi ſon père. Sans lui dire qu'elle fût révoltée contre les hommes, elle le conjura, les larmes aux yeux, de ne la point marier malgré elle. Ses pleurs attendrirent Togrul-Béy. Non, ma fille, lui dit-il, je ne contraindrai point vos inclinations. Bien qu'on diſpoſe ordinairement de vos pareilles ſans les conſulter, je jure par Kaſaya qu'aucun prince, fût-ce l'héritier même du ſultan

(*a*) Idole adorée autrefois à Caſchmire.

des Indes, ne vous épousera jamais, si vous n'y consentez. La princesse rassurée par ce serment, dont elle connoissoit la force, se retira très-satisfaite, & bien résolue de refuser son aveu à tous les princes qui la rechercheroient.

Peu de jours après, il arriva des ambassadeurs de plusieurs cours différentes. Ils eurent audience tour à tour. Chacun vanta l'alliance de son maître, & le mérite du prince qu'il venoit proposer. Le roi leur fit à tous beaucoup d'honnêtetés; mais il leur déclara que sa fille étoit maîtresse de sa main, parce qu'il avoit juré par Kesaya qu'il ne la livreroit point contre son penchant. Ainsi la princesse ne voulant se donner à personne, les ambassadeurs s'en retournèrent fort confus de n'avoir pas réussi dans leur ambassade.

Le sage Togrul-Béy vit leur départ avec douleur. Il craignit que leurs maîtres, irrités de ses refus, ne songeassent à s'en venger; & fâché d'avoir fait un serment qui pouvoit lui attirer une cruelle guerre, il fit venir la nourrice de Farrukhnaz : Sutlumemé (*a*), lui dit-il, je vous avoue que la conduite de la princesse m'étonne. Qui peut causer la répugnance qu'elle a pour le mariage? Parlez, n'est-ce point vous qui la lui avez inspirée? Non, sei-

(*a*) Gorge de lait.

gneur, répondit la nourrice, je ne suis point ennemie des hommes, & cette répugnance est l'effet d'un songe. D'un songe, s'écria le roi fort surpris ! ah ! que m'apprenez-vous ? Non, non, ajouta-t-il un moment après, je ne puis croire ce que vous me dites. Quel songe pourroit avoir fait sur ma fille une si forte impression ? Sutlumemé le lui raconta ; & après lui en avoir dit toutes les circonstances : voilà, seigneur, continua-t-elle, voilà le songe dont la princesse a l'imagination frappée. Elle juge des hommes par ce cerf ; persuadée que ce sont tous des ingrats & des perfides, elle rejette également tous les partis qui se présentent.

Ce discours augmenta l'étonnement du roi, qui ne concevoit pas comment ce songe pouvoit avoir mis la princesse dans la disposition où elle étoit. Hé bien, ma chère Sutlumemé, dit-il à la nourrice, que ferons-nous pour détruire les défiances dont l'esprit de ma fille s'est armé contre les hommes ? Crois-tu que nous puissions la ramener à la raison ? Seigneur, répondit-elle, si votre majesté veut bien me charger de ce soin-là, je ne désespère pas de m'en acquitter heureusement. Hé, comment vous y prendrez-vous, reprit Togrul-Béy ? Je sais, repartit la nourrice, une infinité d'histoires curieuses, dont le récit peut, en divertissant la princesse, lui ôter la

mauvaise opinion qu'elle a des hommes. En lui faisant voir qu'il y a eu des amans fidelles, je la disposerai sans doute insensiblement à croire qu'il y en a encore. Enfin, seigneur, ajouta-t-elle, laissez-moi combattre son erreur; je me flatte que je pourrai la dissiper. Le roi approuva le dessein de la nourrice, qui ne songea plus qu'à trouver des momens favorables pour l'exécuter.

Comme Farrukhnaz passoit ordinairement l'après-dînée avec le roi, le prince de Caschmire & toutes les princesses de la cour, à entendre les esclaves du palais chanter & jouer de toutes sortes d'instrumens, le matin parut plus commode à Sutlumemé, qui résolut de prendre le tems que la princesse employoit à se baigner. Ainsi dès le jour suivant, aussi-tôt que Farrukhnaz fut dans le bain, la nourrice lui dit: Je sais une histoire remplie d'événemens singuliers; si ma princesse veut me permettre de la lui conter pour l'amuser, je ne doute point qu'elle n'y prenne beaucoup de plaisir.

La princesse de Caschmire, moins peut-être pour satisfaire sa propre curiosité, que pour contenter celle de ses femmes, qui la pressoient d'entendre cette histoire, permit à Sutlumemé d'en commencer le récit. Ce qu'elle fit dans ces termes.

I. JOUR.

HISTOIRE D'ABOULCASEM BASRY.

TOUS les hiſtoriens conviennent que le calife Haroün-Alrraſchild auroit été le prince de ſon ſiècle le plus parfait, comme il en étoit le plus puiſſant, s'il n'eût pas eu un peu trop de penchant à la colère, & une vanité inſupportable. Il diſoit à tous momens qu'il n'y avoit point de prince au monde qui fût auſſi généreux que lui.

Giafar ſon premier viſir, ne pouvant ſouffrir qu'il ſe vantât ainſi lui-même, prit la liberté de lui dire un jour : O mon ſouverain maître, monarque de la terre, pardonnez à votre eſclave, s'il oſe vous repréſenter que vous ne devez point vous louer vous-même. Laiſſez faire votre éloge à vos ſujets, & à cette foule d'étrangers qu'on voit dans votre cour. Contentez-vous que les uns remercient le ciel de les avoir fait naître dans vos états, & que les autres s'applaudiſſent d'avoir quitté leur patrie pour venir ici vivre ſous vos loix.

Haroün fut piqué de ſes paroles. Il regarda fièrement ſon viſir, & lui demanda s'il connoiſſoit quelqu'un qui lui fût comparable en géné-

rosité ? Oui, seigneur, répondit Giafar ; il y a dans la ville de Basra un jeune homme appelé Aboulcasem ; quoique simple particulier, il vit avec plus de magnificence que les rois ; & sans en excepter votre majesté, aucun prince du monde n'est plus généreux que lui.

Le calife rougit à ce discours ; ses yeux s'enflammèrent de dépit. Sais-tu bien, dit-il, qu'un sujet qui a l'audace de mentir devant son maître mérite la mort ? Je n'avance rien qui ne soit véritable, repartit le visir. Dans le dernier voyage que j'ai fait à Basra, j'ai vu cet Aboulcasem ; j'ai été chez lui ; mes yeux, quoiqu'accoutumés à vos trésors, ont été surpris de ses richesses, & j'ai été charmé de ses manières généreuses. A ces mots, l'impétueux Alrraschild ne put retenir sa colère. Tu es bien insolent, s'écria-t-il, de mettre un particulier en parallèle avec moi. Ton imprudence ne demeurera point impunie. En disant cela, il fit signe au capitaine de ses gardes d'approcher, & lui commanda d'arrêter le visir Giafar. Ensuite il alla dans l'appartement de la princesse Zobéide sa femme, qui pâlit d'effroi en lui voyant un visage irrité.

Qu'avez-vous, seigneur, lui dit-elle, qui peut causer le trouble qui vous agite ? Il lui apprit ce qui venoit de se passer, & il se plai-

gnit de son visir dans des termes qui firent comprendre à Zobéïde jusqu'à quel point il étoit en colère contre ce ministre. Mais cette sage princesse lui représenta qu'il devoit suspendre son ressentiment, & envoyer quelqu'un à Basra pour vérifier la chose ; que si elle se trouvoit fausse, le visir seroit puni ; qu'au contraire, si elle étoit véritable, ce qu'elle ne pouvoit penser, il n'étoit pas juste qu'on le traitât comme un criminel.

Ce discours calma la fureur du calife. J'approuve ce conseil, madame, dit-il à Zobéïde ; & j'avouerai que je dois cette justice à un ministre tel que Giafar. Je ferai plus ; comme la personne que je chargerois de cet emploi pourroit, par aversion pour mon visir, me faire un rapport peu fidelle, je veux aller à Basra, & m'informer moi-même de la vérité. Je ferai connoissance avec ce jeune homme, dont on me vante la générosité : si l'on m'a dit vrai, je comblerai de bienfaits Giafar, loin de lui savoir mauvais gré de sa franchise ; mais je jure qu'il lui en coûtera la vie, s'il m'a fait un mensonge.

Aussi-tôt qu'Alrraschild eut pris cette résolution, il ne songea plus qu'à l'exécuter. Il sortit une nuit secrètement de son palais. Il monte à cheval, & se met en chemin sans vouloir que personne le suive, quelque chose que lui pût dire Zobéïde,

pour l'engager à ne point partir tout seul. Etant arrivé à Basra, il descendit au premier caravanserail qu'il trouva en entrant dans la ville, & dont le concierge étoit un bon vieillard. Mon père, lui dit Haroün, est-il vrai qu'il y a dans cette ville un jeune homme appelé Aboulcasem, qui surpasse les rois en magnificence & en générosité. Oui, seigneur, répartit le concierge, quand j'aurois cent bouches, & dans chacune cent langues, je ne pourrois vous conter toutes les actions généreuses qu'il a faites. Comme le calife avoit besoin de repos, il se coucha après avoir pris quelque nourriture.

Il se leva le lendemain de grand matin, & alla se promener dans la ville jusqu'au lever du soleil. Alors, s'approchant de la boutique d'un tailleur, il demanda la demeure d'Aboulcasem. Hé, de quel pays venez-vous, lui dit le tailleur? Il faut que vous ne soyez jamais venu à Basra, puisque vous ne savez pas où demeure le seigneur Aboulcasem; sa maison est plus connue que le palais du roi.

La nourrice de Farrukhnaz fut interrompue en cet endroit par l'arrivée d'une esclave qui avoit soin tous les jours d'avertir la princesse, lorsqu'il falloit aller à la prière du midi. D'abord que cette esclave paroissoit, Farrukhnaz sortoit du bain & s'habilloit; la nourrice de son côté cessoit de par-

ler, & reprenoit le fil de ſon diſcours le jour ſuivant, lorſque ſa maîtreſſe étoit rentrée dans le bain. C'eſt de cette manière que Dervis Moclès a fait la diviſion de ſes Mille & un Jour. On a ſuivi cet ordre; mais on a retranché tout ce qui, dans l'original, eſt devant & après la narration eſſentielle, parce que cela ne ſert qu'à la faire languir & qu'à ennuyer le lecteur, qui, par ce retranchement, lira les Contes ſans s'appercevoir qu'ils ſont interrompus.

Le lendemain Sutlumemé reprit donc ainſi la parole.

II. JOUR.

LE calife répondit au tailleur : je ſuis étranger. Je ne connois perſonne dans cette ville, & vous m'obligerez, ſi vous voulez me faire conduire chez ce ſeigneur. Auſſi-tôt le tailleur ordonna à un de ſes garçons de le mener à l'hôtel d'Aboulcaſem : c'étoit une grande maiſon bâtie de pierres de taille, & dont la porte étoit de marbre jaſpé : le prince entra dans la cour où il y avoit une foule de domeſtiques, tant eſclaves qu'affranchis, qui s'amuſoient à jouer en attendant les ordres de leur maître. Il aborda l'un d'entr'eux, & lui dit : frère, je voudrois bien

que vous prissiez la peine d'aller dire au seigneur Aboulcasem qu'un étranger souhaite de lui parler.

Le domestique jugea bien à l'air d'Haroün, que ce n'étoit pas un homme du commun; il courut en avertir son maître, qui vint jusques dans la cour recevoir l'étranger, qu'il prit par la main & conduisit dans une fort belle salle: là le calife dit au jeune homme qu'il avoit entendu parler de lui si avantageusement, qu'il n'avoit pu résister à l'envie de le voir. Aboulcasem répondit à son compliment d'une manière fort modeste; & après l'avoir fait asseoir sur un sofa, lui demanda de quel pays & de quelle profession il étoit, & où il logeoit à Basra. Je suis un marchand de Bagdad, répondit l'empereur, & j'ai pris un logement dans le premier caravansérail que j'ai trouvé en arrivant.

Après quelques momens de conversation, l'on vit entrer dans la salle douze pages blancs chargés de vases d'agate & de cristal de roche, enrichis de rubis & pleins de liqueurs exquises: ils étoient suivis de douze esclaves fort belles, dont les unes portoient des bassins de porcelaine remplis de fruits & de fleurs, & les autres des boîtes d'or où il y avoit des conserves d'un goût excellent.

Les pages firent l'essai de leurs liqueurs pour

les préſenter au calife : ce prince en goûta, & quoiqu'accoutumé aux plus délicieuſes de tout l'orient, il avoua qu'il n'en avoit jamais bu de meilleures. L'heure du dîner étant venue ſur ces entrefaites, Aboulcaſem fit paſſer ſon convive dans une autre ſalle, où ils trouvèrent une table couverte des mets les plus délicats, & ſervis dans des plats d'or maſſif.

Le repas fini, le jeune homme prit le calife par la main, & le mena dans une troiſième ſalle plus richement meublée que les deux autres, où l'on apporta une prodigieuſe quantité de vaſes d'or, enrichis de pierreries & pleins de toutes ſortes de vins, avec des plats de porcelaine remplis de confitures sèches. Pendant que l'hôte & ſon convive buvoient des plus excellens vins, il entra des chanteurs & des joueurs d'inſtrumens, qui commencèrent un concert dont Haroün fut enchanté. J'ai, diſoit-il en lui-même, des voix admirables dans mon palais; mais il faut avouer qu'elles ne méritent pas d'entrer en comparaiſon avec celles-ci. Je ne comprens pas comment un particulier peut avoir aſſez de bien pour vivre ſi magnifiquement.

Tandis que ce prince étoit particulièrement attentif à une voix, dont la douceur le raviſſoit, Aboulcaſem ſortit de la ſalle, & revint un moment après, tenant d'une main une baguette,

& de l'autre un petit arbre, dont la tige étoit d'argent, les branches & les feuilles d'émeraudes, & les fruits de rubis. Il paroiſſoit au haut de l'arbre un paon d'or bien travaillé, & dont le corps étoit rempli d'ambre, d'eſprit d'aloës & d'autres ſenteurs : il poſa cet arbre aux piés de l'empereur, puis frappant de ſa baguette la tête du paon, le paon étendit ſes aîles, & ſa queue ſe mit à tourner avec beaucoup de vîteſſe ; & à meſure qu'il tournoit, les parfums dont il étoit plein en ſortoient de tous côtés, & embaumoient toute la ſalle.

Le calife ne pouvoit ſe laſſer de conſidérer l'arbre & le paon, & il en témoignoit encore ſon admiration, lorſqu'Aboulcaſem les prit & les emporta fort bruſquement. Alraſchild fut piqué de cette action, & dit en lui-même : Que veut dire ceci ? ce jeune homme, ce me ſemble, ne ſait pas ſi bien faire les choſes que je croyois : il m'ôte cet arbre & ce paon, quand il me voit occupé à les regarder : a-t-il peur que je ne le prie de m'en faire préſent ? Je crains que Giafar ne lui ait donné mal-à-propos le titre d'homme généreux.

Cette penſée ſe préſentoit à ſon eſprit, lorſqu'Aboulcaſem rentra dans la ſalle, accompagné d'un petit page auſſi beau que le ſoleil. Cet aimable enfant avoit une robe de brocard d'or,

relevé de perles & de diamans : il tenoit dans sa main une coupe faite d'un seul rubis, & remplie d'un vin couleur de pourpre. Il s'approcha du calife, se prosterna devant lui jusqu'à terre, & lui présenta la coupe : le prince avança la main pour la recevoir, & l'ayant prise, il la porta à sa bouche ; mais, ô prodige étonnant ! après avoir bu, il s'apperçut en la rendant au page, qu'elle étoit encore toute pleine : il la reprend aussi-tôt, & l'ayant reportée à sa bouche, il la vuide jusqu'à la dernière goutte : il la remet ensuite entre les mains du page, & à l'instant même il voit qu'elle se remplit sans que personne verse rien dedans.

A cet objet merveilleux, la surprise d'Haroün fut extrême, & lui fit oublier l'arbre & le paon : il demanda comment cela se pouvoit faire : seigneur, lui répondit Aboulcasem, c'est l'ouvrage d'un ancien sage qui possédoit tous les secrets de la nature. En achevant ces paroles, il prit le page par la main, & sortit encore de la salle avec précipitation. Le calife en fut indigné : oh ! pour le coup, dit-il, ce jeune homme a perdu l'esprit : il m'apporte toutes ces curiosités sans que je l'en prie ; il les offre à mes yeux, & quand il s'apperçoit que je prens le plus de plaisir à les voir, il me les enlève : il n'y a rien

de si ridicule ni de si malhonnête. Ah ! Giafar, je vous apprendrai à mieux juger des hommes !

Il ne savoit que penser du caractère de son hôte, ou plutôt il commençoit à n'en avoir pas bonne opinion, lorsqu'il le vit rentrer pour la troisième fois, suivi d'une demoiselle toute couverte de perles & de pierreries, & plus parée encore de sa beauté que de ses ajustemens. Le calife, à la vue d'un si bel objet, demeura saisi d'étonnement : elle lui fit une profonde révérence, & acheva de le charmer en s'approchant de lui : il la fit asseoir : en même-rems Aboulcasem demanda un luth tout accordé : on lui en apporta un composé de bois d'aloès, d'ivoire, de bois de sandal & d'ébène : il donna cet instrument à la belle esclave, qui en joua si parfaitement, qu'Haroün qui s'y connoissoit, s'écria dans l'excès de son admiration : ô jeune homme, que votre sort est digne d'envie ! les plus grands rois du monde, le commandeur des croyans même n'est pas si heureux que vous.

D'abord qu'Aboulcasem remarqua que son convive étoit enchanté de la demoiselle, il la prit aussi par la main & la mena hors de la salle.

O jeune homme, que vôtre sort est digne d'envie !

J. Marillier dir C. De Ghendt sculp.

III. JOUR.

CE fut une nouvelle mortification pour le calife. Peu s'en fallut qu'il n'éclatât; mais il se contraignit, & son hôte étant revenu dans le moment, ils continuèrent à se réjouir jusqu'au coucher du soleil : alors Haroün dit au jeune homme : ô généreux Aboulcasem, je suis confus du traitement que vous m'avez fait; permettez-moi de me retirer, & de vous laisser en repos. Le jeune homme de Basra qui ne vouloit point le gêner, lui fit la révérence d'un air gracieux, & sans s'opposer à son dessein, le conduisit jusqu'à la porte de son hôtel, en lui demandant pardon de ne l'avoir pas reçu aussi magnifiquement qu'il le méritoit.

Je conviens, disoit le calife en retournant au caravanserail, que pour la magnificence, Aboulcasem est au-dessus des rois; mais pour la générosité, mon visir n'a pas raison de le mettre en parallèle avec moi; car enfin, m'a-t-il fait le moindre présent? je me suis pourtant récrié sur la beauté de l'arbre, sur la coupe, sur le page & sur la demoiselle; & mon admiration devoit du moins l'engager à m'offrir quelqu'une de ces choses. Non, cet homme-là n'a que de l'osten-

tation : il se fait un plaisir d'étaler ses richesses aux yeux des étrangers : pourquoi ? pour contenter seulement son orgueil & sa vanité. Dans le fond, ce n'est qu'un avare, & je ne dois point pardonner à Giafar de m'avoir menti.

En faisant ces réflexions si désagréables pour son premier ministre, il arrive au caravanserail ; mais quel fut son étonnement d'y trouver des tapis de soie, des tentes magnifiques, des pavillons, un grand nombre de domestiques, tant esclaves qu'affranchis, des chevaux, des mulets, des chameaux, & outre tout cela, l'arbre & le paon, le page avec sa coupe, & la belle esclave avec son luth.

Les domestiques se prosternèrent devant lui, & la demoiselle lui présenta un rouleau de papier de soie, qu'il déplia, & qui contenoit ces mots : *ô cher & aimable convive que je ne connois point : je n'ai peut-être pas eu pour vous tous les égards que je vous devois : je vous supplie d'avoir la bonté d'oublier les fautes que j'ai commises en vous recevant, & de ne me pas faire l'affront de refuser les petits présens que je vous envoie : pour l'arbre, le paon, le page, la coupe & l'esclave, ils étoient à vous déjà, puisqu'ils vous avoient plu ; car une chose qui plaît à mes convives cesse d'être à moi, & devient leur propre bien.*

Quand le calife eut achevé de lire cette lettre, il fut surpris de la libéralité d'Aboulcasem, & convenant alors qu'il avoit mal jugé de ce jeune homme : mille millions de bénédictions, s'écria-t-il, soient données à Giafar ! il est cause que je suis désabusé. Ah ! Haroün, ne te vante plus d'être le plus magnifique & le plus généreux de tous les hommes ; un de tes sujets l'emporte sur toi. Mais ajouta-t-il, en se reprenant, comment un simple particulier peut-il faire de pareils présens ? Je devois bien lui demander où il a trouvé tant de richesses : je confesse que j'ai tort de ne l'avoir point interrogé là-dessus : je ne veux pas m'en retourner à Bagdad sans avoir approfondi cette affaire ; aussi-bien il m'importe de savoir pourquoi dans les états qui sont sous ma puissance, il y a un homme qui mène une vie plus délicieuse que moi : il faut que je le revoie, & que je l'engage adroitement à me découvrir par quels moyens il a pu faire une fortune si prodigieuse.

Impatient de satisfaire sa curiosité, il laissa dans le caravanserail ses nouveaux domestiques, & retourna chez le jeune homme à l'heure même ; & se voyant seul avec lui : O trop aimable Aboulcasem, lui dit-il, les présens que vous m'avez faits sont si considérables, que je crains de pouvoir les accepter sans abuser de votre générosité.

Permettez que je vous les renvoie, & que, charmé de la réception que vous m'avez faite, j'aille publier à Bagdad votre magnificence & votre penchant généreux.

Seigneur, lui répondit le jeune homme d'un air mortifié, vous avez sans doute sujet de vous plaindre du malheureux Aboulcasem. Il faut que quelqu'une de ses actions vous ait déplu, puisque vous rejetez ses présens. Vous ne me feriez pas cette injure, si vous étiez content de moi. Non, répliqua le prince, le ciel m'en est témoin, je suis enchanté de votre politesse; mais vos présens sont trop précieux. Ils surpassent ceux des rois, & si j'ose dire ce que je pense, vous devriez moins prodiguer vos richesses, & faire réflexion qu'elles peuvent s'épuiser.

Aboulcasem sourit à ces paroles, & repartit au calife : Seigneur, je suis bien aise d'apprendre que ce n'est point pour me punir d'avoir commis quelque faute à votre égard, que vous voulez refuser mes présens; &, pour vous obliger à les recevoir, je vous dirai que j'en puis faire tous les jours de semblables, & même de plus grands, sans m'incommoder. Je vois bien, ajouta-t-il, que ce discours vous étonne; mais vous cesserez d'en être surpris, quand je vous aurai conté toutes les aventures qui me sont arrivées. Il faut que je vous fasse cette confidence. En disant cela, il

conduisit Haroün dans une salle mille fois plus ornée & plus riche que les autres. Plusieurs cassolettes très-douces la parfumoient, & l'on y voyoit un trône d'or avec de riches tapis de pié. Alraschild ne pouvoit se persuader qu'il fût dans la maison d'un particulier; il croyoit être chez un prince plus puissant que lui-même. Le jeune homme le fit monter sur le trône, s'assit à ses côtés, & commença de cette manière l'histoire de sa vie.

IV. JOUR.

JE suis fils d'un joaillier du Caire, nommé Abdelaziz. Il possédoit tant de richesses, que, craignant d'armer contre lui l'envie ou l'avarice du sultan d'Egypte, il quitta son pays, & vint s'établir à Basra, où il épousa la fille unique du plus riche marchand de la ville.

Je suis le seul fruit de ce mariage; de sorte que jouissant de tous les biens de mon père & de ceux de ma mère après leur mort, j'avois une fortune très-brillante. Mais j'étois fort jeune, j'aimois la dépense; & me voyant de quoi exercer mon humeur libérale, où pour mieux dire ma prodigalité, je vivois avec tant de profusion, qu'en moins de deux ou trois ans mon patrimoine se trouva

dissipé. Alors, comme tous ceux qui se repentent de leur mauvaise conduite, je fis les plus belles réflexions du monde.

Après la figure que j'avois faite à Basra, je crus devoir en sortir pour aller traîner ailleurs des jours malheureux. Il me sembla que ma misère me seroit plus supportable devant les yeux étrangers. Je vendis ma maison, le seul bien qui me restoit. Je me joignis à une caravane de marchands, avec lesquels j'allai à Mousel, ensuite à Damas; & traversant le désert d'Arabie & le Mont-Pharan, j'arrivai au grand Caire.

La beauté des maisons & la magnificence des mosquées me surprirent; & me représentant tout-à-coup que j'étois dans la ville où Abdelaziz avoit pris naissance, je ne pus m'empêcher de soupirer & de répandre quelques larmes. O! mon père, disois-je en moi-même, si vous viviez encore, & que dans le lieu où vous avez joui d'un sort digne d'envie, vous vissiez votre fils dans une situation déplorable, quelle seroit votre douleur!

Occupé de cette pensée qui m'attendrissoit, j'arrivai en me promenant sur les bords du Nil. J'étois derrière le palais du sultan. Il parut à une fenêtre une jeune dame, dont la beauté me frappa : Je m'arrêtai pour la regarder. Elle s'en apperçut & se retira. Comme la nuit approchoit,

& que je ne m'étois point encore assuré un logement, j'en allai chercher un dans le voisinage.

Je pris peu de repos; les traits de la jeune dame s'offroient sans cesse à mon esprit. Je sentois bien que je l'aimois déjà. Plût à Dieu, disois-je, que je ne l'eusse pas vue, ou qu'elle ne m'eût point remarqué! je n'aurois pas conçu pour elle un amour insensé, ou j'aurois eu le plaisir de la regarder plus long-tems.

Je ne manquai pas le lendemain de me rendre sous ses fenêtres dans l'espérance de la revoir. Mais je fus trompé dans mon attente. Elle ne se montra point. Cela m'affligea fort, sans pourtant me rebuter; car j'y retournai le jour suivant, & je fus plus heureux. La dame parut, & voyant que je la considérois avec attention: Insolent, me dit-elle, ne sais-tu pas qu'il est défendu aux hommes de s'arrêter sous les fenêtres de ce palais? Retire-toi promptement. Si les officiers du sultan te surprennent en cet endroit, ils te feront mourir.

Au lieu d'être épouvanté de ces paroles, & de prendre la fuite, je me prosternai le visage contre terre, puis m'étant relevé: madame, lui dis-je, je suis un étranger: j'ignore les coutumes du Caire, & quand je les saurois, votre beauté m'empêcheroit de les observer. Ah! téméraire, s'écria-t-elle, crains que je n'appelle ici des es-

claves pour punir ton audace. En parlant de cette sorte, elle disparut, & je crus qu'indignée de ma hardiesse, elle alloit effectivement appeler du monde pour me maltraiter.

Je m'attendois à voir venir fondre sur moi des gens armés; mais plus touché de la colère de la dame que de ses menaces, j'étois insensible au péril où je me trouvois : je regagnai lentement ma maison. Que cette nuit fut cruelle pour moi! une ardente fièvre, causée par l'agitation de mon amour, vint échauffer mon sang, & me causa d'affreuses rêveries.

Cependant l'envie de revoir la dame, & l'espérance d'en être regardé plus favorablement, quoique je n'eusse pas lieu de m'y attendre, calmèrent mes transports. Entraîné par ma folle passion, je courus encore le lendemain sur les bords du Nil, & me plaçai au même endroit que les jours précédens.

La jeune dame se montra dès qu'elle m'apperçut; mais elle avoit l'air si fier, que j'en fus effrayé. Quoi! misérable, me dit-elle, après les menaces que j'ai t'ai faites, tu peux revenir dans ces lieux? fuis loin de ce palais : je veux bien t'avertir encore par pitié, que ta perte est certaine, si tu ne disparois en ce moment. Qui peut te retenir, ajouta-t-elle un moment après, voyant que je ne m'en allois point ? Tremble, jeune

audacieux : la foudre eſt prête à tomber ſur toi.

A ce diſcours, qui ſans doute auroit perſuadé un homme moins épris que moi, au lieu de m'éloigner de la dame, je la regardois d'un air tendre, & lui répondis : belle dame, croyez-vous qu'un malheureux qui s'eſt laiſſé charmer, & qui vous adore ſans eſpérance, puiſſe craindre la mort ? hélas ! j'aime mieux perdre la vie, que de ne pas vivre pour vous. Hé bien, reprit-elle, puiſque tu es ſi opiniâtre, va paſſer le reſte de la journée dans la ville, & reviens cette nuit ſous mes fenêtres. A ces mots elle diſparut avec précipitation, & me laiſſa rempli d'étonnement, d'amour & de joie.

Si juſques-là j'avois été rebelle au commandement rigoureux que la dame me faiſoit de m'en aller, vous pouvez bien penſer que je m'y ſoumis alors fort volontiers : la nouvelle circonſtance qu'on y ajoutoit en adouciſſoit la rigueur. Dans l'attente des plaiſirs que je me promettois, j'oublois mes malheurs : je ne dois plus, diſois-je, me plaindre de la fortune ; elle me devient plus favorable qu'elle ne m'a été contraire : je me retirai chez moi, où je m'occupai à me parer & à me parfumer.

Quand la nuit fut venue, & que je jugeai qu'il étoit tems d'aller où mon amour m'appeloit, je m'y rendis dans l'obſcurité : je trouvai à une fe-

nêtre de l'appartement de la dame, une corde suspendue, je m'en servis pour y monter : je traversai deux chambres pour gagner une troisième qui étoit magnifiquement meublée, & au milieu de laquelle il y avoit un trône d'argent.

Je fis peu d'attention aux meubles précieux & à toutes les choses qu'on y voyoit : la dame seule attira mes regards. Ah ! seigneur, que d'attraits ! soit que la nature l'eût formée pour montrer aux hommes qu'elle sait, quand il lui plaît, faire un ouvrage parfait ; soit que trop prévenu pour elle, mon imagination charmée, dérobât ses défauts à mes yeux, je fus enchanté de sa beauté.

Elle me fit monter sur le trône, s'assit auprès de moi, & me demanda qui j'étois. Je lui contai mon histoire avec beaucoup de sincérité : je m'apperçus qu'elle l'écoutoit fort attentivement : elle me parut même touchée de la situation où la fortune m'avoit réduit ; & cette pitié qui marquoit un cœur généreux, acheva de me rendre le plus amoureux de tous les hommes. Madame, lui dis-je, quelque malheureux que je sois, je cesse d'être à plaindre, puisque vous êtes sensible à mes malheurs.

V. JOUR.

INSENSIBLEMENT nous nous engageâmes dans un tendre entretien qu'elle soutint avec beaucoup d'esprit, & elle m'avoua que si j'avois été frappé de sa vue, de son côté elle n'avoit pu se défendre d'avoir de l'attention pour moi. Puisque vous m'avez appris qui vous êtes, poursuivit-elle, je ne veux point que vous ignoriez qui je suis.

Je me nomme Dardané. J'ai pris naissance dans la ville de Damas. Mon père étoit un des visirs du prince qui y règne aujourd'hui, & s'appeloit Behrouz. Comme la gloire de son maître & le bien de l'état faisoient la règle de toutes ses actions, il eut pour ennemis tous ceux qui avoient d'autres principes, & ces ennemis le perdirent dans l'esprit du roi. L'infortuné Behrouz, après plusieurs années de service, fut écarté de la cour. Il se retira dans une maison qu'il avoit aux portes de la ville, où il se donna tout entier à mon éducation. Mais, hélas ! il n'eut pas le plaisir de recueillir le fruit de ses peines, il mourut que je n'étois pas encore sortie de l'enfance.

Ma mère ne le vit pas plutôt mort, qu'elle

fit de l'argent comptant de tous ses effets ; & cette misérable femme, après m'avoir vendue à un marchand d'esclaves, partit pour les Indes avec un jeune homme qu'elle aimoit. Cependant le marchand d'esclaves m'amena au Caire avec plusieurs autres filles qu'il avoit achetées. Il nous habilla toutes magnifiquement ; & quand il nous crut en état d'être présentées au sultan d'Egypte, il nous conduisit dans ce palais, & nous fit entrer dans une grande salle où le sultan étoit assis sur son trône.

Nous passâmes toutes l'une après l'autre devant ce prince, qui parut charmé de ma vue. Il descendit de son trône, & s'étant approché de moi : Qu'elle est bien faite, s'écria-t-il ! quels yeux ! quelle bouche ! Mon ami, continua-t-il, en s'adressant au marchand, depuis que tu me vends des esclaves, tu ne m'en as jamais amené une de la beauté de celle-ci. Non, rien n'est comparable à cette jeune personne. Demande ce que tu voudras pour elle ; je ne puis assez te payer un objet si charmant. Enfin, le prince transporté de joie & déjà fort amoureux, fit donner une grosse somme au marchand, & le renvoya avec ses autres esclaves. Il appela ensuite le chef de ses eunuques : Keykabir, lui dit-il, conduis ce soleil dans un appartement séparé. Keykabir obéit, & m'amena dans celui-

ci, qui eſt le plus riche du palais. Je n'y fus pas plutôt rendue, que pluſieurs eſclaves, jeunes & vieilles, y entrèrent. Les unes m'apportèrent des habits magnifiques, les autres des rafraîchiſſemens, & les autres avoient des luths, dont elles jouoient aſſez bien. Elles me dirent toutes qu'elles m'étoient envoyées par le ſultan; que ce prince les deſtinoit à me ſervir, & qu'elles n'épargneroient rien pour s'en bien acquitter.

Je reçus bientôt une viſite du ſultan. Il me déclara ſon amour dans les termes les plus vifs; & les réponſes naïves que je faiſois à des diſcours ſi nouveaux pour moi, au-lieu de déplaire à ce prince, irritoient ſa paſſion. Enfin, me voilà devenue ſultane favorite. Toutes les eſclaves qui ſe croyoient aſſez belles pour mériter ma place, en furent très-jalouſes; & vous ne ſauriez vous imaginer tous les moyens qu'elles mettent en uſage depuis trois ans pour me détruire. Mais je me tiens ſi bien ſur mes gardes, que leur malice a été inutile juſqu'ici. Ce n'eſt pas que je ſois contente de mon ſort; car je ne puis aimer le ſultan, & je ne ſuis point aſſez ambitieuſe pour être éblouie des honneurs qu'on me rend. Je ſuis ſeulement piquée de tous les efforts que mes rivales font pour me perdre, & je veux qu'elles en aient

le démenti. Vous devez pardonner cela à une femme.

Leurs chagrins, poursuivit-elle, me font donc plus de plaisir que l'amour du sultan. Il faut pourtant avouer que ce prince est aimable ; mais soit qu'il ne dépende pas de nous d'aimer, soit que la conquête de mon cœur vous fût réservée, vous êtes le premier homme qui se soit attiré mes regards. Pour répondre à un aveu si obligeant, & qui me sembloit augmenter le prix de ma bonne fortune, je promis à la jeune dame un amour immortel, & je la pressai de ne pas différer plus long-tems mon bonheur. Mes discours passionnés l'attendrirent : mais la fortune se plaît à présenter aux malheureux des espérances trompeuses, & mon astre ennemi n'avoit pas encore répandu sur moi toute sa mauvaise influence. Dans le moment que la belle Dardané, rendue aux pressantes instances de ma tendresse, alloit combler mes désirs, on vint frapper à la porte de la chambre assez rudement. Nous en fûmes effrayés l'un & l'autre. O ciel ! me dit la dame tout bas, on m'a trahie : nous sommes perdus ! c'est le sultan lui-même !

Si la corde dont je m'étois servi pour monter eût été attachée à une fenêtre de la chambre où nous étions, j'aurois pu facilement me sau-

ver ; mais elle étoit à une fenêtre de la chambre même où se trouvoit alors le sultan. De sorte que prenant le seul parti qui me restoit, je me cachai sous le trône, & Dardané alla ouvrir la porte.

VI. JOUR.

LE sultan, suivi de plusieurs eunuques noirs qui portoient des flambeaux, entra d'un air furieux. Malheureuse, s'écria-t-il, quel homme est ici avec toi ? On en a vu monter un à une fenêtre de cet appartement, & la corde y est encore attachée. La dame demeura interdite à ces paroles. Elle ne put répondre un seul mot ; & quand elle auroit osé payer de hardiesse, son effroi ne la condamnoit que trop. Qu'on cherche par-tout, ajouta le sultan, & que le téméraire n'échappe point à ma vengeance. Les eunuques obéirent. Ils m'eurent bientôt découvert. Ils m'arrachèrent de dessous le trône, & me traînèrent jusqu'aux piés de leur maître, qui me dit : O misérable ! quelle est ton audace ? La ville du Caire n'a-t-elle point assez de femmes pour toi, & ne devois-tu pas respecter mon palais ?

Je n'étois pas moins épouvanté que la favorite.

Peu s'en fallut même que je ne tombaſſe évanoui. Je crois que ſi la même aventure vous arrivoit à Bagdad, & que vous vous trouvaſſiez ſurpris par le grand Haroün-Alraſchild dans ſon ſérail, (pardonnez moi, ſeigneur, cette réflexion), vous ne ſeriez peut-être pas dans un autre état. Je n'eus donc pas la force de parler. J'étois à genoux devant le ſultan, & je n'attendois que la mort. Ce prince tira ſon ſabre pour me la donner; mais dans le tems qu'il m'alloit frapper, il arriva une vieille dame mulâtre qui l'en empêcha. Qu'allez-vous faire, ſeigneur? lui dit-elle, ne frappez point ces miſérables; ne ſouillez pas votre main d'un ſang ſi abject. Ils ſont indignes même que la terre reçoive leurs cadavres, puiſqu'ils ont eu l'inſolence, l'un de vous manquer de reſpect, & l'autre de vous trahir. Ordonnez qu'on les jete tous deux dans le Nil, & qu'ils ſervent de pâture aux poiſſons. Le ſultan ſuivit ce conſeil, & les eunuques nous précipitèrent dans le Nil par les fenêtres d'une tour, dont ce fleuve battoit les murs.

Quoiqu'étourdi de ma chûte, comme je ſais fort bien nager, je gagnai le rivage oppoſé au palais. Echappé d'un ſi grand péril, je rappellai le ſouvenir de la jeune dame, que la peur de mourir m'avoit fait oublier; & l'amour à

ſon

son tour triomphant de la crainte de la mort, je rentrai dans le Nil avec plus d'ardeur que je n'en étois sorti; j'en suivis le cours en nageant, & autant que l'obscurité de la nuit me pouvoit permettre de discerner les objets, je tâchois de découvrir sur l'eau le corps de la dame infortunée dont je causois la perte; mais je ne l'apperçus point, & sentant que mes forces commençoient à s'affoiblir, je fus obligé de regagner la terre pour conserver une vie que j'exposois inutilement.

Je ne pouvois douter que la favorite n'eût perdu la sienne, & j'étois inconsolable d'avoir sa mort à me reprocher. Je pleurois amèrement. Hélas! disois-je, sans moi, sans mon funeste amour, Dardané, la belle Dardané vivroit encore! Hé, pourquoi suis-je venu au Caire? Pourquoi, n'ignorant pas que les malheurs sont contagieux, ai-je recherché la tendresse d'une si charmante personne? Pénétré de douleur de me voir la cause de son infortune, & le séjour du Caire me devenant odieux après cette aventure, je pris la route de Bagdad.

Après quelques jours de chemin, j'arrivai un soir au pié d'une montagne, derrière laquelle il y avoit une assez grande ville. Je m'assis au bord d'un ruisseau pour me reposer, & je résolus de passer la nuit en cet endroit. Le som-

meil se rendit maître de mes sens, & déjà les premiers rayons du jour étoient prêts à paroître, lorsque j'entendis à quelques pas de moi des plaintes & des gémissemens qui me réveillèrent. Je prêtai une oreille attentive, & il me sembla que ces plaintes étoient d'une femme qu'on maltraitoit. Je me levai aussi-tôt, & m'avançant du côté qu'elles partoient, j'apperçus un homme qui faisoit une fosse avec une pioche.

Je me cachai dans un buisson pour l'observer. Je remarquai qu'ayant fait la fosse, il mit dedans quelque chose qu'il couvrit de terre, & qu'ensuite il s'en alla. Le jour étant venu presque dans le moment, je m'approchai pour voir ce que c'étoit. Je remuai la terre, & trouvai un grand sac de toile tout ensanglanté, dans lequel il y avoit une jeune fille qui paroissoit rendre les derniers soupirs. Ses habits, quoique couverts de sang, ne laissèrent pas de me faire juger que ce devoit être une personne de qualité. Quelle cruelle main, m'écriai-je, saisi d'horreur & de compassion, quel barbare a pu maltraiter cette jeune personne ? Le ciel veuille punir cet assassin !

La dame que je croyois sans connoissance, entendit ces paroles, & me dit : O musulman, sois assez charitable pour me secourir. Si tu aimes ton Créateur, donne moi une goutte d'eau

pour appaiſer la ſoif qui me dévore, & pour ſoulager ma vive douleur. Je courus auſſi-tôt à la fontaine, & remplis mon turban d'eau que je lui portai. Elle en but, & puis ouvrant les yeux elle me regarda.

O jeune homme, me dit-elle, qui viens ſi à propos à mon ſecours, tâche d'arrêter mon ſang. Je ne crois pas mes plaies mortelles. Sauve-moi la vie, tu ne t'en repentiras pas.

Je déchirai mon turban & une partie de ma veſte; & quand j'eus bandé ſes plaies. Pouſſe la charité juſqu'au bout, me dit-elle, porte moi dans la ville, & me fais panſer. Belle dame, lui répondis-je, je ſuis un étranger; je ne connois perſonne dans cette ville. Si l'on me demande par quelle aventure je me trouve chargé d'une fille aſſaſſinée, que faudra-t-il que je réponde? Dis que je ſuis ta ſœur, repartit-elle, & ne te mets point en peine du reſte.

Je pris la dame ſur mon dos; je la portai dans la ville, & j'allai loger dans un caravanſérail où je lui fis préparer un lit. J'envoyai chercher un chirurgien qui la panſa, & qui aſſura que ſes bleſſures n'étoient point dangereuſes. En effet, elle fut guérie au bout d'un mois. Pendant qu'elle étoit convaleſcente, elle demanda du papier & de l'encre. Elle écrivit une lettre, & me la mettant entre les mains;

va, me dit-elle, au lieu où s'assemblent les marchands, demande Mahyar, présente-lui ma lettre, prends ce qu'il te donnera, & reviens.

Je portai la lettre à Mahyar. Il la lut avec beaucoup d'attention, la baisa fort respectueusement, & la mit sur sa tête. Il tira ensuite deux grosses bourses pleines de sequins d'or qu'il me donna. Je les pris, & revins trouver la dame, qui me chargea de louer une maison. J'en louai une, & nous allâmes tous deux y loger. Sitôt que nous y fûmes arrivés, elle écrivit une seconde lettre à Mahyar, qui me donna quatre bourses remplies de pièces d'or. J'achetai, par ordre de la dame, des habits pour elle & pour moi, avec quelques esclaves pour nous servir.

VII. JOUR.

JE passois dans le quartier pour frère de la dame, & je vivois avec elle comme si je l'eusse été véritablement, quoique ce fût une fort belle personne. Dardané occupoit sans cesse ma pensée, & loin de me livrer à de nouvelles amours, je voulus plus d'une fois quitter la dame; mais elle me prioit de ne la point abandonner. Attends,

jeune homme, me disoit-elle, j'ai encore besoin de toi pour quelque tems : je t'apprendrai bientôt qui je suis, & je prétends bien reconnoître les services que tu m'as rendus.

Je demeurois donc toujours avec elle, & je faisois par pure générosité tout ce qu'elle exigeoit de moi. Quelqu'envie que j'eusse de savoir pourquoi elle avoit été assassinée, il ne me fut pas possible de l'engager à me le dire : j'avois beau lui donner souvent occasion de me conter son histoire, elle gardoit là-dessus un profond silence, au-lieu de satisfaire ma curiosité.

Va, me dit-elle un jour, en me présentant une bourse pleine de sequins, va trouver un marchand nommé Namahran : dis-lui que tu veux acheter de belles étoffes : il t'en montrera de plusieurs sortes ; choisis-en quelques pièces, & les lui paye sans marchander : fais-lui ensuite bien des civilités, & apporte-moi les étoffes. Je m'informai de la demeure de Namahran ; on me l'enseigna. Il étoit assis dans sa boutique : je vis un jeune homme de fort belle taille, qui avoit de petits cheveux crépus & plus noirs que du jais : il avoit de beaux pendans d'oreilles & de gros diamans à tous ses doigts : je m'assis auprès de lui : je demandai des étoffes ; il m'en fit voir plusieurs pièces ; j'en choisis trois ; il y mit le prix : je lui comptai de l'argent : je me levai, &

après avoir pris congé de lui fort civilement, je fis emporter les étoffes par une esclave qui me suivoit.

Deux jours après, la dame me donna encore une bourse, & me dit de retourner chez Namahran pour y acheter d'autres étoffes ; mais souvenez-vous, ajouta-t-elle, qu'il ne faut point marchander : quelque chose qu'il vous demande, ne manquez pas de le lui donner. D'abord que ce marchand me vit revenir chez lui, & qu'il sut ce qui m'amenoit, il étala devant moi ses plus riches étoffes : je m'arrêtai à celles qui me plurent ; & quand il fut question de payer, je jetai ma bourse, en disant à Namahran de prendre ce qu'il voudroit. Il fut charmé de ce procédé : noble seigneur, me dit-il, ne pourriez vous pas un jour me faire l'honneur de venir dîner chez moi ? Très-volontiers, lui répondis-je, & ce sera dès demain, si vous le souhaitez : le marchand me témoigna que je lui ferois beaucoup de plaisir.

Quand j'appris à la dame que Namahran m'avoit invité à dîner chez lui, elle en parut transportée de joie. Ne manquez pas d'y aller, dit-elle, & de le prier aussi de venir ici demain. Dites-lui que vous voulez le régaler à votre tour : j'aurai soin de faire préparer un festin. Je ne savois ce que je devois penser des mou-

vemens de joie qu'elle laiſſoit éclater : je voyois bien qu'elle avoit quelque deſſein ; mais j'étois fort éloigné de le pénétrer : je me rendis donc le lendemain chez le marchand, qui me reçut & me traita parfaitement bien. Avant de nous ſéparer, je lui appris ma demeure, & lui dis que le jour ſuivant je voulois auſſi lui donner à dîner.

Il ne manqua pas de me venir trouver : nous nous mîmes tous deux à table, & nous paſsâmes toute la journée à boire des meilleurs vins : la dame ne voulut point être de la partie ; elle eut même grand ſoin de ſe tenir cachée pendant le repas. Comme elle m'avoit fort recommandé d'amuſer le marchand, & de ne pas ſouffrir qu'il s'en retournât chez lui cette nuit, je l'arrêtai le ſoir malgré toutes les inſtances qu'il me put faire pour que je lui permiſſe de s'en aller : nous continuâmes de boire, & nous fîmes la débauche juſqu'à minuit : alors je le menai dans une chambre où il y avoit un lit préparé : je l'y laiſſai & me retirai dans la mienne : je me couchai & m'endormis ; mais je ne goûtai pas longtems la douceur du ſommeil ; la dame vint bientôt me réveiller : elle tenoit un flambeau d'une main, & de l'autre un poignard : jeune homme, me dit-elle, leve-toi, viens voir ton convive baigné dans ſon perfide ſang.

Je me levai plein d'horreur à ces paroles ; je m'habille à la hâte ; je suis la dame dans la chambre du marchand, & voyant le misérable étendu sans vie sur son lit : ah ! cruelle, m'écriai-je, qu'avez-vous fait ? avez-vous pu commettre une action si noire ? & pourquoi m'avez-vous fait servir d'instrument à votre fureur ? Jeune étranger, me dit-elle, ne sois point fâché d'avoir contribué à me venger de Namahran : c'étoit un traître : tu ne le plaindras pas quand tu sauras son crime, ou plutôt quand tu apprendras qu'il est l'auteur de mon infortune que je vais te raconter.

Je suis, poursuivit-elle, fille du roi de cette ville. Un jour que j'allois aux bains publics, j'apperçus Namahran dans sa boutique : j'en fus frappée, & malgré moi son image s'offroit toujours à mon esprit : je sentis que je l'aimois : je combattis d'abord mes sentimens : je m'en représentai l'indignité, & je crus que je les vaincrois par mes réflexions ; mais je me trompois, l'amour l'emporta sur ma fierté : je devins inquiète, languissante, & mon mal s'augmentant de moment en moment, je tombai dans une maladie dont je serois morte infailliblement, si ma gouvernante, qui se connoissoit mieux à mes symptomes que les médecins, n'en eût pénétré la cause. Elle m'engagea fort adroitement à lui avouer que ses

conjectures n'étoient pas fausses : je lui contai de quelle manière j'avois conçu mon malheureux amour ; & elle jugea, par ce que je lui dis, que j'étois follement épriſe de Namahran.

Elle fut touchée de l'état où je me trouvois, & elle promit de ſoulager mes peines : en effet, une nuit elle fit entrer dans le ſérail le jeune marchand ſous des habits de fille, & me l'amena dans mon appartement. Outre la joie de le voir, j'eus le plaiſir de remarquer qu'il étoit charmé de ſon bonheur. Après l'avoir tenu enfermé dans un cabinet pendant pluſieurs jours, ma gouvernante le fit ſortir du ſérail auſſi heureuſement qu'elle l'y avoit introduit, & de tems en tems il y revenoit ſous le même déguiſement.

VIII. JOUR.

IL me prit fantaiſie d'aller voir à mon tour Namahran : je me faiſois un plaiſir de le ſurprendre, ne doutant point que cette démarche qui lui prouvoit l'excès de ma paſſion, ne lui fût très-agréable. Je ſortis toute ſeule une nuit du palais par des détours qui m'étoient connus, & je me rendis à ſa maiſon. J'eus peu de peine à la trouver, parce que je l'avois bien remarquée en allant aux bains & en revenant. Je frappai à la

porte, un esclave vint ouvrir, & me demanda qui j'étois, & ce que je voulois? Je suis, lui répondis-je, une jeune dame de la ville, & je voudrois parler à ton maître. Il est en compagnie, reprit l'esclave : il s'entretient en ce moment avec une autre dame; revenez demain.

A ce mot de dame, je me sentis saisir d'un mouvement de jalousie qui me mit hors de moi-même : je devins furieuse : au lieu de me retirer, j'entre brusquement dans la maison; &, m'avançant dans une salle où il y avoit de la lumière & tout l'appareil d'un festin, j'apperçois le marchand à table avec une jeune fille assez belle : ils buvoient tous deux, & chantoient des chansons tendres & passionnées : je ne pus retenir ma colère à ce spectacle : je me jetai sur la jeune fille, & lui donnai mille coups; je lui aurois ôté la vie, si elle n'eût pas trouvé moyen de m'échapper : je ne m'en pris pas seulement à ma rivale; dans le transport qui m'agitoit, je n'épargnai point Namahran.

Il se jeta d'abord à mes genoux, me demanda pardon, & me jura qu'il ne me trahiroit plus. Il m'appaisa. Je me rendis à ses sermens & à ses soumissions. Il m'engagea même à boire avec lui, & fit si bien qu'il m'enivra. Quand il me vit dans cet état, le traître me frappa de plusieurs coups de coûteau. Je tombai sans sentiment. Il

me crut morte. Il me mit dans un grand sac de toile, & me porta lui-même sur son dos hors de la ville, jusqu'à l'endroit où tu m'as trouvée. Pendant qu'il me creusoit un tombeau, j'ai repris mes esprits, & poussé quelques plaintes; mais bien loin d'en être attendri, & de se montrer du moins assez pitoyable pour achever de me donner la mort avant que de me mettre en terre, le barbare se faisoit un plaisir de m'enterrer toute vive.

Pour Mahyar, continua-t-elle, cet autre marchand à qui tu as porté des lettres de ma part, c'est le marchand du sérail. Je lui ai fait savoir que j'avois besoin d'argent, & lui ai mandé mon aventure, en le priant de la tenir secrète, jusqu'à ce que j'eusse goûté le plaisir d'une pleine vengeance. O, jeune homme, voilà mon histoire. Je n'ai pas voulu te l'apprendre plutôt, de peur que tu ne te fisses un scrupule de m'amener ici ma victime. Je ne crois pas que tu désapprouves présentement ma généreuse action; & pour peu que tu sois ennemi des cœurs perfides, tu dois me louer d'avoir eu le courage de percer celui de Namahran. Aussi-tôt qu'il sera jour, ajouta-t-elle, nous irons ensemble au palais. Le roi mon père m'aime passionnément. Je lui confesserai ma faute. J'espère qu'il me la pardonnera, & j'ose te promettre qu'il te comblera de bienfaits.

Non, madame, dis-je alors à la princeſſe; je ne demande rien pour vous avoir ſauvée. Le ciel m'eſt témoin que je ne m'en repens pas; mais, je vous l'avoue, je ſuis au déſeſpoir d'avoir ſi bien ſervi votre reſſentiment. Vous avez abuſé de ma complaiſance, en me faiſant contribuer à une trahiſon. Vous deviez plutôt m'obliger à vous venger noblement. J'aurois volontiers expoſé ma vie pour vous. Enfin, ſeigneur, quoique je trouvaſſe Namahran juſtement puni, j'avois tant de regret de l'avoir moi-même conduit à la mort, que j'abandonnai ſur le champ la dame, & mépriſai ſes promeſſes. Je ſortis de la ville avant le jour, & j'apperçus, ſi-tôt qu'il parut, une caravanne de marchands, qui étoit campée dans une prairie: je la joignis; & comme elle alloit à Bagdad, où j'avois envie de me rendre, je partis avec elle.

J'y arrivai heureuſement; mais je me trouvai bientôt dans une ſituation fort triſte. J'étois ſans argent, & il ne me reſtoit de toute ma fortune paſſée qu'un ſequin d'or. Je m'aviſai de le changer en aſpres. J'en achetai des pommes de ſenteurs, des dragées, des baumes & des roſes. J'allois tous les jours chez un marchand de Fyquaa (*a*), où pluſieurs ſeigneurs & autres perſon-

(*a*) Boiſſon compoſée d'orge, d'eau & de raiſin de paſſe.

nes avoient coutume de s'assembler pour s'entretenir ensemble. Je leur présentois dans une corbeille ce que j'avois acheté. Chacun prenoit ce qu'il vouloit, & ne manquoit pas de me donner quelque argent. Si bien que ce petit commerce me fournissoit de quoi vivre commodément.

Un jour que je présentois des fleurs, comme à l'ordinaire, chez le marchand de Fyquaa, il y avoit dans un coin de la salle un vieillard auquel je ne prenois pas garde, & qui voyant que je ne m'adressois point à lui, m'appela : Mon ami, me dit-il, d'où vient que tu ne m'offres point ta marchandise aussi-bien qu'aux autres ? Ne me comptes-tu point parmi les honnêtes gens ? ou t'imagines-tu que je n'ai rien dans ma bourse ? Seigneur, lui répondis-je, je vous prie de m'excuser ; je ne vous voyois pas, je vous assure. Tout ce que j'ai est à votre service, & je ne vous en demande rien. En même-tems je lui présentai ma corbeille. Il prit une pomme de senteur, & me dit de m'asseoir auprès de lui. Je m'assis. Il me fit mille questions : il me demanda qui j'étois, & comment on me nommoit. Dispensez-moi, lui dis-je en soupirant, de contenter votre curiosité. Je ne puis la satisfaire sans rouvrir des blessures que le tems commence à fermer. Ces paroles, ou plutôt le ton dont je les prononçai, empêchèrent le vieillard de me presser là-dessus. Il changea de

discours, & après un assez long entretien, s'étant levé pour s'en aller, il tira de sa bourse dix sequins d'or qu'il me mit entre les mains.

Je fus fort surpris de cette libéralité. Les plus considérables seigneurs, à qui j'avois coutume de présenter ma corbeille, ne me donnoient pas même un sequin, & je ne savois ce que je devois penser de cet homme-là. Je retournai le lendemain chez le marchand de Fyquaa, & j'y trouvai encore mon vieillard. Il ne fut pas ce jour-là des derniers à s'attirer mon attention. Je m'adressai d'abord à lui. Il prit un peu de baume, & m'ayant fait encore asseoir auprès de lui, il me pressa si vivement de lui raconter mon histoire, que je ne pus m'en défendre.

Je lui appris tout ce qui m'étoit arrivé; & après que je lui eus fait cette confidence, il me dit : J'ai connu votre père. Je suis un marchand de Basra. Je n'ai point d'enfans ni d'espérance d'en avoir. J'ai conçu de l'amitié pour vous; je vous adopte. Ainsi, mon fils, consolez-vous de vos malheurs passés; vous retrouvez un père plus riche qu'Abdelaziz, & qui n'aura pas moins d'amitié pour vous. Je remerciai ce vénérable vieillard de l'honneur qu'il me faisoit, & je le suivis lorsqu'il sortit. Il me fit jeter ma corbeille & mes fleurs, & me mena dans un grand hôtel qu'il avoit loué. Il m'y donna un appartement avec des

esclaves pour me servir. On m'apporta, par son ordre, de riches habits. On eût dit que mon père Abdelaziz vivoit encore, & il ne sembloit pas que j'eusse jamais été dans un état misérable.

Quand le marchand eut terminé les affaires qui le retenoient à Bagdad, c'est-à-dire, qu'il eut vendu toutes les marchandises qu'il y avoit apportées, nous prîmes ensemble le chemin de Basra. Mes amis, qui n'espéroient plus me revoir, ne furent pas peu surpris d'apprendre que j'avois été adopté par un homme qui passoit pour le plus riche marchand de la ville. Je m'attachai à plaire au vieillard. Il fut charmé de ma complaisance. Aboulcasem, me disoit-il souvent, je suis ravi de t'avoir rencontré à Bagdad. Tu me parois bien digne de ce que j'ai fait pour toi.

J'étois si touché des sentimens qu'il me marquoit, que bien loin d'en abuser, j'allois au-devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir. Au-lieu de chercher les gens de mon âge, je lui tenois bonne compagnie. Je ne le quittois presque point.

IX. JOUR.

CEPENDANT ce bon vieillard tomba malade, & les médecins ne le purent guérir. Se voyant à à l'extrêmité, il fit retirer tout le monde, & me dit : il est tems mon fils, de vous révéler un secret important. Si je n'avois pour tout bien que cette maison avec les richesses que vous y voyez, je croirois ne vous laisser qu'une fortune médiocre ; mais tous les biens que j'ai amassés pendant le cours de ma vie, quoique considérables pour un marchand, ne sont rien en comparaison du trésor qui est caché, & que je veux vous découvrir. Je ne vous dirai pas depuis quel tems, par qui, ni de quelle manière il se trouve ici, car je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que mon ayeul en mourant le découvrit à mon père, qui me fit aussi la même confidence peu de jours avant sa mort.

Mais, poursuivit-il, j'ai un avis à vous donner, & gardez-vous bien de le mépriser. Vous êtes naturellement généreux. Lorsque vous vous verrez en état de suivre votre penchant, vous ne manquerez pas de prodiguer vos richesses. Vous recevrez magnifiquement les étrangers qui viendront chez vous. Vous les accablerez de présens,

sens, & vous ferez du bien à tous ceux qui imploreront votre secours. Cette conduite que j'approuverois fort, si vous la pouviez tenir impunément, sera cause de votre perte. Vous vivrez avec tant de magnificence, que vous exciterez l'envie du roi de Basra, ou l'avarice de ses ministres. Ils vous soupçonneront d'avoir un trésor caché. Ils n'épargneront rien pour le découvrir, & ils vous l'enlèveront. Pour prévenir ce malheur, vous n'avez qu'à suivre mon exemple. J'ai toujours, de même que mon ayeul & mon père, exercé ma profession, & joui de ce trésor sans éclat. Nous n'avons point fait de dépense dont le monde ait été surpris.

Je ne manquai pas de promettre au marchand que j'imiterois sa prudence. Il m'apprit dans quel endroit étoit le trésor, & il m'assura que quelque grande idée que je pusse me former des richesses qu'il renfermoit, je les trouverois encore plus considérables que je ne me les représenterois. En effet, après que ce généreux vieillard fut mort, & que comme son unique héritier, je lui eus rendu les derniers devoirs, je pris possession de tous ses biens, dont cette maison fait une partie, & j'allai voir le trésor. Je vous avouerai, seigneur, que j'en fus étonné. S'il n'est pas inépuisable, il est du moins si riche que je ne saurois l'épuiser, quand le

ciel me laisseroit vivre beaucoup plus long-tems que les autres hommes. Aussi, loin de tenir la promesse que j'ai faite au marchand, je répands par-tout mes richesses. Il n'y a personne dans Basra qui n'ait senti mes bienfaits. Ma maison est ouverte à tous ceux qui ont besoin de moi, & ils s'en retournent tous contens. Est-ce posséder un trésor, que de n'oser y toucher? Et puis-je en faire un meilleur usage, que de l'employer à soulager les malheureux, à bien recevoir les étrangers, & à mener une vie délicieuse?

Tout le monde s'imagina d'abord que j'allois me ruiner une seconde fois. Quand Aboulcasem, disoit-on, auroit tous les trésors du commandeur des Croyans, il les dissiperoit. Mais on fut fort étonné dans la suite, lorsqu'au lieu de voir dans mes affaires le moindre désordre, elles paroissoient au contraire devenir de jour en jour plus florissantes. On ne concevoit pas comment je pouvois augmenter mon bien en le prodiguant.

Je faisois pourtant tant de dépense, qu'enfin je soulevai contre moi l'envie, comme le vieillard me l'avoit prédit. Le bruit se répandit dans la ville que j'avois trouvé un trésor. Il n'en fallut pas davantage pour attirer chez moi des gens avides. Le lieutenant de police de Basra

me vint voir. Je suis, me dit-il, le Daroga (a), je viens vous demander où est le trésor qui vous fournit de quoi vivre avec tant de magnificence? Je me troublai à ces paroles, & demeurai tout interdit.

Il jugea bien à mon air éperdu que les discours qu'on tenoit de moi dans la ville n'étoient pas sans fondement. Mais au lieu de me presser de lui découvrir mon trésor? Seigneur Aboulcasem, continua-t-il, j'exerce ma charge en homme d'esprit; faites-moi quelque présent qui soit digne de ma discrétion. Combien me demandez-vous, lui dis-je? Je me contenterai, me répondit-il, de dix sequins d'or par jour. Je lui répliquai: ce n'est pas assez, je veux vous en donner cent. Vous n'avez tous les jours, ou tous les mois, qu'à venir ici, & mon trésorier vous les comptera.

Le lieutenant de police fut transporté de joie, lorsqu'il entendit ces paroles. Seigneur, me dit-il, je voudrois que vous eussiez trouvé mille trésors. Jouissez tranquillement de vos biens; je n'en troublerai jamais la possession. Il toucha par avance une grosse somme, & s'en alla.

Peu de tems après le visir Aboulfatah-Waschi m'envoya chercher, & m'ayant fait entrer dans

(a) C'est-à-dire, Lieutenant de Police.

son cabinet, il me dit : O jeune homme j'ai appris que tu as découvert un trésor. Tu sais que le quint appartient à dieu ; il faut que tu le donnes au roi. Paye donc le quint, & tu demeureras tranquille possesseur des quatre autres parties. Je lui répondis : seigneur, je veux bien vous avouer que j'ai trouvé un trésor, & je vous jure en même tems par le grand dieu qui nous a créés l'un & l'autre, que je ne le découvrirai point, quand on devroit me mettre en pièces ; mais je m'engage à vous donner tous les jours mille sequins d'or, pourvu qu'après cela vous me laissiez en repos. Aboulfatah fut aussi traitable que le lieutenant de police ; il m'envoya un homme de confiance, à qui mon trésorier donna trente mille sequins pour le premier mois.

Ce visir craignant sans doute que le roi de Basra n'apprît ce qui se passoit, aima mieux le lui dire lui-même. Ce prince l'écouta fort attentivement, & la chose lui paroissant mériter d'être approfondie, il me voulut voir. Il me reçut d'un air riant, & me dit : ô jeune homme, pourquoi ne me montres-tu pas ton trésor ? Me crois-tu assez injuste pour te l'enlever ? Sire, lui répondis-je, que la vie de votre majesté soit aussi longue que les siècles ; mais dût-on m'arracher la chair avec des tenailles brûlantes,

je ne découvrirai point mon trésor. Je consens de payer chaque jour à votre majesté deux mille sequins d'or. Si vous refusez de les accepter, & que vous jugiez plus à propos de me faire mourir, vous n'avez qu'à ordonner, je suis prêt à souffrir tous les supplices imaginables, plutôt que de contenter votre curiosité.

Le roi regarda son visir à ce discours, & lui demanda conseil. Sire, lui dit le ministre, la somme qu'il vous offre est si considérable, que c'est avoir trouvé un véritable trésor. Renvoyez ce jeune homme, qu'il vive avec sa magnificence ordinaire; qu'il ait soin seulement d'être exact à tenir la parole qu'il donne à votre majesté. Le roi suivit ce conseil. Il me fit même bien des caresses; & depuis ce tems là, suivant nos conventions, je paye tous les ans, tant à lui qu'au visir, & au lieutenant de police, plus d'un million soixante mille sequins d'or. Voilà, seigneur, ce que vous souhaitiez d'apprendre; vous ne devez plus être surpris des présens que je vous ai faits, ni de tout ce que vous avez vu chez moi.

Lorsqu'Aboulcasem eut achevé le récit de ses aventures, le calife, animé d'un violent désir de voir le trésor, lui dit : Est-il possible qu'il y ait au monde un trésor que votre générosité ne soit pas capable d'épuiser bientôt? Non, je

ne le puis croire ; & si ce n'étoit pas trop exiger de vous, seigneur, je demanderois à voir celui que vous possédez, en vous jurant par tout ce qui peut rendre un serment inviolable, que je n'abuserai point de votre confiance.

Le fils d'Abdelaziz parut affligé du discours du calife. Je suis fâché, seigneur, lui dit-il, que vous ayez cette curiosité; je ne puis la satisfaire qu'à des conditions fort désagréables. N'importe, s'écria le prince, quelles que puissent être ces conditions, je m'y soumets sans répugnance. Il faudra, reprit Aboulcasem, que je vous bande les yeux, & que je vous conduise, vous sans armes & la tête nue, & moi le cimeterre à la main, prêt à vous frapper de mille coups mortels, si vous violez les loix de l'hospitalité. Je sais bien, ajouta-t-il, qu'on peut m'accuser d'imprudence, & que je ne devrois point céder à votre envie; mais je me repose sur la foi de vos sermens, & d'ailleurs je ne puis me résoudre à renvoyer un convive mécontent.

De grace, dit le calife, contentez donc dès à présent mes désirs curieux. Cela ne se peut tout-à-l'heure, répondit le jeune homme, mais demeurez chez moi cette nuit, quand tous mes domestiques reposeront, j'irai vous prendre dans l'appartement où je vais vous conduire. A

ces mots, il appela du monde, & à la clarté d'une grande quantité de bougies que portoient des esclaves dans des flambeaux d'or, il mena le prince dans une chambre magnifique, & il se retira dans la sienne. Les esclaves déshabillèrent l'empereur, le couchèrent, & sortirent après avoir mis au chevet & aux piés du lit leurs bougies, dont la cire parfumée se faisoit agréablement sentir en brûlant.

X. JOUR.

AU lieu de songer à prendre quelque repos, Haroün-Alraschild attendit impatiemment Aboulcasem, qui ne manqua pas de le venir chercher au milieu de la nuit, & qui lui dit : seigneur, tous mes domestiques sont endormis : un profond silence règne dans ma maison : je puis présentement vous montrer mon trésor aux conditions que je vous ai dites : Allons, répondit le calife en se levant, je suis prêt à vous suivre, & je jure par le créateur du ciel & de la terre, que vous ne vous repentirez point d'avoir satisfait ma curiosité.

Le fils d'Abdelaziz aida au prince à s'habiller, puis lui mettant un bandeau sur les yeux : c'est à regret, seigneur, lui dit-il, que j'en use de

cette sorte avec vous ; votre air & vos manières me paroissent dignes d'une confiance.... J'approuve ces précautions, interrompit l'empereur, & je ne vous en sais point mauvais gré. Aboulcasem le fit descendre par un escalier dérobé, dans un jardin d'une vaste étendue ; & après plusieurs détours, ils entrèrent tous deux dans l'endroit qui recéloit le trésor.

C'étoit un profond & spacieux souterrein, dont une simple pierre couvroit l'entrée. D'abord ils trouvèrent une longue allée en pente & fort obscure, au bout de laquelle il y avoit une grande salle que plusieurs escarboucles rendoient très-brillante. Quand ils furent arrivés dans cette salle, le jeune homme ôta le bandeau au calife, qui vit avec étonnement tout ce qui s'offrit à ses yeux. Un bassin de marbre blanc qui avoit cinquante piés de circonférence, trente de profondeur, paroissoit au milieu : il étoit plein de grosses pièces d'or, & l'on voyoit régner tout autour douze colonnes du même métal, qui soutenoient autant de statues de pierres précieuses & admirablement bien travaillées.

Aboulcasem conduisit le prince au bord du bassin, & lui dit : ce bassin est profond de trente piés : voyez cet amas de pièces d'or, il n'est encore baissé que de deux doigts : pensez-vous que je puisse dissiper cela bientôt? Haroün, après avoir

attentivement regardé le baſſin, répondit : voilà, je l'avoue, d'immenſes richeſſes ; mais vous pouvez les épuiſer. Hé bien, reprit le jeune homme, quand ce baſſin ſera vide, j'aurai recours à ce que je vais vous montrer. En diſant cela, il le fit paſſer dans une autre ſalle encore plus brillante que la première, & où il y avoit pluſieurs ſophas de brocard rouge, relevé d'une infinité de perles & de diamans : l'on voyoit auſſi au milieu un baſſin de marbre : il n'étoit pas, à la vérité, ſi grand, ni ſi profond que celui où étoient les pièces d'or ; mais en récompenſe il étoit plein de rubis, de topazes, d'émeraudes & de toutes ſortes de pierreries.

Jamais ſurpriſe ne fut égale à celle que le caliſe fit paroître alors : à peine pouvoit-il croire qu'il fût éveillé. Ce nouveau baſſin lui paroiſſoit un enchantement : il avoit encore la vue attachée deſſus, lorſque le fils d'Abdelaziz lui fit remarquer ſur un trône d'or, deux perſonnes qu'il lui dit être les premiers maîtres du tréſor : c'étoit un prince & une princeſſe qui avoient ſur la tête des couronnes de diamans : ils paroiſſoient encore tous deux pleins de vie : ils étoient couchés tout de leur long, tête contre tête, & l'on voyoit à leurs piés une table d'ébène, ſur laquelle on liſoit ces paroles en lettres d'or : *J'ai amaſſé pendant le cours d'une longue vie, toutes les richeſſes*

qui sont ici : j'ai pris des villes & des châteaux que j'ai pillés : j'ai conquis des royaumes & terrassé tous mes ennemis : j'ai été le plus puissant roi du monde ; mais toute ma puissance a cédé à celle de la mort : quiconque me verra dans l'état où je suis, doit ouvrir les yeux : qu'il fasse réflexion que j'ai vécu comme lui, & qu'il mourra comme moi : qu'il ne craigne pas d'épuiser ce trésor ; il ne sauroit en venir à bout : qu'il s'en serve pour acquérir des amis, & pour mener une vie agréable ; car quand il faudra qu'il meure, tous ses biens ne le garantiront pas du sort commun à tous les hommes.

Je ne désapprouve plus votre conduite, dit Haroün au jeune homme, après avoir lu ces mots ; vous avez raison de vivre comme vous vivez, & je condamne les conseils que vous a donnés le vieux marchand ; mais, ajouta-t-il, je voudrois bien savoir le nom de ce prince : quel roi peut avoir possédé tant de richesses ? Je suis fâché que cette inscription ne me l'apprenne pas.

Le jeune homme fit encore voir au calife une autre salle, dans laquelle il y avoit plusieurs choses très-précieuses, & entr'autres des arbres semblables à celui dont il lui avoit fait présent. Ce prince auroit volontiers passé le reste de la nuit à considérer tout ce que renfermoit ce merveilleux souterrein, si le fils d'Abdelaziz

craignant d'être apperçu de ſes domeſtiques, ne l'en eût fait ſortir avant le jour, de la même manière qu'il l'y avoit amené, c'eſt-à-dire, la tête nue & les yeux bandés, & lui le cimeterre à la main prêt à lui couper la tête, s'il faiſoit le moindre effort pour ôter ſon bandeau.

Ils traverſèrent le jardin, & remontèrent par l'eſcalier dérobé dans la chambre où l'empereur avoit couché : ils y trouvèrent encore les bougies allumées : ils s'entretinrent enſemble juſqu'au lever du ſoleil. Après ce que je viens de voir, dit le prince au jeune homme, & à en juger par l'eſclave que vous m'avez donnée, je ne doute point que vous n'ayez chez vous les plus belles femmes de l'orient. Seigneur, lui répondit Aboulcaſem, j'ai des eſclaves d'une aſſez grande beauté ; mais je n'en puis aimer aucune : Dardané, ma chère Dardané, remplit toujours ma mémoire : j'ai beau me dire à tous momens qu'elle a perdu la vie, & que je n'y dois plus penſer, j'ai le malheur de ne pouvoir me détacher de ſon image : j'en ſuis poſſédé à un point que, malgré toutes mes richeſſes, au milieu de mes proſpérités, je ſens que je ne ſuis pas heureux : oui, j'aimerois mieux mille fois n'avoir qu'une fortune médiocre, & poſſéder Dardané, que de vivre ſans elle avec tous mes tréſors.

L'empereur admira la constance du fils d'Abdelaziz, mais il l'exhorta à faire tous ses efforts pour vaincre une passion chimérique : il lui fit ensuite de nouveaux remercîmens de la réception qu'il lui avoit faite : après cela s'en étant retourné au caravenserail, il reprit le chemin de Bagdad avec tous les domestiques, le page, la belle esclave, & tous les présens qu'il avoit reçus d'Aboulcasem.

XI. JOUR.

DEux jours après le départ de ce prince, le visir Aboulfatah ayant entendu parler des présens magnifiques qu'Aboulcasem faisoit tous les jours aux étrangers qui l'alloient voir, & d'ailleurs étonné de l'exactitude avec laquelle il lui payoit, aussi-bien qu'au roi & au lieutenant de police, les sommes promises, résolut de ne rien épargner pour découvrir où pouvoit être ce trésor où il puisoit tant de richesses. Ce ministre étoit un de ces méchans hommes à qui les plus grands crimes ne coûtent rien, quand ils veulent se satisfaire. Il avoit une fille de dix-huit ans, d'une beauté ravissante. Elle s'appelloit Balkis. Elle avoit toutes les bonnes qualités du cœur & de l'esprit. Le prince Aly, neveu du roi de Basra,

l'aimoit éperdument. Il l'avoit déjà demandée à son père, & il devoit bientôt l'épouser.

Aboulfatah la fit venir dans son cabinet, & lui dit : Ma fille, j'ai besoin de vous. Je veux que vous vous pariez de vos plus beaux ajustemens, & que vous alliez cette nuit chez Aboulcasem. Il s'agit de lui plaire, il faut que vous mettiez tout en usage pour charmer ce jeune homme, & l'obliger à vous découvrir le trésor qu'il a trouvé. Balkis frémit à ce discours, & fit voir par avance sur son visage l'horreur qu'elle avoit pour la démarche qu'on exigeoit de son obéissance. Seigneur, répondit-elle, que proposez-vous à votre fille ? Songez-vous à quel péril vous voulez l'exposer ? Considérez la honte dont vous allez la couvrir, la tache que vous imprimez à votre honneur, & le sensible outrage que vous ferez au prince Aly, en le privant du prix qui flatte peut-être le plus sa tendresse. J'ai fait toutes ces réflexions, répliqua le visir ; mais rien ne peut me détourner de ma résolution, & je vous ordonne de vous préparer à m'obéir. La jeune Balkis fondit en pleurs à ces paroles. Au nom de dieu, mon père, s'écria-t-elle, ne me forcez pas vous-même à vous déshonorer. Etouffez ce mouvement d'avarice qui vous porte à dépouiller un homme d'un bien qui ne vous appartient pas. Laissez-le jouir en paix de ses richesses, au lieu de chercher

à les lui ravir. Tais-toi, fille insolente, dit le visir en colère, il te sied bien de blâmer mes desseins. Ne me réplique pas davantage. Je veux que tu ailles chez Aboulcasem, & je jure que si tu reviens sans avoir vu son trésor, je te plongerai un poignard dans le sein.

Balkis se voyant dans la triste nécessité de faire une démarche si périlleuse, se retira dans son appartement accablée de tristesse. Elle prend de riches habits, & se pare de pierreries, sans toutefois prêter à ses charmes tout ce que l'art y pouvoit ajouter; mais il n'en étoit pas besoin. Sa beauté naturelle n'étoit seule que trop capable d'inspirer de l'amour. Jamais fille n'eut moins d'envie, ou plutôt tant de peur de plaire, que Balkis. Elle craignoit autant de paroître trop belle au fils d'Abdelaziz, qu'elle appréhendoit de ne l'être pas assez, quand elle se montroit au prince Aly.

Enfin, lorsque la nuit fut arrivée, & qu'Aboulfatah jugea qu'il étoit tems que sa fille se rendît chez Aboulcasem, il la fit sortir fort secrètement, & la conduisit lui-même jusqu'à la porte de ce jeune homme, où il la laissa, après lui avoir dit encore qu'il la tueroit, si elle ne s'acquittoit pas bien de l'infâme personnage qu'il lui faisoit jouer. Elle frappe à la porte, & demande à parler au fils d'Abdelaziz. Aussi tôt un esclave la mena dans une salle, où son maître couché sur

un grand sopha, rappeloit dans sa mémoire ses malheurs passés; &, ce qui lui arrivoit fort souvent, rêvoit à sa chère Dardané.

D'abord que Balkis parut, Aboulcasem se leva pour la recevoir. Il lui fit une profonde révérence, lui tendit la main d'un air respectueux; & après l'avoir obligée de s'asseoir sur le sopha, il lui demanda pourquoi elle lui faisoit l'honneur de le venir voir? Elle lui répondit que sur la réputation qu'il avoit d'être un jeune homme fort galant, il lui avoit pris fantaisie de faire une débauche avec lui. En même-tems elle ôta son voile, & fit briller à ses yeux une beauté qui le surprit. Malgré son indifférence pour les femmes, il ne put voir impunément tant de charmes? il en fut touché. Belle dame, lui dit-il, je sais bon gré à mon étoile de m'avoir procuré une si agréable aventure. Je ne puis assez admirer mon bonheur.

Après quelques momens de conversation, l'heure du souper arriva. Ils allèrent tous deux dans une autre salle s'asseoir à une table sur laquelle il y avoit plusieurs mets différens. On voyoit là un grand nombre de pages & d'officiers; mais Aboulcasem les fit tous retirer, afin que la dame ne fût point exposée à leurs regards. Il se mit à la servir; il lui présentoit de ce qu'il y avoit de meilleur, & lui versoit d'excellent vin dans une coupe d'or enrichie de rubis & d'émeraudes.

Il buvoit auſſi pour lui faire raiſon; & plus il regardoit Balkis, plus il la trouvoit belle. Il lui tenoit des diſcours fort galans; & comme la dame n'avoit pas moins d'eſprit que de beauté, elle y répondoit ſi ſpirituellement qu'il en étoit charmé. Il ſe jeta à ſes genoux ſur la fin du repas. Il lui prit une de ſes mains, & la ſerrant entre les ſiennes : Madame, lui dit-il, ſi vos beaux yeux m'ont d'abord ébloui, votre entretien vient d'achever de m'enchanter. Vous m'embraſez d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Je veux déſormais être votre eſclave, & vous conſacrer tous les momens de ma vie.

En achevant ces paroles, il baiſa la main de Balkis avec un tranſport ſi vif, que la dame, effrayée du péril preſſant qui la menaçoit, changea tout-à-coup de viſage. Elle devint plus pâle que la mort; &, ceſſant de ſe contraindre, elle prit un air triſte, & ſes yeux furent bientôt baignés de larmes. Qu'avez-vous, madame, lui dit le jeune homme fort ſurpris? D'où naît cette douleur ſoudaine? Que m'annoncent ces pleurs qui pénètrent juſqu'au fond de mon ame? Eſt-ce moi qui les fais couler? Suis-je aſſez malheureux pour avoir dit ou fait quelque choſe qui vous ait déplu? Parlez. Ne me laiſſez point, de grâce, ignorer plus long-tems la cauſe de ce funeſte changement qui paroît en vous?

Seigneur,

Seigneur, répondit Balkis, c'eſt trop diſſimuler. La pudeur, la crainte, la douleur & la perfidie, me livrent des combats trop violens pour pouvoir les ſoutenir. Je vais rompre le ſilence. Je vous trompe, Aboulcaſem, je ſuis une fille de qualité. Mon père, qui ſait que vous avez un tréſor caché, veut ſe ſervir de moi pour découvrir l'endroit qui le cache. Il m'a ordonné de venir chez vous, & de ne rien épargner pour vous engager à me le montrer. J'ai voulu m'en défendre, mais il m'a juré qu'il m'ôteroit la vie, ſi je m'en retournois ſans l'avoir vu. Quel ordre rigoureux pour moi! Quand je n'aurois pas pour amant un prince que j'aime uniquement, & qui doit bientôt m'épouſer, la démarche que mon père me fait faire ne laiſſeroit pas de me paroître affreuſe. Ainſi, ſeigneur, ſi je viens chez vous, je vous avoue que c'eſt avec une répugnance que la ſeule crainte de la mort peut ſurmonter.

XII. JOUR.

APRÈS que la fille d'Aboulfatah eut parlé de cette ſorte, Aboulcaſem lui dit : madame, je ſuis bien-aiſe que vous m'ayez découvert vos ſentimens. Vous ne vous repentirez pas de cette noble franchiſe. Vous ne mourrez point. Vous

verrez mon trésor, & vous serez traitée avec tout le respect que vous souhaitez. De quelque beauté que vous soyez pourvue, quelque impression qu'elle ait faite sur moi, vous n'avez rien à craindre, vous êtes ici en sûreté. Je renonce aux espérances que j'avois conçues, puisqu'elles ne vous font que de la peine; & vous pourrez, sans rougir, revoir l'heureux amant dont le cher intérêt redouble vos alarmes. Cessez donc de répandre des pleurs & de vous affliger. Ah! Seigneur, s'écria Balkis à ce discours, ce n'est pas sans raison que vous passez pour le plus généreux de tous les hommes. Je suis charmée d'un procédé si beau, & je ne serai point satisfaite, que je n'aie trouvé quelque occasion de vous en marquer ma reconnoissance.

Après cette conversation, le fils d'Abdelaziz conduisit la dame dans la même chambre où le calife avoit couché, & il y demeura seul avec elle, jusqu'à ce qu'il n'entendît plus de bruit dans son domestique. Alors mettant un bandeau sur les yeux de Balkis : madame, lui dit-il, pardonnez si j'en use de cette manière avec vous; mais je ne puis vous montrer mon trésor qu'à cette condition. Faites tout ce qu'il vous plaira, seigneur, répondit-elle; j'ai tant de confiance en votre générosité, que je vous suivrai par-tout où vous voudrez. Je n'ai plus

d'autre crainte que celle de ne pouvoir assez reconnoître vos bontés. Aboulcasem la prit par la main ; & l'ayant fait descendre dans le jardin par l'escalier dérobé, il la mena dans le souterrain où il lui ôta son bandeau.

Si le calife avoit été surpris de voir tant de pièces d'or & tant de pierreries, Balkis le fut bien davantage. Chaque chose qu'elle regardoit lui causoit un extrême étonnement. Néanmoins ce qui attira le plus son attention, & ce qu'elle ne pouvoit se lasser de considérer, c'étoient les premiers maîtres du trésor. Elle lut l'inscription qu'on voyoit à leurs piés. Comme la reine avoit un collier composé de perles aussi grosses que des œufs de pigeons, Balkis ne put s'empêcher de se récrier sur ce collier. Aussi-tôt Aboulcasem le détacha du cou de la princesse, & le mit à celui de la jeune dame, en lui disant que son père jugeroit par-là qu'elle auroit vu le trésor ; & afin qu'il en fût encore mieux persuadé, il la pria de se charger des plus belles pierreries. Elle en prit une assez grande quantité qu'il lui choisit lui-même.

Cependant le jeune homme, craignant que le jour ne vînt tandis qu'elle s'amusoit à regarder toutes les merveilles du souterrain qui ne pouvoient fatiguer sa curiosité, lui remit le bandeau sur les yeux, la fit sortir, & la conduisit

dans une salle où ils s'entretinrent ensemble jusqu'au lever du soleil. Alors la dame, après avoir témoigné de nouveau au fils d'Abdelaziz qu'elle n'oublieroit jamais sa retenue & sa générosité, prit congé de lui, se retira chez elle, & alla rendre compte à son père de ce qui s'étoit passé.

Ce visir, uniquement occupé de son avarice, attendoit impatiemment sa fille. Il craignoit qu'elle n'eût pas assez de charmes pour séduire Aboulcasem. Il étoit dans une agitation inconcevable. Mais lorsqu'il la vit revenir avec le collier, & qu'elle lui montra les pierreries dont le jeune homme lui avoit fait présent, il fut transporté de joie.

Hé bien, ma fille, lui dit-il, as-tu vu le trésor? Oui, seigneur, répondit Balkis; & pour vous en donner une juste idée, je vous dirai que quand tous les rois de la terre ensemble uniroient leurs richesses, elles ne seroient pas comparables à celles d'Aboulcasem; mais quels que soient les biens de ce jeune homme, j'en suis encore moins charmée que de sa politesse & de sa générosité. En même tems elle lui conta toute l'aventure. Il fut peu sensible à la retenue du fils d'Abdelaziz, il auroit mieux aimé que sa fille eût été déshonorée, que de ne pas savoir où étoit le trésor qu'il vouloit découvrir.

Pendant ce tems-là Haroün-Alrraschild s'avançoit vers Bagdad. D'abord que ce prince fut

de retour dans son palais, il remit en liberté son premier visir : il lui rendit sa confiance ; & après lui avoir fait le détail de son voyage : Giafar, lui dit-il, que ferai-je ? Tu sais que la reconnoissance des empereurs doit surpasser le plaisir qu'on leur a fait. Si je me contente d'envoyer au magnifique Aboulcasem ce que j'ai de plus rare & de plus précieux dans mon trésor, ce sera fort peu de chose pour lui : cela sera même au-dessous des présens qu'il m'a faits. Comment donc pourrai-je le vaincre en générosité ? Seigneur, lui dit le visir, si votre majesté m'en veut croire, elle écrira dès aujourd'hui au roi de Basra, pour lui ordonner de remettre le gouvernement de l'état au jeune Aboulcasem. Nous ferons aussi-tôt partir le courier, & dans quelques jours je partirai moi-même pour aller porter les patentes au nouveau roi.

Le calife approuva cet avis. Tu as raison, dit-il à son ministre, c'est le moyen de m'acquitter envers Aboulcasem, & de me venger du roi de Basra & de son visir, qui m'ont fait un secret des sommes considérables qu'ils tirent de ce jeune homme. Il est même juste de les punir de la violence qu'ils lui ont faite, & ils ne sont pas dignes des places qu'ils occupent. Il écrivit sur le champ au roi de Basra, & fit partir le courier. Il se rendit ensuite à l'appar-

tement de Zobéïde, pour lui conter aussi le succès de son voyage, & lui présenter le petit page, l'arbre & le paon. Il lui fit aussi présent de la demoiselle. Zobéide la trouva si charmante, qu'elle dit à l'empereur en souriant, qu'elle acceptoit cette belle esclave avec beaucoup plus de plaisir que les autres présens. Le prince ne garda pour lui que la coupe. Le visir Giafar eut tout le reste; & ce ministre, comme il avoit été résolu, disposa toutes choses pour partir peu de jours après.

XIII. JOUR.

LE courrier du calife ne fut pas plutôt dans la ville de Basra, qu'il se hâta de remettre sa dépêche au roi, qui ne put la lire sans sentir une vive douleur. Ce prince la montra à son visir. Aboulfatah, lui dit-il, vois quel ordre fatal le commandeur des Croyans m'envoie. Puis-je me dispenser d'obéir? Oui, seigneur, répondit le ministre, ne vous abandonnez point à votre affliction. Il faut perdre Aboulcasem. Je vais, sans lui ôter la vie, faire croire à tout le monde qu'il est mort. Je le tiendrai si bien caché, qu'on ne le verra jamais; par ce moyen vous demeurerez toujours sur le trône, & vous aurez toutes les richesses de ce jeune homme; car quand nous

ſerons maîtres de ſa perſonne, nous lui ferons ſouffrir tant de maux, que nous l'obligerons à nous découvrir ſon tréſor. Fais ce que tu voudras, reprit le roi; mais que manderons-nous au calife? Repoſez-vous encore de cela ſur moi, repartit le viſir. Le commandeur des Croyans y ſera trompé comme les autres. Laiſſez-moi ſeulement exécuter le deſſein que je médite, & que le reſte ne vous cauſe aucune inquiétude.

Aboulfatah, accompagné de quelques courtiſans qui ne ſavoient pas ſon intention, alla voir Aboulcaſem. Il les reçut comme les premières perſonnes de la cour. Il les régala magnifiquement. Il fit aſſeoir le viſir à la place d'honneur, & il le combloit d'honnêtetés, ſans avoir le moindre ſoupçon de ſa perfidie. Pendant qu'ils étoient tous à table, & qu'ils buvoient d'excellens vins, le traître Aboulfatah eut l'adreſſe de jeter dans la coupe du fils d'Abdelaziz, ſans que perſonne s'en apperçût, une poudre qui ôtoit tout-à-coup le ſentiment. Un corps tomboit en léthargie, & reſſembloit à un cadavre déjà privé du jour depuis long-tems.

Le jeune homme n'eut pas porté la coupe à ſes lèvres, qu'il lui prit une foibleſſe. Ses domeſtiques s'avancèrent pour le ſoutenir; mais bientôt voyant en lui toutes les marques d'un homme mort, ils le couchèrent ſur un ſopha,

& commencèrent à pousser des cris effroyables. Tous les convives, frappés d'une terreur soudaine, demeurèrent saisis d'étonnement. Pour Aboulfatah, on ne sauroit dire jusqu'à quel point il porta la dissimulation. Il ne se contenta pas de feindre une douleur immodérée; il se mit à déchirer ses habits, & à exciter par son exemple tous les autres à s'affliger. Il ordonna ensuite qu'on fît un cercueil d'ivoire & d'ébène; & tandis qu'on y travailloit, il s'empara de tous les effets d'Aboulcasem, & les mit en sequestre dans le palais du roi.

Cependant le bruit de la mort du jeune homme se répandit dans la ville: toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe prirent le deuil, & se rendirent à la porte de son hôtel, la tête & les piés nuds: les vieillards & les jeunes gens, les femmes & les filles fondoient en pleurs: ils faisoient retentir l'air de plaintes & de lamentations: on eût dit que les uns perdoient en lui un fils unique, les autres un frère, & les autres un mari tendrement aimé. Les riches & les pauvres étoient également touchés de sa mort: les riches pleuroient un ami qui les recevoit agréablement chez lui, & les pauvres un bienfaiteur dont ils n'avoient jamais pu lasser la charité: c'étoit une consternation générale.

Le malheureux Aboulcasem fut enfermé dans

le cercueil, que le peuple, par ordre d'Aboulfatah, porta hors de la ville dans un grand cimetière, où il y avoit plusieurs tombeaux, & entr'autres un magnifique où reposoit le père de ce visir, avec quelques autres personnes de sa famille : on y mit le cercueil dans ce tombeau, & le perfide Aboulfatah appuyant sa tête sur ses genoux, se frappoit la poitrine : il faisoit toutes les démonstrations d'un homme que le désespoir possède : tous ceux qui le voyoient en avoient pitié, & prioient le ciel de le consoler.

Comme la nuit approchoit, tout le peuple se retira dans la ville, & le visir demeura avec deux de ses esclaves dans le tombeau, dont ils fermèrent la porte à double tour : alors ils allumèrent du feu, firent chauffer de l'eau dans un bassin d'argent, puis ayant tiré du cercueil Aboulcasem, ils le lavèrent d'eau chaude : ce jeune homme reprit peu-à-peu ses esprits : il jeta les yeux sur Aboulfatah qu'il reconnut. Ah ! seigneur, lui dit-il, où sommes-nous ? & dans quel état me vois-je réduit ? Misérable, lui répondit le ministre, apprends que c'est moi qui cause ton infortune. Je t'ai fait apporter ici pour t'avoir en ma puissance, & te faire souffrir mille maux, si tu ne me découvres ton trésor : je mettrai ton corps en pièces, j'inventerai tous les jours de nouveaux supplices pour te rendre la vie insup-

portable ; en un mot, je ne cesserai point de te tourmenter, que tu ne me livre ces richesses cachées qui te font vivre avec plus de magnificence que les rois. Vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira, lui répondit Aboulcasem, je ne découvrirai point mon trésor.

A peine eut-il achevé ces paroles, que le lâche & cruel Aboulfatah fit tenir par ses esclaves le malheureux fils d'Abdelaziz, & tira de dessous sa robe un fouet de courroies de peau de lion entortillées, dont il le frappa si long-tems, & avec tant de violence, que ce jeune homme s'évanouit. Quand le visir le vit en cet état, il commanda à ses esclaves de le remettre dans le cercueil ; & le laissant dans le tombeau qu'il fit bien fermer, il se retira chez lui.

Il alla le lendemain matin rendre compte au roi de ce qu'il avoit fait. Sire, lui dit-il, j'éprouvai hier la fermeté d'Aboulcasem : elle ne s'est point encore démentie ; mais je ne crois pas qu'elle résiste aux tourmens que je lui prépare. Le prince qui n'étoit guère moins barbare que son ministre, lui dit : visir, je suis content de vous, j'espère que nous apprendrons bientôt dans quel lieu est le trésor. Cependant il faut renvoyer le courrier sans différer davantage : qu'allons-nous écrire au calife ? Mandons-lui, répondit Aboulfatah, qu'Aboulcasem ayant appris qu'on lui donnoit

votre place, en a conçu tant de joie, & en a fait de si grandes réjouissances, qu'il est mort subitement dans une débauche. Le roi approuva cette pensée: ils écrivirent sur le champ à Haroün-Alraschild, & lui renvoyèrent son courrier.

Le visir, qui se flattoit qu'Aboulcasem dès ce jour-là lui découvriroit son trésor, sortit de la ville dans la résolution de lui aller faire souffrir de nouveaux supplices; mais étant arrivé au tombeau, il fut surpris d'en trouver la porte ouverte: il entra tout troublé, & ne voyant plus dans le cercueil le fils d'Abdelaziz, il en pensa perdre l'esprit: il retourna promptement au palais, & raconta cet accident au roi, qui se sentit saisir d'une frayeur mortelle, & qui lui dit: ô Waschy! que deviendrons-nous? puisque ce jeune homme nous est échappé, nous sommes perdus; il ne manquera pas de se rendre à Bagdad, & de parler au calife.

XIV. JOUR.

ABOULFATAH, de son côté, au désespoir de n'avoir plus en sa puissance la victime de son avarice & de sa cruauté, dit au roi son maître: plût au ciel que je lui eusse hier ôté la vie! il ne nous causeroit pas tant d'inquiétude. Il ne faut pas toutefois, ajouta-t-il, nous désespérer

encore : s'il a pris la fuite, comme il n'en faut pas douter, il ne sauroit être loin d'ici : allons avec tous les soldats de la garde, parcourons tous les environs de la ville, j'espère que nous le retrouverons. Le roi se détermina sans peine à une recherche si importante : il assembla tous ses soldats, & les partageant en deux corps, il en donna un à son visir : il se mit à la tête de l'autre, & ces troupes se répandirent de toutes parts dans la campagne.

Pendant qu'on cherchoit Aboulcasem dans tous les villages, dans les bois & dans les montagnes, le visir Giafar, qui s'étoit mis en chemin, rencontra sur la route le courier, qui lui dit : seigneur, il est inutile que vous alliez jusqu'à Basra, si Aboulcasem est la seule cause de votre voyage ; car ce jeune homme est mort : ses obséques se firent ces jours passés ; mes yeux en ont été les tristes témoins. Giafar qui se faisoit un plaisir de voir le nouveau roi, & de lui présenter lui même ses patentes, fut très affligé de sa mort : il en répandit des larmes ; & ne croyant pas devoir continuer son voyage, il retourna sur ses pas.

Dès qu'il fut arrivé à Bagdad, il se rendit au palais avec le courier : la tristesse qui paroissoit sur leur visage, fit comprendre par avance à l'empereur qu'ils avoient quelque malheur à lui

annoncer. Ah ! Giafar, s'écria le prince, vous voilà bientôt de retour : que venez vous m'apprendre ? Commandeur des Croyans, lui répondit le visir, vous ne vous attendez pas sans doute à la triste nouvelle que je vais vous dire : Aboulcasem n'est plus : depuis votre départ de Basra, ce jeune homme a perdu la vie.

Haroün-Alrraschild n'eut pas plutôt ouï ces paroles, qu'il se jeta de son trône en bas : il demeura quelques momens étendu par terre, sans donner aucun signe de vie : on se hâta de le secourir ; & quand on l'eut fait revenir de son évanouissement, il chercha des yeux le courrier qui revenoit de Basra ; & l'ayant apperçu, il lui demanda sa dépêche ; le courrier la lui présenta : le prince la lut avec beaucoup d'attention. Ils s'enferma ensuite dans son cabinet avec Giafar : il lui montra la lettre du roi de Basra. Après l'avoir relue plusieurs fois, le calife dit : cela ne me paroît pas naturel : le roi de Basra & son visir me sont suspects : au-lieu d'exécuter mes ordres, ils auront fait mourir Aboulcasem. Seigneur, dit à son tour Giafar, le même soupçon me vient dans l'esprit, & je serois d'avis qu'on les fît arrêter l'un & l'autre : c'est à quoi je me détermine dès ce moment, reprit Haroün : prends dix mille chevaux de ma garde, marche à Basra : saisis-toi des deux coupables, & me les amène

ici : je veux venger la mort du plus généreux de tous les hommes. Giafar obéit : il choisit dix mille chevaux, & se mit en marche avec eux.

Venons présentement au fils d'Abdelaziz, & disons pourquoi le visir Aboulfatah ne le retrouva plus dans le tombeau où il l'avoit laissé. Ce jeune homme, après avoir été long tems évanoui, commençoit à reprendre ses esprits, lorsqu'il se sentit saisi par des bras vigoureux qui le tirèrent du cercueil, & le posèrent à terre. Il crut que c'étoit encore le visir & ses esclaves qui vouloient recommencer à le maltraiter. Bourreaux, leur dit-il, donnez-moi la mort, si vous êtes capables de pitié : epargnez-moi des douleurs qui vous seront inutiles, puisque je vous déclare encore que vos tourmens ne m'arracheront jamais mon secret. Ne craignez rien, jeune homme, lui répondit une des personnes qui l'avoient tiré du cercueil ; au lieu de venir vous maltraiter, nous venons à votre secours. A ces paroles Aboulcasem ouvrit les yeux, les jeta sur ses libérateurs, & reconnut parmi eux la jeune dame à qui il avoit montré son trésor. Ah ! madame, dit-il, est-ce à vous que je dois la vie? Oui, seigneur, répondit Balkis, c'est à moi & au prince Aly mon amant que vous voyez ici. Instruit de toute votre générosité, il a voulu partager avec moi le plaisir de vous délivrer de la

mort. Il eſt vrai, dit le prince Aly, & j'expoſerai mille fois ma vie, plutôt que de laiſſer périr un homme ſi généreux.

Le fils d'Abdelaziz ayant entièrement repris l'uſage de ſes ſens par le ſecours de quelques liqueurs qu'on lui donna, fit à la dame & au prince Aly, des remercîmens proportionnés au ſervice reçu, & leur demanda comment ils avoient appris qu'il reſpiroit encore? Seigneur, lui dit Balkis, je ſuis fille du viſir Aboulfatah. Je n'ai pas été la dupe du faux bruit de votre mort. J'ai ſoupçonné mon père de tout ce qu'il a fait, & j'ai gagné un de ſes eſclaves qui m'a tout avoué. Cet eſclave eſt un des deux qui étoient ici tantôt avec lui; & comme il s'eſt trouvé chargé de la clé du tombeau, il me l'a confiée. J'en ai fait auſſi-tôt avertir le prince Aly, qui s'eſt hâté de me joindre avec quelques uns de ſes plus fidèles domeſtiques. Nous ſommes venus en diligence, & nous rendons grâces au ciel de n'être point arrivés trop tard.

O Dieu! dit alors Aboulcaſem, ſe peut-il qu'un père ſi lâche & ſi cruel ait une fille ſi généreuſe! Allons, ſeigneur, dit le prince Aly, ne perdons point de tems; je ne doute pas que demain le viſir ne vous trouvant plus dans le tombeau, ne vous faſſe chercher avec beaucoup de ſoin; mais je vais vous conduire chez moi;

vous y ſerez en ſûreté. On ne me ſoupçonnera point de vous avoir donné un aſyle. On couvrit Aboulcaſem d'une robe d'eſclave. Après quoi ils ſortirent tous du tombeau qu'ils laiſsèrent ouvert, & prirent le chemin de la ville. Balkis retourna chez elle, & rendit la clé du tombeau à l'eſclave, & le prince Aly emmena chez lui le fils d'Abdelaziz, qu'il tint ſi bien caché, que ſes ennemis n'en purent apprendre aucune nouvelle.

XV. JOUR.

ABOULCASEM demeura dans la maiſon du prince Aly, qui lui fit toutes ſortes de bons traitemens, juſqu'à ce que le roi & le viſir déſeſpérant de le retrouver, ceſsèrent de le chercher. Alors le prince Aly lui donna un fort beau cheval, le chargea de ſequins & de pierreries, & lui dit: vous pouvez préſentement vous ſauver; les chemins vous ſont ouverts. Vos ennemis ne ſavent ce que vous êtes devenu; allez où il vous plaira. Le fils d'Abdelaziz remercia ce généreux prince de ſes bontés, & l'aſſura qu'il en auroit une éternelle reconnoiſſance. Le prince Aly l'embraſſa, le vit partir, & pria le ciel de le conduire. Aboulcaſem prit

la

la route de Bagdad, & y arriva heureusement après quelques jours de marche.

Lorsqu'il fut dans cette ville, la première chose qu'il fit, fut d'aller au lieu où s'assemblent les marchands. L'espérance d'y voir celui qu'il avoit régalé à Basra, & de lui conter ses disgrâces, faisoit toute sa consolation. Il fut mortifié de ne le pas trouver. Il parcourut toute la ville, & il cherchoit ses traits dans tous les hommes qui s'offroient à sa vue. Se sentant fatigué, il s'arrêta devant le palais du calife. Le petit page qu'il avoit donné à ce prince étoit alors à une fenêtre, & cet enfant ayant par hasard jeté les yeux sur lui, le reconnut. Il courut aussi-tôt à l'appartement de l'empereur. Seigneur, lui dit-il, je viens de voir tout-à-l'heure mon ancien maître de Basra.

Haroün n'ajouta point foi à ce rapport. Tu t'es trompé, lui répondit-il, Aboulcasem ne vit plus: séduit par quelque ressemblance, tu auras pris un autre pour lui. Non, non, commandeur des Croyans, répliqua le page, je suis bien assuré que c'est lui, je l'ai bien reconnu. Quoique le calife ne crût point cette nouvelle, il ne laissa pas de la vouloir approfondir. Il envoya sur le champ un de ses officiers avec le page, pour voir si l'homme dont il s'agissoit étoit effectivement le fils d'Abdelaziz. Ils le trouvèrent encore dans

la même place, parce que de son côté, croyant avoir reconnu le petit page, il attendoit que cet enfant reparût à la fenêtre.

Quand le page fut persuadé qu'il ne s'étoit pas trompé, il se jeta aux piés d'Aboulcasem, qui le releva, & lui demanda s'il avoit l'honneur d'appartenir au calife ? Oui, seigneur, lui répondit l'enfant, c'est le commandeur des Croyans lui-même que vous avez reçu chez vous à Basra, & c'est à lui que vous m'avez donné. Venez avec moi, seigneur, ajouta-t-il, l'empereur sera bien aise de vous voir. A ce discours, la surprise du jeune homme de Basra fut extrême. Il se laissa entraîner dans le palais par le page & l'officier, & bientôt il fut introduit dans l'appartement d'Haroün. Ce prince étoit assis sur un sopha. Il se sentit extraordinairement ému en voyant Aboulcasem ; il se leva d'un air empressé, alla au-devant de ce jeune homme, & le tint long-tems embrassé sans pouvoir prononcer une parole, tant il étoit transporté de joie.

Lorsqu'il fut un peu revenu de l'extrême émotion que lui avoit causée cette aventure, il dit au fils d'Abdelaziz : O jeune homme, ouvre les yeux, & reconnois ton heureux convive. C'est moi que tu as si bien reçu, & à qui tu as fait des présens que ceux des rois n'égalent pas. A ces mots, Aboulcasem, qui n'étoit pas moins

troublé que le calife, sur qui par respect il n'avoit osé porter la vue, l'envisagea, & le reconnoissant : O mon souverain maître ! s'écria-t-il : ô roi du monde ! est-ce vous qui êtes venu chez votre esclave ? En disant cela, il se jeta la face contre terre aux piés de l'empereur, qui le releva & le fit asseoir auprès de lui sur le sopha.

Comment est-il possible, lui dit ce prince, que vous soyez encore envie ? Alors Aboulcasem raconta toutes les cruautés d'Aboulfatah, & par quelle aventure il avoit été arraché à la fureur de ce visir. Haroün l'écouta fort attentivement, & puis lui dit : je suis cause de vos derniers malheurs. Etant de retour à Bagdad, je voulus commencer à m'acquitter envers vous. J'envoyai un courier au roi de Basra ; je lui mandai que mon intention étoit qu'il vous remît sa couronne. Au-lieu d'exécuter mes ordres, il résolut de vous ôter la vie : car vous devez être persuadé qu'Aboulfatah vous auroit bientôt fait mourir. L'espérance qu'il avoit que les supplices vous obligeroient bientôt à lui découvrir votre trésor, lui faisoit seulement différer votre mort. Mais vous serez vengé ; Giafar, avec un grand nombre de troupes, est allé à Basra ; je lui ai donné ordre de se saisir de vos deux persécuteurs, & de me les amener. Cependant vous

demeurerez dans mon palais, & vous y ſerez ſervi par mes officiers comme moi-même.

En achevant ces paroles, il prit le jeune homme par la main, & le fit deſcendre dans un jardin rempli de rares fleurs. On y voyoit pluſieurs baſſins de marbre, de porphyre & de jaſpe, qui ſervoient de réſervoirs à une infinité de beaux poiſſons. Au milieu du jardin paroiſſoit, ſur douze colonnes de marbre noir fort hautes, un dôme dont la voûte étoit de bois de ſandal & de bois d'aloès. Les intervalles des colonnes étoient fermés par un double treillis d'or, qui formoit tout autour une volière pleine de mille & mille ſerins de diverſes couleurs, de roſſignols, de fauvettes & d'autres oiſeaux harmonieux, qui, confondant leurs ramages, faiſoient un concert charmant.

Les bains d'Haroün-Alrraſchild étoient ſous ce dôme. Ce prince & ſon hôte ſe baignèrent. Après quoi pluſieurs officiers les couvrirent de linges du plus fin lin, & qui n'avoient jamais ſervi. On revêtit enſuite Aboulcaſem de riches habits. Puis le calife le mena dans une ſalle où il le fit manger avec lui. On leur apporta des potages de jus de mouton & des blancs-mangers. On leur ſervit des grenades d'Amlas & de Ziri, des pommes d'Exhalt, des raiſins de Melah & de Seviſe, & des poires d'Iſpahan. Après qu'ils eurent mangé

de ces potages & de ces fruits, & bu d'un vin délicieux, l'empereur conduisit Aboulcasem à l'appartement de Zobéïde.

Cette princesse paroissoit sur un trône d'or au milieu de toutes ses esclaves, qui étoient debout & partagées en deux files. Les unes avoient des tambours de basques, les autres des flûtes douces, & les autres des harpes. Elles ne faisoient point alors entendre leurs instrumens. Elles écoutoient toutes avec attention une fille plus belle que les autres, qui chantoit une chanson dont le sens étoit: *Qu'il ne faut aimer qu'une fois, mais qu'il faut aimer toute sa vie;* & pendant qu'elle chantoit, la demoiselle qu'Aboulcasem avoit donnée au calife, jouoit de son luth de bois d'aloès, d'ivoire, de bois de sandal & d'ébène.

D'abord que Zobéïde apperçut l'Empereur & le fils d'Abdelaziz, elle descendit de son trône pour les recevoir. Madame, lui dit Haroün, vous voulez bien que je vous présente mon hôte de Basra. Le jeune homme se prosterna aussi-tôt devant cette princesse, la face contre terre. Mais tandis qu'il étoit dans cet état, on entendit tout-à-coup du bruit parmi les esclaves. Celle qui venoit de chanter ayant jeté les yeux sur Aboulcasem, fit un grand cri & s'évanouit.

XVI. JOUR.

L'EMPEREUR & Zobéïde se tournèrent aussi-tôt du côté de l'esclave, & le fils d'Abdelaziz s'étant relevé la regarda aussi; mais il ne l'eut pas envisagée, qu'il tomba en foiblesse. Ses yeux se couvrirent de ténèbres; une pâleur mortelle se répandit sur son visage: on crut qu'il alloit mourir. Le calife, prompt à le secourir, le prit entre ses bras, & le fit peu à peu revenir de son évanouissement.

Lorsqu'Aboulcasem eut repris ses esprits, il dit au prince: commandeur des Croyans, vous savez l'aventure qui m'est arrivée au Caire: cette esclave que vous voyez, est la personne qui a été jetée avec moi dans le Nil: c'est Dardané. Est-il possible, s'écria l'empereur? le ciel soit à jamais béni d'un si merveilleux évènement.

Pendant ce tems-là l'esclave, par le secours de ses compagnes, reprit aussi l'usage des sens: elle voulut se prosterner aux piés du calife, qui l'en empêcha, & lui demanda par quel miracle elle étoit encore en vie après avoir été précipitée dans le Nil. Commandeur des Croyans, dit-elle, j'allai donner dans les filets d'un pêcheur, qui par hasard les retira dans le moment: il fut assez surpris d'avoir fait une pareille pêche; & comme

il s'apperçut que je respirois encore, il me porta dans sa maison, où par ses soins, rappelée à la vie, je lui contai ma déplorable histoire. Il en parut effrayé; il eut peur que le sultan d'Egypte n'apprît qu'il m'avoit sauvée. Ainsi, craignant de perdre la vie pour avoir conservé la mienne, il se hâta de me vendre à un marchand d'esclaves qui partoit pour Bagdad. Ce marchand m'amena dans cette ville, & me présenta peu de tems après à la princesse Zobéïde qui m'acheta.

Tandis que l'esclave parloit, le calife la considéroit attentivement; & la trouvant d'une beauté charmante : Aboulcasem, s'écria-t-il, dès qu'elle eut cessé de parler, je ne suis plus surpris que vous ayez toujours conservé le souvenir d'une si belle personne. Je rends grâces au ciel de l'avoir conduite ici pour me donner de quoi m'acquitter envers vous. Dardané n'est plus esclave, elle est libre. Je crois, madame, ajouta-t-il en se tournant vers Zobéïde, que vous ne vous opposerez point à sa liberté. Non, seigneur, répondit la princesse, j'y souscris avec joie, & je souhaite que ces deux amans goûtent les douceurs d'une longue & parfaite union après les malheurs qui les ont séparés.

Ce n'est pas tout, reprit Haroün, je veux que leur mariage se consomme dans mon palais, & qu'on fasse pendant trois jours des réjouissances publiques dans Bagdad : je ne saurois traiter trop

honorablement mon hôte de Basra. Ah! seigneur, dit Aboulcasem en se jetant aux piés de l'empereur, si vous êtes au dessus des autres hommes par votre rang, vous l'êtes encore plus par votre générosité : permettez que je vous découvre mon trésor, & je vous en abandonne dès-à-présent la possession. Non, non, repartit le calife, jouissez tranquillement de votre trésor : je renonce même au droit que j'ai dessus ; & puissiez-vous vivre assez long-tems pour l'épuiser!

Zobéide pria le fils d'Abdelaziz & Dardané de lui conter leurs aventures, & elle les fit écrire en lettres d'or : après cela, l'empereur ordonna les aprêts de son mariage, qui se fit avec beaucoup de pompe. Les réjouissances publiques qui le suivirent, duroient encore, lorsqu'on vit revenir le visir Giafar avec les troupes qui tenoient Aboulfatah bien lié : pour le roi de Basra, il s'étoit laissé mourir de chagrin de n'avoir pu retrouver Aboulcasem.

Si-tôt que Giafar eut rendu compte de sa commission à son maître, on dressa devant le palais un échafaud, & l'on y fit monter le méchant Aboulfatah. Tout le peuple, instruit de la cruauté de ce visir, au lieu d'être touché de son malheur, témoignoit de l'impatience de voir son supplice. Déjà l'exécuteur avoit le sabre à la main prêt à faire tomber la tête du coupable,

quand le fils d'Abdelaziz se prosternant devant le calife, lui dit : commandeur des Croyans, accordez à mes prières la vie d'Aboulfatah : qu'il vive ; qu'il soit témoin de mon bonheur ; qu'il voie toutes les bontés que vous avez pour moi ; ne sera-t-il pas assez puni ?

O trop généreux Aboulcasem, s'écria l'empereur, que vous méritez bien de régner ! Que les peuples de Basra seront heureux de vous avoir pour roi ! Seigneur, lui dit le jeune homme, j'ai encore une grâce à vous demander : donnez au prince Aly ce trône que vous me destinez : qu'il régne avec la dame qui a eu la générosité de me dérober à la fureur de son père : ces deux amans sont dignes de cet honneur. Pour moi, chéri & protégé du commandeur des Croyans, je n'ai pas besoin de couronne : je suis au-dessus des rois.

Le calife, pour récompenser le prince Aly du service qu'il avoit rendu au fils d'Abdelaziz, lui envoya des patentes, & le fit roi de Basra ; mais trouvant Aboulfatah trop coupable pour lui accorder la liberté avec la vie, il ordonna que ce visir seroit enfermé dans une tour obscure pour le reste de ses jours. Quand le peuple de Bagdad sut que c'étoit l'offensé lui-même qui avoit demandé la vie de l'offenseur, on donna mille louanges au jeune Aboulcasem, qui partit

peu de tems après pour Basra avec sa chère Dardané, tous deux escortés par des troupes de la garde du calife, & suivis d'un très-grand nombre d'officiers.

Sutlumemé finit en cet endroit l'histoire d'Aboulcasem Basry. Toutes les femmes de la princesse de Caschmire lui donnèrent de grands applaudissemens : les unes louèrent la magnificence & la générosité de ce jeune homme de Basra ; les autres prétendoient que le calife Haroün-Alrraschild n'étoit pas moins généreux que lui : d'autres enfin ne s'attachant qu'à la constance, disoient qu'Aboulcasem avoit été un amant très-fidelle. Alors Farrukhnaz prenant la parole, dit : je ne suis pas de votre sentiment ; peu s'en est fallu que Balkis ne lui ait fait oublier Dardané : je veux qu'un amant, si la mort lui enlève sa maîtresse, en conserve toujours un si tendre souvenir, qu'il soit incapable d'une passion nouvelle ; mais les hommes ne se piquent pas d'une si grande constance. Pardonnez-moi, madame, dit Sutlumemé, on en a vu dont la fidélité ne s'est jamais démentie : vous en serez persuadée, si vous voulez entendre l'histoire du roi Ruzvanschad & de la princesse Cheheristani. Voyons, répliqua Farrukhnaz, je vous permets de nous la raconter : aussi-tôt la nourrice la commença de cette sorte.

HISTOIRE

DU ROI RUZVANSCHAD, & de la Princeſſe Cheheriſtani.

UN jeune roi de la Chine, appelé Ruzvanſchad, étant un jour à la chaſſe, rencontra une biche blanche à taches bleues & noires, qui avoit des anneaux d'or aux piés, & ſur le dos une houſſe de ſatin jaune, relevée d'une broderie d'argent.

A la vue d'une ſi belle proie, le prince, enflammé du déſir de s'en rendre maître, courut ſur elle à toute bride; mais la biche trompant ſa pourſuite, s'enfuit avec tant de vîteſſe & de légéreté, que bientôt il ne vit pas même la pouſſière qu'elle élevoit en courant. Il ne perdit pas ſans chagrin l'eſpérance de la joindre, & il en étoit tout mortifié, lorſqu'elle s'offrit à ſes yeux pour la ſeconde fois: il l'apperçut auprès d'une fontaine, où, couchée ſur le gazon, elle ſembloit ſe délaſſer de la courſe qu'elle venoit de faire. Il pouſſe encore ſon cheval; mais il fait de vains efforts pour la prendre: la biche le voyant approcher, ſe lève légèrement, fait deux ou trois bonds, & s'élance dans l'eau, de manière qu'elle ne parut plus.

XVII. JOUR.

LE roi de la Chine mit promptement pié-t-à-terre. Il court, s'agite, tourne ſans ceſſe autour de la fontaine ; il remue l'eau, il y cherche ſa proie ; & n'en découvrant aucunes traces, il demeure fort étonné de cette aventure. Son viſir & les autres perſonnes de ſa ſuite n'en furent pas moins ſurpris. Le roi, après avoir fait là-deſſus bien des réflexions, dit qu'il ne pouvoit ſe perſuader que cette biche fût en effet une bête ſauvage, & que c'étoit plutôt une nymphe, qui, ſous cette forme, prenoit plaiſir à ſe jouer des chaſſeurs. Les courtiſans furent tous de ce ſentiment.

Cependant Ruzvanſchad regardoit ſans ceſſe la fontaine, & ſoupiroit de tems en tems ſans ſavoir pourquoi. Il faut, dit-il à ſon viſir, que je paſſe ici la nuit. Je veux par curioſité obſerver cette nymphe ; j'ai un ſecret preſſentiment que je la verrai ſortir de l'eau. Après avoir pris cette réſolution, il renvoya tout ſon monde, à la réſerve du viſir. Ils s'aſſirent tous deux ſur l'herbe, & continuèrent à s'entretetenir de la biche blanche juſqu'à la nuit. Alors le roi fatigué de la chaſſe voulut prendre un peu de repos. Muezin,

dit il à son visir, je ne puis me défendre du sommeil; veille pendant que je dormirai: que tes yeux soient toujours attachés sur la fontaine; & si tu vois paroître quelque chose, ne manque pas de me réveiller. Muezin bien qu'accablé de lassitude, veilla quelque tems pour plaire au roi; mais enfin, se sentant assoupi malgré son zèle, il s'endormit.

Leur sommeil dura peu; ils se réveillèrent en sursaut l'un & l'autre, au bruit d'une symphonie charmante qui se fit entendre assez près d'eux; & pour comble d'étonnement, ils apperçurent un magnifique palais fort éclairé, & que la main des hommes ne pouvoit avoir élevé. Muezin, dit le roi tout bas, qu'est-ce que ceci? quels concerts frappent nos oreilles? Quel palais s'offre à nos yeux? Seigneur, répondit le visir, tout ceci sans doute n'est point naturel: c'est un enchantement. Plut au ciel que nous eussions abandonné cette fontaine! ce palais est peut-être un piège que quelque magicien tend à votre majesté. Quoi que ce puisse être, reprit le prince, ne pense pas que la crainte m'arrête. Marchons vers ce palais, ajouta-t-il en se levant; voyons quelle sorte de gens l'habitent. Cesse de me vouloir faire envisager des malheurs; plus tu me représenteras de périls, & plus tu me donneras d'envie de m'y exposer.

Le visir voyant son maître déterminé à tenter l'aventure, n'osa plus s'opposer à son dessein. Ils marchent tous deux vers le palais ; ils arrivent à la porte ; ils la trouvent ouverte, ils entrent dans une grande cour, & de-là dans une salle pavée de porcelaines de la Chine, ornée de sophas & de tapisseries de brocard d'or, & parfumée des plus agréables odeurs. Ils traversèrent cette salle où il n'y avoit personne, & passèrent dans une autre, où ils virent sur un trône d'or, une jeune dame toute couverte de pierreries, & dont l'extrême beauté les surprit.

Elle paroissoit écouter avec beaucoup d'attention, cinquante ou soixante demoiselles, dont les unes chantoient, & les autres jouoient du luth. Elles avoient toutes des habits de taffetas couleur de rose, parsemés de perles, & elles se tenoient de bout devant le trône. Ruzvanschad ne pouvoit entendre de plus belles voix ni des sons plus touchans ; mais il y fit peu d'attention : la dame qui étoit sur le trône l'occupa tout entier.

Quand les demoiselles apperçurent ce prince, elles cessèrent de chanter. Il fit une profonde révérence, & s'étant avancé au milieu de la salle, il adressa ce discours à la dame dont il se sentoit déjà charmé : O ravissante reine des cœurs ! qui venez d'asservir par vos premiers regards le sou-

verain maître de la Chine, apprenez-moi, de grâce, le nom de cette merveilleuse nymphe, dont la vue produit des effets si puissans! La dame sourit à ces paroles, & répondit : Je suis une biche qui fait enchaîner les lions. Je suis cette proie que vous avez poursuivie aujourd'hui, & qui s'est jetée dans la fontaine. Mais, madame, reprit le prince, que dois-je penser de ces métamorphoses ? Mon amour en est alarmé. Que sais-je si dans ce moment vous n'offrez point à mes yeux de trompeuses apparences ? Non, repartit la dame, je vous parois telle que je suis naturellement. Il est vrai que je change de formes quand il me plaît ; je me rends à mon gré visible & invisible aux hommes ; mais tout cela se fait sans enchantement ; & le pouvoir de me transformer en ce que je veux, est un avantage que j'ai reçu du ciel en naissant.

A ces mots, la dame descendit de son trône, s'approcha du roi, le prit par la main, & le mena dans une chambre où il y avoit une table couverte de viandes délicates. Elle le fit asseoir, & se mit entre lui & Muezin, qui de tout ce qu'il voyoit n'augurant rien de bon pour son maître, s'attendoit à quelque triste événement.

Pour le jeune roi, il étoit enchanté de la dame ; aucune réflexion ne troubloit le plaisir

qu'il prenoit à la garder. Il voulut la servir ; mais elle lui dit ; mangez vous deux : pour nous, l'odeur des parfums, ou celle des viandes, nous sert de nourriture.

XVIII. JOUR.

AUssi-tôt que le prince & son visir eurent mangé, deux demoiselles leur présentèrent à chacun une coupe d'agathe remplie d'un vin de couleur pourpre. Ils burent, & ces mêmes demoiselles avoient soin de tenir toujours les coupes pleines. On apporta aussi du vin à la dame, mais elle n'en but pas une goutte ; elle se contentoit de le sentir, & la seule odeur faisoit sur elle autant d'effet que la liqueur même sur Ruzvanschad. Ils commencèrent à s'échauffer ; le roi dit à la dame mille choses passionnées, & la dame se laissant attendrir, lui parla dans ces termes :

Prince, quoique vous soyez d'une espèce inférieure à la mienne, je n'ai pu m'empêcher de vous aimer ; & pour vous apprendre de quel prix est la conquête que vous avez faite, je ne veux pas que vous ignoriez plus long-tems qui je suis. On voit dans la mer une isle appelée Cheheristan ; elle est habitée par des génies, dont le roi se

se nomme Menoutcher. Je suis fille unique de ce prince, & Cheheristani est mon nom.

Il y a trois mois que j'ai quitté la cour de mon père, & que curieuse de voir tous les différens pays où vivent les enfans d'Adam, je me plais à voyager. J'ai parcouru tout le monde, & j'étois prête à m'en retourner à Cheheristani, lorsqu'en traversant aujourd'hui vos états, je vous ai vu à la chasse. Je me suis arrêtée pour vous regarder; mes sens se sont troublés tout-à-coup, & je ne vous ai pas perdu de vue, que je suis tombée dans une profonde rêverie. Il m'est échappé quelques soupirs; &, sentant que malgré moi j'étois occupée de vous, j'en ai rougi. Est-il possible, disois-je, qu'un homme cause le trouble qui m'agite? Un enfant d'Adam triomphera-t-il de ma fierté? J'ai eu honte de ma foiblesse, & j'ai voulu promptement m'éloigner de vous; mais, arrêtée comme par le pouvoir d'un charme, je n'en ai pas eu la force. Alors cédant aux tendres mouvemens qui retenoient mes pas, je n'ai plus songé qu'à chercher les moyens de vous plaire. J'ai pris la forme d'une biche blanche, & me suis présentée devant vous pour vous attirer. Vous m'avez poursuivie; & après que je me suis jetée dans la fontaine, vous ne sauriez croire avec quel plaisir je vous ai vu fatiguer l'eau pour me trouver. Je me suis applaudie de votre inquié-

tude; j'en ai conçu un heureux présage. Attentive à tous vos discours, j'ai été ravie d'entendre que vous vouliez passer la nuit auprès de la fontaine, & pendant que vous dormiez, j'ai fait bâtir ce palais pour vous recevoir. Les génies qui me servent l'ont construit en un moment.

Cheheristani alloit continuer, lorsqu'il entra une demoiselle qui paroissoit fort affligée. La princesse lisant sur son visage le malheur qu'elle venoit lui annoncer, fit un grand cri. Ensuite elle se frappa le visage; & se prit à pleurer amèrement. Quel spectacle pour le roi de la Chine! Vivement touché de la douleur qu'elle faisoit paroître, il étoit fort en peine d'en savoir la cause. Il alloit la demander, quand la demoiselle qui venoit d'arriver s'avança, & dit à la princesse: O reine, vous savez que les génies, quoiqu'ils vivent plus long-tems que les hommes, ne laissent pas d'être comme eux sujets à la mort. Vous avez perdu le roi votre père, il vient de passer de la vie périssable à la vie éternelle. Tous les peuples vous demandent, ils vous attendent pour vous couronner. Venez donc recevoir l'hommage de vos nouveaux sujets, & répondre à l'impatience qu'ils ont de vous rendre tous les honneurs qui vous sont dûs. Le grand visir mon père m'a chargée de hâter votre retour.

Maimona, lui répondit la princesse, c'est assez;

je reconnoîtrai le zèle de votre père, & celui que vous me marquez. Je vais partir avec vous tout-à-l'heure. Adieu, prince, ajouta-t-elle en se tournant vers Ruzvanschad, & lui tendant une de ses belles mains, qu'il baisa avec transport, il faut que je vous quitte; mais soyez assuré que nous nous reverrons quelque jour. Si je vous retrouve amoureux & fidelle, je n'aurai point d'autre époux que vous.

Elle disparut en achevant ces mots. Aussi-tôt une épaisse nuit, succédant à la clarté des bougies dont le palais étoit illuminé, laissa le roi de la Chine & son visir dans une obscurité à ne pouvoir rien discerner, & ils demeurèrent dans cet état jusqu'au jour qui leur causa une nouvelle surprise; car au lieu d'être dans un palais, comme ils se l'imaginoient, ils se trouvèrent au milieu de la campagne, sans appercevoir la moindre maison.

Muezin, dit alors le prince, faut-il prendre pour un songe tout ce qui vient de nous arriver? Non, seigneur, répondit le visir; je crois plutôt que c'est un enchantement. La dame que nous avons vue est quelque effroyable magicienne, qui, pour vous inspirer de l'amour, aura pris la forme d'une charmante nymphe; & toutes ces belles demoiselles qui chantoient & jouoient si bien du luth, sont autant de démons dévoués à ses charmes.

Quelque vraisemblance qu'il y eût dans ce que disoit Muezin, le roi étoit trop amoureux pour le croire; & ne voulant pas perdre l'opinion avantageuse qu'il avoit conçue de sa dame, il s'en retourna dans son palais, résolu d'en conserver toujours un vif & tendre souvenir. En effet, loin de l'oublier, bien qu'il n'en reçût aucunes nouvelles, & que le visir ne cessât de combattre sa passion, il tomba dans une profonde mélancolie. Il abandonna tous les plaisirs, il n'en pouvoit goûter aucun que celui de la chasse; encore n'alloit-il chasser qu'aux lieux où sa biche blanche lui étoit apparue, & où il se flattoit quelquefois de la revoir.

Cependant il y avoit près d'une année qu'il aimoit, sans qu'il eût sujet de se flater qu'il n'aimoit pas un objet chimérique. Il commençoit à craindre que tout ce qu'il avoit vu ne fût un enchantement. Il lui prit envie de voyager, dans l'espérance qu'en voyageant, toutes ces images s'effaceroient insensiblement de son esprit. Il laissa la conduite du royaume à Muezin; & malgré tout ce que ce ministre lui pût représenter pour le détourner du dessein qu'il avoit pris de ne vouloir être accompagné de personne, il partit tout seul une nuit, monté sur un fort beau cheval, qui avoit une selle & une bride d'or enrichies de rubis & d'émeraudes. Ce prince étoit couvert de

riches habits, & portoit un large cimeterre dont le fourreau étoit parsemé de diamans.

Il avoit déjà traversé ses états ; il avoit même gagné les frontières du Thébet, & il s'avancoit vers la capitale de ce royaume. Il n'en étoit qu'à deux petites journées, lorsqu'il s'arrêta sous un gros arbre, dont l'épais feuillage faisoit beaucoup d'ombre. A peine eut-il mis pié-t-à-terre pour se reposer quelques momens, qu'il apperçut assez près de lui, sous un autre arbre, une dame qui ne paroissoit pas avoir dix-huit ans. Elle étoit assise, la tête appuyée sur une de ses mains ; elle rêvoit profondément, & l'on jugeoit à son air triste qu'il falloit que quelque malheur lui fût arrivé. Les habits qui la couvroient étoient tout déchirés, mais au travers de ses haillons, on ne laissoit pas de remarquer que c'étoit une très-belle personne, & qui ne devoit pas être du commun. Ruzvanschad s'approcha d'elle, & après lui avoir offert son secours, lui demanda qui elle étoit ? La dame lui répondit : *Je suis fille & femme de roi, & cependant je ne suis point ce que je dis. Je suis princesse, & ne suis point ce que je suis.*

XIX. JOUR.

LE roi de la Chine ne savoit que penser de la jeune dame, il crut qu'elle avoit perdu l'esprit. Madame, reprit-il, rappelez votre raison, & me croyez disposé à vous rendre tous les services qui dépendront de moi. Seigneur, dit-elle alors, je ne suis point étonnée que vous me regardiez comme une folle. Le discours que je viens de vous tenir, a dû vous paroître insensé; mais vous me le pardonnerez sans doute, quand vous saurez mes malheurs. Je vais vous les apprendre pour reconnoître votre générosité.

HISTOIRE

DU JEUNE ROI DE THÉBET, & de la Princesse des Naïmans.

JE suis, poursuivit-elle, fille d'un roi des Naïmans. Mon père n'ayant pas d'autre enfant que moi, lorsqu'il mourut, tous les grands & le peuple me proclamèrent reine; & en attendant que je fusse en âge de règner, car je n'avois encore que quatre ans, on confia le gouvernement de l'état au visir Aly-Bin Haytam, qui avoit épousé

ma nourrice, & dont on connoiſſoit la capacité. Ce ſage miniſtre fut auſſi chargé de mon éducation; il commençoit à m'enſeigner l'art de règner, & j'allois bientôt prendre connoiſſance des affaires, quand la fortune qui donne & ôte à ſon gré les diadêmes, vint me précipiter du haut du trône dans une abîme affreux. Un frère de mon père, le prince Mouaffac, qu'on croyoit mort depuis long-tems, & qu'on diſoit avoir été tué dans une bataille donnée contre les Mogols, parut tout-à-coup dans le pays des Naïmans. Quelques grands ſeigneurs qui avoient été autrefois de ſes amis, entrèrent dans ſes intérêts, & ſecondant l'ambition qui l'animoit, excitèrent dans l'état une révolte en ſa faveur. Le viſir Aly s'efforça vainement de l'appaiſer; au-lieu d'éteindre ce feu qui s'allumoit, il ne fit que l'irriter. En un mot, tous mes peuples ſe laiſſèrent ſéduire par les pratiques de Mouaffac, & ſe déclarèrent pour lui.

L'uſurpateur ne ſe vit pas plutôt couronné, qu'il voulut s'aſſurer de ma perſonne, & me faire mourir, pour prévenir tout ce que le zèle de quelques amis qui me reſtoient pourroit entreprendre pour moi. Mais le viſir Aly & ma nourrice ſa femme trouvèrent moyen de me ſouſtraire à la fureur du tyran. Ils m'enlevèrent une nuit, nous ſortîmes d'Albaſin, & par des chemins dé-

tournés nous gagnâmes le Thébet. Nous allâmes demeurer dans la capitale de ce royaume, où le visir passa pour un peintre Indien, & moi pour sa fille; il avoit appris à peindre, & il possédoit cet art si parfaitement, qu'il acquit bientôt de la réputation. Quoique nous eussions une grande quantité de pierreries, & que nous pussions vivre avec éclat, nous menions une vie obscure, comme si nous eussions été réduits à subsister du pinceau d'Aly. Nous craignions les émissaires de Mouaffac, & nous ne voulions point qu'on nous soupçonnât d'être autre chose que ce que nous paroissions.

Deux années s'écoulèrent pendant ce temps-là. Je perdis insensiblement les idées de grandeur qu'on m'avoit inspirées, & prenant des sentimens conformes à mon malheur, déjà je commençois à m'accoutumer à l'obscurité d'une condition commune; il sembloit que je n'eusse jamais été que la fille d'un simple particulier. Je ne me souvenois plus d'avoir été sur le trône; la tranquillité dont je jouissois me faisoit oublier le passé, ou si quelquefois encore je rappelois dans ma mémoire le rang glorieux que j'avois occupé, je ne l'envisageois plus que comme un joug dont j'étois dégagée : & libre des soins attachés à la puissance souveraine, je pardonnois à la fortune de me l'avoir ôtée. Plût au ciel,

hélas ! que j'eusse passé le reste de ma vie dans cet état obscur & heureux ! mais non. Il faut remplir sa destinée ; & il n'est pas moins inutile de se plaindre des disgrâces, que de vouloir les prévenir.

Le visir fit quelques tableaux qui furent admirés de la ville de Thébet. Le roi en entendit parler, & eut envie de les voir. Il vint lui-même chez Aly qui les lui montra. Ce prince en fut très-satisfait, aussi-bien que de la conversation du peintre. Pendant qu'ils s'entretenoient tous deux, j'entrai dans la chambre où ils étoient, entraînée par la curiosité de voir le roi. Je crus que ne paroissant devant lui que comme la fille du peintre, il ne feroit aucune attention à moi. Je me trompai : il me regarda ; il fut même frappé de ma vue ; je m'en apperçus, & me retirai ; il ne fit pas semblant toutefois de m'avoir remarquée, & il continua de parler au visir ; mais avec tant de trouble & d'émotion, avec un air si inquiet, qu'il ne fut pas difficile de juger que j'avois fait sur lui quelque impression. Effectivement, ce prince revint dès le lendemain chez Aly : il y revint encore les jours suivans. Sous prétexte de chercher des tableaux, il entroit dans toutes les chambres, & faisoit si bien, qu'il pénétroit toujours jusqu'à celle où j'étois ; il ne me disoit rien à la vérité, mais ses regards enflam-

més ne découvroient que trop ses sentimens.

Un jour il offrit au visir un appartement dans son palais, avec une grosse pension, voulant, disoit-il, arrêter dans ses états & s'attacher un si fameux peintre. Aly devina sans peine le motif de cette proposition; & comme il en voyoit les conséquences, il me dit : Je m'apperçois, ma reine, que le roi de Thébet vous aime. L'amour a plus de part que la peinture aux offres qu'il nous fait. Nous allons loger dans son palais, il ne manquera pas de chercher tous les jours à vous entretenir de sa passion. Souvenez-vous de votre naissance, & bien loin d'accorder aux soupirs de ce prince une indigne victoire, résistez courageusement aux pressantes instances de sa tendresse. S'il est assez amoureux pour vouloir vous associer à son rang, vous l'écouterez; s'il a d'autres vues, nous saurons bien les tromper. Je promis au visir de suivre exactement ses conseils; je ne lui dis point que j'avois remarqué aussi-bien que lui l'amour du roi, & encore moins ce que cette découverte avoit produit en moi. Le prince étoit jeune, beau, parfaitement bien-fait; je ne pus me défendre d'avoir pour lui les mêmes sentimens que je lui avois inspirés.

XX. JOUR.

CEPENDANT quelque penchant que je me sentisse pour le roi de Thébet, je me promettois bien de le lui cacher, s'il n'avoit pas d'autre dessein que de tenter ma vertu ; mais ce prince m'épargna la peine de me contraindre long-tems. Je ne fus pas plutôt dans son palais, qu'il me déclara son amour de la manière que je le souhaitois. Vous m'avez charmé, me dit-il, dès le premier moment que je vous ai vue ; j'ai été depuis sans cesse occupé de vous, & je sens que je ne puis vivre sans vous posséder ; mais quelque vive ardeur qui m'enflamme, ne croyez pas que je veuille vous traiter comme une esclave ; j'ai pour vous autant de respect que j'en aurois pour la fille du roi de la Chine, & je prétends, en vous donnant ma foi, vous placer sur le trône de Thébet.

Je remerciai le prince de l'honneur qu'il me vouloit faire, & prenant cette occasion pour lui apprendre qui j'étois, je lui contai mon histoire qui le toucha vivement. Ma princesse, s'écria-t-il, je vois bien que le ciel m'a réservé l'honneur de vous venger, puisque vous êtes venue chercher un asyle au Thébet. Oui, le perfide Mouaf-

fac ſera bientôt puni d'avoir oſé prendre votre place. Conſentez que je vous épouſe aujourd'hui, & ſoyez aſſurée que dès demain je lui enverrai des ambaſſadeurs pour lui déclarer la guerre, s'il refuſe de vous céder le trône qu'il a uſurpé. Je fis de nouveaux remercîmens au roi, & lui avouai, qu'en nous voyant tous deux pour la première fois, ſi j'avois fait ſur lui quelque impreſſion, je ne l'avois pas auſſi impunément regardé. Cet aveu le charma. Il prit une de mes mains, il la baiſa avec tranſport, & me jura qu'il m'aimeroit toujours. Il m'épouſa dès le jour même, & notre mariage fut célébré dans la ville par de grandes réjouiſſances.

Le lendemain, le roi, comme il me l'avoit promis, nomma des ambaſſadeurs pour aller au pays des Naïmans. Ils partirent en diligence, & ils ne furent pas ſi-tôt arrivés à la cour de Mouaffac, qu'ils demandèrent audience. On la leur accorda; ils dirent à ce prince que leur maître m'ayant épouſée, ils venoient le ſommer de me reſtituer le royaume des Naïmans, ou ſur ſon refus lui déclarer la guerre. Mouaffac, bien que hors d'état de réſiſter au roi de Thébet, fut aſſez fier pour mépriſer ſes menaces; de ſorte que les ambaſſadeurs étant de retour, annoncèrent à leur maître les refus de l'uſurpateur. Auſſi-tôt on fit des levées dans tout le royaume de Thébet, &

l'on mit sur pié une armée nombreuse; mais dans le tems que les troupes assemblées étoient prêtes à marcher contre les Naïmans, il vint des députés de la part de ces peuples pour m'assurer de leur obéissance, & m'apprendre que mon oncle Mouaffac étoit mort après quelques jours de maladie. Sur cette nouvelle, le roi congédia son armée, & résolut d'envoyer Aly règner pour moi dans le pays des Naïmans. Ce ministre étoit prêt à partir, lorsqu'une aventure à laquelle je ne me serois jamais attendue, l'en empêcha.

Un soir j'étois assise sur un sopha dans mon cabinet, & je lisois quelques chapitres de l'alcoran. Après les avoir lus, je me levai pour aller trouver le roi qui étoit déjà couché. Un phantôme effroyable se présenta tout à-coup au-devant de mes pas, & disparut dans le moment. Je fis un si grand cri, que je réveillai le roi qui dormoit. Il accourut à moi promptement, & me demanda pourquoi j'avois crié. Je lui en dis la cause, & rassurée par sa présence, j'étois déjà disposée à croire que le phantôme qui m'étoit apparu venoit de ma seule imagination que la lecture avoit échauffée. Le prince m'écouta fort attentivement, & bien loin d'achever de dissiper ma frayeur, il me dit : Je suis plus troublé que vous, & je ne comprends pas, madame, comment vous pouvez être en même-tems dans mon lit & dans ce cabi-

net. Seigneur, lui dis-je, je ne conçois rien au discours que vous me tenez; parlez-moi, de grâce, plus clairement. Hé bien, repartit-il, vous n'avez qu'à vous approcher du lit, & vous allez voir la chose du monde la plus étonnante. En effet, m'étant avancée jusqu'au chevet, j'apperçus, avec toute la surprise que vous pouvez penser, une jeune dame qui me ressembloit parfaitement. Elle avoit tous mes traits & toute ma figure.

O ciel! m'écriai-je à ce spectacle, quel objet s'offre à ma vue! Quel prodige inouï..... Ah! méchante, interrompit cette dame, d'un ton de voix pareil au mien, il faut que tu sois bien effrontée pour oser prendre ma forme! Quel est donc ton dessein, scélérate enchantereſſe? Crois-tu que le roi mon époux, trompé par ces apparences qui lui laissent ignorer laquelle de nous deux est sa femme, pourra me chasser de son lit, & te donner ma place? Perds cette espérance, ton artifice sera inutile. Malgré tes enchantemens, mon mari voit bien que tu n'es qu'une misérable. Mon cher seigneur, ajouta-t-elle en s'adressant au prince, faites arrêter cette perfide magicienne; ordonnez tout-à-l'heure qu'on la jete dans un sombre cachot, & que demain elle expie dans les flammes sa coupable intention.

XXI. JOUR.

SI la parfaite reſſemblance qui étoit entre cette dame & moi, pourſuivit la princeſſe des Naïmans, m'avoit étonnée, ſon diſcours inſolent me ſurprit encore davantage. Au lieu de répondre ſur le même ton, je ne pus m'empêcher de pleurer, & je dis au roi : Seigneur, je croyois avoir épuiſé ma mauvaiſe fortune; j'avois lieu de penſer qu'après avoir uni mon ſort au vôtre, tous mes malheurs étoient finis; mais, hélas! un démon jaloux de mon bonheur vient le traverſer; il emprunte mes traits, & veut paſſer pour moi-même; il a réuſſi : vous ne me connoiſſez plus. Vous me confondez avec lui, regardez-moi de grâce. Si votre femme vous eſt chère encore, votre cœur doit la démêler au travers du charme qui trompe vos yeux. J'atteſte le ciel que je ſuis la princeſſe des Naïmans.

La dame couchée m'interrompit pour la ſeconde fois : vous en avez menti, me dit-elle, vous êtes une impudente, & vous faites aſſez voir ce qu'on doit penſer de vous. Les traîtres ont d'abord recours aux ſermens; & leurs yeux prompts à ſervir leur perfidie, leur fourniſſent toujours des pleurs. Ceſſez, nous dit alors le roi; finiſſez des

discours qui ne m'apprennent point ce que je veux savoir. Vous ne faites que m'embarrasser l'une & l'autre. Je ne puis reconnoître ma femme. L'une de vous deux est une magicienne qui cherche à me séduire; mais il ne m'est pas possible de la distinguer, & je craindrois, en voulant punir la coupable, de faire tomber le châtiment sur l'innocente.

Le roi ne pouvant donc me démêler de la magicienne, appela le chef de ses eunuques, & lui commanda de nous enfermer dans des appartemens séparés. Nous y passâmes le reste de la nuit. Le lendemain, le prince fit venir le visir Aly & sa femme, & leur conta toute l'aventure. Ils demandèrent à nous voir toutes deux ensemble, ne doutant point, quelque chose que leur pût dire le roi, qu'ils ne me reconnussent; mais ils nous trouvèrent si semblables l'une à l'autre, qu'il ne leur fut pas moins impossible qu'au roi de discerner le mensonge de la vérité. Ma nourrice même se ressouvenant que j'avois apporté en naissant une marque au genou, nous visita, & fut assez surprise lorsqu'elle vit que nous avions toutes deux le même signe au même endroit. Ils ne se rebutèrent point pour cela; ils commencèrent à nous interroger séparément. La dame répondit à leurs questions comme moi-même; de sorte qu'ils ne savoient ce qu'ils devoient penser. Il

parut

parut cependant à ma nourrice que mes réponſes étoient les plus juſtes, & elle décida pour moi.

Mais on ne s'arrêta point à ſon ſentiment, & tous les viſirs que le roi avoit aſſemblés, jugeant au contraire que la dame qu'on avoit trouvée couchée dans le lit du prince étoit la reine, & l'autre la magicienne, ils conclurent qu'il falloit me brûler. Le roi ne voulut pas ſuivre un avis ſi cruel, de peur de faire mourir ſa femme en croyant la venger : il ſe contenta de me bannir de la cour. On m'ôta mes habits, on me couvrit de haillons, & l'on me mit hors de la ville. Je ſuis venue juſqu'ici en vivant des proviſions que les perſonnes charitables m'ont données. Voilà mon hiſtoire, ſeigneur, ajouta la princeſſe des Naïmans. J'eſpère qu'après cela vous conviendrez que j'ai eu raiſon de vous dire, *que je ſuis fille & femme de roi, & que cependant je ne ſuis point ce que je dis : que je ſuis princeſſe, & ne ſuis point ce que je ſuis.*

En cet endroit la reine de Thébet ayant ceſſé de parler, Ruzvanſchad prit la parole, & lui dit : Conſolez-vous, madame, vos malheurs ſont parvenus à leur comble, & vous ne devez pas douter que la fortune déſormais ne vous devienne favorable ; car, comme dit un de nos poëtes, une choſe qui eſt arrivée au point de ſa perfection touche au moment de ſa décadence ; & un mal-

heur extrême est voisin de la prospérité. Attends-toi à périr, ajoute le même poëte, quand on te dira que tu es parfait; & prépare ton cœur à la joie, lorsque l'adversité te fera sentir ce qu'elle a de plus rigoureux. C'est ainsi que le ciel a réglé la vie des hommes. Pour vous convaincre de cette vérité, je veux, madame, vous conter l'histoire du visir Caverscha.

HISTOIRE

DU VISIR CAVERSCHA.

UN roi d'Hircanie appelé Codavende, avoit un visir nommé Caverscha. Ce ministre, homme d'un esprit supérieur, & d'une expérience consommée, voulut un jour se baigner. Il étoit auprès de la cuve du bain, il tira de son doigt sa bague en badinant, & la laissa tomber par hasard dans la cuve; mais au-lieu d'aller au fond, elle demeura sur la surface de l'eau.

Caverscha frappé de ce prodige, ordonna aussitôt à ses officiers d'enlever de sa maison toutes ses richesses, & de les aller cacher dans un lieu qu'il leur nomma, en leur disant que le roi son maître étoit sur le point de le faire arrêter. Effectivement, ses domestiques n'avoient pas encore emporté tous ses meubles, que le capitaine

des gardes du roi arriva chez lui avec des soldats, & lui dit qu'il avoit ordre de le mener en prison. Le visir s'y laissa conduire, pendant qu'une partie des soldats se saisit de tout ce qui étoit resté dans sa maison. Ce malheureux ministre, que Codavende traitoit ainsi sur de faux rapports, demeura plusieurs années dans les fers. Il n'avoit pas la liberté d'entretenir ses amis. On lui refusoit toutes sortes de consolations, & tous les jours le roi donnoit quelque nouvel ordre qui augmentoit la rigueur de sa prison.

Il avoit envie depuis long-tems de manger du rommanaschi (*a*). Il en demandoit sans cesse, & l'on avoit la cruauté de lui en refuser, tant on s'attachoit à le mortifier. Cependant un jour le concierge lui en porta par pitié, & lui en présenta dans un bassin de porcelaine. Le visir, ravi d'avoir enfin ce qu'il avoit si ardemment désiré, se disposoit à contenter ses désirs, quand deux gros rats qui se battoient venant à passer tout-à-coup auprès du Rommanaschi qu'il avoit mis à terre pour un moment, tombèrent dedans, & le rendirent immonde. Caverscha n'en voulut pas manger; mais il envoya dire à ses domestiques d'aller reprendre ses richesses & de les reporter dans sa maison, parce que, disoit-il, le roi son maître

(*a*) C'est un mets où il entre des grains de Grenade.

étoit prêt à le retirer de prison, & à le rétablir dans son premier poste. Cela ne manqua pas d'arriver encore : Codavende lui rendit la liberté dès le jour même, & l'ayant fait venir en sa présence, il lui dit : J'ai reconnu votre innocence ; j'ai fait étrangler vos ennemis ; je vous redonne ma confiance avec le rang que vous occupiez auparavant.

Alors les amis de Caverscha sachant ce qui s'étoit passé, lui demandèrent comment il avoit su qu'il devoit être arrêté, & ensuite délivré de prison. Quand j'ai vu, leur dit le visir, que ma bague au lieu de s'enfoncer demeuroit sur l'eau, j'ai jugé par-là que ma gloire étoit arrivée à son dernier degré, & que mon bonheur, ne pouvant plus croître, alloit, selon l'ordre du ciel, se changer en adversité. Ce qui s'est trouvé véritable. Lorsque dans ma prison j'ai demandé en vain si long-tems du rommanaschi, j'ai bien vu que mon malheur duroit encore ; & enfin, quand on m'en a apporté, les rats qui sont tombés dedans, m'ont fait connoître que j'étois parvenu aux bornes prescrites à ma mauvaise fortune, & que ma douleur extrême seroit bientôt suivie d'une parfaite joie.

Ne vous abandonnez donc point, madame, à votre désespoir, poursuivit le roi de la Chine, vous êtes peut-être sur le point d'éprouver le plus

heureux sort. Imitez-moi, livrez-vous aux plus douces espérances. Hélas! je ne sais si je ne suis pas, comme vous, le jouet d'une magicienne, ou si la personne que j'aime n'est point quelque affreux démon. Ruzvanschad en même-tems lui apprit son nom, & lui raconta l'aventure de la biche blanche.

Il en avoit à peine achevé le récit, qu'ils apperçurent tous deux un jeune homme à cheval qui attira toute leur attention. Il étoit presque nud, & il couroit à bride abattue. Il passa si près d'eux, que la reine le reconnut, & s'écria : Ciel! voilà mon mari. Mais il ne jeta point les yeux sur elle, il avoit l'air effrayé; & en courant à toute bride, il regardoit de tems en tems derrière lui, comme s'il eût craint d'être poursuivi.

XXII. JOUR.

LA jeune reine de Thébet & Ruzvanschad, conduisirent de l'œil le jeune homme, & ils ne l'avoient point encore perdu de vue, qu'ils virent venir un autre cavalier qui pressoit aussi très-vivement les flancs de son cheval. Celui-ci avoit de magnifiques habits, & tenoit à la main un sabre nud & teint de sang; on voyoit bien qu'il poursuivoit le premier, & qu'il brûloit d'impa-

tience de le joindre ; mais ce qu'il y avoit de merveilleux, c'est qu'il lui ressembloit si parfaitement, que la princesse l'ayant envisagé, ne put s'empêcher de dire encore : O ciel ! voilà mon mari ! Il étoit si occupé de sa poursuite, qu'il passa fort près de la reine sans la remarquer. Madame, dit le roi de la Chine, il faut avouer que rien n'est plus surprenant que ceci. Seigneur, lui répondit la princesse, vous pouvez juger par-là qu'en vous racontant mon histoire, ce n'est point une fable que je vous ai débitée.

Pendant qu'ils raisonnoient sur la singularité de cet événement, il parut un troisième cavalier. Pour celui-ci, bien qu'il ne courût pas moins vîte que les deux autres, il ne passa pas sans regarder Ruzvanschad & la reine. C'étoit le visir Aly-Bim-Haytam ; la princesse & lui se reconnurent bien-tôt. Ce ministre descendit promptement de cheval, & se jetant aux piés de la reine : Ah ! madame, lui dit-il, c'est donc vous que je vois. Le ciel soit à jamais béni de vous avoir conservée. S'il laisse pour un tems triompher le crime, & semble abandonner l'innocence, ce n'est que pour mieux faire éclater dans la suite sa justice. C'en est fait, votre mortelle ennemie ne vit plus. Le roi lui-même l'a frappée, son sabre est encore teint de son perfide sang ; & pour achever une entière vengean-

ce, il poursuit en ce moment un misérable, qui par le pouvoir d'un charme a pris aussi ses propres traits. Je voudrois avoir le tems de vous informer de tout ce qui s'est passé à la cour depuis que vous en avez été si indignement écartée; mais remettons ce détail à une autre fois; le roi s'éloigne toujours. Allons, madame, montons promptement à cheval, & courons après lui. Non, seigneur, dit alors Ruzvanschad; au-lieu de fatiguer la reine, demeurez avec elle ici. Je me charge de joindre le roi, & de vous l'amener en ce lieu; en disant cela, il s'approcha de son cheval, sauta légèrement en selle, marcha sur les pas du roi de Thébet, sans répondre au compliment que la princesse lui faisoit sur sa générosité.

Après son départ, le visir demanda à la reine qui étoit ce jeune inconnu, & il ne fut pas peu surpris d'apprendre que c'étoit le roi de la Chine. Satisfaites donc présentement ma curiosité, lui dit la princesse, & me contez de quelle manière on a démasqué la magicienne. Madame, répondit le ministre, le roi votre époux, persuadé que son conseil avoit bien distingué la vraie princesse des Naïmans de celle qui, par la force d'un enchantement en avoit toute la ressemblance, vivoit avec votre rivale dans une intelligence parfaite. Il étoit avec elle depuis quel-

ques jours dans un château qu'il a, comme vous savez, à neuf ou dix lieues de sa capitale. Ce matin nous en sommes sortis tous deux avec un seul esclave pour aller à la chasse. Nous en étions déjà un peu éloignés, quand le roi s'est souvenu tout-à-coup qu'il avoit oublié de dire à la reine quelque chose de fort important. Nous sommes aussi-tôt retournés sur nos pas. Ce prince est descendu de cheval à la porte du château où il m'a dit de l'attendre, & par un escalier dérobé s'est rendu à l'appartement de la princesse. Peu de tems après, j'ai vu revenir un homme sans turban, presque nud, & qui avoit tous les traits du roi: j'ai cru que c'étoit ce prince: Ah! seigneur, me suis-je écrié en le voyant, pourquoi êtes-vous dans cet état? Mais au-lieu de me répondre, il a couru à son cheval d'un air épouvanté. Il est monté dessus, & a pris la fuite sans me dire un seul mot. Comme je jugeois qu'il lui étoit arrivé quelque fâcheux accident, j'avois une extrême impatience d'apprendre ce que ce pouvoit être. Pour m'en éclaircir, je commençois à le suivre, & j'allois faire mes efforts pour le joindre, quand j'ai entendu derrière moi une voix qui crioit: Attendez, visir, attendez. Je m'arrête à l'instant, je tourne la tête & vois le roi qui sort du château les yeux étincelans & le cimeterre à la main. Il vient à moi à pas pré-

cipités ; visir, me dit-il, nous avons chassé la reine pour retenir une malheureuse femme qui a pris par magie toute sa figure. Je viens d'ôter la vie à cette scélérate, & il faut que je fasse le même traitement au traître qui a pris aussi mes traits. Donne-moi ton cheval, ajouta-t-il en s'adressant à l'esclave, je veux courir après ce misérable, qui prétend en vain m'échapper. En achevant ces paroles, il est monté sur le cheval de l'esclave, & marchant sur les traces de son ennemi, il le poursuit depuis ce tems-là.

Tandis que le visir Aly-Bim-Haytam faisoit ce récit à la reine, Ruzvanschad piquoit vers le roi de Thébet, & le suivoit avec autant d'ardeur, que s'il eût couru après sa biche blanche. De son côté le roi de Thébet, poussé par son ressentiment, ne donnoit point de relâche à son cheval; & comme il étoit meilleur cavalier que l'homme qu'il poursuivoit, il le joignit enfin, & le frappant à l'épaule d'un coup de cimeterre, il lui fit vider les étriers. Il descendit aussi-tôt de cheval pour achever de tuer son ennemi; mais ce misérable demanda la vie. Je te l'accorde, lui dit le roi, à condition que tu me diras qui tu es, comment & pourquoi tu as pris mes traits; en un mot, que tu me donneras un entier éclaircissement de toutes les choses que je souhaite de savoir. Seigneur, lui répondit cet homme, puis-

que votre majesté me fait grâce, je veux ne lui rien déguiser. Je vais lui parler avec toute la sincérité qu'elle exige de moi ; & pour lui persuader que j'ai dessein de la contenter, il faut que je commence par reprendre ma forme naturelle. En achevant ces mots, il ne fit qu'ôter une bague qu'il avoit au doigt, & le roi ne vit plus en lui que les traits d'un affreux vieillard.

XXIII. JOUR.

LE roi de Thébet fut assez surpris de cette métamorphose, qui ne servit qu'à irriter la curiosité qu'il avoit d'apprendre tout ce que ce vieillard se préparoit à lui raconter. Seigneur, dit le misérable, vous me voyez tel que je suis naturellement ; & pour vous donner une entière satisfaction, je vais vous conter l'histoire de ma vie.

Je suis fils d'un tisserand de Damas, & Mocbel est mon nom ; comme mon père étoit fort riche & encore plus avare, & qu'il n'avoit point d'autre héritier que moi, je me trouvai après sa mort maître d'un bien considérable pour un homme de ma naissance. Au-lieu de suivre l'exemple de mon père, ou du moins de ménager un peu ma fortune, je ne songeai qu'à me

divertir. J'aimois les femmes, & je m'attachai particulièrement à plaire à une jeune dame qui demeuroit dans mon voisinage. Elle avoit de la beauté & beaucoup d'esprit ; mais son esprit étoit artificieux, & d'un assez mauvais caractère. Elle étoit aimée de plusieurs hommes, qui se flattoient tous d'avoir la préférence, parce qu'elle les traitoit tous également bien en particulier. J'y fus trompé comme les autres. Séduit par les marques d'amitié qu'elle me donnoit, je m'imaginois que mes rivaux soupiroient pour une ingrate, & que j'étois plus heureux qu'eux. Cette opinion augmenta mon amour, & mon amour me jeta dans une dépense effroyable. J'envoyois tous les jours quelque nouveau présent à Dilnouaze, c'est ainsi qu'elle se nommoit ; & les présens que je lui fis furent si considérables, qu'en trois ou quatre années je me ruinai. Mes rivaux, de leur côté, comme à l'envi l'un de l'autre, s'attachoient à conserver par des présens la tendresse de Dilnouaze ; de sorte que cette dame s'enrichit de nos dépouilles.

Après avoir dissipé tout mon bien, je m'attendois à me voir plus mal reçu, & j'avois cette crainte, parce que j'étois toujours fort épris ; mais quoique coquette & intéressée, Dilnouaze me dit un jour : Mocbel, tu crois peut-être que je vais te bannir de chez moi présentement que

tu n'es plus en état de me faire des préſens. Non, mon ami; comme tu es le plus amoureux de tous mes amans, puiſque tu t'es le plutôt ruiné, je veux à mon tour te montrer que je ſuis généreuſe. Je prétends partager avec toi tout ce que je recevrai de tes rivaux, & te rendre avec uſure ce que ton amour t'a fait prodiguer. En effet, au-lieu de me laiſſer manquer des choſes néceſſaires, elle m'accabloit d'or & d'argent. Je paroiſſois plus riche que je n'avois jamais été. Outre cela elle avoit une entière confiance en moi, elle ne faiſoit rien ſans me conſulter, & nous vécûmes enſemble de cette ſorte pendant pluſieurs années.

Inſenſiblement Dilnouaze vieilliſſoit, le nombre de ſes amans diminuoit tous les jours, & enfin le tems acheva de les lui enlever tous. Quelle mortification pour une femme qui aimoit autant qu'elle la compagnie des hommes! Elle ne pouvoit ſe conſoler de s'en voir abandonnée. Ah! Mocbel, me dit-elle alors, je t'avouerai que la vieilleſſe m'eſt inſupportable. Accoutumée dès l'enfance aux hommages des jeunes gens, je ne puis aujourd'hui ſouffrir leurs mépris. Il faut que je meure pour m'affranchir du chagrin mortel qui me dévore, ou bien que j'aille au déſert de Pharan trouver la ſage Bédra. C'eſt la plus habile magicienne de l'Aſie; toute la terre eſt

soumise à ses enchantemens. Les rivières, quand il lui plaît, remontent vers leurs sources, le soleil à sa voix pâlit ou recule; & la lune s'arrête au milieu de sa carrière. J'ai envie de l'aller voir; je sais dans quel endroit du désert elle fait sa demeure: peut-être me donnera-t-elle un secret pour me faire aimer des hommes malgré ma vieillesse. Vous ferez fort bien, lui répondis-je, & je vous accompagnerai, si vous le souhaitez. Elle m'en pria. Nous nous chargeâmes de provisions & de quelques présens pour Bédra, & nous prîmes le chemin du désert.

Quand nous y fûmes arrivés, & que nous eûmes marché pendant deux jours, Dilnouaze me fit remarquer de loin une montagne, & me dit que la magicienne demeuroit là. Nous nous avançâmes jusqu'au pié de la montagne, & nous apperçûmes une vaste & profonde caverne, d'où sortoient avec bruit mille oiseaux de mauvais présage, ou plutôt, des monstres volans de diverses figures, qui s'élevant jusqu'aux nues, faisoient retentir l'air de leurs cris funèbres. Nous nous présentâmes à l'entrée, & vîmes à la clarté d'une lampe d'acier, dont toute la caverne étoit éclairée, une petite vieille qui étoit assise sur une grosse pierre. C'étoit Bédra. Cette magicienne tenoit sur ses genoux un grand livre ouvert qu'elle lisoit devant un fourneau d'or, dans

lequel il y avoit un pot d'argent plein de terre noire qui bouilloit sans feu.

Nous jugeâmes bien que nous avions trouvé ce que nous cherchions. Nous entrâmes, & nous étant approchés de la vieille, nous la saluâmes d'un air fort respectueux. Nous lui présentâmes les choses que nous avions apportées pour elle, & ensuite Dilnouaze lui adressa ces paroles : Toute-puissante Bédra, j'implore votre secours. Il n'est pas besoin de vous dire le sujet qui m'amène, puisque vous savez tout par le pouvoir de votre art.

XXIV. JOUR.

LA magicienne, après avoir écouté Dilnouaze, lui dit : Non, non, il n'est pas nécessaire que tu m'apprennes ce que je sais déjà. En achevant ces mots, elle alla prendre deux phioles de verre qu'elle porta hors de la caverne; elle les mit à terre, & jeta dans chacune une bague d'or. En même tems elle ouvrit son livre, & lut quelques paroles magiques. Tandis qu'elle faisoit ses conjurations, nous vîmes sortir du feu de l'une des phioles, & de l'autre une fumée noire & fort épaisse, qui s'élevant & se répandant dans l'air, excita tout-à-coup un tonnerre furieux. Mais ce

tonnerre ceſſa bientôt, & l'on ne vit plus rien ſortir des phioles. Alors Bédra en tira les bagues, & après en avoir mis une au doigt de Dilnouaze : Va, femme, lui dit elle, abandonne ton cœur à la joie ; tes ſouhaits ſont accomplis. L'anneau que je te donne, pendant que tu l'auras au doigt, a le pouvoir de te faire prendre tous les traits de femmes qu'il te plaira. Tu n'as qu'à ſouhaiter de reſſembler à telle fille ou femme que tu voudras, & dans le moment tu deviendras ſi ſemblable à elle, qu'on vous confondra l'une & l'autre. Et toi, Mocbel, pourſuivit-elle en ſe tournant de mon côté, je veux te faire préſent de l'autre anneau, qui a auſſi la vertu de faire diſparoître tes propres traits, & de te prêter toutes les formes d'hommes que tu déſireras. A ces mots, elle me mit au doigt l'autre bague.

Nous remerciâmes Bédra de ſes dons précieux, & nous prîmes congé d'elle. Nous n'attendîmes pas que nous fuſſions de retour à Damas pour éprouver nos anneaux, nous en fîmes l'eſſai dans le déſert. Nous ſouhaitâmes de reſſembler à des perſonnes de notre connoiſſance, & nous prîmes à l'inſtant toute leur figure. Dès que nous fûmes retournés à Damas, Dilnouaze qui n'étoit pas d'humeur à laiſſer ſa bague inutile, emprunta la forme des plus belles dames de la ville, pour ſe proſtituer à leurs amans, & en tirer de groſſes

sommes. De mon côté, pour me divertir, & quelquefois pour voler, je me servois aussi de mon anneau, en paroissant tantôt sous les traits d'un homme, & tantôt sous les traits d'un autre.

Après avoir long-tems vécu de cette manière à Damas, il nous prit fantaisie de voyager. Nous sortîmes de l'Egypte, & nous allâmes de ville en ville jusqu'au pays des Naïmans. Là, nous apprîmes qu'une jeune princesse, ou plutôt un enfant, occupoit le trône; que sous son nom le visir Aly-Bim-Haytam gouvernoit l'état, & qu'il avoit toute l'autorité : que cela faisoit beaucoup de mécontens : qu'on souhaitoit fort que le prince Mouaffac, oncle de la jeune reine, & frère du feu roi, revînt dans le pays; mais qu'on croyoit qu'il avoit été tué dans une bataille donnée dans le Mogolistan; parce que depuis ce tems-là on ne savoit ce qu'il étoit devenu. Nous prêtâmes l'oreille à ces discours, & Dilnouaze me dit : Voilà une belle occasion de gagner une couronne; tu n'as qu'à prendre la figure de Mouaffac.

Je me déterminai sans peine à jouer ce personnage. Je m'informai auparavant de toutes les circonstances du combat donné dans le Mogolistan. Je déterrai même des gens qui me nommèrent ceux des grands seigneurs du royaume qui avoient été les meilleurs amis de Mouaffac. Enfin, lorsque j'eus appris tout ce que je voulois savoir, je

ne

ne fis que souhaiter de ressembler à ce prince, & j'en eus aussi-tôt toute la ressemblance. Je me montrai à ceux qu'on m'avoit dit avoir été attachés à Mouaffac. Ils témoignèrent une grande joie de me revoir, & je ne leur eus pas plutôt fait connoître que j'avois dessein de m'emparer du trône, qu'ils promirent d'employer pour moi tout le crédit qu'ils avoient dans le pays. Leurs promesses ne furent pas vaines. Les Naïmans qui sont sur les rivages du fleuve Amor, gagnés par leurs sollicitations, commencèrent à se révolter en ma faveur; les ennemis du visir Aly firent le reste. Tout le royaume fut bientôt soulevé, les peuples mêmes d'Albasin m'ouvrirent les portes de leur ville, lorsque je me présentai; & après m'avoir proclamé roi des Naïmans, jurèrent de m'obéir en tout ce qu'il me plairoit de leur commander. Je voulus d'abord m'assurer de la jeune reine, & la sacrifier à ma sûreté; mais le visir Aly sauva la vie à cette princesse, en l'emmenant hors du royaume avec autant de secret que de diligence.

Je ne laissai pas de demeurer tranquillement sur le trône, & de règner avec un pouvoir absolu. Je récompensai tous ceux qui avoient contribué à mon élévation, je leur donnai les premières charges: & quand j'aurois été véritablement le prince Mouaffac, je n'aurois peut-être pas fait un meilleur usage de mon autorité. Je vivois donc fort

content avec Dilnouaze, qui, sous les traits d'une belle & jeune dame, possédoit la qualité de reine. Je la faisois passer pour la fille d'un roi, à la cour duquel je disois m'être réfugié après cette bataille où j'avois disparu, & qui me l'avoit fait épouser pour me consoler de mon malheur. Elle avoit un superbe appartement dans le palais, & elle étoit servie par un nombre infini d'agréables esclaves, qui, par leurs divers talens, cherchoient sans cesse à la divertir. Nos jours enfin couloient dans les plaisirs, lorsque nous apprîmes, seigneur, par vos ambassadeurs, que vous aviez épousé la princesse des Naïmans, & que vous étiez résolu de me faire la guerre, si je ne lui rendois la couronne que je lui avois arrachée. Je fis une réponse fière, comme si j'eusse mépriſé vos menaces : mais dans le fond j'en fus épouvanté, & je n'eus pas si-tôt congédié vos ambassadeurs, que nous songeâmes fort sérieusement, Dilnouaze & moi, au parti que nous avions à prendre.

Après avoir délibéré très-long-tems, persuadés que nous êtions trop foibles pour vous résister, nous nous déterminâmes à vous abandonner un trône que nous ne pouvions conserver : mais nous entreprîmes de nous venger de vous & de la princesse des Naïmans, comme si vous nous eussiez fait la plus grande injustice du monde; & voici de quelle manière nous conduisîmes notre vengeance.

XXV. JOUR.

J'Eus recours à ma bague, continua Mocbel. Je feignis d'être malade pendant quelques jours, & ensuite pour faire croire au peuple que j'étois mort, j'empruntai toute la forme d'un cadavre. On fit mes obsèques, & la nuit Dilnouaze étant venue ouvrir le tombeau, où l'on m'avoit enfermé, nous sortîmes tous deux d'Albasin sous nos traits naturels. Nous prîmes le chemin de la ville de Thébet; où nous ne fûmes pas plutôt rendus, que nous vîmes arriver des députés, que les Naïmans envoyoient à la reine votre épouse, pour lui faire part de la mort du prince Mouaffac, & l'assurer qu'ils la reconnoissoient pour leur légitime souveraine. Sur cette nouvelle, vous licentiâtes les troupes que vous aviez assemblées, & vous résolûtes de confier le gouvernement du pays des Naïmans au visir Aly.

Cependant Dilnouaze, sous la ressemblance d'une jeune esclave de la reine, & moi sous celle d'un de ses eunuques, nous nous introduisîmes une nuit dans le palais. Nous nous glissâmes dans votre appartement où il ne nous fut pas difficile d'exécuter notre dessein : car vous étiez déjà couché, & la reine lisoit dans un cabinet. Dilnouaze

prit les traits de cette princeſſe, & ſe mit au lit auprès de vous; & quand votre véritable femme voulut ſortir de ſon cabinet pour vous aller trouver, je m'offris au devant d'elle ſous l'horrible figure d'un phantôme. Elle fit un cri. Je diſparus. Vous ſavez le reſte, ſeigneur, & je n'ai plus qu'à vous apprendre pourquoi j'ai emprunté aujourd'hui la forme de votre majeſté. Ce matin, d'abord que vous avez été hors du palais, je ſuis entré ſous les traits du chef de vos eunuques dans votre appartement, où vous veniez de laiſſer Dilnouaze couchée. Mocbel, m'a-t-elle dit, déshabilles-toi, & viens ſous la forme du roi occuper ici ſa place. J'ai fait ce qu'elle ſouhaitoit; & j'étois au lit avec elle, lorſque tout-à-coup ouvrant la porte de l'eſcalier dérobé, vous avez paru dans la chambre. Vous vous êtes mis en devoir de me frapper : je me ſuis dérobé au tranchant de votre cimeterre. Mais le ciel qui n'a pas voulu ſans doute que mes crimes demeuraſſent impunis, m'a livré à votre reſſentiment. Oui, ſeigneur, je conviens que je mérite la mort. Et ſi votre majeſté, après avoir entendu tous les forfaits qui compoſent l'hiſtoire de ma vie, ſe repent de m'avoir fait grâce, je conſens qu'elle retire ſa parole, & qu'elle puniſſe un miſérable qui ſe reconnoît lui-même indigne de vivre.

Il eſt vrai, lui répondit le roi de Thébet, que

je devrois te traiter comme j'ai déjà traité la malheureuse complice de tes mauvaises actions. Je devrois purger la terre d'un monstre tel que toi; mais puisque j'ai promis de te laisser la vie, je tiendrai ma promesse : je t'ôterai seulement ta bague, le fatal instrument de tes crimes; tu ne pourras plus nuire au genre humain, & ta vieillesse sera ton supplice.

Comme le roi achevoit ces paroles, il apperçut Ruzvanschad qui s'avançoit vers lui à toute bride, & jugeant à son habillement que ce ne devoit pas être un homme ordinaire, il le regardoit avec attention. Ruzvanschad l'ayant joint, mit pié-t-à-terre, & après l'avoir salué, lui dit : Prince, je viens vous annoncer une agréable nouvelle. La reine votre épouse, la princesse des Naïmans vit encore. Avec quelque indignité qu'elle ait été chassée de la ville de Thébet, malgré tout ce qu'elle a souffert depuis ce tems-là, je vous apprends qu'elle n'est point morte, & qu'il ne tiendra qu'à vous de la revoir dès aujourd'hui. O ciel! s'écria le roi de Thébet à ce discours; croirai-je ce que j'entends? Est-il bien possible que la reine soit encore en vie, après les malheurs qu'elle a éprouvés? Mais vous, ajouta-t-il en s'adressant au roi de la Chine, vous qui me paroissez instruit des étranges événemens qui sont arrivés dans ma maison, dites-moi, de grâce, qui vous êtes, &

m'informez de toutes les obligations que je vous ai. Je suis étranger, répondit Ruzvanschad, & je vous dirai mon nom une autre fois. Le hasard m'a fait rencontrer la reine; elle m'a raconté ses tristes aventures, & je n'ignore pas celle qui vous est arrivée ce matin; le visir Aly vient de me l'apprendre. Il est en ce moment avec cette princesse dans un lieu où je leur ai promis de vous conduire.

Cette nouvelle causa beaucoup de joie au jeune roi de Thébet, qui plein d'impatience de revoir sa véritable femme, l'alla trouver sur le champ avec Ruzvanschad, & laissa-là le misérable Mocbel après avoir pris son anneau.

XXIV. JOUR.

AUssi-tôt que les deux princes se furent rendus à l'endroit où le visir Aly-Bim-Haytam étoit avec la reine, le roi de Thébet descendit de cheval avec précipitation; &, recevant dans ses bras cette princesse, qui s'étoit avancée pour l'embrasser : Madame, lui dit-il, de quel œil verrez-vous désormais un mari qui vous a si mal traitée ? Mais, hélas! à quelques excès que j'aie porté la cruauté, vous ne devez point me haïr, puisqu'en vous persécutant, je croyois vous venger de votre

ennemie. Oublions le passé, seigneur, répondit la reine, votre erreur sert d'excuse au traitement que vous m'avez fait, & l'enchantement étoit tel qu'on doit vous pardonner votre erreur. Non, madame, répliqua le roi, je la trouve inexcusable, & je ne me la pardonne point. Quelque ressemblance qu'il y eût entre vous & la malheureuse femme qui avoit pris vos traits, je devois vous reconnoître à vos sentimens & à votre esprit, que celui de votre phantôme n'égaloit pas.

Après s'être tous deux abandonnés quelque tems à la joie de se revoir, la reine demanda au prince son mari, comment il s'étoit apperçu que la dame, qu'il regardoit comme sa femme, ne l'étoit pas? Je montai, lui dit le roi, par un escalier dérobé dans l'appartement de la reine, & je n'en eus pas plutôt ouvert la porte, que voyant un homme couché avec ma femme, je me sentis saisi de fureur. Je tirai mon cimeterre, & m'approchai du lit pour m'immoler ces deux amans; mais l'homme eut l'adresse d'éviter mes coups, & gagna l'escalier dérobé. Avant que de le poursuivre, je voulus me défaire d'une infidelle épouse. Elle s'étoit levée, & me demandoit grâce en me tendant les bras. J'étois trop en colère pour l'écouter; je la frappai, & lui coupai une main où elle avoit un anneau. Elle n'eut pas plutôt la main cou-

pée, que son beau visage disparut, & je ne vis plus devant moi qu'une horrible vieille.

Prince, me dit-elle, en me coupant la main tu as détruit le charme qui trompoit tes yeux. C'est par le pouvoir d'une bague enchantée que j'avois tous les traits de la reine, & l'homme qui vient de t'échapper a pris aussi toute ta forme par la vertu d'un autre anneau. Ne m'ôte point la vie; je suis assez misérable, puisque je te vois désabusé. O scélérate, me suis je alors écrié, ne te flatte pas d'une vaine espérance, ne crois pas pouvoir intéresser ma générosité à te laisser vivre. Non, non, ton crime est indigne de pardon. Si tu n'avois offensé que moi, j'aurois pu par pitié te faire grâce; mais tu es venue troubler l'union où je vivois avec la reine; tu es cause que j'ai traité cette princesse indignement, que je l'ai chassée de mon palais, & que je ne la reverrai plus; car je ne doute pas qu'accablée de douleur & de misère, elle n'ait achevé son déplorable destin. A ces mots, ajouta le roi, j'ai levé mon cimeterre, & j'ai coupé la tête à cette méchante vieille. Après cela, sans perdre de temps, je me suis mis sur les traces du malheureux qui avoit emprunté mes traits, & le ciel n'a pas permis qu'il se soit dérobé à mon juste ressentiment.

Lorsque le roi de Thébet eut ainsi satisfait la curiosité de la reine, il raconta tout ce qui s'é-

roit passé entre Mocbel & lui. Il fit un long récit de toutes les démarches que ce misérable & Dilnouaze avoient faites pour s'emparer du trône des Naïmans, & de quelle manière ils l'avoient ensuite abandonné. La princesse & le visir Aly écoutèrent cette histoire avec autant de surprise que d'attention. Lorsque le roi l'eut achevée, il se tourna vers Ruzvanschad, & lui dit : noble étranger, qui avez si généreusement contribué au bonheur dont nous jouissons, quelles marques de reconnoissance souhaitez-vous que je vous donne ? Parlez, demandez-moi tout ce qu'il vous plaira, & soyez sûr que je vous l'accorderai. Ruzvanschad alloit répondre à ce compliment, quand la jeune reine de Thébet prenant la parole, dit au prince son mari : seigneur, vous ne savez pas que l'étranger à qui vous adressez ce discours, est le roi de la Chine. Aussi-tôt que le roi de Thébet entendit parler ainsi la reine, il demanda pardon à Ruzvanschad, s'il avoit manqué aux égards qu'il lui devoit. Le roi de la Chine l'interrompit, & ces deux princes s'embrassèrent à plusieurs reprises. Après quoi ils allèrent tous au château du roi de Thébet. Ruzvanschad y demeura quelques jours, il y fut régalé magnifiquement. Puis ayant pris congé de ses hôtes, il retourna dans ses états.

Continuation de l'Hiſtoire de Ruzvanſchad, & de la Princeſſe de Cheheriſtani.

LE roi de la Chine étant arrivé dans ſon palais, ne manqua pas de raconter à ſon viſir la merveilleuſe aventure de la reine & du roi de Thébet. Muezin en fut étonné, & prit de là occaſion de repréſenter encore à ſon maître que Cheheriſtani n'étoit vraiſemblablement qu'une magicienne, ou plutôt qu'une femme ſemblable à Dilnouaze : Ruzvanſchad commençoit à n'en pas douter.

Un matin que tous les courtiſans étoient aſſemblés au palais, & que ſelon leur coutume, ils attendoient que ce prince ſe montrât, on leur vint dire qu'on ne ſavoit ce qu'il étoit devenu : que le ſoir précédent, après avoir fait retirer tous ſes officiers, il s'étoit endormi ſur un ſopha, & qu'on ne le retrouvoit ni dans ſon appartement, ni dans aucun autre lieu du palais. On en fit de nouvelles perquiſitions, mais elles furent toutes inutiles ; & pluſieurs jours s'étant écoulés ſans qu'on entendît parler de lui, & ſans qu'on ſût où il pouvoit être, tous les courtiſans commencèrent à s'affliger, comme à l'envi l'un de l'autre. Ils ſe teignirent le viſage de jaune, & ſe mirent à pleurer en répandant des roſes devant le trône.

Muezin entr'autres paroiſſoit inconſolable. Il aimoit ſon maître paſſionnément; & dans la douleur qu'il avoit d'ignorer ſon ſort : Ah ! mon prince, s'écrioit-il, dans quel lieu du monde êtes-vous ? Que dois-je penſer de votre abſence ? Auriez-vous entrepris un nouveau voyage ? Eſt-ce un pouvoir magique qui vous enlève à vos peuples ? ou nous abandonnez-vous de votre propre mouvement ? Non, vous connoiſſez trop notre zèle & notre fidélité pour vouloir nous cauſer une ſi grande affliction. C'eſt ſans doute par l'art funeſte d'une enchantereſſe que nous vous avons perdu.

Pendant que le viſir & les autres ſujets de Ruzvanſchad ſe livroient à la douleur, cet heureux prince étoit au comble de la joie dans l'iſle de Cheheriſtan, où il avoit été tranſporté par l'ordre de Cheheriſtani. Cette princeſſe, après avoir été proclamée reine, s'étoit appliquée aux affaires de l'état, & n'avoit été occupée que du ſoin de ſa grandeur les premiers jours de ſon règne : mais dans la ſuite, ſentant qu'elle aimoit toujours le roi de la Chine, & ſatisfaite de ſa fidélité, elle avoit enfin réſolu de tenir la parole qu'elle lui avoit donnée. Pour cet effet, elle le fit enlever par un génie qui le lui apporta dans ſon appartement. Ah ! divine princeſſe, s'écria Ruzvanſchad ſi-tôt qu'il apperçut la reine de Cheheriſtan, il m'eſt donc permis de vous

revoir ? Hélas ! je n'osois plus me flatter d'une si charmante espérance : je craignois que vous ne m'eussiez oublié. Non, prince, répondit Cheheristani, l'absence ne produit pas sur les génies le même effet que sur les hommes, elle ne sauroit ébranler notre constance. Elle n'a point affoibli la mienne, répliqua le roi de la Chine; quoique je ne sois qu'un homme, je suis aussi constant que les génies. Ah ! ma reine, poursuivit-il en soupirant, que le tems qui nous a séparés m'a paru long, & que j'avois d'impatience de vous voir paroître à mes yeux ! Seigneur, dit la princesse, je suis contente de vous, & puisque votre tendresse ne s'est point démentie, je veux tenir dès aujourd'hui la promesse que je vous ai faite. Nous allons unir nos destins.

XXVII. JOUR.

LE jeune roi de la Chine remercia Cheheristani de ses bontés, & lui jura un éternel amour. Après cela, tous les grands du royaume, & le peuple, s'assemblèrent devant le palais par ordre de la reine, qui leur dit : grands & petits génies qui m'écoutez, comme vous vous êtes tous engagés par serment à m'obéir, lorsqu'après la mort de Menutcher mon père, vous

m'avez revêtue de la puissance souveraine, je vous déclare que je vais épouser le prince Ruzvanschad, & je vous ordonne de le regarder comme votre maître. En même tems elle le fit venir, & le leur montra. Tous les génies applaudirent au choix de la reine; & quoique le roi de la Chine ne fût qu'un homme, ils ne laissèrent pas, tant ils aimoient leur princesse, de le couronner roi de Cheheristan.

La cérémonie du couronnement étant achevée, on travailla aux préparatifs du mariage. Mais avant que de l'achever, Cheheristani dit à Ruzvanschad : Seigneur, il faut que vous me promettiez une chose. Je n'exige de vous cette promesse que pour notre commun bonheur : mais il est absolument nécessaire que vous me la fassiez, & que vous la teniez exactement : car si par malheur il vous arrivoit d'y manquer, nous serions tous deux fort à plaindre. Hé ! madame, de grâce, interrompit le roi de la Chine, c'est trop me tenir en suspens : dites-moi ce qu'il faut que je vous promette : vous n'avez qu'à parler, je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira. Ce que j'attends de vous, reprit la reine, est un effort pénible, dont je crains que vous ne soyez pas capable. Comme je suis génie, & vous un enfant d'Adam, nous avons des humeurs différentes. Nous agissons au-

trement que les hommes, nous avons nos loix & nos coutumes particulières; en un mot, nous ne pourrons vivre long-tems ensemble, si vous n'avez une complaisance aveugle pour moi.

Hé quoi! madame, dit Ruzvanschad, c'est-là cet effort difficile dont vous me soupçonnez de n'être pas capable? Ayez meilleure opinion des hommes, ou plutôt de vous-même. Croyez que vous aurez toujours sur moi un empire absolu, & que je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre. Hé bien repartit la princesse, vous me promettez donc que si je fais devant vous quelque action qui vous déplaise, vous vous garderez bien de la blâmer, & de m'en reprendre. Oui, ma reine, s'écria-t-il, loin de blâmer vos actions, je jure que je les approuverai toutes. J'aurai toute ma vie pour vous autant de complaisance que d'amour, & vous ne sauriez en douter sans me faire une offense mortelle. C'est assez, reprit Cheheristani: je me repose sur la foi de ce serment, & quelque chose que je puisse faire devant vous, j'espère que vous garderez le silence. Au reste, ne pensez pas que je vous demande une complaisance injuste. Les génies ne font jamais rien mal à propos. Si quelquefois vous me voyez faire des actions qui ne vous paroissent pas raisonnables, dites en vous-même: elle n'agit pas ainsi sans raison. Le roi

de la Chine ayant promis de nouveau qu'il ne trouveroit point à redire à tout ce que pourroit faire la princeſſe, on ne ſongea plus qu'à leur mariage.

La reine fit monter Ruzvanſchad ſur un trône d'or, & puis s'aſſit auprès de lui. Tous les grands ſe rangèrent devant eux, & toutes les femmes de la princeſſe ſe mirent aux deux côtés du trône. Les grands rendirent leurs hommages & leurs reſpects au roi, & firent une cérémonie particulière aux créatures de leur eſpèce. Enſuite le peuple célébra ce mariage par des réjouiſſances qui durèrent trois jours. Le roi de la Chine, charmé de ſon bonheur, ne s'occupa qu'à plaire à la princeſſe; & conſacrant tous ſes momens aux jeux & aux plaiſirs, il perdit pour un tems le ſouvenir de la Chine.

Après une année de mariage, Cheheriſtani accoucha d'un prince plus brillant que le jour. Tous les génies firent de nouvelles réjouiſſances; & le roi, ravi d'avoir un fils de cette charmante princeſſe, ne ceſſoit d'en rendre grâces au ciel. Il étoit à la chaſſe quand il apprit cette nouvelle. Il ſe rendit en diligence au palais pour voir l'enfant, que la mère tenoit dans ſes bras auprès d'un grand feu. Ruzvanſchad prit le petit prince, & après l'avoir baiſé avec beaucoup de délicateſſe, de peur de le bleſſer, il le rendit à la reine qui

le jeta dans le feu. Aussi-tôt, ô prodige surprenant ! le feu & l'enfant nouveau né disparurent.

XXVIII. JOUR.

CE spectacle merveilleux ne fut pas peu mortifiant pour le roi ; mais quelque douleur qu'il ressentît de la perte de son fils, il se souvint de la promesse qu'il avoit faite à la reine. Il dévora son chagrin, garda le silence, & se retira dans son cabinet où il se mit à pleurer, en disant : Ne suis-je pas bien malheureux ? Le ciel m'accorde un fils, je le vois jeter dans les flammes par sa propre mère, & il m'est défendu même de blâmer une action si cruelle ! O mère dénaturée ! ô barbare ! . . . Mais taisons-nous, ajouta-t-il en se reprenant, je pourrois offenser la reine en lui témoignant mon affliction. Contraignons-nous, & au lieu de me révolter contre une action si horrible, disons & croyons en effet que la princesse n'agit pas ainsi sans raison.

Le roi ne dit donc rien à Cheheristani, quelque envie qu'il eût de lui reprocher la mort de son fils. Une année après elle mit au monde une princesse encore plus belle que le prince. On la nomma Balkis. Tous les génies de l'isle ne manquèrent pas aussi d'en célébrer la naissance par

des

des fêtes qui durèrent trois jours. Le roi fut charmé de la beauté de sa fille ; il ne pouvoit se lasser de la regarder. Elle lui fit oublier le prince de Cheheristan ; mais la joie de ce malheureux père ne fut pas de longue durée. Quelques jours après l'accouchement de la reine, on vit entrer dans le palais une grande chienne blanche qui avoit la gueule béante. Cheheristani l'ayant apperçue, l'appela, & lui dit : tiens, prends cette petite fille & son berceau. Aussi-tôt la chienne s'approcha du berceau, le prit avec sa gueule & s'enfuit.

Il seroit difficile d'exprimer quelle fut à ce spectacle la douleur du roi. Quelque complaisance qu'il eût juré d'avoir pour la reine, peu s'en fallut qu'il ne lui dît mille choses dures & désobligeantes ; il fut obligé de se retirer de peur d'éclater. Il s'enferma dans son cabinet, où rappelant dans sa mémoire le déplorable sort de son fils, & frappé de ce qu'il venoit de voir : Cheheristani ! disoit-il, ah ! inhumaine, pouvez-vous traiter ainsi vos propres enfans ? Certes, si les génies se font un plaisir de commettre des actions si contraires à la nature, qu'ils cessent de vanter les avantages de leur espèce. Je déteste leurs coutumes & leurs loix : celles des hommes sont plus raisonnables. Mais, m'a dit la reine, les génies ne font rien qui ne soit à propos, & quand je

ferai quelque chose qui vous révoltera, dites en vous-même, elle n'agit pas ainsi sans raison. Hé! comment se pourroit-il faire qu'elle n'eût pas tort? Ah! je perce le mystère, & je vois la cause de mon malheur. Les loix des génies veulent sans doute que, quand ils se marient avec les hommes, ils fassent mourir les enfans qui naissent de ce mariage. Voilà le motif de cette conduite qui me surprend. O! cruelle princesse, pensez-vous que je puisse être dévoué à toutes vos volontés? Non, malgré la tendresse que j'ai pour vous, il m'est impossible de m'accoutumer à vos barbares loix.

Quoique Ruzvanschad fût vivement affligé de la perte de ses enfans, il eut assez de pouvoir sur lui pour ne rien dire à la reine; mais le séjour de l'isle de Cheheristan lui devint insupportable, & il résolut de retourner à la Chine. Madame, dit-il un jour à Cheheristani, je voudrois bien revoir mon royaume de la Chine; permettez que j'aille retrouver mes peuples, qui font depuis long-tems des vœux pour mon retour. Hé bien, lui répondit la reine, je consens que vous leur donniez cette satisfaction. D'ailleurs votre présence est nécessaire dans vos états; je sais que les Mogols lèvent contre vous une puissante armée. Partez, pour aller défendre votre empire. Quelque courageux que soient vos su-

jets, ils combattront beaucoup mieux, quand ils vous auront à leur tête; j'aurai ſoin de vous aller voir. En achevant ces paroles, elle appela un génie, & lui dit : portez tout-à-l'heure le roi dans ſon palais de la Chine. En même tems le génie obéit, & Ruzvanſchad ſe trouva bientôt dans ſon palais.

Dès que Muezin le vit, il en fut tranſporté de joie ; il ſe proſterna devant lui la face contre terre, & il lui dit. Ah ! ſeigneur, le ciel a donc exaucé mes vœux, il vous rend à vos peuples. J'ai gouverné vos états pendant votre abſence, & vos ſujets déſeſpérant de votre retour, m'ont élevé à l'empire; mais je revois mon ſeigneur & mon maître. Qu'il remonte ſur ſon trône qu'un eſclave occupe depuis trop long-tems. Le roi conta au viſir tout ce qui lui étoit arrivé, & ce miniſtre en fut dans un extrême étonnement.

Cependant les Mogols s'approchoient de la Chine avec des forces conſidérables. Ils étoient déjà entrés dans ce royaume, & ils ne ſe promettoient pas moins que d'en faire la conquête entière. Sur le bruit de leur marche, Ruzvanſchad aſſembla le plus de troupes qui lui fut poſſible, & alla au-devant de ſes ennemis. Il les rencontra dans une vaſte plaine où rien ne leur manquoit. Il campa aſſez près d'eux, & bientôt on vit arriver une grande abondance de toutes

sortes de vivres, & particulièrement de biscuits, de fruits & de conserves, avec une infinité d'outres remplies de vin & d'autres boissons. Ces vivres étoient sur des chameaux & des mulets, & un visir de Ruzvanschad les conduisoit au camp. Ce ministre se nommoit Wely. Comme il arrivoit dans la plaine avec les vivres, la princesse Cheheristani parut devant lui accompagnée de plusieurs génies, qui déchargèrent les chameaux, écrasèrent les biscuits, les fruits & les conserves, les renversèrent, percèrent les outres; enfin ils mirent tout en pièces, & répandirent toutes les boissons, de sorte qu'il ne resta rien qui fût en état d'être bu ou mangé.

XXIX. JOUR.

WELY fut fort étonné de voir ces vivres en cet état. Mais la princesse lui dit: va dire au roi que c'est la reine sa femme qui a fait tout ce désordre. Il n'y manqua pas, il se rendit en diligence sous la tente de Ruzvanschad. Sire, lui dit-il, voilà votre armée sans vivres. En même tems il lui conta tout ce que la reine venoit de faire, ce qui mit le roi au désespoir. La mort de ses enfans lui sembloit plus excusable que cette dernière action. Il en étoit encore tout hors de lui-

même, lorsqu'il vit paroître la princesse : madame, lui dit-il, je ne puis plus me taire : vous avez mis ma patience à bout : vous avez jeté mon fils au feu, vous avez donné ma fille à une chienne. Quelque chagrin que cela m'ait causé, je ne vous en ai rien témoigné, j'ai dévoré ma douleur ; mais ce que vous venez de faire ne pouvant être qu'un attentat à ma vie & à ma gloire, il m'est impossible de ne me pas plaindre de vous. Ah ! ingrate, de quel prix payez-vous ma tendresse ! Quel est votre dessein ? Voilà mon armée dépourvue de toutes munitions de bouche. Que deviendra-t-elle ? Parlez ? Et que deviendrai-je moi-même ? Vous voulez sans doute que sans combattre je tombe au pouvoir de mes ennemis. Cela se peut-il souffrir !

Seigneur, répondit la reine, il auroit mieux valu vous taire encore cette fois-ci, que de rompre le silence si mal à propos ; mais puisque vous avez parlé, & que le mal est sans remède, c'en est fait : il seroit inutile de chercher les moyens de détourner le malheur que je craignois, puisqu'il est arrivé. Ah ! prince imprudent & foible, pourquoi n'avez-vous pu retenir votre langue ? Savez-vous bien quel étoit ce feu à qui je livrai votre fils ? C'étoit un Salamandre habile à qui je confiai l'éducation de ce jeune prince. Et la chienne que vous avez vue, c'est une fée qui a

bien voulu se charger de votre fille pour lui enseigner toutes les sciences convenables à une princesse génie. Le Salamandre & la fée répondent à mon attente, ils élèvent le prince & sa sœur d'une manière admirable. Vous en allez juger tout-à-l'heure. Hola, gardes, poursuivit-elle en parlant aux génies de sa suite, que l'on fasse venir ici en ce moment, mon fils & ma fille. A peine eut-elle prononcé ces paroles, que le prince de Cheheristan & sa sœur Balkis vinrent sous la tente de Ruzvanschad; mais il n'y eut que le roi qui les vit, tous les autres hommes qui étoient présens ne les voyoient point.

Le roi de la Chine, malgré la situation où l'avoient mis ses munitions gâtées, fut transporté de joie quand il apperçut ses enfans. Il les embrassa tous deux l'un après l'autre avec des transports que les pères seuls sont capables de sentir. Pendant ce tems-là, Cheheristani continua son discours. Seigneur, dit-elle, il faut présentement que je vous apprenne pourquoi j'ai renversé vos vivres. Le roi des Mogols veut éteindre le flambeau de votre vie, & réduire sous son obéissance l'empire de la Chine. Pour y parvenir plus sûrement, il a, par une somme considérable, corrompu la fidélité de Wely. Ce perfide ministre, pour cent mille sequins d'or, s'est obligé de faire périr votre armée, & vous-même, par le poison.

Comme vous l'avez chargé du soin des vivres, il a fait mettre dans les biscuits & dans le vin un poison qui fait son effet dans le moment. C'est pourquoi tous vos officiers & vos capitaines auroient perdu la vie, si je n'avois pas gâté ces munitions. Vous ne sauriez peut-être croire ce que je vous dis : mais il est aisé de vous convaincre. Faites venir le visir, qu'il mange en votre présence un morceau de ces biscuits, & vous verrez ce qui en arrivera.

Le roi fut troublé de ces paroles : il fit appeler Wely; & quand ce ministre fut venu : Qu'on aille, dit le prince, chercher quelques restes des munitions renversées. On lui apporta une boîte de confitures qui se trouva encore toute entière, & sur laquelle étoit le cachet du visir. Le roi fit ouvrir la boîte, & ordonna au traître de manger des confitures. Sire, dit Wely, je n'ai pas d'appétit présentement : mais dès que j'en aurai, j'en mangerai. Si tu n'en manges tout-à-l'heure, répliqua le prince, je vais te faire trancher la tête. Alors le visir voyant qu'il ne pouvoit éviter la mort, aima mieux obéir. Il prit quelques morceaux des confitures, & à l'instant même il tomba roide mort devant toutes les personnes qui étoient sous la tente.

Seigneur, dit la reine à Ruzvanschad, vous ne doutez plus à présent de la trahison de votre visir;

& vous êtes sans doute persuadé que les Génies ne font rien sans raison. Oui, madame, dit le roi, je conviens que j'ai tort de n'avoir pas exactement observé la loi que vous m'aviez imposée; mais je ne suis pas hors d'inquiétude. Mon armée demeure sans vivres, & la faim fera ce que le poison devoit faire. Non, non, dit la princesse, les vivres ne vous manqueront pas : vous en aurez demain plus qu'il ne vous en faut; car cette nuit vous attaquerez vos ennemis, vous les taillerez tous en pièces, vous deviendrez maître de leurs munitions, & vous vous en retournerez dans votre capitale vainqueur & triomphant.

Ce que la reine disoit se trouva vrai. Au milieu de la nuit, cette princesse avec tous les génies de sa suite se mit à la tête des Chinois, & fondit sur les Mogols, qui voulurent d'abord faire quelque résistance; mais ils furent tous renversés. Les Génies & les Chinois en firent un si horrible carnage, qu'à peine le roi des Mogols, qui commandoit en personne, put-il se sauver. Le lendemain, quand le jour vint à paroître, on vit toute la plaine jonchée de corps morts, & Ruzvanschad fut d'autant plus content de cette victoire, qu'elle ne lui couta que quelques soldats. Son armée fit un riche butin. Tous les équipages des Mogols, aussi-bien que leurs vivres qui étoient en abondance, devinrent la proie des victorieux.

Alors Cheheristani dit au roi son époux : Voilà tous vos ennemis sur la poussière ; la guerre est finie. Vous pouvez retourner sur vos pas, & aller vivre dans votre palais tranquillement. Pour moi, je vais vous quitter, il faut que nous nous séparions pour jamais. Vous ne me verrez plus, & moi-même je serai privée de votre vue. C'est votre faute, mon cher prince : pourquoi n'avez-vous pas tenu la promesse que vous m'aviez faite ? Ah ! juste ciel, s'écria le roi à ce discours, qu'est-ce que j'entends ? Au nom de dieu, madame, abandonnez ce funeste dessein. Je me repens de vous avoir manqué de parole : daignez me pardonner. Je vous proteste que désormais vous ne vous plaindrez plus de moi. Quelque chose que vous fassiez, soyez assurée que je me garderai bien de le désapprouver. Ce serment est superflu, dit la princesse ; nos loix m'ordonnent de m'éloigner de vous. Les loix des Génies ne se peuvent enfreindre. Cessez de vouloir m'arrêter : hélas ! s'il dépendoit de moi de vous pardonner, je ne serois pas inexorable. Adieu, prince, ajouta-t-elle en pleurant, vous perdez vos enfans & leur mère. Vous souhaiterez en vain de les revoir, ils ne s'offriront plus à vos yeux. En disant cela elle disparut, aussi bien que le prince de Cheheristan & la princesse Balkis.

XXX. JOUR.

QUELLE vive douleur ressentit le roi de la Chine en perdant des objets si chers ! Il n'est pas possible de l'exprimer. S'il eût perdu la bataille, & qu'il fût tombé entre les mains des Mogols, il n'auroit pas été si affligé. Il se déchira le visage, mit de la terre sur sa tête, & fit toutes les actions d'un homme insensé. Il reprit le chemin de sa capitale avec son armée, & dès qu'il fut arrivé dans son palais, il dit à Muezin : Visir, je vous laisse le soin des affaires, gouvernez mon empire. Faites tout ce que vous jugerez à propos ; pour moi, je vais passer le reste de ma vie à pleurer ma femme & mes enfans que j'ai perdus par ma seule imprudence. Je ne veux voir personne que vous, & encore je ne vous donne la liberté de me parler, qu'à condition seulement que vous ne m'entretiendrez point de tout ce qui regarde mon royaume. Vous ne me parlerez que de Cheheristani & de mes enfans. Je prétends faire mon unique occupation de mes chagrins.

Effectivement Ruzvanschad s'enferma dans son appartement, où personne que Muezin n'avoit la permission d'entrer. Ce ministre l'alloit voir tous les jours. Il ne manquoit pas pour plaire à ce prince

de flatter sa douleur, & il espéroit que le tems la diminueroit : mais au contraire elle s'augmenta de jour en jour. Le roi tomba dans une profonde mélancolie, & demeura près de dix années dans une langueur mortelle. Enfin, cédant à ses ennuis, il devint malade, & il étoit prêt à mourir, quand la reine paroissant tout-à-coup dans son appartement, lui adressa ces paroles : Prince, je viens finir vos peines, & vous rendre la vie, que vous avez déjà presque perdue. Nos loix vouloient que, pour punir votre parjure, je fusse dix ans séparée de vous, & même elles ne me permettoient pas de vous revoir, à moins que pendant tout ce tems-là vous ne m'eussiez été fidelle : c'est pourquoi lorsque je vous quittai, je crus que je vous abandonnois sans retour. Les enfans d'Adam, disois-je, ne sont pas capables d'une si longue constance : il m'aura bientôt effacée de son souvenir. Grâces au ciel, je me suis trompée, & je vois que les hommes peuvent aimer constamment. Je reviens donc à vous, prince, ajouta-t-elle, & pour comble de joie, vous reverrez aussi vos enfans.

A peine eut-elle achevé ces paroles, que le prince de Cheheristan & la princesse Balkis entrèrent & se montrèrent à Ruzvanschad qui en fut charmé. Aussi tendre père que fidelle époux, il étoit agité des plus doux mouvemens que le

sang & l'amour puissent inspirer. Sa santé fut rétablie en peu de tems. Ces quatre personnes passèrent ensemble heureusement un très-grand nombre d'années : & enfin après la mort du roi & de la reine, le prince de Cheheristan prit possession du royaume de la Chinê, & la princesse Balkis alla règner dans l'isle de Cheheristan, jusqu'à ce qu'elle devînt l'épouse du grand prophête Salomon.

Quand la nourrice de Farrukhnaz eut achevé de raconter cette histoire, les femmes de la princesse qui aimoient les aventures des génies & les enchantemens, l'élevèrent au-dessus de celle d'Aboulcasem ; mais toutes les autres furent d'avis contraire, & soutinrent que l'histoire du jeune homme de Basra étoit la plus intéressante. Pour moi, dit Farrukhnaz, je blâme fort le roi de la Chine de n'avoir pas tenu la promesse qu'il avoit faite à Cheheristani, puisqu'elle lui avoit dit que les génies ne faisoient rien sans raison : cela prouve bien que les hommes ne sont pas esclaves de leur parole. Madame, reprit Sutlumemé, il y en a qui la garderoient même aux dépends de leur vie, comme je vous le ferois voir par l'histoire de Couloufe & de la belle Dilara, si vous me permettiez de vous la raconter. Je le veux bien, reprit la princesse ; aussi-bien je m'apperçois que toutes mes femmes prennent beau-

coup de plaisir à vous entendre. Alors la nourrice la commença de cette manière.

HISTOIRE

De Couloufe & de la belle Dilara.

IL y avoit à Damas un vieux marchand nommé Abdallah, qui passoit pour le plus riche de ses confrères. Il étoit fâché d'avoir été dans toutes les parties du monde, & de s'être exposé à mille & mille périls pour amasser du bien, puisqu'il n'avoit point d'enfans. Il n'épargnoit rien toutefois pour en avoir; il ouvrit sa porte aux pauvres, & faisoit sans cesse des charités aux derviches, en les invitant à prier dieu de lui accorder un fils. Il fonda même des hôpitaux & des couvents, & fit bâtir des mosquées, mais tout cela étoit inutile. Abdallah ne pouvoit devenir père, & il en perdit même l'espérance.

Un jour il fit venir chez lui un médecin Indien, dont on vantoit fort la capacité. Il le fit asseoir à sa table, & après l'avoir bien régalé, il lui dit: O docteur! il y a long-tems que je souhaite passionnément d'avoir un fils. Seigneur, lui répondit l'Indien, c'est une faveur qui dépend de dieu. Cependant il est permis aux hommes de chercher les moyens de l'obtenir. Ordonnez-moi ce

qu'il faut que je faſſe pour cela, reprit Abdallah, & je vous aſſure que je le ferai. Premièrement, dit le médecin, achetez une jeune eſclave qui ſoit grande & droite comme un cyprès : qu'elle ait un viſage agréable, de groſſes joues & de groſſes hanches. Secondement, le ſon de ſa voix doit être doux ; ſon air toujours riant, & ſa converſation enjouée. De plus, je voudrois que vous vous aimaſſiez l'un & l'autre. Outre cela, avant que de voir cette eſclave, il faut que vous ſoyez chaſte pendant quarante jours, & que votre eſprit ne ſoit occupé d'aucune affaire ; que vous ne mangiez durant tout ce tems-là que de la chair de mouton noir, & que vous ne buviez que du vin vieux. Si vous obſervez exactement toutes ces choſes, il y a lieu d'eſpérer que vous aurez un fils.

XXXI. JOUR.

ABDALLAH ne manqua pas d'acheter une belle eſclave, & véritablement il en eut un fils, en ſuivant le régime que le médecin lui avoit preſcrit. Pour célébrer la naiſſance de l'enfant, qui fut nommé Couloufe, Abdallah aſſembla tous ſes amis, leur donna un feſtin, & fit de grandes aumônes pour rendre grâces au ciel d'avoir

comblé ſes vœux. On éleva Couloufe, & à meſure qu'il devenoit plus grand, il recevoit de nouvelles inſtructions. Il eut pluſieurs maîtres qui le trouvèrent fort diſpoſé à profiter de leurs leçons. On lui enſeigna les langues Hébraïque, Grecque, Turque & Indienne, & à bien former les caractères de toutes ces langues. On ne ſe contenta pas de lui faire apprendre l'Alcoran, on lui en fit lire les commentaires. Il en poſſédoit juſqu'au ſens myſtique. Il étoit ſur-tout bien inſtruit du point qui regarde la prédeſtination. Il ſavoit auſſi l'aboliſſant & l'aboli, de même que les points de l'ambiguité & de la certitude. On ne voulut point qu'il ignorât l'hiſtoire des Tribus Arabes, l'hiſtoire de Perſe, ainſi que les annales des rois. De plus, il apprit la morale, la philoſophie, la médecine, & l'aſtronomie. Il n'avoit pas dix-huit ans, qu'outre toutes les choſes que je viens de dire, il en ſavoit encore d'autres. Il étoit bon poëte & ſavant muſicien. Il étoit d'ailleurs perfectionné dans tous les exercices du corps. Perſonne n'a jamais tiré de l'arc, ni manié le ſabre & la lance avec plus d'adreſſe & de vigueur. Enfin, c'étoit un jeune homme d'un mérite accompli.

Quelle ſatisfaction pour un père d'avoir un ſemblable fils! Abdallah l'aimoit plus que ſa vie, & ne pouvoit vivre un moment ſans lui. Ce-

pendant la mort qui en veut aux heureux du siècle, vint bientôt enlever le vieux marchand. Se voyant à l'extrêmité, il fit asseoir Coulouse au chevet de son lit, & il employa ses derniers momens à lui donner de sages conseils. Après sa mort & ses funérailles, son fils prit possession de tous ses biens.... Mais ce jeune homme n'en fut pas plutôt maître, qu'il commença à les dissiper. Il fit bâtir un palais, acheta de belles esclaves, & choisit plusieurs jeunes gens pour être les compagnons de ses débauches. Il passoit les jours à se divertir avec eux. On prodiguoit chez lui les mets les plus délicats & les meilleurs vins. Ce n'étoit que festins, que danses & que concerts. Il vécut de cette manière pendant plusieurs années, comme si la source de ses plaisirs eût été inépuisable. Néanmoins il consuma tout son patrimoine. Il lui fallut vendre son palais & ses esclaves, & insensiblement il se trouva sans bien. Ce qui réjouit fort ses ennemis.

Il se repentit alors de sa prodigalité; il alla chez tous les jeunes gens qui avoient contribué à le ruiner. Mes amis, leur dit-il, vous m'avez vu dans la prospérité, & vous me voyez présentement dans la misère. J'ai recours à vous, aidez-moi à me relever de ma chute; souvenez-vous des offres de services que vous me faisiez quand vous étiez à ma table. Je ne doute point

que

que vous ne soyez touchés de l'état où je suis, & que vous ne fassiez quelques efforts pour m'en tirer. C'est ainsi que le malheux Coulouse tâchoit d'exciter la reconnoissance de ses amis, & les engager à le secourir. Mais il parloit à des sourds. Les uns lui disoient qu'ils étoient fâchés de le voir dans une situation si déplorable, & se contentoient de prier le ciel d'avoir pitié de lui. Les autres ajoutant la dureté à l'ingratitude, lui refusoient jusqu'à la consolation de le plaindre, & lui tournoient le dos. O faux amis! s'écria-t-il, que votre procédé dur & ingrat me punit bien d'avoir été assez crédule pour m'imaginer que vous m'aimiez véritablement!

Le fils d'Abdallah encore plus pénétré de douleur d'avoir été la dupe de la fausse amitié de ses compagnons de débauche, que d'avoir dissipé tout son bien, résolut de s'éloigner de Damas où il avoit tant de témoins de son infortune. Il prit la route du pays des Keraïtes, & se rendit à Caracorom où régnoit alors Cabal-Kan. Il alla loger dans un caravanserail, où de ce qui lui restoit d'argent, il se fit faire une robe & un turban de toile des Indes. Il passoit les journées entières à se promener dans la ville. Il alloit dans les marchés & dans les jardins voir tout ce qu'il y avoit de plus curieux; & si-tôt que la nuit approchoit, il se retiroit dans son caravanserail.

Un jour il entendit dire que le roi des Keraïtes se préparoit à faire la guerre ; que deux rois de ses voisins qui lui payoient tous les ans un tribut considérable, ne vouloient plus le lui payer, qu'ils s'étoient ligués ensemble, & qu'ils avoient déjà des troupes sur pied pour s'opposer à Cabal-Kan, s'il entreprenoit de pénétrer dans leurs pays. Couloufe ayant appris cette nouvelle, alla offrir ses services au roi, qui lui donna de l'emploi dans son armée. Ce jeune homme se signala dans cette guerre par des exploits qui lui attirèrent l'admiration des soldats, l'estime des officiers, la protection du prince Mirgehan, fils du roi des Keraïtes. Il n'en demeura pas-là. Comme à l'exemple de ces deux rois voisins, d'autres princes qui payoient aussi tribut se soulevèrent, Cabal-Kan fut obligé de tourner ses armes contre ces nouveaux ennemis, qu'il réduisit à lui demander la paix. Le fils d'Abdallah fit encore paroître tant de courage dans les occasions qu'on lui donna de se distinguer, que Mirgehan voulut l'avoir auprès de lui.

Couloufe gagna bientôt l'amitié de ce prince, qui, découvrant en lui tous les jours plus de mérite, l'honora de sa confiance. Peu de tems après Cabal-Kan mourut. Le prince son fils lui succéda, & fut à peine sur le trône, qu'il combla de bienfaits le fils d'Abdallah, & en fit son favori. Couloufe voyant que ses affaires avoient entière-

ment changé de face, & qu'il n'avoit jamais été plus heureux, dit en lui-même : Il faut bien que tous les évènemens de notre vie soient marqués dans le ciel. Quand je vivois à Damas dans les plaisirs, y avoit-il quelque apparence que je pusse tomber dans la misère? & lorsque je suis venu à Caracorom, pouvois-je raisonnablement espérer que je deviendrois ce que je suis ? Non, non, toutes nos prospérités & nos disgrâces ne sauroient ne nous pas arriver. Vivons donc au gré de nos désirs, & subissons le sort que nous ne pouvons éviter.

C'est ainsi que raisonnoit le fils d'Abdallah, & servant ce prince, il suivoit son penchant sans contrainte. Un jour qu'il sortoit du palais, il rencontra une vieille femme couverte d'un voile de toile des Indes, lié de rubans & de bandeaux de soie. Elle avoit un gros collier de perles, un bâton à la main, & cinq esclaves aussi voilées l'accompagnoient. Il s'approcha de la vieille, & lui demanda si ces esclaves étoient à vendre? Oui, dit la vieille. Il leva aussi-tôt leurs voiles, & vit que ces esclaves étoient jeunes & belles; il en trouva sur-tout une fort agréable. Vendez-moi celle-ci, dit-il à la vieille, elle me plaît. Non, lui répondit-elle, je ne veux pas vous la vendre. Vous me paroissez un galant homme, il vous en faut une plus belle. J'en ai d'autres dans ma maison. J'ai des filles Turques,

Grecques, Eſclavones, Ioniennes, Ethiopiennes, Allemandes, Cachemiriennes, Chinoiſes, Arméniennes & Géorgiennes. Je vous les préſenterai toutes, & vous prendrez celle qui vous plaira davantage; vous n'avez qu'à me ſuivre. En achevant ces paroles, elle marcha devant Couloufe qui la ſuivit.

Lorſqu'ils furent devant une moſquée, la vieille lui dit : O jeune homme, attendez-moi ici un moment, je vais revenir. Il attendit près d'une heure, & il commençoit à s'impatienter, mais elle parut avec une fille qui étoit chargée d'un paquet. Il y avoit dedans un voile & un ſurtout de femme, dont la vieille revêtit Couloufe, en lui diſant : Seigneur, nous ſommes des gens d'honneur & de bonne famille; il ne ſeroit pas de la bienſéance de recevoir chez nous un étranger. Ma mère, lui répondit-il, vous n'avez qu'à ordonner, je ferai tout ce que vous voudrez. Il ſe couvrit donc du ſurtout, & ſe mit le voile ſur la tête. Enſuite il accompagna la vieille, qui le mena dans un quartier qu'il ne connoiſſoit point. Ils entrèrent dans une grande maiſon ou plutôt dans un palais : car tout ce qui s'offroit à la vue, avoit un air de grandeur & de magnificence. Après avoir traverſé une vaſte cour pavée de marbre jaſpé, ils arrivèrent à un ſalon d'une étendue prodigieuſe, au milieu duquel il y avoit un baſſin

de porphyre rempli d'eau, où plusieurs petits canards se jouoient; l'on y voyoit tout autour des cages de fils d'or, où il y avoit mille oiseaux d'espèce différente qui faisoient entendre leur ramage.

XXXII. JOUR.

PENDANT que Couloufe regardoit avec attention ces oiseaux, & toutes les autres choses qui contribuoient à rendre ce salon le plus amusant du monde, il entra une jeune dame qui s'approcha du jeune homme d'un air riant. Elle lui fit une profonde révérence; & après que de son côté il l'eut saluée, elle le prit par la main, & le pria de s'asseoir sur des coussins de brocard d'or qui étoient sur des sophas de la même étoffe. Dès qu'il s'y fut assis, elle prit elle-même la peine de lui essuyer le visage & les yeux avec un mouchoir du plus fin lin : & en lui rendant cet agréable service, elle sourioit & lui lançoit des œillades qui le mirent bientôt hors de lui-même.

Il la trouvoit fort à son gré, & il alloit se déterminer à l'acheter, quand une autre dame, dont les cheveux blonds flottoient par boucles sur ses épaules nues, & qui étoit beaucoup plus belle que la première, parut. Elle s'avança d'un air gracieux vers le fils d'Abdallah, lui prit les mains,

les baisa, & se mit en devoir de lui laver les pieds dans un bassin d'or. Il n'y voulut pas consentir; &, frappé de la beauté dont elle étoit pourvue, il se leva pour se jeter à ses genoux, & dans la résolution de s'arrêter à celle-là. Mais il demeura tout-à-coup immobile, & comme un homme qui a perdu l'usage de ses sens, car il apperçut vingt jeunes demoiselles, toutes plus charmantes les unes que les autres. Elles accompagnoient une jeune personne encore plus belle & plus richement habillée qu'elles, & qui paroissoit être leur maîtresse. Coulouse crut voir la lune environnée d'étoiles; & à la vue de cet objet ravissant, il s'évanouit.

Toutes les esclaves accoururent aussi-tôt à son secours, & l'ayant fait revenir de son évanouissement, la dame qui l'avoit causé, lui adressa la parole : Tu sois le bien-venu, lui dit-elle, pauvre oiseau pris par les pieds. Coulouse baisa la terre, & poussa un profond soupir. On le fit asseoir sur un sopha. Cependant on apporta du sorbet dans une coupe d'or enrichie de pierreries. La dame en but, & présenta le reste au jeune homme. Ensuite elle s'assit auprès de lui, & remarquant qu'il étoit si troublé qu'il ne pouvoit prononcer une parole : D'où naît le trouble qui t'agite, lui dit-elle? Bannis cette sombre tristesse qui paroît dans tes yeux. Tu t'ennuies déjà sans doute avec nous. Notre

compagnie te déplaît. Ah! belle dame, répondit-il, en la regardant d'un air tendre, ceſſez de grâce, ceſſez de m'inſulter. Vous ſavez trop qu'on ne peut voir vos charmes impunément. Je ſuis, je l'avoue, hors de moi-même ; un trouble inconcevable agite tous mes eſprits. Sois donc de bonne humeur, interrompit la dame, & ſonge que tu viens ici acheter une eſclave. Allons nous mettre tous à table, j'eſpère que nous pourrons te divertir.

En diſant cela, elle prit Couloufe par la main, & le conduiſit dans une ſalle où ils s'aſſirent avec toutes les autres dames à une longue table couverte de corbeilles de ſandal, pleines de tablettes & de confitures ſèches : des confitures Mamouni, des pommes Tannouri, du pileau Gouzina, Lafizina, Chekerina, & autres choſes encore. Après avoir mangé, ils ſe levèrent. On leur apporta un baſſin & une aiguière d'or. Les dames ſe lavèrent les mains avec des pâtes d'amandes de Couſa, du ſavon de Ricca, du docna de Bagdad, & de la poudre d'aloès Comari ; puis s'étant eſſuyées avec des mouchoirs de ſoie de couleur de roſe, elles allèrent à la chambre du vin. C'étoit un réduit agréable, orné de pluſieurs caiſſes de baumes, de roſes & d'autres fleurs odorantes, qui bordoient un baſſin de marbre plein d'une fort belle eau. Ce baſſin ſervoit à rafraîchir le vin, & contribuoit, en mêlant du frais à l'odeur des fleurs, à rendre

ce réduit délicieux. Toutes les dames firent boire Couloufe, & burent auſſi elles-mêmes; de ſorte que la compagnie retourna dans le ſalon la tête un peu échauffée.

Là, quelques-unes de ces dames commencèrent à danſer, & les autres à jouer de la harpe, de la guitare de David, appellée Canoun, de l'orgue Arganoun, & du violon Barbot. Mais avec quelque délicateſſe qu'elles jouaſſent de ces inſtrumens, elles n'approchoient pas de la dame dont le fils d'Abdallah étoit enchanté. Cette incomparable perſonne voulant à ſon tour montrer ce qu'elle ſavoit faire, prit un luth *(a)*, & l'ayant accordé, elle en joua d'une manière raviſſante. Puis ſe faiſant donner une harpe, elle joua ſur le mode Raſte; enſuite on lui apporta une viole, & joua ſur le mode Iſpahani; après cela, elle prit une flûte douce, & joua ſur le mode Rihaoui. En un mot, elle employa les douze modes l'un après l'autre, & les vingt-quatre branches de la muſique. Elle chanta auſſi, & ſa voix ne fit pas moins de plaiſir à l'amoureux Couloufe, que la manière dont elle avoit joué des inſtrumens.

Il en fut ſi charmé, que ne pouvant plus ſe poſſéder : Ma reine, s'écria-t-il, vous m'avez ôté la raiſon; je ne puis réſiſter aux tranſports que vous m'inſpirez : fouffrez que je baiſe une

(*a*) Aoud.

de vos belles mains, & que je mette ma tête à vos pieds. En disant cela, cet amant passionné se jeta par terre comme un homme insensé, & saisissant une des mains de la dame, il la baisa fort amoureusement. Mais cette aimable personne, choquée de sa hardiesse, le repoussa d'un air fier, & lui dit : Qui que tu sois, arrête, & ne passe pas les bornes de la modestie : je suis une fille de qualité. Il est inutile que tu désires ma possession, tu ne saurois l'acquérir : tu ne me verras plus. A ces mots, elle se retira; & toutes les autres dames, à son exemple, en firent autant.

XXXIII. JOUR.

LE fils d'Abdallah, au désespoir d'avoir fait une action désagréable à la dame qu'il aimoit, demeura dans la salle, agité de mille pensées différentes. La vieille qui l'avoit amené vint à lui : Qu'avez-vous fait, jeune homme, lui dit-elle? Falloit-il vous laisser emporter à votre passion? Quoique je vous aie fait accroire que j'avois ici des esclaves de toutes nations, vous avez dû juger par la magnificence de cette maison, & à la manière dont on vous a reçu, que vous n'étiez point chez une marchande d'esclaves. La dame que vous avez offensée est fille d'une des premières person-

nes de la cour : vous deviez être plus respectueux.

Le discours de la vieille augmenta l'amour de Couloufe, & le regret qu'il avoit d'avoir, par un transport indiscret, obligé la dame à se retirer. Il en étoit tout mortifié, & il désespéroit de la revoir, quand, plus parée & sous d'autres habits, elle revint dans le salon avec les autres dames. Elle se mit à rire en voyant le fils d'Abdallah triste & rêveur. Je crois, lui dit-elle, que tu te repens de ta faute, & je veux bien te la pardonner, à condition que tu seras désormais plus sage, & que tu m'apprendras qui tu es.

Comme il ne demandoit pas mieux que de se réconcilier avec cette charmante personne, il lui dit sans peine qu'il se nommoit Couloufe, & qu'il étoit favori du roi. Seigneur, lui dit-elle alors, il y a long-tems que je vous connois de réputation, & que j'entends parler de vous fort avantageusement; j'ai même quelquefois souhaité de vous voir, je suis ravie d'avoir aujourd'hui cette satisfaction. Continuons nos danses & nos concerts, poursuivit-elle en se tournant vers les autres femmes; faisons tous nos efforts pour divertir notre convive. Toutes les dames recommencèrent à danser ou jouer des instrumens, & ce divertissement dura jusqu'à la nuit. D'abord qu'elle fut arrivée, on alluma une prodigieuse quantité

de bougies ; & en attendant le souper, la jeune dame & le fils d'Abdallah eurent ensemble un entretien. Elle lui demanda des nouvelles du roi Mirgehan ; si ce prince avoit de belles personnes dans son sérail. Oui, madame, lui dit Coulouse, il a des esclaves d'une assez grande beauté. Il en aime une présentement qui se nomme Ghulendam. Elle est jeune, bien faite, & je dirois que c'est la plus belle fille du monde, si je ne vous avois pas vue ; mais vos charmes sont au-dessus des siens, & elle ne mérite pas de vous être comparée. Ces paroles flatteuses ne déplurent point à Dilara (*a*), c'est ainsi que se nommoit la jeune dame. Elle étoit fille de Boyruc, grand seigneur Keraïte, qui n'étoit point alors à Caracorum. Mirgehan l'avoit envoyé à Samarcande, pour féliciter de sa part Usbec-Can sur son avénement à la couronne de Tartarie. Si bien que Dilara pendant l'absence de son père, se faisoit quelquefois un plaisir d'attirer des jeunes gens chez elle pour s'en divertir seulement ; car dès qu'ils vouloient perdre le respect, elle savoit bien réprimer leurs transports.

Elle fut donc bien-aise d'entendre dire à Coulouse qu'elle étoit plus belle que la maîtresse du roi. Cela la rendit plus vaine & plus gaie. Elle

(*a*) Le repos du cœur.

dit mille choſes agréables en ſoupant, & acheva par ſon eſprit d'inſpirer à ſon hôte tout l'amour qu'il pouvoit ſentir. Il ne laiſſa pas de ſon côté de briller dans le repas. Echauffé par la vue & l'enjouement de la jeune dame, il lui échappoit de tems en tems des ſaillies fort plaiſantes. Lorſqu'il fut tems de ſe retirer, il ſe proſterna devant Dilara, & lui dit : Quand je demeurerois ici cent années, je croirois toujours n'être avec vous que depuis un moment; mais quelque plaiſir que je prenne à votre entretien, il faut que je vous quitte, & vous laiſſe repoſer. Demain, ſi vous voulez bien me le permettre, je reviendrai. J'y conſens, répondit la dame : vous n'avez qu'à vous trouver ſur le ſoir à la porte de la moſquée, où l'on a été vous prendre aujourd'hui, & l'on vous raménera dans cette maiſon. Après avoir achevé ces paroles, elle ſe fit apporter une bourſe de fils d'or & de ſoie qui étoit l'ouvrage de ſes mains, & dans laquelle il y avoit des bijoux d'un prix conſidérable. Tenez, Conloufe, lui dit-elle, ne refuſez pas ce petit préſent, ou bien vous ne me reverrez plus. Le fils d'Abdallah prit la bourſe, remercia la dame, & ſortit du ſalon. Il rencontra dans la cour la bonne vieille, qui lui ouvrit la porte de la rue, & lui montra le chemin du palais.

Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il ſe retira dans ſon

appartement & se coucha. Il passa le reste de la nuit à rappeler dans sa mémoire tout ce qu'il avoit vu le jour. Il étoit si occupé de Dilara, que le sommeil ne put fermer sa paupière. Il se leva du grand matin, & se rendit chez le roi. Ce prince, qui ne l'avoit pas vu le jour précédent, & qui l'avoit demandé plusieurs fois, étoit fort en peine de lui. Hé! d'où viens-tu, Couloufe, lui dit-il d'abord qu'il l'apperçut? Qu'as-tu fait hier? Pourquoi n'as-tu pas paru? Seigneur, lui répondit le favori, quand votre majesté saura l'aventure qui m'est arrivée, elle ne sera pas surprise de ne m'avoir pas vu. En même tems il raconta tout ce qui s'étoit passé. Lorsqu'il eut achevé son récit: Est-il possible, lui dit Mirgehan, que cette jeune dame, dont tu m'entretiens, soit si belle que tu le dis? Tu en parles avec tant de vivacité, que je me défie du portrait que tu m'en fais. Seigneur, reprit le fils d'Abdallah, bien loin d'être un peintre flatteur, je puis vous assurer qu'elle est encore fort au-dessus de ce que j'ai dit. Oui, si Mani, ce fameux peintre de la Chine, entreprenoit de la peindre, il craindroit, avec raison, de ne pouvoir égaler la nature. C'en est trop, dit le roi, tu me donnes envie de voir cette dame, & je veux absolument t'accompagner tantôt, puisque tu dois retourner chez elle.

La curiosité du jeune roi des Keraïtes affligea

Couloufe. Il en appréhendoit les ſuites pour ſon amour. Hé comment ferai-je, ſeigneur, lui dit-il, pour vous introduire chez cette dame; qui lui dirai-je que vous êtes? Je me déguiſerai, répartit Mirgehan, & je paſſerai pour ton eſclave. J'entrerai avec toi, & me cacherai dans un coin, d'où j'obſerverai tout. Le fils d'Abdallah n'oſa répliquer à ſon maître, qui ſe revêtit d'un habit d'eſclave; & tous deux à l'entrée de la nuit, ils ſe rendirent à la porte de la moſquée. Ils n'y furent pas long-tems ſans voir paroître la vieille, qui lui dit : Il n'étoit pas beſoin d'amener avec vous cet eſclave. Vous n'avez qu'à le renvoyer.

XXXIV. JOUR.

LE roi fut fort mortifié d'entendre ainſi parler la vieille; mais Couloufe prit la parole : Ma bonne mère, dit-il, permettez, je vous prie, que cet eſclave nous ſuive. C'eſt un garçon qui a de l'eſprit & d'agréables talens; il fait des vers ſur le champ, & chante à ravir. Votre maîtreſſe ne ſera pas fâchée que je le lui faſſe voir. La vieille ne dit plus rien. Ils marchèrent tous trois, Couloufe couvert d'un ſurtout de femme comme le jour précédent, & Mirgehan en habit d'eſclave. Ils entrèrent dans la cour, & de-là dans le ſalon,

qu'ils trouvèrent éclairé d'une infinité de bougies parfumées, qui répandoient d'agréables odeurs.

Dilara demanda au fils d'Abdallah, pourquoi il s'étoit fait accompagner par un eſclave. Madame, lui dit-il, j'ai jugé à propos de l'amener pour vous divertir; il eſt bouffon, poëte & muſicien : j'eſpère que vous en ſerez contente. Cela étant, dit-elle, qu'il ſoit le bien-venu. Mais, mon ami, ajouta-t elle en s'adreſſant au roi, ſois ſoumis & obéiſſant, & ne t'aviſe pas de manquer de reſpect à mes femmes, car tu pourrois t'en repentir. Le prince ſe voyant dans la néceſſité de faire le bouffon, ſe mit à plaiſanter, & il s'en acquitta ſi bien, que la dame dit au favori : en vérité, Couloufe, vous avez-là un garçon très-plaiſant & très-ſpirituel. Je remarque même dans ſes manières quelque choſe de noble & de galant. Il faut qu'il nous ſerve d'échanſon ce ſoir; je me ſens de l'inclination pour lui. Puiſqu'il a le bonheur de vous plaire, répondit le favori, il n'eſt plus à moi : il eſt à vous, madame. Caltapan, dit-il au roi, je ne ſuis plus ton maître : voilà ta maîtreſſe. A ces mots, le prince s'approcha de la dame, lui baiſa la main, & lui dit : madame, je ſuis à préſent votre eſclave, & déjà je me ſens diſpoſé à vous ſervir avec beaucoup de zèle.

Elle accepta Mirgehan pour eſclave. Seigneur,

dit-elle à Couloufe, je regarde ce garçon-là comme un bien qui m'appartient : mais trouvez bon que je le mette en dépôt entre vos mains. Il demeurera chez vous, & vous me l'amènerez toutes les fois que vous viendrez ici. Je ne puis le garder dans ma maiſon, parce qu'on ſait que c'eſt votre eſclave. Tout le monde le connoît pour cela. Si on le voyoit paſſer de votre ſervice au mien, on en pourroit tenir de mauvais diſcours, & j'ai de grandes meſures à garder. Après avoir quelque temps encore continué cette converſation, Couloufe & Dilara s'aſſirent à la table pour ſouper, & le roi ſe tint debout devant eux. Comme ce prince réjouiſſoit la dame par mille plaiſanteries, elle dit au favori : Seigneur, permettez que ce garçon mange & boive avec nous. Madame, répondit Couloufe, il ne mange pas ordinairement avec moi. Ne ſoyez pas ſi rigoureux, reprit la dame, ſouffrez que nous buvions enſemble, afin qu'il nous en aime davantage. Mets-toi donc-là, Caltapan, dit le fils d'Abdallah, puiſque madame le veut abſolument.

Le faux eſclave ne ſe le fit pas dire deux fois ; il s'aſſit entre Couloufe & l'aimable fille de Boyruc, il mangea ; & lorſqu'on eut apporté le vin, la dame en remplit une coupe juſqu'aux bords ; & la lui préſentant : Tiens, Caltapan, lui dit-elle, bois cette rasade à ma ſanté. Il prit la coupe après avoir

Seigneur, permettez que ce garçon mange et boive avec nous.

C. F. Marillier dir — T. Godefroy Jr.

avoir baisé la main qui la lui donnoit, & il but. Après cela on versa du vin à la ronde, & la belle Dilara, par son exemple, excitoit ses convives à se réjouir. Elle tendit une coupe d'or toute pleine, & s'adressant au fils d'Abdallah : Couloufe, lui dit-elle, je bois à vos inclinations, à la charmante Ghulendam, la favorite du roi. Madame, répondit le favori en rougissant : A dieu ne plaise que j'aie l'audace d'élever ma pensée jusqu'à la maîtresse de mon prince; j'ai pour lui trop de respect pour.... Ho, vous voulez faire le discret, interrompit la dame en riant; je me souviens que vous me parlâtes hier de Ghulendam d'une manière si vive, que vous m'en parûtes charmé. Je suis sûre que vous l'aimez. Avouez-nous franchement que vous ne lui déplaisez pas, & que quelquefois vous faites la débauche ensemble. Couloufe à ces paroles, dont il voyoit les conséquences, se troubla. De grâce, madame, dit-il, cessez de plaisanter là-dessus. Je n'ai jamais eu de secret entretien avec cette dame.

Le trouble qu'il faisoit paroître redoubla les ris de Dilara. Au lieu de prendre un air sérieux, reprit-elle, vous devriez nous raconter vos aventures. Caltapan, ajouta-t-elle en regardant le faux esclave, dis à ton maître qu'il ait un peu plus de confiance en moi. Allons, seigneur Couloufe, dit le roi, donnez à madame la satisfaction qu'elle

vous demande. Elle vous en prie de si bonne grâce! Contez-lui la naissance & le progrès de vos amours : apprenez-lui où vous en êtes avec Ghulendam, & de quelle manière vous trompez tous deux le roi. Madame, poursuivit-il, en se tournant vers Dilara, je ne suis pas moins curieux que vous de savoir cela ; car quoique je me pique d'être un confident assez discret, je vous assure que le seigneur Coulouse m'a fait un mystère de sa passion pour la favorite.

Mirgehan par ce discours acheva de déconcerter son favori, qui s'apperçut que les plaisanteries de Dilara ne laissoient pas de faire une mauvaise impression sur l'esprit de ce prince. Cependant ils buvoient tous trois, & insensiblement le roi, échauffé par le vin, oublia le personnage qu'il avoit résolu de faire. Ma princesse, dit-il à la dame, chantez-moi, je vous prie, quelque chose d'agréable. On dit que vous chantez à ravir. Ces paroles, quoique prononcées d'un air fort familier, ne déplurent point à la fille de Boyruc. Au lieu de s'en offenser, elle fit un éclat de rire : Très-volontiers, dit-elle, mon cher Caltapan ; il n'est rien que je ne veuille faire pour toi. Aussi-tôt elle demanda un luth tout accordé, & joua sur le mode Yrac un fort bel air qu'elle accompagna de sa voix. Ensuite prenant un tambour de basque, elle chanta un autre air sur le mode Bousélic.

Le roi qui n'avoit jamais entendu si bien chanter ni si bien jouer du luth & du tambour de basque, se sentit transporté de plaisir ; & ne se souvenant plus qu'il vouloit passer pour un esclave, vous m'enchantez, madame, s'écria-t-il ; quelque portrait avantageux que Couloufe m'ait fait de vous, il ne m'en a pas assez dit encore. Le fils d'Abdallah avoit beau lui faire signe de se taire, il n'y eut pas moyen. Non, poursuivit le prince, Isaac Mouseli mon musicien, dont on vante tant la voix, ne chante pas si agréablement que vous. Dilara reconnoissant à ces mots que l'homme qu'elle prenoit pour un esclave étoit le roi lui-même, se leva brusquement de sa place, & courut chercher un voile pour se couvrir le visage. Ah ! nous sommes perdues, dit-elle tout bas à ses femmes. Ce n'est pas un esclave qui est venu ici avec Couloufe, c'est le roi. Après leur avoir dit cela, elle revint trouver Mirgehan, & n'osoit plus s'asseoir devant lui. Asseyez-vous donc, madame, lui dit ce prince, c'est à moi de me tenir debout en votre présence. Ne suis-je pas votre esclave ? Je ne me serois point assis, si, comme ma maîtresse souveraine, vous ne me l'aviez ordonné.

La fille de Boyruc se mit à pleurer à ces paroles : Ah ! grand monarque, dit-elle en se

jetant à ſes pieds, je ſupplie très-humblement votre majeſté d'avoir pitié de moi ; je ſuis une jeune fille ſans expérience, vous êtes témoin de ma faute ; daignez, de grâce, me la pardonner. Le roi releva la dame, la conſola, lui dit de ne rien craindre, & lui demanda qui elle étoit. Elle ſatisfit ſa curioſité ; après quoi il ſortit de cette maiſon avec Couloufe, & regagna ſon palais.

XXXV. JOUR.

LEs plaiſanteries que Dilara avoit faites à Couloufe ſur Ghulendam, produiſirent de triſtes effets. Mirgehan ſoupçonna ſa favorite & le fils d'Abdallah de s'aimer tous deux, & il crut que ſans avoir égard à ce qu'ils lui devoient, ils gôutoient dans ſon palais même les douceurs d'une heureuſe intelligence. Il n'auroit tenu qu'à lui, en les faiſant exactement obſerver l'un & l'autre, d'être perſuadé bientôt de la fauſſeté de ſes ſoupçons. Mais c'étoit un de ces jaloux qui n'écoutent que leur jalouſie, & qui ſe livrant aux premières impreſſions qu'on leur donne, croient n'avoir pas beſoin d'autre éclairciſſement. C'eſt pourquoi dès le lendemain, ſans chercher à vérifier ſes conjectures, il envoya dire à Cou-

jouſe qu'il lui défendoit de paroître déſormais devant lui ; & qu'il vouloit que dès ce jour-là il ſortît de Caracorum.

Le favori, bien qu'il pénétrât la cauſe de ſa diſgrâce, & que n'ayant rien à ſe reprocher, il ne déſeſpéra point de faire connoître ſon innocence, s'il pouvoit parvenir à ſe faire entendre, négligea toutefois de chercher les moyens de ſe juſtifier. Il céda de bonne grâce à ſon malheur. Il obéit à l'ordre du roi, & ſe joignant à une groſſe Caravanne qui alloit en Tartarie, il ſe rendit avec elle à Samarcande. Comme perſonne ne ſavoit mieux que lui réſiſter à la mauvaiſe fortune, il ne fut point accablé de ce nouveau coup. Outre qu'il s'étoit déjà trouvé dans une ſituation miſérable, tous les accidens de la vie lui paroiſſant des choſes inévitables, ainſi qu'on l'a déjà dit, rien ne pouvoit ébranler la fermeté de ſon eſprit.

Il demeura donc à Samarcande, s'abandonnant à tout ce que le ciel avoit ordonné de lui. Il fit bonne chère, & ſe divertit tant qu'il eut de l'argent. Lorſqu'il n'en eut plus, il alla ſe placer dans le coin d'une moſquée. Les miniſtres l'interrogèrent ſur ſa religion, & le trouvant très-ſavant, ils lui donnèrent une aumône réglée de deux pains par jour, & une cruche d'eau, avec quoi il vivoit fort content. Or il arriva un jour

qu'un gros marchand appelé Mouzaffer vint faire sa prière dans cette mosquée. Il jeta les yeux sur Couloufe, & l'appela. Jeune homme, lui dit-il, d'où es-tu, & par quel hasard es-tu venu dans cette ville ? Seigneur, lui répondit le fils d'Abdallah, je suis un enfant de famille de Damas; j'ai eu envie de voyager, je suis venu en Tartarie; & à quelques lieues de Samarcande, j'ai rencontré des voleurs qui ont tué mes domestiques, & m'ont volé.

Mouzaffer, après avoir écouté Couloufe, le crut & lui dit : Ne t'afflige pas, les bonnes aventures sont enchaînées aux mauvaises : tu pourras trouver ici de quoi te consoler; leve-toi, & me suis jusqu'à ma maison. Le fils d'Abdallah fit ce qu'on lui disoit, & il jugea quand il fut chez le marchand, que Mouzaffer devoit être un homme fort riche. Un magasin rempli des plus riches étoffes, des meubles précieux, & un très-grand nombre de domestiques qui s'offrirent à sa vue, lui firent porter ce jugement; & il ne se trompoit pas : Mouzaffer avoit des biens considérables.

Ce marchand fit asseoir à table auprès de lui Couloufe, & lui présenta d'abord du sorbet. Puis on leur servit du blanc-manger & des viandes fort succulentes. Après le dîner, ils s'entretinrent tous deux, & Mouzaffer ensuite le renvoya avec quelques présens.

Le lendemain le marchand retourna dans la même mosquée ; il prit le fils d'Abdallah, le mena encore chez lui, & le régala comme le jour précédent. Il se trouva là un docteur, nommé Danischemend, qui tirant à part Couloufe après le repas, lui parla dans ces termes : Jeune étranger, le seigneur Mouzaffer, le maître de cette maison, a un grand dessein sur toi ; un dessein qui demande une prompte exécution, & qui doit te faire plaisir dans l'état où sont tes affaires. Tu sauras qu'il a un fils unique appelé Taher, qui est un jeune homme d'un naturel fort violent. Ce Taher a épousé depuis quelques jours la fille d'un grand seigneur étranger. Le mari suivant son humeur impétueuse, a brusqué la femme ; elle a répondu à ses emportemens par des paroles pleines de mépris & de fierté, ce qui a si fort irrité Taher, qu'il l'a répudiée. Il s'en est repenti un moment après ; car c'est une jeune personne fort belle, & qu'il aime passionnément ; mais les loix ne lui permettent pas de la reprendre, qu'un autre homme ne l'ait auparavant épousée & répudiée. C'est pourquoi Mouzaffer souhaite que dès aujourd'hui tu l'épouses, que tu passe la nuit avec elle, & que demain matin tu la répudies. Il te donnera cinquante sequins d'or. Ne veux-tu pas bien lui faire ce plaisir-là ? Très-volontiers, répondit Couloufe ;

je suis fort disposé à lui rendre ce service. Il m'a trop bien reçu pour que je refuse de faire une chose qu'il désire ; & d'ailleurs, je ne me sens aucune répugnance pour ce qu'il me propose. Je le crois bien, répliqua Danischemend. Il y a dans cette ville beaucoup de gens qui ne demanderoient pas mieux que d'être choisis pour Hullas (*a*) en cette occasion, quand il n'y auroit pas cinquante sequins à gagner ; car la femme de Taher est d'une beauté parfaite ; son corps est plus droit qu'un Cyprès. Elle a le visage rond, les sourcils bien séparés, & faits comme deux arcs, & ses regards sont autant de flèches empoisonnées. La neige n'est pas plus blanche que son teint, & sa bouche petite & vermeille ressemble à un bouton de rose.

XXXVI. JOUR.

ON trouveroit donc dans Samarcande, poursuivit Danischemend, des Hullas tant qu'on en voudroit ; mais on aime mieux que ce soit un étranger, parce que ces sortes de choses doivent se faire le plus secrètement qu'il est possible. Mouzaffer a donc jeté les yeux sur toi. Je suis Nayb (*b*),

(*a*) Hulla. C'est ainsi qu'on appelle celui qui épouse une femme répudiée.

(*b*) Lieutenant du Cadi.

& par conséquent revêtu du pouvoir de te marier avec cette charmante dame, ce composé de toutes les perfections; & dès ce moment, si tu veux, tu en seras possesseur. J'y consens, repartit le fils d'Abdallah. Après le portrait que vous venez de m'en faire, vous pouvez bien penser que je voudrois déjà l'avoir épousée. Oui; mais, dit le Nayb, il faut que tu promettes de la répudier dès demain, & de sortir incessamment de Samarcande avec l'argent qu'on te donnera. La famille du seigneur Mouzaffer ne seroit pas bien-aise que tu demeurasses en cette ville après cette aventure. Je n'y demeurerai pas long-tems, répondit Coulouse, & si ce n'est pas assez de promettre, je jure que dès demain matin je répudierai la dame que vous m'aurez fait épouser.

Il n'eut pas plutôt fait ce serment, que le lieutenant du Cadi apprit à Mouzaffer que le jeune étranger étoit prêt à servir de Hulla; il accepte, lui dit-il, les conditions que je lui ai proposées de votre part; il ne s'agit plus que de le marier avec votre belle-fille. Aussi-tôt Mouzaffer fit venir son fils Taher & le reste de sa famille, & en leur présence le Nayb maria Coulouse sans lui faire voir la dame, parce que Taher le voulut ainsi. Il fut même résolu que le Hulla passeroit la nuit avec elle sans lumière, afin que le lende-

main ne l'ayant pas vue, il eût moins de peine à la répudier.

Cependant la nuit étant venue, on introduisit Couloufe dans la chambre nuptiale où on le laissa sans lumière avec la dame qui étoit couchée dans un lit de brocard d'or. Il ferma la porte à double tour, ôta ses habits, chercha le lit à tâtons, & l'ayant trouvé, il se coucha auprès de sa femme. Vous pouvez croire qu'elle ne dormoit pas. Ce n'étoit pas sans émotion qu'elle se voyoit livrée aux caresses d'un homme dont on lui cachoit le visage, & dont elle se faisoit même une image désagréable, parce qu'elle n'ignoroit pas qu'on prenoit ordinairement pour Hullas les premiers malheureux que le hasard présentoit. D'une autre part, Couloufe, quoique Danischemend lui eût vanté la beauté de la dame, étoit mortifié de n'avoir pas le plaisir de la voir, ou plutôt, le portrait qu'on lui en avoit fait lui donnoit une vive curiosité de le vérifier. Ce désir qui le consumoit, & qu'il ne pouvoit contenter, diminuoit la vivacité de ceux qu'il pouvoit satisfaire. Madame, lui dit-il, quelque favorable que soit pour moi cette nuit, je ne puis goûter une joie parfaite. Chaque instant redouble l'envie que j'ai de voir vos charmes. Je m'en suis fait une si belle idée, & je souhaite avec tant d'ardeur de les contempler, que je ne sais si ce n'est point une aussi

grande peine de vous posséder sans vous voir, que de vous voir sans vous posséder. Cependant il faudra demain que je vous cède. Ah! puisque mon bonheur doit durer si peu, du moins on auroit dû m'en faire connoître tout le prix.

Après avoir dit ces paroles, il se tut pour entendre ce que sa femme y répondroit, & il fut assez surpris lorsqu'au lieu de répondre à ce discours, elle dit: O vous que Taher a choisi pour rétablir l'union que son humeur violente a détruite, qui que vous soyez, apprenez-moi qui vous êtes; il me semble que le son de votre voix ne m'est point inconnu: je ne vous écoute pas tranquillement.

Couloufe tressaillit à ces mots. Madame, répondit-il, dites-moi vous-même quelle est votre famille; le son de votre voix trouble aussi mes sens; je crois entendre une dame Keraïte que je connois. Juste dieu, seriez-vous..... Mais non, ajouta-t-il en se reprenant, il n'est pas possible que vous soyez la fille de Boyruc. Ah! Couloufe, s'écria la dame en ce moment, est-ce vous qui me parlez? Oui, ma reine, dit-il, c'est Couloufe lui-même, qui ne sauroit croire que c'est Dilara qu'il entend. Soyez-en persuadé, reprit-elle, je suis cette malheureuse Dilara qui vous reçut chez elle avec le roi Mirgehan, qui par des discours indiscrets vous rendit suspect à

ce prince, & que vous devez regarder comme votre plus grande ennemie, puisqu'elle est cause de votre disgrâce. Cessez, madame, répliqua le fils d'Abdallah, cessez de vous l'imputer. Le ciel le vouloit ainsi, & bien loin de l'accuser de rigueur, je rends grâces à sa bonté d'avoir fait succéder à mon infortune un si agréable évènement. Mais, belle Dilara, continua-t-il, comment la fille de Boyruc a-t-elle pu devenir femme de Taher? Je vais, dit-elle, vous l'apprendre.

Mon père, pendant son ambassade à Samarcande, étoit logé chez Mouzaffer qu'il connoît depuis long-tems. Ils arrêtèrent entre eux ce mariage, & Boyruc étant de retour à Caracorum, me fit partir pour Samarcande bien accompagnée. J'obéis à mon père avec une répugnance à laquelle vous n'aviez pas peu de part; car je l'avouerai, mon cher Coulouse, je vous aimois, quoique je ne vous l'eusse pas témoigné. Et j'atteste le ciel, que votre disgrâce m'a coûté bien des larmes. Mon mariage avec Taher ne vous a point banni de ma mémoire. Ce mari brutal, & d'ailleurs peu agréable de sa personne, au lieu de vous en effacer, n'a fait que vous y maintenir. Et comme si j'eusse prévu que l'amour ou la fortune nous rassembleroit, j'ai toujours conservé l'espérance de vous revoir. Mais mon bonheur surpasse encore mon attente, puisque je retrouve

mon amant dans l'époux qu'on me donne. O merveilleuse aventure! à peine y puis-je ajouter foi.

XXXVII. JOUR.

COULOUFE, après ce qu'il venoit d'entendre, ne pouvoit plus douter qu'il ne fût avec la fille de Boyruc. Belle Dilara, s'écria-t-il, transporté d'amour & de joie, quel heureux changement! par quel bizarre enchaînement d'aventures suis-je parvenu au comble de mes souhaits! Quoi! c'est vous qu'on m'a fait épouser; vous dont l'image charmante est gravée dans mon cœur! vous que je croyois ne revoir jamais! Ah! ma princesse, si vous avez en effet plaint le fils d'Abdallah, si ma disgrâce vous a coûté des pleurs, partagez en ce moment la douceur des transports que mon bonheur m'inspire. Qui m'eût dit, quand le roi des Keraïtes me bannit de sa cour, que le ciel ne me faisoit éprouver ce malheur, que pour me rendre le plus heureux des hommes!

Dilara n'étoit pas insensible aux tendres mouvemens que Couloufe laissoit éclater. Ils passèrent tous deux la nuit à se témoigner mutuellement le plaisir qu'ils avoient de se rencontrer;

& ils s'en donnoient encore des assurances, lorsqu'un esclave de Mouzaffer vint frapper assez rudement à la porte de leur chambre, en criant de toute sa force : hola ho ! seigneur Hulla, prenez, s'il vous plait, la peine de vous lever, il est jour. Le fils d'Abdallah ne répondit point à la voix de l'esclave, & continua d'entretenir la fille de Boyruc ; mais il sentit évanouir sa joie ; une tristesse mortelle succéda tout-à-coup aux doux transports qui l'agitoient. Ma reine, dit-il, l'ai-je bien entendu ? on veut déjà nous séparer. Mouzaffer, impatient de vous voir rentrer dans sa famille, compte les momens du divorce qui vous en a fait sortir ; & son fils justement jaloux de mon bonheur, n'en peut souffrir la durée ; le jour même, d'accord avec mes ennemis, semble avoir précipité son retour. A peine, hélas ! vous ai-je retrouvée, qu'il faut vous perdre encore, malgré les nœuds qui nous lient ; car j'ai juré de vous répudier. Et vous pourrez, interrompit la dame, garder cet affreux serment ! Saviez-vous, lorsque vous l'avez fait, que c'étoit à moi que vous promettiez de renoncer ? Vous n'êtes point obligé de tenir une promesse téméraire ; & quand vous le seriez, Dilara ne vaut-elle pas bien un parjure ? Ah ! Coulouse, ajouta-t-elle en pleurant, vous ne m'aimez point, si vous êtes capable de balancer entre ma possession & le vain honneur

de tenir une parole qui choque l'amour & la raiſon. Mais, madame, reprit-il, eſt-ce qu'il dépend de moi de vous conſerver à ma tendreſſe ? Quand même je violerois mon ſerment, croyez-vous qu'un étranger ſans appui, ſans biens, puiſſe réſiſter au crédit de Mouzaffer ? Oui, repartit la fille de Boyruc, vous le pouvez; mépriſez ſes menaces ; rejetez ſes offres ; les loix ſont pour vous. Si vous avez de la fermeté, vous rendrez inutiles tous les efforts qu'on fera pour nous déſunir. Hé bien, ma princeſſe, dit-il, emporté par ſa paſſion, vous ſerez ſatisfaite. Mon ſerment en effet eſt téméraire, & je ſens bien que je ne puis le garder ſans qu'il m'en coûte le repos de ma vie. C'en eſt fait ; je ne vous répudierai point, puiſque je puis m'en défendre ; c'eſt la réſolution que je prends : je défie Mouzaffer & toute la terre enſemble de m'en détourner.

Tandis qu'il aſſuroit ſa femme, & qu'il ſe promettoit à lui-même de demeurer ferme dans ce deſſein, Taher à qui la nuit avoit paru beaucoup plus longue qu'à eux, vint auſſi frapper à la porte de leur chambre. Allons donc, Hulla, s'écria-t-il, le jour s'avance : on vous a déjà averti de vous lever, vous vous faites bien preſſer ; car il y a long-tems que nous vous attendons pour vous remercier, & vous compter la ſomme pro-

miſe. Habillez-vous promptement, que nous terminions cette affaire ; le lieutenant du cadi ſera ici dans un moment. Couloufe ſe leva auſſi-tôt, ſe revêtit de ſes habits, & ouvrit la porte à Taher qui le fit conduire au bain, & ſervir par un eſclave grec. Lorſque le fils d'Abdallah fut ſorti du bain, l'eſclave lui donna de beau linge & une robe très-propre, & le mena enſuite dans une ſalle où étoit Mouzaffer avec ſon fils & Daniſchemend. Ils ſaluèrent le Hulla, qui leur fit une profonde révérence : ils l'obligèrent de s'aſſeoir auprès d'eux à une table, & on leur ſervit entre autres mets des potages (*a*) de jus de mouton.

Après le repas, Daniſchemend prit Couloufe en particulier, & lui préſentant cinquante ſequins d'or avec un turban magnifique plié dans un paquet : tiens, jeune homme, lui dit-il, voilà ce que le ſeigneur Mouzaffer te donne ; il te remercie du plaiſir que tu lui as fait, & il te prie de ne pas demeurer plus long-tems à Samarcande. Répudie donc ta femme, ſors de cette ville ; & ſi quelqu'un te demande : as-tu vu le chameau (*b*) ? dis que non.

(*a*) Aſche riſchhé y gnipa.

(*b*) Façon de parler des Orientaux, pour dire garde le ſecret.

XXXVIII. JOUR.

LE Nayb (*a*) s'imaginoit que le Hulla, pénétré des bontés de Mouzaffer, alloit se répandre en discours pleins de reconnoissance, & il fut fort surpris de sa réponse. Je croyois, répondit Couloufe, en jetant loin de lui le paquet & les sequins, que la justice, la bonne-foi & la Religion régnoient à Samarcande, sur-tout depuis qu'Usbec-Kan est parvenu à la couronne de Tartarie; mais je m'apperçois que je me suis trompé, ou plutôt qu'on trompe le roi: il ne sait pas que dans la ville même où il fait son séjour, on veut tyranniser les étrangers. Quoi donc! j'arrive à Samarcande, un marchand s'adresse à moi, m'invite à dîner chez lui, me caresse, me fait épouser une dame suivant les loix; je m'engage de la meilleure foi du monde; & lorsque je suis engagé, on prétend que je répudie ma femme! Cessez, seigneur Nayb, cessez de me proposer une action si indigne d'un honnête homme, ou bien je mettrai de la terre (*b*) sur ma tête, j'irai

(*a*) Lieutenant du Cadi.

(*b*) Quand les Orientaux veulent donner des marques publiques d'une extrême douleur, ils se revêtent d'un sac, & se couvrent la tête de terre & de cendre.

me jeter aux pieds d'Usbec-Kan, & nous verrons ce qu'il ordonne.

Le lieutenant du cadi, à ces paroles, tira Mouzaffer à part, & lui dit : vous avez voulu prendre cet étranger pour Hulla, vous ne pouviez faire un plus mauvais choix : il refuse de répudier sa femme; mais je vois bien que c'est un homme qui ne sait où donner de la tête, & qui voudroit vous obliger à lui faire quelque présent considérable. Ho ! s'il ne tient qu'à cela, dit Mouzaffer, il sera bientôt content : offrez lui cent sequins d'or, & qu'il sorte de la ville avec toute la diligence & tout le secret que j'exige de lui. Non, non, seigneur Mouzaffer, s'écria Couloufe en l'entendant parler ainsi, vous avez beau doubler la somme, vous me donneriez dix mille sequins, vous y ajouteriez même inutilement les plus riches étoffes de vos magasins, je ne romprai point un si saint engagement. Jeune homme, lui dit alors Danischemend, vous ne prenez pas le bon parti dans cette affaire; je vous conseille d'accepter les cent sequins d'or, & de répudier votre femme sans différer; car si vous nous réduisiez à la nécessité de rendre cette aventure publique, vous vous en repentiriez sur ma parole. Vos menaces, répliqua le fils d'Abdallah, ne m'épouvantent point. Vous ne sauriez m'obliger à détruire une union que protègent les loix. Ah !

c'en eſt trop, interrompit en cet endroit l'impétueux Taher qui avoit eu bien de la peine à ſe contraindre & à ſe taire juſque-là. Menons ce miſérable chez le cadi, & le faiſons traiter comme il le mérite. Nous allons voir s'il eſt permis d'abuſer d'honnêtes gens par de vaines promeſſes. Daniſchemend & Mouzaffer eſſayèrent encore de perſuader au Hulla qu'il devoit de bonne grâce faire ce qu'ils ſouhaitoient; mais n'en pouvant venir à bout, ils le menèrent devant le cadi.

Ils informèrent ce juge de tout ce qui s'étoit paſſé; & ſur leur rapport le cadi regardant Couloufe, lui parla en ces termes: Jeune étranger, que perſonne ne connoît dans cette ville, & qui vivoit dans une moſquée des aumônes que nos miniſtres te donnoient chaque jour, as-tu perdu le jugement juſqu'à t'imaginer que tu demeureras tranquille poſſeſſeur d'une dame qui a été l'épouſe de Taher? Le fils du plus riche marchand de Samarcande verroit une femme qu'il aime, & qu'il veut reprendre, entre les bras d'un malheureux, dont une naiſſance baſſe eſt peut-être le moindre défaut. Rentre en toi-même, & te rends juſtice: tu n'es pas d'une condition égale à celle de ta femme; & quand tu ſerois d'un rang au-deſſus même de celui de Taher, il ſuffit que tu ne ſois pas en état de faire la dépenſe qui convient à une honnête famille, pour

que je ne te permette pas de vivre avec ta femme. Renonce donc à la folle espérance que tu as conçue, & qui t'a fait violer un serment; accepte l'offre du seigneur Mouzaffer, répudie ta femme, & t'en retourne en ta patrie; ou bien si tu t'obstine à n'y vouloir pas consentir, prépare-toi à recevoir tout-à-l'heure cent coups de bâton.

Le discours du cadi, bien que prononcé d'un ton de Juge, n'eut pas le pouvoir d'ébranler la fermeté du fils d'Abdallah, qui reçut les cent coups de bâton d'un air froid & sans se démentir. En voilà assez pour aujourd'hui, dit le cadi, demain nous doublerons la dose; & si elle n'est pas assez forte pour le guérir de son opiniâtreté, nous aurons recours à des remèdes plus violens: qu'il passe encore cette nuit avec sa femme: j'espère que nous le reverrons demain plus raisonnable. Taher auroit fort souhaité que, sans attendre au jour suivant, on eût continué de frapper le Hulla, & il ne tint pas à lui que cela ne fût; mais le cadi ne le voulut pas: de sorte que Mouzaffer & son fils s'en retournèrent chez eux avec Coulouse, qui tout meurtri qu'il étoit des coups qu'il avoit reçus, ne laissa pas de regarder comme un doux lénitif à ses maux, la liberté qu'on lui donnoit de revoir Dilara.

XXXIX. JOUR.

MOUZAFFER essaya de persuader par la douceur le fils d'Abdallah. Il lui fit de nouvelles promesses ; il lui offrit jusqu'à trois cents sequins d'or, s'il vouloit sur le champ répudier la fille de Boyruc : & pendant qu'il n'épargnoit rien pour gagner son esprit, Taher entra dans l'appartement de la dame.

Elle étoit dans une agitation qu'on ne peut exprimer. Impatiente d'apprendre ce qui s'étoit passé chez le cadi, elle attendoit Coulouse avec toute l'inquiétude qu'on peut sentir. Quoiqu'assurée de son amour, elle appréhendoit que sa fermeté ne se fût démentie, & elle ne put s'empêcher de le croire, lorsqu'elle vit paroître son premier mari. Elle frémit à sa vue, dans la pensée qu'il venoit lui annoncer cette nouvelle affreuse. Son visage se couvrit d'une pâleur mortelle, & peu s'en fallut qu'elle ne tombât évanouie. Taher se laissa tromper à ces marques de douleur. Il s'imagina que quelqu'un avoit déjà dit à la dame que le Hulla refusoit de la répudier, & que ce refus étoit la cause de cette profonde affliction dont elle paroissoit saisie. Madame, lui dit-il, ne vous abandonnez point à votre tristesse. Il n'est

pas encore tems de vous déſeſpérer. Le miſérable que j'ai choiſi pour Hulla, ne veut pas, à la vérité, vous céder à mon amour, mais que cela ne vous chagrine point. Il a déjà reçu cent coups de bâton, & demain il en aura bien davantage, s'il s'obſtine à ne pas faire les choſes dont il eſt convenu avec le Nayb. Le cadi même eſt dans la réſolution de lui faire éprouver les derniers ſupplices. Conſolez-vous donc, ma ſultane, vous n'avez plus que cette nuit à paſſer avec le Hulla; dès demain je redeviendrai votre époux. Je viens vous en aſſurer moi-même, & vous exhorter à prendre patience; car je ne doute pas que la néceſſité de ſouffrir ce gueux-là, ne ſoit pour vous une grande mortification. Oui, ſeigneur, interrompit Dilara, je vous avoue que le Hulla fait toute ma peine. Le repos de ma vie dépend de lui. Hélas! je crains que cette affaire ne tourne pas au gré de mes déſirs. Pardonnez-moi, ma reine, reprit-il avec précipitation, calmez une inquiétude ſi obligeante pour Taher. Vous pouvez vous flatter que demain notre union ſera rétablie. En achevant ces paroles, il ſortit de l'appartement de la dame, & Couloufe y entra un moment après.

Si-tôt qu'elle apperçut le fils d'Abdallah, elle paſſa de la douleur à la joie: Ah! cher époux, s'écria-t-elle en lui tendant les bras, venez rece-

voir le prix de votre constance. Est-il possible que vous ayez mieux aimé souffrir un indigne traitement, que de renoncer à Dilara? Taher lui-même m'a conté tout ce qui vous est arrivé chez le cadi, & si je suis charmée de votre fermeté, je ressens aussi très-vivement la barbarie qu'on a exercée sur vous. Je ne puis même, sans effroi, penser aux nouveaux tourmens qui vous menacent. Madame, répondit Couloufe, quels que puissent être les maux qu'on me prépare, ma constance n'en sera point ébranlée : ils ne produiront pas plus d'effet que les promesses que Mouzaffer vient de me faire; on ne peut me séduire ni m'épouvanter. J'ignore ce que l'arbitre de nos destinées a ordonné de mon sort : j'ignore s'il veut que je meure ou que je vive pour vous, mais du moins je sais bien qu'il ne sauroit être écrit dans le ciel (*a*) que je vous répudierai. Non, reprit la fille de Boyruc, le ciel ne nous a pas joints l'un & l'autre d'une manière si merveilleuse, pour nous séparer presque aussi-tôt. Je ne puis croire qu'il vous laisse périr, & je sens qu'il m'inspire un moyen de tromper nos ennemis. Avez-vous dit au cadi, ajouta-t-elle, que vous avez été favori du roi des Keraïtes?

(1) Les Persans croient que tout ce qui doit arriver jusqu'à la fin du monde, est écrit sur une table de lumière appelée *Louh*, avec une plume de feu appelée *Calam-azer*, & l'écriture qui est dessus se nomme *Caza* ou *Calda*, c'est-à-dire, la prédestination inévitable.

Non, repartit Couloufe, car le juge m'a d'abord fermé la bouche, en me disant qu'il ne permettra jamais que je vous possède, puisque je suis sans biens, quand j'aurois d'ailleurs de la naissance. Cela étant, dit-elle, suivez exactement le conseil que je vais vous donner. Demain, lorsque vous serez devant le cadi, ne manquez pas de dire que vous êtes fils de Massaoud : C'est un marchand de Cogende qui a des richesses immenses. Vous n'avez qu'à soutenir que c'est votre père. Avancez même hardiment que vous en recevrez bientôt des nouvelles, qui feront connoître à tout le monde que vous ne dites rien qui ne soit très-véritable.

XL. JOUR.

COULOUFE promit à Dilara d'employer ce mensonge, pour éviter, s'il étoit possible, les maux qu'on lui préparoit; & l'espérance qu'ils conçurent tous deux, que par ce moyen ils obligeroient le cadi à les laisser vivre ensemble, les rendit plus tranquilles. Ils cédèrent insensiblement l'un & l'autre à leur penchant; & détournant leur pensée des peines de l'avenir, ils s'abandonnèrent au plaisir présent.

Ils passèrent le reste de la journée & toute la

nuit comme deux époux charmés de leur sort ; mais aussi-tôt qu'il fut jour, on vint troubler leur joie. Les gens du cadi, conduits par Taher, arrivèrent à la porte de la chambre. Ils frappèrent rudement, en criant : debout, debout, seigneur Hulla ! il est tems de paroître devant le juge : levez-vous. Le fils d'Abdallah poussa un profond soupir à ces paroles, & sa femme se prit à pleurer. Infortuné Couloufe, dit-elle, que ton épouse te coûte cher ! Ma princesse, répondit-il, de grâce essuyez vos larmes, elles me percent le cœur ; ne nous livrons point au désespoir ; ranimons plutôt notre espérance ; attendons tout du ciel ; je me flatte qu'il voudra bien me secourir ; je sens même déjà un effet de sa bonté, mon courage redouble, & il n'est point de péril qui puisse me faire trembler.

En parlant de cette sorte, il s'habilla, ouvrit la porte, & suivit les gens du cadi qui le menèrent à leur maître. Mouzaffer & son fils les accompagnoient, & paroissoient pleins d'inquiétude. D'abord que le juge apperçut Couloufe : Hé bien, Hulla, lui dit-il, dans quelle disposition es-tu aujourd'hui ? N'es-tu pas plus sage qu'hier ? faudra-t-il te donner de nouveaux coups de bâton pour te faire répudier ta femme ? Je ne le crois pas : tu auras sans doute fait des réflexions salutaires, & pensé qu'un homme de rien, comme

toi, ne doit point s'obstiner à vouloir conserver une femme qui ne peut être à lui. Monseigneur, dit Coulouse, puisse la vie d'un juge tel que vous, durer plusieurs siècles; mais je ne suis pas un homme de rien. Ma naissance n'est point obscure, comme vous vous l'imaginez : & puisqu'il faut enfin que je me fasse connoître, sachez que je me nomme Rucneddin, & que je suis fils unique d'un marchand de Cogende appelé Massaoud. Mon père est encore plus riche que Mouzaffer; & s'il savoit l'état où je me trouve, il m'enverroit bientôt tant de chameaux chargés d'or, que toutes les femmes de Samarcande envieroient le bonheur de celle que j'ai épousée. Quoi donc! parce que des voleurs m'ont volé & dépouillé auprès de cette ville, & que je me suis retiré dans une mosquée, pour subsister, vous concluez de-là que je ne suis qu'un homme de rien! Ho, je vous ferai bien voir que vous vous trompez. Je vais incessamment écrire à mon père, & il n'aura pas plutôt reçu de mes nouvelles, qu'il me fera tenir en cette ville des richesses infinies.

Dès que Coulouse eut achevé ces paroles, le cadi lui dit : Vous êtes fils unique d'un riche marchand de Cogende, & ce n'est que par l'accident que vous venez de raconter que vous êtes dans la misère? Assurément, répondit le fils d'Abdallah. Vous voyez bien, monseigneur, que je

ne ſuis pas un miſérable élevé dans la pouſſière. Hé pourquoi, jeune homme, reprit le juge, n'avez-vous pas déclaré cela hier? je ne vous aurois pas fait maltraiter. Seigneur, ajouta-t-il en ſe tournant vers Mouzaffer, ce que dit le Hulla change la thèſe; étant fils unique d'un gros marchand, les loix ne permettent pas qu'on le force à répudier ſa femme. Bon! ſeigneur cadi, interrompit Taher, eſt-ce que vous ajoutez foi à cet impoſteur? Il ſe dit fils de Maſſaoud, pour éviter les coups de bâton & gagner du tems. Je n'y ſaurois que faire, dit le juge; ſoit qu'il mente, ſoit qu'il diſe la vérité, il m'eſt défendu de paſſer outre; tout ce que je puis ordonner de plus favorable pour vous, c'eſt d'enjoindre au Hulla de prouver ce qu'il avance. Nous n'en demandons pas davantage, dit alors Mouzaffer. Je veux bien même qu'à mes dépens on envoie un exprès à Cogende; je connois Maſſaoud pour l'avoir vu ici quelquefois, je ſais bien que c'eſt un marchand très-riche: ſi le Hulla eſt effectivement ſon fils, nous lui abandonnons Dilara. Oui, dit Taher; mais en attendant le retour du courrier, il ſeroit à propos, ce me ſemble, de faire vivre les époux ſéparément? Cela eſt contre les règles, repartit le cadi, la femme doit demeurer avec ſon mari: on ne ſauroit la lui enlever ſans commettre une violence condamnée par les loix. Envoyez donc

un homme à Cogende, qui n'eſt qu'à ſept journées d'ici. Dans quinze jours nous ſaurons ce que nous devons penſer du Hulla. S'il eſt fils de Maſſaoud, il ne répudiera pas la dame; mais je jure, par la pierre noire du ſacré temple de la Mecque, & par le ſaint boſquet de Medine, où eſt le tombeau du prophète, que s'il nous trompe, un ſupplice cruel & ignominieux punira l'impoſteur, & terminera le cours de ſa vie.

XLI. JOUR.

CETTE affaire ainſi décidée par le cadi, les parties ſe retirèrent : Mouzaffer & ſon fils firent partir pour Cogende un de leurs domeſtiques, avec ordre de s'informer parfaitement de ce qu'ils vouloient ſavoir, & de faire toute la diligence poſſible. Pour Couloufe, il alla promptement rendre compte à ſa dame de ce qui s'étoit paſſé chez le juge. Elle en eut beaucoup de joie : ah! cher époux, dit-elle, tout va bien : nous ne devons plus rien appréhender. Avant que le courier ſoit revenu de Cogende, avant même qu'il y ſoit arrivé, nous prendrons tous deux la fuite; nous ſortirons une nuit de Samarcande, nous nous rendrons à Bocara le plutôt qu'il nous ſera poſſible, & nous y vivrons de ma dot dans un

repos que nos ennemis ne pourront troubler.

Couloufe approuva la penſée de Dilara. Ils réſolurent de ſe ſauver ; mais comme ils étoient trop obſervés dans la maiſon où ils demeuroient, pour pouvoir impunément exécuter leur deſſein, ils jugèrent qu'ils devoient aller loger ailleurs ; qu'il falloit le déclarer à Mouzaffer ; & que s'il s'y oppoſoit, ils en demanderoient la permiſſion au cadi. Cela étant arrêté entr'eux, le fils d'Abdallah alla trouver ſur le champ Mouzaffer & ſon fils : il leur dit que, dès ce jour-là il vouloit changer de demeure ; qu'il prétendoit, puiſque les loix le rendoient maître de ſa femme, diſpoſer d'elle à ſon gré, & la mener où il lui plairoit. Mouzaffer & ſon fils ne manquèrent pas de s'y oppoſer. Taher ſur-tout proteſta qu'il ne conſentiroit pas que Dilara ſortît de chez lui. Couloufe de ſon côté n'en démordit point, de ſorte qu'il fallut encore avoir recours au cadi.

Ce juge, informé du ſujet qui les ramenoit devant lui, demanda au Hulla pourquoi il avoit envie de quitter la maiſon de Mouzaffer ? Monſeigneur, lui répondit le fils d'Abdallah, j'ai ouï dire ſouvent à Maſſaoud mon père, que lorſqu'on demeure avec ſes ennemis, il faut s'en ſéparer le plutôt qu'il eſt poſſible : ainſi je voudrois aller vivre ailleurs en attendant des nouvelles de Cogende. Ma femme le ſouhaite au-

tant que moi. Ah! le menteur, s'écria Taher en cet endroit. Dilara gémit, Dilara est dans les pleurs depuis que ce misérable est son mari, & il a l'impudence de dire qu'elle s'ennuie chez moi! Oui, je l'ai dit, reprit Couloufe, & je le dis encore; ma femme m'aime, & ne désire rien avec plus d'ardeur, que de s'éloigner de vous. Si cela n'est pas vrai, si elle a d'autres sentimens, je suis prêt à la répudier tout-à-l'heure. Seigneur cadi, dit alors Taher, vous l'entendez, je le prends au mot: ordonnez que Dilara vienne ici, & qu'elle s'explique là-dessus. J'y consens, dit le juge: Allez, Nayb, ajouta-t-il en se tournant vers Danischemend qui étoit présent, transportez-vous chez Mouzaffer, & dites à Dilara que je veux lui parler: amenez-la ici, dans un moment nous verrons bientôt dans quelle disposition elle est; & je déclare que si elle dément le Hulla, elle sera répudiée sur le champ.

Le Nayb s'acquitta de sa commission avec beaucoup de diligence; il amena la dame chez le juge, qui ne la vit pas si-tôt paroître, qu'il lui demanda si elle souhaitoit de sortir de chez Mouzaffer, & si elle avoit plus d'inclination pour le Hulla que pour son premier mari. Taher ne doutoit point qu'elle ne prononçât en sa faveur; & cédant à un mouvement de joie dont il ne fut pas maître, il prit la parole avant qu'elle répon-

dît : parlez, madame, dit il, vous n'avez qu'à déclarer vos véritables sentimens, & vous serez dès-aujourd'hui délivrée de ce que vous haïssez. Puisqu'on me donne cette assurance, dit la fille de Boyruc, je vais ne vous rien déguiser. Mon second mari, le fils de Massaoud, a toute ma tendresse, & je supplie très-humblement le seigneur cadi d'ordonner qu'il nous sera permis de loger ailleurs que chez Mouzaffer. Ho, ho, dit alors le juge, en s'adressant au premier mari, vous voyez que le Hulla n'a rien avancé témérairement, il étoit bien sûr de son fait. Ah! la traîtresse, s'écria Taher tout étourdi de l'aveu sincère de la dame, comment a-t-elle pu se laisser séduire depuis hier? J'en suis fâché pour l'amour de vous, reprit le cadi, car je ne puis me dispenser de leur permettre d'aller loger où il leur plaira. Vous laisserez donc triompher cet étranger, lui dit Taher, & sans savoir s'il est véritablement fils de Massaoud, vous souffrirez qu'il possède tranquillement Dilara? Non, répondit le juge, s'il n'est pas en effet ce qu'il dit; si c'est un misérable, je le ferai mourir pour nous avoir trompés. Et vous vous imaginez, répliqua le fils de Mouzaffer, que s'il a sujet de craindre le châtiment dont vous le menacez, il sera assez sot pour attendre en cette ville que nous ayons reçu des nouvelles de Cogende! Quelle erreur! per-

suadez-vous plutôt qu'il a dessein de sortir de Samarcande, & qu'il engagera peut-être la dame à le suivre ; mais que dis-je, peut-être ? leur complot est déjà fait, & ils ne veulent sans doute changer de demeure, que pour pouvoir plus aisément exécuter leur résolution. Cela n'est pas impossible, repartit le cadi ; mais j'y mettrai ordre. En quelqu'endroit de la ville qu'ils prennent un logement, je me charge de les faire observer par une garde nombreuse & vigilante qui m'en rendra bon compte.

Couloufe & Dilara eurent donc la liberté de quitter la maison de Mouzaffer. Ils en sortirent dès ce jour-là même, pour aller demeurer dans un Caravanserail. Ils achetèrent quelques esclaves pour les servir. Ils ne manquoient ni d'argent ni de quoi en faire ; car la dame avoit une dot considérable avec une assez grande quantité de pierreries. Ils ne songèrent d'abord qu'à se réjouir. Le plaisir de pouvoir sans contrainte s'abandonner à leur amour, les empêcha les premiers jours de faire les tristes réflexions que l'état où ils étoient devoit leur inspirer. Ils vivoient comme si le Cadi ne leur eût pas donné de garde, & qu'ils eussent pu facilement se sauver, ou comme si Couloufe eût été véritablement fils de Massaoud, & qu'ils eussent attendu des nouvelles agréables de Cogende.

XLII.

XLII. JOUR.

L'AVENTURE du Hulla, quelques soins qu'eussent apportés Mouzaffer & son fils pour la rendre secrète, fit tant de bruit dans Samarcande, que plusieurs honnêtes gens voulurent voir les deux personnes que l'amour avoit si fortement unies; de sorte que Couloufe & Dilara, en butte à la curiosité publique, recevoient tous les jours de nouvelles visites.

Un jour entr'autres, il entra chez eux un homme de bonne mine, qui leur dit qu'il étoit un officier du roi, qu'il avoit appris ce qui s'étoit passé chez le cadi, & qu'il venoit les assurer qu'il s'intéressoit à leur fortune; enfin, il leur offrit ses services de si bonne grâce, & il sut si bien leur persuader qu'il entroit dans leurs intérêts, qu'ils crurent ne pouvoir lui témoigner trop de reconnoissance. Ils le prièrent de manger avec eux; & pour lui marquer l'extrême considération qu'ils avoient pour lui, Dilara ôta son voile : de sorte que l'officier, étonné de la beauté de la dame, ne put s'empêcher de s'écrier : Ah ! seigneur Hulla, je ne suis plus surpris de la fermeté que vous avez fait paroître chez le juge. Ils s'assirent tous trois à une table couverte de plusieurs

mets. Il y avoit toutes sortes de pilau, du bogra où il entroit du gingembre, du poivre long, du noir & du blanc avec du beurre frais : du rischtéy poulad composé de safran, de vinaigre, de miel & de térébenthine ; & un jouschberré, c'est-à-dire, un agneau à l'étuvée, dont le dombé, ou la queue remplie d'herbes aromatiques, faisoit un plat particulier.

Les esclaves, après le repas, apportèrent du vin rouge de Chiras, du vin blanc de Kismische, & du rossoli ambré, nommé Raqui-moanber ; ensuite les parfums furent présentés à la ronde. Et alors la dame s'étant fait donner un tambour de basque, commença d'en jouer en chantant un air sur le mode Uzzal. Après cela elle demanda un luth ; elle l'accorda & en joua d'une manière qui charma l'officier du roi : puis elle prit une guittare, & chanta un air tendre sur le mode Nava, dont on se sert pour pleurer l'absence des amans.

C'étoit une chanson qu'elle avoit composée à Caracorom, après la disgrâce de Couloufe. Mais elle ne put la chanter sans retracer à l'esprit de cet amant des images qui l'attendrirent. Ce jeune homme tomba dans une profonde rêverie, & bientôt se mit à pleurer amèrement.

L'officier du roi en fut surpris, & lui demanda quel étoit le sujet de ses pleurs. Hélas, répondit

le fils d'Abdallah, de quoi vous servira d'en savoir la cause? il ne vous est pas moins inutile de l'apprendre, qu'à moi de vous le dire. Je viens de rappeler dans ma mémoire mes malheurs passés, & je ne puis songer à ceux qui me menacent, sans être pénétré de la plus vive douleur. Cette réponse ne satisfit point l'officier du roi : Jeune étranger, dit-il, au nom de dieu, racontez-moi vos aventures. Ce n'est point par curiosité que je veux les entendre; je me sens disposé à vous servir, & peut-être ne vous repentirez-vous point de m'avoir fait cette confidence. Dites-moi qui vous êtes, je vois bien que vous ne manquez pas de naissance : parlez, & ne me déguisez rien. Seigneur, reprit Couloufe, mon histoire est un peu longue, & pourra vous ennuyer : Non, non, dit l'officier; je vous prie même de n'en supprimer aucune circonstance. Alors le fils d'Abdallah commença le récit de ses aventures : il raconta tout sans déguisement. Il avoua qu'il n'étoit point fils de Massaoud, & qu'il avoit eu recours à l'imposture pour s'assurer la possession de Dilara; mais, ajouta-t-il, mon mensonge n'a pas eu tout l'effet que j'en attendois : on n'a pas voulu me croire sur ma parole; on a envoyé à Cogende un courrier qui sera de retour dans trois jours : Ainsi le cadi, qui nous fait gar-

der à vue, découvrira bientôt ma fourberie, & m'en punira par une mort infâme. Cette mort pourtant n'est pas ce qui m'afflige; c'est l'approche du funeste moment qui doit pour jamais me séparer de l'objet que j'aime : cette seule pensée fait toute ma peine.

Pendant qu'il tenoit ce discours, qu'il entremêloit de soupirs & de larmes, la dame de son côté fondoit en pleurs, & faisoit assez connoître par la douleur dont elle paroissoit saisie, qu'elle étoit dans les mêmes sentimens que Couloufe. L'officier du roi ne vit pas ce spectacle sans compassion : tendres époux, dit-il, je suis touché de votre affliction. Je voudrois pouvoir vous rendre service, & vous empêcher tous deux de boire la coupe empoisonnée du malheur de la séparation. Plût à dieu, jeune homme, que je pusse vous soustraire au danger que vous courez! mais cela me paroît bien difficile! Le cadi est un juge vigilant & inflexible. On ne sauroit surprendre sa vigilance, & il ne vous pardonnera point de l'avoir trompé. Tout ce que j'ai à vous conseiller, c'est de mettre votre confiance en dieu, qui sait ouvrir les portes les mieux fermées, & lever les plus insurmontables difficultés. Implorez son secours par de ferventes prières, & ne désespérez pas de sortir heureusement de cette affaire, bien

que vous n'y voyez nulle apparence. A ces mots, l'officier prit congé de Couloufe & de la dame, & se retira.

Il faut avouer, dit alors la fille de Boyruc, qu'il y a dans le monde une espèce de gens assez particulière. Ils viennent vous offrir leurs services : si vous leur paroissez affligé, ils vous pressent de leur raconter vos peines, en vous promettant de les soulager ; & lorsque par leurs complimens importuns, ils vous ont contraint de satisfaire leur curiosité, toute la consolation qu'ils vous donnent, c'est de vous exhorter à prendre patience. Qui n'eût pas cru, en voyant cet homme-ci entrer avec tant de chaleur dans nos intérêts, qu'il avoit dessein de nous être utile, & de faire au moins tous ses efforts pour nous servir ? Cependant, après avoir écouté le récit de nos aventures, il nous quitte, & nous abandonne à la providence. Madame, dit le fils d'Abdallah, que voulez-vous qu'il fasse pour nous ? rendons-lui plus de justice ; il a trop l'air d'un honnête homme, pour pouvoir être soupçonné de ne m'avoir arraché que par curiosité la confidence de mes malheurs. Non, non, il étoit disposé à nous faire plaisir ; je m'en fie à la pitié généreuse qu'il nous a marquée, & qui a paru jusque dans son silence ; mais quand il a vu le mal sans remède, pouvoit-il nous dire autre chose que ce qu'il nous a

dit ? & de qui pouvons-nous en effet recevoir du secours ? Le ciel seul est capable de me délivrer du péril où je suis.

XLIII. JOUR.

CES malheureux époux s'attendrirent l'un & l'autre, en se rappelant toute l'horreur de leur destinée, & passèrent les deux jours suivans à gémir & à se lamenter. Ils songèrent pourtant aux moyens de se sauver ; ils tentèrent la fidélité de leurs gardes ; mais ils les trouvèrent incorruptibles. Ainsi, le quinzième jour arriva, jour auquel devoit revenir le courrier de Cogende, & qu'ils craignoient autant tous deux, qu'il étoit ardemment souhaité du fils de Mouzaffer.

Dès que les premiers rayons de ce jour terrible vinrent éclairer l'appartement de Couloufe, ce jeune homme, croyant voir la lumière pour la dernière fois, se leva pour aller à la mort. Il regarda sa femme avec des yeux où étoient peints la douleur & le désespoir, & lui dit d'une voix presque éteinte : Adieu, je vais remplir mon destin, & porter ma tête au cadi : pour vous, belle Dilara, vivez, & souvenez-vous quelquefois d'un homme qui vous a si tendrement aimée. Ah ! Couloufe, répondit la dame en fondant en pleurs,

vous allez mourir, & vous m'exhortez à vivre! penſez-vous que la vie puiſſe avoir des charmes pour moi? cruel! tu veux donc que je traîne des jours languiſſans & déplorables? Non, non, je veux t'accompagner, & deſcendre avec toi dans le tombeau. Taher, l'odieux Taher, verra périr ce qu'il aime avec ce qu'il hait; il n'aura pas lieu de ſe réjouir de ton trépas. Hé! pourquoi faut-il que tu meures? c'eſt ſur moi ſeule que doit tomber le châtiment; c'eſt ta femme qui t'a rendu parjure, & qui t'a ſuggéré le menſonge qu'on veut que ta mort expie; c'eſt donc à moi de ſervir de victime: il eſt juſte du moins que je ſois auſſi punie. Allons, marchons au lieu où ton ſupplice s'apprête; je veux faire connoître à tout le monde que j'aime mieux périr avec toi que de te ſurvivre.

Le fils d'Abdallah combattit le deſſein de la dame, il la conjura de ne lui pas donner une ſi funeſte marque de ſa tendreſſe; & Dilara, de ſon côté, s'obſtinant à vouloir mourir avec lui, le prioit de ne pas s'oppoſer à ſa réſolution. Pendant qu'ils ne pouvoient s'accorder là-deſſus, ils entendirent un grand bruit à la porte de la rue, & bientôt ils virent entrer dans la cour le cadi, ſuivi de pluſieurs perſonnes, parmi leſquelles étoient Mouzaffer & ſon fils. A cette vue la fille de Boyruc s'évanouit, & pendant qu'elle étoit entre les bras

de quelques eſclaves qui s'empreſſoient de la ſecourir, Couloufe profita de ce moment, & courut au-devant du cadi. Mais ce juge, bien loin de le venir chercher pour le conduire à la mort, lui fit la révérence, & lui dit d'un air riant : Seigneur, le courrier qu'on avoit envoyé à Cogende eſt arrivé, accompagné d'un domeſtique de Maſſaoud votre père, qui vous envoie quarante chameaux chargés d'étoffes, de linge fin, & d'autres marchandiſes. Nous ne doutons plus que vous ne ſoyiez fils de ce riche marchand, & nous vous prions d'oublier le mauvais traitement que nous vous avons fait.

Après que le juge eut tenu ce diſcours, qui cauſa un extrême étonnement à Couloufe, Mouzaffer & ſon fils témoignèrent à ce Hulla qu'ils étoient fâchés des coups de bâton qu'il avoit reçus. Je renonce, lui dit Taher, aux prétentions que j'avois ſur Dilara. Je conviens qu'elle eſt à vous, & je vous l'abandonne, à condition que s'il vous prend fantaiſie de la répudier bientôt, & de la vouloir reprendre, vous me choiſirez auſſi pour Hulla. Couloufe ne ſavoit que penſer de tout ce qu'il entendoit, il crut que Taher & le cadi le railloient, & qu'ils alloient lui parler d'un autre ton, lorſqu'une manière d'eſclave qui arriva, lui baiſa la main, & dit en lui préſentant une lettre :

Seigneur, votre père & votre mère se portent bien, ils souhaitent passionnément de vous revoir; leurs yeux & leurs oreilles sont sur le chemin.

Couloufe rougit à ces paroles; & ne sachant ce qu'il devoit répondre, il prit la lettre, l'ouvrit, & y trouva ces mots :

Louanges à dieu seul, & ses bénédictions soient répandues sur son grand prophète, sur sa famille, & ses amis. Mon cher fils, depuis que tu n'es plus devant mes yeux, je n'ai point de repos, je suis sur les épines de l'inquiétude; le poison de ton absence s'est emparé de mon cœur, & consume peu à peu ma vie. J'ai appris par le courrier que m'a envoyé le seigneur Mouzaffer, l'aventure qui t'est arrivée. Aussi-tôt j'ai fait charger quarante chameaux noirs, à yeux ronds, de plusieurs sortes de marchandises que je t'envoie à Samarcande, sous la conduite de Gioher, capitaine de mes charrois. Mande-moi au plutôt l'état où tu es, afin que notre cœur se console, & reprenne la joie & le salut.

MASSAOUD.

A peine le fils d'Abdallah eut-il lu cette lettre, qu'il vit entrer dans sa cour les quarante chameaux qui venoient de Cogende. Alors le capitaine Gioher lui dit : Monseigneur & mon maître, ayez, s'il vous plaît, la bonté d'ordonner

qu'on décharge les chameaux, & qu'on mette les ballots dans quelque grande salle. Que diable signifie tout ceci, dit Couloufe en lui-même! J'ai bien vu arriver des aventures surprenantes; mais, par Ali, celle-ci les surpasse toutes. Ce capitaine Gioher m'a abordé, comme s'il me connoissoit parfaitement; le cadi & Mouzaffer semblent donner dans ces apparences; hé bien, quoique tout cela passe ma pénétration, ne laissons pas d'en profiter; la fortune sans doute veut me sauver par un de ses coups capricieux, ou le ciel a voulu faire un miracle en ma faveur.

XLIV. JOUR.

QUELQUE étonné que fût Couloufe de ce merveilleux événement, il eut la force de cacher sa surprise, il fit mettre les ballots dans une salle, & ordonna qu'on eût soin des chameaux; il eut même l'assurance de faire des questions au chamelier : Gioher, lui dit-il, apprends-moi des nouvelles de toute ma famille; n'ai-je pas quelque cousin ou quelque cousine malade à Cogende? Non, seigneur, répondit Gioher, tous vos parens, grâces à dieu, sont en parfaite santé, à la réserve de votre père, qui compte les momens de votre absence, & qui m'a chargé de vous dire

qu'il souhaiteroit fort que vous vous en retournassiez promptement à Cogende avec la dame que vous avez épousée.

Pendant que le conducteur des chameaux parloit ainsi, le Cadi, Taher & son père prirent congé du fils d'Abdallah, & s'en retournèrent chez eux, persuadés qu'il étoit effectivement fils de Massaoud : mais avant que de s'en aller, le juge congédia la garde qu'il avoit donnée aux nouveaux époux. Après qu'ils se furent tous retirés, Coulouse retourna dans l'appartement où il avoit laissé Dilara. Cette dame, par les soins de ses esclaves, étoit revenue de son évanouissement. Il lui conta ce qui venoit de se passer, & lui montra la lettre de Massaoud. Elle n'en eut pas achevé la lecture, qu'elle s'écria : juste ciel ! c'est à vous qu'il faut rendre grâces de ce prodige étonnant ; vous avez eu pitié de deux amans fidelles dont vous avez formé les nœuds. Madame, lui dit le fils d'Abdallah, il n'est pas encore temps de nous livrer à la joie ; nos peines ne sont pas finies ; que dis-je, finies ? je suis plus que jamais dans le péril ; vous m'avez fait prendre le nom d'un homme qui est sans doute à Samarcande ; le fils de Massaoud doit être en cette ville, son père lui écrit, & lui envoie quarante chameaux chargés de marchandises, sous la conduite de Gioher ; ce Gioher, qui n'a jamais vu apparemment le fils

de son maître, aura suivi le courrier de Mouzaffer : il est aisé de comprendre le reste. Cette erreur, je l'avoue, nous seroit favorable, si elle pouvoit durer long-tems ; rien ne nous empêcheroit de prendre la fuite, parce que désormais nous ne serons plus observés ; mais la nouvelle de l'arrivée des chameaux s'est peut-être déjà répandue dans Samarcande ; le véritable fils de Massaoud l'apprendra, & ira trouver le cadi, qu'il désabusera : que sais-je, si dans un moment ce juge ne reviendra pas me chercher pour me traîner au supplice ?

C'est ainsi que raisonnoit Couloufe, qui flottant entre la crainte & l'espérance, se trouvoit plus à plaindre que s'il n'eût eu rien à espérer ; il croyoit voir sans cesse Taher & le cadi revenir détrompés & furieux ; chaque moment augmentoit son inquiétude. Tandis qu'il étoit dans cette agitation, l'officier du roi, ce même homme qui étoit venu chez lui deux jours auparavant, arriva. Seigneur Hulla, dit-il en entrant, j'ai appris que vos malheurs sont finis, & qu'enfin le ciel a jeté sur vous un regard favorable ; je viens vous en témoigner ma joie, & vous faire un reproche en même-tems ; vous n'êtes pas sincère : pourquoi m'avez-vous dit que vous n'étiez pas fils de Massaoud ? pourquoi m'avez-vous trompé ? Mon cher seigneur, répondit le fils d'Abdallah, je

vous ai dit la vérité; je ne suis point de Cogende, je suis de Damas, comme je vous l'ai déjà dit. Il y a long-tems que mon père est mort, & que j'ai consumé tout le bien qu'il m'a laissé. Cependant, reprit l'officier, on dit qu'il vous est arrivé quarante chameaux chargés de diverses sortes d'étoffes, & que Massaoud vous écrit, comme si vous êtiez son propre fils. Il est vrai, repartit Coulouse, que j'ai reçu sa lettre & ses marchandises, mais je ne suis pas pour cela son fils. L'officier demanda de quelle manière s'étoit passé la chose, & quand le Hulla eut fait ce détail, il lui dit : Je crois, comme vous, que c'est une mépriſe, & que le fils de Massaoud est à Samarcande; ainsi je suis d'avis que vous vous sauviez tous deux cette nuit. C'est notre dessein, répondit Coulouse; pourvu que le cadi demeure jusqu'à demain dans l'erreur où il est, nous n'en demandons pas davantage. Vous ne devez point avoir d'inquiétude là-dessus, répliqua l'officier; il faut espérer que tout ira bien. Le ciel, sans doute, ne veut pas que vous périssiez, puisque par une aventure qui tient du miracle, il vous a dérobé au supplice qu'on vous préparoit. A ces paroles, il en ajouta d'autres encore pour dissiper la crainte dont les deux époux paroissoient agités, ensuite il leur dit adieu, en leur souhaitant toutes sortes de prospérités.

Quand Couloufe & Dilara furent ſeuls, ils commencèrent à s'entretenir de leur fuite, & à s'y préparer. Ils attendoient la nuit avec beaucoup d'impatience; mais avant qu'elle arrivât, ils entendirent un grand bruit, & virent tout-à-coup paroître dans la cour du Caravanſerail pluſieurs gardes à cheval. A cette vue, les deux époux furent ſaiſis d'effroi, & crurent que c'étoit le cadi qui venoit chercher le fils d'Abdallah pour le faire mourir. Ils perdirent pourtant bientôt cette frayeur : c'étoient des gardes du roi. Le capitaine qui les conduiſoit deſcendit de cheval; &, chargé d'un paquet, entra dans la chambre où étoit Couloufe avec ſa femme. Il les ſalua l'un & l'autre d'un air reſpectueux; & s'adreſſant au mari : Seigneur, lui dit-il, je viens ici de la part du grand Usbec-Kan; il veut voir le fils de Maſſaoud; il a ſu votre aventure, il ſouhaite que vous la lui racontiez vous-même, & il vous envoie cette (*a*) robe d'honneur pour vous mettre en état de paroître devant lui. Le fils d'Abdallah ſe ſeroit fort bien paſſé d'aller ſatisfaire la curioſité du roi : cependant il fallut obéir. Il ſe revêtit de la robe d'honneur, & ſortit avec le capitaine des gardes, qui lui montrant dans la cour une mule qui avoit une ſelle & une bride d'or, enrichies de pierreries, & dont un page, magnifiquement vêtu, tenoit

(*a*) Caftan.

l'étrier, lui dit : montez sur cette mule royale, & je vais vous conduire au palais. Couloufe s'approcha de la mule, le page baisa l'étrier, & le lui présenta; en même-tems le Hulla y mit le pied, sauta légérement en selle, & se rendit au palais avec les gardes.

XLV. JOUR.

DÈs qu'il fut arrivé au palais, les officiers du roi vinrent le recevoir, & le conduisirent jusqu'à la porte de la salle, où ce prince avoit coutume de donner audience aux ambassadeurs. Là, le grand visir le prit par la main, & l'introduisit dans la salle, où le roi, revêtu d'habits couverts de diamans, de rubis & d'émeraudes, étoit assis sur un trône d'ivoire autour duquel étoient debout tous les grands seigneurs de Tartarie. Couloufe fut ébloui de l'éclat qui environnoit Usbec-Kan; & au-lieu d'élever ses regards jusqu'à ce prince, il baissa les yeux, & alla se prosterner au pied du trône.

Le roi le voyant dans cet état, lui dit : fils de Massaoud, on m'a dit qu'il t'est arrivé des aventures assez singulières; je souhaite que tu me les raconte, & que tu me parle sans déguisement. Couloufe, frappé du son de la voix qui lui

adreſſoit ces paroles, leva les yeux, & reconnoiſſant dans le roi le même homme qui l'étoit venu voir, qu'il avoit pris pour un officier d'Usbec-Kan, & à qui il avoit confié tous ſes ſecrets, il ſe jeta la face contre terre, & ſe mit à pleurer. Le viſir le releva, & lui dit: ne craignez rien, jeune homme, approchez-vous du roi, & baiſez le bas de ſa robe. Le fils d'Abdallah tremblant, éperdu, s'avança juſqu'aux pieds du roi; & après lui avoir baiſé la robe, recula quelques pas, & ſe tint debout, la tête baiſſée ſur ſa poitrine. Mais Usbec-Kan ne le laiſſa pas long-tems dans cette ſituation; ce prince deſcendit de ſon trône, le prit par la main, & le mena dans ſon cabinet, où il lui dit: Couloufe, ayez déſormais l'eſprit en repos, & n'appréhendez plus la fortune. Vous n'éprouverez plus ſes rigueurs; vous ne ſerez point ſéparé de Dilara: vous vivrez avec elle dans ma cour, & vous tiendrez auprès de moi la place que vous occupiez à Caracorom auprès du roi Mirgehan. Quand, ſur le rapport qu'on m'avoit fait de votre fidélité pour votre femme, je vous allai voir par curioſité, vous me plûtes; & la confiance que vous eûtes en moi, acheva de me déterminer à vous ſauver la vie, & à vous laiſſer uni pour jamais avec l'objet que vous aimez: ce que j'ai voulu faire de la manière que vous l'avez vu. Les quarante chameaux que

vous

vous avez chez vous, ont été tirés de mes écuries : j'ai fait acheter les étoffes qu'ils portoient, & ce Gioher qui les conduisoit, est un eunuque qui sort rarement du sérail : j'ai fait écrire par mon debirkhasse (*a*) la lettre que vous avez reçue; & de peur que le courrier de Mouzaffer ne la vînt démentir, j'envoyai hier au-devant de lui sur le chemin de Cogende un de mes officiers, qui lui ordonna de ma part de faire à son maître un rapport tel que je le souhaitois : c'est un plaisir que je voulois me donner, & je l'ai eu tout entier.

Aussi-tôt que le roi eut achevé de parler, Couloufe se prosterna aux pieds de ce prince, le remercia de ses bontés, & promit d'en avoir toute sa vie une vive reconnoissance. Dès ce jour-là même, ce jeune homme amena au palais Dilara. Usbec-Kan leur donna un magnifique appartement, avec une pension considérable, & fit écrire l'histoire de leurs amours, par le meilleur écrivain de Samarcande.

La nourrice de Farukhnaz, après avoir ainsi conté l'histoire de Couloufe, se tut pour entendre ce qu'en diroit sa maîtresse, qui, toujours prévenue contre les hommes, ne fut pas encore du sentiment de ses femmes, qui soutenoient

(*a*) Secrétaire du Cabinet.

toutes que le fils d'Abdallah avoit été un parfait amant. Non, non, dit la princesse, lorsqu'on le bannit de la cour du roi des Keraïtes, il sortit de Caracorom, sans dire adieu à Dilara, sans chercher même à lui parler : j'avoue que le roi lui ordonnoit de sortir de la ville très-brusquement; mais l'amour est ingénieux, & il lui auroit fourni les moyens d'entretenir la fille de Boyruc, s'il en eût été fort épris : encore n'est-ce pas le seul reproche que j'aie à lui faire. Quelques jours après son arrivée à Samarcande, pour peu qu'il eût été occupé de sa dame, il ne se seroit pas offert de bon cœur à servir de hulla. D'ailleurs, bien qu'il eût reconnu sa maîtresse, ne vouloit-il pas la répudier ? n'étoit-il pas prêt à garder son serment ? & ne l'auroit-il pas fait, si, pour l'en détourner, elle n'eût pas elle-même employé jusqu'à ses larmes ? Un amant bien enflammé n'est pas si scrupuleux. Madame, dit Sutlumemé, il est vrai que le premier mouvement de Couloufe fut pour l'honneur, & c'est ce que je ne puis lui reprocher ; j'admire au contraire un jeune homme qui fait paroître de l'horreur pour le parjure, au milieu même de ses plaisirs : je crois qu'un amant de ce caractère est plus estimable qu'un autre, & qu'on peut faire fond sur ses sermens ; mais, madame, ajouta-t-elle, puisque vous êtes si délicate, il faut

que je vous conte une autre histoire, qui pourra mettre votre délicatesse en défaut, & que vous trouverez peut-être plus intéressante que celles de Couloufe & d'Aboulcasem. A ces paroles de la nourrice, toutes les femmes de la princesse poussèrent des cris de joie, & parurent fort curieuses d'entendre cette nouvelle histoire. Sutlumemé la commença dans ces termes, aussi-tôt que Farrukhnaz lui en eût accordé la permission.

HISTOIRE

DU PRINCE CALAF, & de la Princesse de la Chine.

APRÈS avoir entendu l'histoire de Couloufe, vous allez entendre celle du prince Calaf, fils d'un ancien kan des Tartares Nogaïs. L'histoire de son siècle en fait une glorieuse mention; elle dit qu'il surpassoit tous les princes de son tems en bonne mine, en esprit & en valeur; qu'il étoit aussi savant que les plus grands docteurs; qu'il perçoit le sens mystique des commentaires de l'Alcoran, & savoit par cœur les sentences de Mahomet; enfin, elle l'appelle le héros de l'Asie, & le phénix de l'Orient.

En effet, ce prince, dès l'âge de dix-huit ans;

n'avoit peut-être pas son semblable dans le monde ; il étoit l'ame des conseils de Timurtasch son père. S'il ouvroit un avis, les ministres les plus consommés l'approuvoient, & ne pouvoient assez admirer sa prudence & sa sagesse. Outre cela, s'il s'agissoit de faire la guerre, on le voyoit à la tête des troupes de l'état, aller chercher l'ennemi, le combattre & le vaincre. Il avoit déjà remporté plusieurs victoires, & les Nogaïs s'étoient rendus si redoutables par leurs heureux succès, que les nations voisines n'osoient se brouiller avec eux. Les affaires du kan son père étoient dans cette disposition, lorsqu'il vint à sa cour un ambassadeur du Sultan de Carizme, qui dans l'audience qu'on lui donna, déclara que son maître prétendoit qu'à l'avenir les Tartares Nogaïs lui payassent un tribut tous les ans, autrement qu'il viendroit en personne les y forcer avec deux cens mille hommes, & ôter la couronne & la vie à leur souverain, pour le punir de ne s'être pas soumis de bonne grâce. Le kan, là-dessus, assembla son conseil. On mit en délibération si l'on payeroit le tribut, plutôt que d'en venir aux mains avec un si puissant ennemi, ou si l'on mépriseroit ses menaces. Calaf, & la plupart de ceux qui assistoient au conseil, furent de ce dernier avis, de sorte qu'on renvoya l'ambassadeur avec un refus.

Après cela, on envoya des députés chez les peuples voisins, pour leur représenter l'intérêt qu'ils avoient de s'unir avec le kan contre le sultan de Carizme, dont l'ambition étoit excessive, & qui ne manqueroit pas d'exiger aussi d'eux le même tribut, s'il y pouvoit contraindre les Nogaïs. Les députés réussirent dans leurs négociations; les nations voisines, & entr'autres les Circassiens, promirent de se joindre au kan, & de lui fournir cinquante mille hommes. Sur cette promesse, outre l'armée que ce prince avoit ordinairement sur pied, il leva de nouvelles troupes.

Pendant que ces préparatifs se faisoient chez les Nogaïs, le sultan de Carizme, de son côté, assembla deux cens mille combattans, & passa le Jaxartes (*a*) à Cogende. Il traversa les pays d'Ilac & de Saganac, où il trouva des vivres en abondance; & il s'avança jusqu'à Jund, avant que l'armée du kan, commandée par le prince Calaf, pût se mettre en campagne, parce que les Circassiens, & les autres troupes auxiliaires, n'avoient pu joindre plutôt. D'abord que Calaf eut reçu tous les secours qu'il attendoit, il marcha droit à Jund; mais à peine eut-il passé Jengikunt, que ses courreurs lui rapportèrent que les enne-

(*a*) Fleuve, autrement nommé le Sihon.

mis paroissoient, & venoient à lui en bataille. Aussi-tôt le jeune prince fit faire alte, & disposa ses troupes à combattre.

XLVI. JOUR.

LEs deux armées étoient à peu près égales en nombre, & les peuples qui les composoient n'étoient pas moins belliqueux les uns que les autres; aussi le combat qui se donna fut-il sanglant & opiniâtre. Il commença le matin, & dura jusqu'à la nuit. Des deux côtés les officiers & les soldats s'acquittèrent bien de leur devoir. Le sultan fit pendant l'action tout ce que pouvoit faire un guerrier consommé dans le métier des armes, & le prince Calaf, plus qu'on ne devoit attendre d'un si jeune général. Tantôt les tartares Nogaïs avoient l'avantage, & tantôt ils étoient obligés de céder aux efforts des Carizmiens. De manière que les deux partis, successivement vainqueurs & vaincus, sonnèrent la retraite à l'entrée de la nuit, résolus de recommencer le combat le lendemain. Mais le commandant des Circassiens alla secrètement trouver le sultan, & lui promit d'abandonner les Nogaïs, pourvu que par un traité, qu'il jureroit d'observer religieusement, il s'engageât à ne jamais exiger de tribut des peuples

de Circaſſie, ſous quelque prétexte que ce fût. Le ſultan y conſentit; le traité fut fait; le commandant regagna ſon quartier; & le jour ſuivant, lorſqu'il fallut retourner à la charge, on vit tout-à-coup les Circaſſiens ſe détacher de leurs alliés, & reprendre le chemin de leur pays.

Cette trahiſon cauſa beaucoup de chagrin au prince Calaf, qui ſe voyant alors beaucoup plus foible que le ſultan, auroit fort ſouhaité d'éviter le combat; mais il n'y eut pas moyen. Les Carizmiens attaquèrent bruſquement; & profitant du terrain qui leur permettoit de s'étendre, ils enveloppèrent de toutes parts les Nogaïs. Ceux-ci cependant, quoiqu'abandonnés de leurs meilleures troupes auxiliaires, & environnés d'ennemis, ne perdirent pas courage. Animés par l'exemple de leur prince, ils ſe ſerrèrent, & ſoutinrent long-tems les plus vives charges du ſultan; ils furent toutefois enfoncés; & alors Calaf déſeſpérant de remporter la victoire, ne ſongea plus qu'à échapper à ſon ennemi. Il choiſit quelques eſcadrons, & ſe mettant à leur tête, il ſe fit jour au travers des Carizmiens. Le ſultan, averti de ſa retraite, détacha ſix mille chevaux pour le pourſuivre; mais il trompa leur pourſuite en prenant des chemins qui ne leur étoient pas connus; & enfin, il arriva peu de jours après la bataille à la cour de ſon père, où il répandit la triſteſſe &

la terreur, en apprenant le malheur qui lui étoit arrivé.

Si cette nouvelle affligea Timurtasch, celle qu'on reçut bientôt après, acheva de le mettre au désespoir. Un officier échappé du combat, vint dire que le sultan de Carizme avoit fait passer sous le sabre presque tous les Nogaïs, & qu'il s'avançoit à grandes journées, dans la résolution de faire mourir toute la famille du kan, & de soumettre la nation à son obéissance. Le kan se repentit alors d'avoir refusé de payer le tribut; mais, comme dit le proverbe Arabe: *A quoi sert le repentir après la ruine de la ville de Basra.* Comme le tems pressoit, & qu'il falloit se sauver, de peur de tomber au pouvoir du sultan, le kan, la princesse Elmaze (*a*) sa femme, & Calaf se chargèrent de tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans leur trésor, & sortirent d'Astracan, leur ville capitale, accompagnés de plusieurs officiers du palais qui ne voulurent point les abandonner, & des troupes qui s'étoient fait jour avec le jeune prince au travers des ennemis.

Ils prirent la route de la grande Bulgarie; leur dessein étoit d'aller mendier un asyle chez quelque prince souverain. Il y avoit plusieurs jours

(*a*) Elmaze signifie Diamant.

qu'ils étoient en marche, & ils avoient déjà gagné le mont Caucase, lorsque quatre mille brigands, habitans de cette montagne, vinrent tout-à-coup fondre sur eux. Bien que Calaf eût à peine quatre cents hommes, il ne laissa pas de soutenir l'impétuosité des brigands; il en tua même une grande partie; mais il perdit toutes ses troupes, & demeura enfin au pouvoir de ces bandits, dont les uns se saisirent des richesses qu'ils trouvèrent, pendant que les autres ôtoient la vie à toutes les personnes qui suivoient le kan. Ils n'épargnèrent que ce prince, sa femme & son fils, encore les laissèrent-ils presque nuds au milieu de la montagne.

On ne peut exprimer quelle fut la douleur de Timurtasch, lorsqu'il se vit réduit à cette extrémité. Il envioit le sort de ceux qui venoient de périr à ses yeux; & se livrant à son désespoir, il vouloit se donner la mort. La princesse de son côté fondoit en pleurs, & faisoit retentir l'air de plaintes & de gémissemens. Calaf seul avoit la force de soutenir le poids d'une si mauvaise fortune; pénétré des maximes de l'Alcoran, & des sentences de Mahomet sur la prédestination, il avoit une fermeté d'ame inébranlable. L'extrême affliction que le kan & sa femme faisoient éclater, étoit sa plus grande peine. O mon père! ô ma mère! leur disoit-il, ne succombez point à

vos malheurs, songez que c'est dieu qui veut que vous soyez si misérables. Soumettons-nous sans murmure à ses ordres absolus. Sommes-nous les premiers princes que la verge de sa justice ait frappés? Combien de souverains avant nous ont été chassés de leurs états; & après avoir mené une vie errante, & passé même pour les plus vils mortels dans des terres étrangères, sont remontés sur leurs trônes? Si dieu a le pouvoir d'ôter les couronnes, il peut aussi les rendre. Espérons donc qu'il sera touché de notre misère, & qu'il fera succéder la prospérité à la déplorable situation où nous sommes.

Il ajouta plusieurs autres paroles consolantes; & à mesure qu'il parloit, son père & sa mère, attentifs à ses discours, sentoient une secrète consolation. Ils se laissèrent enfin persuader. Je le veux, mon fils, dit le kan, abandonnons-nous à la providence; & puisque les maux qui nous environnent sont tracés sur la table fatale (*a*), souffrons-les donc sans nous plaindre. A ces mots, ce prince, sa femme & son fils, résolus d'avoir de la fermeté dans leur malheur, continuèrent leur chemin à pied; car les voleurs leur avoient ôté leurs chevaux. Ils marchèrent assez long-tems, & vécurent des fruits qu'ils trouvèrent dans les

(*a*) Voyez page 199.

vallées ; mais ils s'engagèrent dans un désert où la terre ne produisant rien dont ils pussent subsister, leur courage s'abattit. Le kan, déjà dans un âge avancé, commençoit à sentir que les forces lui manquoient ; & la princesse, fatiguée du chemin qu'elle avoit fait, pouvoit à peine se soutenir ; si bien que Calaf, quoiqu'il fût lui-même assez las, les portoit sur ses épaules l'un après l'autre pour les soulager. Enfin, accablés tous trois de faim, de soif & de lassitude, ils arrivèrent à un endroit rempli de précipices affreux. C'étoit une colline très-élevée & entrecoupée de creux épouvantables, entre lesquels il paroissoit fort dangereux de passer, & l'on ne voyoit pas d'autre chemin pour entrer dans une vaste plaine qui étoit au-delà, parce que des deux côtés de la colline, le pays paroissoit si embarrassé de ronces & d'épines, qu'on ne pouvoit s'y faire un passage. Quand la princesse apperçut les abîmes, elle en fut si effrayée, qu'elle poussa un grand cri, & le kan perdit enfin patience. Il entre en fureur : C'en est fait, dit-il au prince son fils, je cède à mon mauvais destin, je succombe à tant de peines, je vais me précipiter moi-même dans un de ces gouffres profonds que le ciel sans doute m'a réservé pour tombeau ; je veux m'affranchir de la tyrannie de mon infortune ; j'aime mieux la mort qu'une vie si pénible.

XLVII. JOUR.

LE kan se laissant entraîner au mouvement furieux qui l'agitoit, alloit se jeter dans un précipice, lorsque le prince Calaf le prit entre ses bras & le retint. Ah! mon père, lui dit-il, que voulez-vous faire? à quel transport vous abandonnez-vous? est-ce ainsi que vous témoignez la soumission que vous devez aux ordres du ciel? Rentrez en vous-même; au lieu de marquer une impatience rebelle à ses volontés, tâchons de mériter par notre constance, qu'il nous regarde d'un œil plus favorable. Nous sommes, je l'avoue, dans un état très-fâcheux, & nous ne saurions sans péril marcher parmi ces abîmes; mais il y a peut-être quelque chemin pour entrer dans la plaine: permettez-moi de le chercher. Vous, cependant, seigneur, calmez la violence de vos mouvemens, & demeurez ici avec la princesse; je serai bientôt de retour. Allez, mon fils, répondit le kan, nous vous attendrons, ne craignez point mon désespoir, j'en serai maître jusqu'à ce que vous soyez revenu.

Le jeune prince parcourut toute la colline sans pouvoir découvrir aucun chemin. Il en fut fort affligé; il se prosterna, gémit & implora le se-

cours du ciel. Il se leva ensuite, & cherchant de nouveau quelque sentier qui conduisît à la plaine ; enfin, il en trouva un : il le suivit en rendant grâces à dieu de ce bonheur ; il s'avança jusqu'au pied d'un arbre qui étoit à l'entrée de la plaine, & qui couvroit de son ombre une fontaine d'une eau pure & transparente. Il apperçut aussi d'autres arbres chargés de fruits d'une grosseur surprenante. Charmé de cette découverte, il courut en donner avis à son père & à sa mère, qui reçurent cette nouvelle avec d'autant plus de joie, qu'ils jugèrent par là que le ciel commençoit d'avoir pitié de leur misère. Calaf les conduisit à la fontaine, où ils se lavèrent tous trois le visage & les mains, & soulagèrent l'ardente soif qui les dévoroit. Ensuite ils mangèrent des fruits que le jeune prince alla cueillir, & qui, dans le pressant besoin qu'ils avoient de nourriture, leur parurent excellens. Seigneur, disoit Calaf à son père, vous voyez l'injustice de vos murmures, vous vous imaginiez que le ciel nous avoit abandonnés. J'ai imploré son secours, & il nous a secourus ; il n'est point sourd à la voix des malheureux qui ont une entière confiance en lui.

Ils demeurèrent près de la fontaine deux ou trois jours à se reposer, & à réparer leurs forces épuisées. Après cela ils se chargèrent de fruits,

& s'avancèrent dans la plaine, espérant qu'elle les conduiroit à quelque lieu habité. Ils ne se flattèrent pas d'une fausse espérance ; ils apperçurent bientôt au-devant d'eux une ville qui leur parut grande & superbement bâtie : ils y allèrent, & quand ils furent arrivés aux portes, ils s'arrêtèrent pour attendre la nuit, ne voulant point entrer dans la ville pendant le jour, couverts de sueur & de poussière, & presque nuds. Ils s'assirent sous un arbre qui faisoit beaucoup d'ombre, & s'étendirent sur l'herbe. Il y avoit déjà quelque tems qu'ils se reposoient en cet endroit, lorsqu'un vieillard, sorti de la ville, vint sous le même arbre prendre le frais, & s'assit auprès d'eux, après leur avoir fait une profonde révérence. Ils se mirent à leur séant pour le saluer à leur tour, & ensuite ils lui demandèrent comment se nommoit cette ville ? Elle s'appelle Jaïc, répondit le vieillard, c'est la capitale du pays où le fleuve Jaïc a sa source : le roi Ilenge-Kan y fait son séjour : il faut que vous soyez bien étrangers, puisque vous me faites cette question. Oui, dit le kan, nous sommes d'un pays assez éloigné d'ici. Nous avons pris naissance dans le royaume de Carizme, & nous demeurons sur les bords de la mer Caspienne : nous nous mêlons du négoce. Nous allions avec plusieurs autres marchands dans le Capchac ; une

groſſe troupe de voleurs eſt venue attaquer notre caravane, & l'a pillée. Ils nous ont laiſſé la vie, mais ils nous ont mis dans l'état où vous nous voyez. Nous avons traverſé le mont Caucaſe, & nous ſommes venus juſqu'ici ſans ſavoir où nous portions nos pas.

Le vieillard, qui étoit un homme fort compatiſſant aux peines de ſon prochain, leur témoigna qu'il étoit ſenſible à leur malheur; & pour mieux le leur perſuader, il leur offrit ſa maiſon. Il leur fit cette offre de ſi bonne grâce, que quand ils n'auroient pas eu beſoin de l'accepter, ils n'auroient pu s'en défendre. Il les mena donc chez lui dès que la nuit fut venue : c'étoit une petite maiſon fort ſimplement meublée, mais où tout étoit propre, & avoit plutôt un air de modeſtie que d'indigence. Le vieillard en entrant, donna quelques ordres tout bas à un de ſes eſclaves, qu'on vit revenir peu de tems après ſuivi de deux garçons marchands, dont l'un portoit un gros paquet d'habits d'hommes & de femmes tout faits, & l'autre étoit chargé de toutes ſortes de voiles, de turbans & de ceintures. Le prince Calaf & ſon père prirent chacun un caftan de drap, & une veſte de brocard avec un turban de toile des Indes, & la princeſſe un habillement de femme auſſi complet. Après cela l'hôte paya les marchands, les renvoya, & demanda à ſou-

per : deux esclaves dressèrent aussi-tôt une table avec un buffet couvert de porcelaines, de plats de bois de sandal & d'aloës, & de plusieurs coupes de corail, parfumées avec de l'ambre gris. Ils servirent un excellent chourva (*a*), accompagné de deux assiettes d'œufs d'esturgeon. Le kan, sa femme & Calaf se mirent à table avec le vieillard, & mangèrent de ces mets, auxquels succédèrent un pâté de gazelle, un grand plat de pilau en pyramide, dans lequel il y avoit trois francolins dépecés par morceaux. Un plat de tziberica (*a*), excellent poisson du Volga, & deux d'esturgeon furent ensuite apportés, & une grillade de cuisse de cavalle fut le dernier service; après quoi ils burent trois grandes bouteilles de cammez, & de l'eau-de-vie de dattes.

(*a*) Chourva est un bouillon gras, dans lequel on met des morceaux de pain pour servir de potage.

(*b*) Le Tziberica est un poisson long de cinq pieds, qui a la gueule longue & large comme un Canard, & le corps tacheté de noir & de blanc; il a le goût de Saumon.

XLVIII. JOUR.

LE vieillard échauffé par les liqueurs qu'il avoit bues, se mit en belle humeur, & fit tous ses efforts pour inspirer de la joie à ses hôtes ; mais s'appercevant qu'il n'en pouvoit venir à bout, & qu'ils paroissoient toujours préoccupés de leur malheur : je vois bien, leur dit-il, que je m'efforce inutilement de détourner votre esprit de l'accident qui vous est arrivé : vous en rappelez sans cesse le souvenir : cependant permettez-moi de vous représenter qu'au lieu de vous abandonner à ces tristes images, vous devriez tâcher de les bannir de votre mémoire : consolez-vous de la perte des biens que des voleurs vous ont enlevés : l'aventure qui vous afflige n'est pas nouvelle : les voyageurs & les négocians l'éprouvent tous les jours : j'ai moi-même, en ma jeunesse, été volé sur le chemin de Mousel à Bagdad : des voleurs me prirent des biens considérables, & je pensai perdre la vie : je me trouvai dans la situation où vous êtes, & je ne laissai pas de me consoler : il étoit pourtant bien désagréable pour un homme de ma condition, de me voir réduit à la mendicité. Il faut que je vous raconte mon histoire ; je veux vous faire cette confidence, elle

vous sera peut-être de quelque utilité; le récit de mes malheurs pourra vous encourager à soutenir les vôtres. Après avoir achevé ces paroles, le bon vieillard ordonna à ses esclaves de se retirer; ensuite il parla en ces termes.

HISTOIRE
DU PRINCE FADLALLAH, *fils de Bin-Ortoc, Roi de Mousel.*

JE suis fils du roi de Mousel, du grand Bin-Ortoc. Aussi-tôt qu'il me vit parvenu à la vingtième année de mon âge, il voulut me marier. Il fit présenter à ma vue un grand nombre de jeunes esclaves, parmi lesquelles il y en avoit de fort belles. Je les regardai toutes avec indifférence; il n'y en eut pas une qui fît sur moi la moindre impression; elles s'en apperçurent, elles en rougirent, & se retirèrent pleines de dépit d'avoir manqué mon cœur. Mon père fut aussi fort surpris de mon insensibilité; il ne l'avoit pas prévue : au contraire, il avoit cru que, frappé à la fois de plusieurs beautés différentes, j'aurois de la peine à faire un choix. Je lui dis que je ne me sentois pas encore de goût pour le mariage; que cela venoit peut être de ce que j'avois une extrême envie de voyager; que je le

conjurois de m'accorder la permiſſion d'aller ſeulement à Bagdad, & qu'à mon retour je pourrois me déterminer à prendre une femme. Il ne voulut pas me contraindre, il me permit de faire un voyage à Bagdad; &, pour paroître en fils de roi dans cette grande ville, il ordonna qu'on me fît un magnifique équipage : il ouvrit ſes tréſors, & on en tira la charge de quatre chameaux de pièces d'or : il me donna des officiers de ſa maiſon pour me ſervir, avec cent ſoldats de ſa garde pour m'eſcorter.

Je partis donc de Mouſel avec ce nombreux cortège, pour aller à Bagdad. Il ne nous arriva point d'accidens les premières journées; mais une nuit, pendant que nous repoſions dans une prairie où nous étions campés, nous fûmes attaqués ſi bruſquement, & par un ſi grand nombre d'Arabes Bédouins, que la plupart de mes gens furent égorgés, avant même que je connuſſe tout le péril où je me trouvois. Je me mis en défenſe avec ce qui me reſtoit de gardes & d'officiers de la maiſon de mon père. Nous chargeâmes les Bédouins avec tant de furie, qu'il en tomba ſous nos coups plus de trois cens. Le jour étant ſurvenu, les brigands qui nous tenoient enveloppés, honteux & irrités de l'opiniâtre réſiſtance d'une poignée de gens, redoublèrent leurs efforts; & nous eûmes beau combattre en

déſeſpérés, il nous accablèrent : enfin, il fallut céder à la force, ils nous ôtèrent nos armes & nos habits; & au-lieu de nous réſerver à l'eſclavage, ou de nous laiſſer aller comme des gens qui étoient aſſez miſérables de ſe voir dans l'état où nous étions réduits, ils voulurent venger la mort de leurs compagnons; ils furent aſſez lâches & aſſez barbares pour faire paſſer ſous le ſabre, des hommes qui ne pouvoient plus ſe défendre. Tous mes gens périrent; & j'allois avoir le même ſort, lorſque me faiſant connoître aux voleurs : Arrêtez, téméraires, leur dis-je, reſpectez le ſang des Rois. Je ſuis le prince Fadlallah, le fils unique de Bin-Ortoc, roi de Mouſel, & l'héritier de ſes états. Je ſuis bien aiſe, me dit alors le chef des Bédouins, d'apprendre qui tu es. Il y a long-tems que nous haïſſons mortellement ton père; il a fait pendre pluſieurs de nos camarades qui ſont tombés entre ſes mains, tu ſeras traité de la même manière.

En effet, il me fit lier; & les voleurs, après s'être ſaiſis de mon équipage, me menèrent avec eux au pied d'une montagne entre deux forêts, où une infinité de petites tentes griſes étoient dreſſées. C'étoit-là leur retraite. On me mit ſous la tente du chef, qui s'élevoit au milieu des autres, & paroiſſoit beaucoup plus grande. On me garda un jour entier, après quoi on m'attacha à

un arbre, où en attendant la mort lente qui devoit venir borner des jours qui n'étoient encore qu'au commencement de leur course, j'avois le chagrin de me voir environné de tous ces bandits qui m'insultoient par de piquantes railleries, & prenoient plaisir à m'outrager.

XLIX. JOUR.

IL y avoit déjà long-tems que j'étois lié à l'arbre, & le dernier moment de ma vie n'étoit pas fort éloigné, quand un espion vint avertir le chef des Bédouins, qu'il y avoit un beau coup à faire à sept lieues de-là; qu'une grosse caravanne devoit camper la nuit prochaine dans un certain endroit qu'il nomma. Ce chef ordonna aussi-tôt à ses compagnons de se préparer à partir, ce qui fut fait en peu de tems. Ils montèrent tous à cheval, & me laissèrent dans leur retraite, ne doutant point qu'à leur retour, ils ne me trouvassent sans vie. Cependant le ciel qui rend inutiles toutes les résolutions des hommes, lorsqu'elles ne s'accordent pas avec ses desseins éternels, ne vouloit pas que je périsse si-tôt. La femme du chef des voleurs eut pitié de moi. Elle vint pendant la nuit auprès de l'arbre où j'étois attaché, & me dit : Jeune homme, je suis touchée de

ton malheur, & je voudrois te tirer du danger où tu es ; mais si je te déliois & te mettois en liberté, aurois-tu encore assez de force pour te sauver ? Oui, lui répondis-je ; comme c'est dieu qui vous a inspiré ce mouvement charitable, il me prêtera des forces pour marcher. Cette femme m'ôta mes liens, me donna un vieux caftan de son mari avec deux ou trois pains ; & me montrant un sentier : va par-là, me dit-elle, suis cette route, & tu arriveras à un lieu habité. Je remerciai ma libératrice, & marchai toute la nuit sans m'écarter du chemin qu'elle m'avoit enseigné.

Le lendemain j'apperçus un homme à pied, qui chassoit devant lui un cheval chargé de deux gros ballots. Je le joignis ; & après lui avoir dit que j'étois un malheureux étranger qui ne connoissoit point le pays, & s'étoit égaré, je lui demandai où il alloit. Je vais, répondit-il, vendre des marchandises à Bagdad, où j'arriverai dans deux jours. J'accompagnai cet homme : je ne le quittai qu'en entrant dans cette grande ville ; il alla où ses affaires l'appeloient, & moi je me retirai dans une mosquée, où je demeurai deux jours & deux nuits. J'avois peu d'envie d'en sortir ; je craignois de rencontrer des gens de Mousel qui me reconnussent. J'avois tant de honte de me voir dans la situation où j'étois, que bien

loin de ſonger à découvrir ma condition, j'aurois voulu me la cacher à moi-même. La faim toutefois m'ôta une partie de ma honte ; ou, pour mieux dire, il me fallut céder à cette néceſſité qui nous entraîne tous. Je me réſolus à mendier mon pain comme un miſérable, en attendant que je priſſe un meilleur parti.

Je me préſentai devant une fenêtre baſſe d'une grande maiſon, & je demandai l'aumône d'un ton de voix élevé. Une vieille eſclave parut preſque auſſi-tôt avec un pain à la main, qu'elle voulut me donner. Dans le tems que je m'avançois pour le prendre, le vent par haſard leva le rideau de la fenêtre, & me laiſſa voir dans la ſalle une jeune dame d'une beauté ſurprenante ; ſon éclat frappa ma vue comme une éclair ; j'en fus tout ébloui. Je reçus le pain ſans ſonger à ce que je faiſois, & je demeurai immobile devant la vieille eſclave, au lieu de lui rendre les grâces que je lui devois. J'étois ſi ſurpris, ſi troublé, ſi éperdu d'amour, qu'elle me prit ſans doute pour un inſenſé : elle diſparut, & me laiſſa dans la rue, occupé à regarder inutilement la fenêtre ; car le vent ne leva plus le rideau. Je paſſai pourtant le reſte de la journée à attendre un ſecond coup de vent favorable. Quand je vis que la nuit s'approchoit, je ſongeai à me retirer ; mais avant que de m'éloigner de cette maiſon, je demandai à un vieil-

lard qui passoit, s'il ne savoit pas à qui elle appartenoit? C'est, répondit-il, la maison du seigneur Mouaffac, fils d'Adbane : c'est une personne de qualité, qui de plus est riche & homme d'honneur. Il n'y a pas long-tems qu'il étoit gouverneur de cette ville; mais il se brouilla avec le cadi, qui trouva moyen de le perdre dans l'esprit du calife, & de lui faire ôter son gouvernement.

En rêvant à cette aventure, je sortis insensiblement de la ville, & j'entrai dans un grand cimetière, résolu d'y passer la nuit. Je mangeai mon pain avec peu d'appétit, bien que je dusse en avoir beaucoup; ensuite je me couchai près d'un tombeau, la tête appuyée sur un monceau de briques. Je n'eus pas peu de peine à m'endormir; la fille de Mouaffac agitoit terriblement mes sens; son image charmante échauffoit mon imagination, & d'ailleurs le mets que j'avois mangé n'étoit pas assez succulent, pour me procurer par ses vapeurs un sommeil aisé. Je m'assoupis pourtant, malgré les idées qui m'occupoient; mais mon assoupissement ne fut pas de longue durée, un grand bruit qui se faisoit entendre dans le tombeau me réveilla bientôt.

L. JOUR.

EFFRAYÉ de ce bruit, dont je ne savois pas la cause, je me levai pour prendre la fuite, & m'éloigner du cimetière, quand deux hommes qui étoient à l'entrée du tombeau, m'ayant apperçu, m'arrêtèrent, & me demandèrent qui j'étois, & ce que je faisois dans ce cimetière? Je suis, leur dis-je, un malheureux étranger, que la fortune réduit à subsister d'aumônes; & je suis venu passer ici la nuit, parce que je n'ai point de logement dans la ville. Puisque tu es un mendiant, me dit un de ces deux hommes, remercie le ciel de nous avoir rencontrés; nous allons te faire faire bonne chère. En disant cela, ils m'entraînèrent dans le tombeau, où quatre de leurs camarades mangeoient de grosses raves & des dattes, & vuidoient de grandes cruches d'eau-de-vie.

Ils me firent asseoir auprès d'eux, autour d'une longue pierre, qui leur servoit de table, & je fus obligé de manger & de boire par complaisance. Je les soupçonnai d'abord d'être ce qu'ils étoient, c'est-à-dire, des voleurs, & ils me confirmèrent bientôt par leurs discours dans mes soupçons. Ils commencèrent à s'entretenir d'un vol considérable qu'ils venoient de faire; & s'imaginant que

ce seroit un grand plaisir pour moi que d'entrer dans leur compagnie, ils m'en firent la proposition, ce qui me jeta dans un terrible embarras. Vous jugez bien que je n'étois nullement tenté de m'associer avec ces gens-là, mais je craignois de les irriter en n'acceptant pas le parti qu'ils me proposoient; c'étoit ce qui m'embarrassoit. Je ne savois donc ce que je devois leur répondre, quand tout-à-coup je me vis tiré de cette peine. Le lieutenant du cadi, accompagné de vingt ou trente asas (*a*) bien armés, entra dans le tombeau, se saisit des voleurs & de moi, & nous mena tous en prison, où nous passâmes le reste de la nuit. Le jour suivant, le cadi vint interroger les prisonniers. Les voleurs confessèrent leur crime, parce qu'ils virent bien qu'il leur seroit inutile de nier : pour moi je contai au juge de quelle manière je les avois rencontrés; & comme ils assurèrent la même chose, on me fit mettre à part. Le cadi vouloit m'interroger en particulier, avant que de me laisser sortir de ses mains. En effet, il vint à moi, & me demanda ce que j'étois allé faire dans le cimetière, où j'avois été pris, & comment je passois le tems à Bagdad? Enfin, il me fit mille questions, & j'y répondis avec beaucoup de sincérité, excepté que je ne lui découvris pas ma naissance. Je lui rendis sur-tout un

(*a*) Archers.

compte exact de toutes mes démarches, & même je lui contai que le jour précédent m'étant présenté devant une fenêtre de la maison de Mouaffac, pour demander l'aumône, j'avois vu par hasard une jeune dame qui m'avoit charmé.

Au nom de Mouaffac, je vis les yeux du cadi s'animer. Ce juge demeura quelques momens à rêver; ensuite il prit un air gai, & me dit : Jeune homme, il ne tiendra qu'à toi de posséder la dame que tu as vue hier. C'est sans doute la fille de Mouaffac, car on m'a dit qu'il a une fille d'une beauté parfaite. Quand tu serois le dernier des hommes, je te ferai arriver au comble de tes vœux. Tu n'as qu'à me laisser faire, je vais travailler à ta fortune. Je le remerciai sans pénétrer encore le dessein qu'il méditoit, & je suivis l'aga de ses eunuques noirs, qui par son ordre me fit sortir de prison, & me mena au hamman (*a*).

Pendant que j'y étois, le juge envoya deux chaoux (*b*) chez Mouaffac, pour lui dire qu'il souhaitoit de lui parler pour l'entretenir d'une affaire de la dernière conséquence. Mouaffac vint avec les chaoux. Dès que le cadi l'apperçut, il alla au-devant de lui, le salua, & l'embrassa à plusieurs reprises. Mouaffac fut assez étonné de cette réception. Ho, ho, dit-il en lui-même, d'où

(*a*) Bains publics.

(*b*) Exempts.

vient que le cadi, mon plus grand ennemi, me fait aujourd'hui tant de civilités? Il y a quelque chose là-dessous. Seigneur Mouaffac, lui dit le juge, le ciel ne veut pas que nous demeurions plus long-tems ennemis. Il nous offre une occasion d'éteindre cette haine qui sépare depuis quelques années votre famille & la mienne. Le prince de Basra arriva hier au soir à Bagdad. Il est venu loger chez moi. Il est partit de Basra, sans prendre congé du roi son père. Il a ouï parler de votre fille, & sur le portrait qu'on lui en a fait, il en est devenu si amoureux, qu'il a pris la résolution de vous la demander en mariage. Il veut que ce soit par mon entremise que cette union se forme; ce qui m'est d'autant plus agréable, que c'est un moyen de me réconcilier avec vous. Je suis étonné, lui répondit Mouaffac, que le prince de Basra songe à me faire l'honneur d'épouser Zemroude ma fille, & que ce soit vous qui m'annonciez cette nouvelle, vous qui vous êtes toujours montré si ardent à me nuire. Ne parlons plus du passé, seigneur Mouaffac, reprit le cadi, oublions, de grâce, tout ce que nous avons fait mutuellement l'un contre l'autre; & en faveur des beaux nœuds qui vont lier à votre fille le prince de Basra, vivons le reste de nos jours en bonne intelligence.

Mouaffac étoit naturellement aussi bon que le juge étoit mauvais. Il se laissa tromper au faux té-

moignage d'amitié que ſon ennemi lui donnoit. Il étouffa ſa haine en ce moment, & ſe livra ſans défiance aux careſſes perfides du cadi. Ils s'embraſſoient tous deux en ſe jurant l'un à l'autre une inviolable amitié, lorſque j'entrai dans la chambre où ils étoient, conduit par l'aga, qui m'avoit fait prendre au ſortir du bain une belle robe, avec un turban de mouſſeline des Indes, dont le bout de la toile d'or pendoit juſque ſur mon oreille. Grand prince, me dit le cadi, dès qu'il m'apperçut, bénis ſoient vos pieds & votre arrivée à Bagdad; puiſque vous avez bien voulu venir loger chez moi, quelle langue pourroit vous marquer toute la reconnoiſſance que j'ai d'un ſi grand honneur? Voilà le ſeigneur Mouaffac que j'ai informé au ſujet de votre voyage en cette ville. Il conſent de vous donner ſa fille, qui eſt belle comme un aſtre, pour en faire votre légitime épouſe. Mouaffac me fit alors une profonde révérence, & me dit: ô fils de Grand! je ſuis confus de l'honneur que vous ſouhaitez de faire à ma fille: elle ſe trouveroit aſſez heureuſe d'être l'eſclave d'une des princeſſes de votre ſérail.

Jugez dans quel étonnement me jetèrent ces diſcours, auxquels je ne ſavois que répondre; je ſaluai Mouaffac ſans lui rien dire; mais le cadi me voyant troublé, & craignant que je ne fiſſe

quelque réponſe qui renverſât ſon projet, ſe hâta de prendre la parole : il faut, dit-il, que le contrat de mariage ſe faſſe tout-à-l'heure en préſence de bons témoins. En parlant ainſi, il ordonna à ſon aga d'aller chercher des témoins ; & pendant ce tems là il dreſſa le contrat.

LI. JOUR.

QUAND l'aga eut amené des témoins, on lut devant eux le contrat que je ſignai. Mouaffac le ſigna auſſi, & enſuite le cadi, qui y mit la dernière main. Alors le juge renvoya les témoins, & dit à Mouaffac : vous ſavez que les affaires des grands ne ſe font pas comme celles des autres hommes, il faut du ſecret & de la diligence : conduiſez ce prince à votre maiſon, il eſt préſentement votre gendre ; donnez promptement vos ordres pour la ſommation du mariage, & ayez ſoin que tout ſe faſſe comme il faut.

Je ſortis de chez le cadi avec Mouaffac. Nous trouvâmes à la porte deux beaux mulets très-richement enharnachés qui nous attendoient, & ſur leſquels le juge nous fit monter avec d'aſſez grandes cérémonies. Mouaffac me mena chez lui ; & lorſque nous fûmes entrés dans ſa cour, il deſcendit le premier ; &, d'un air fort reſpectueux,

se présenta pour me tenir l'étrier, ce que je fus obligé de souffrir. Après, cela il me prit par la main, & me fit monter à l'appartement de sa fille, où il me laissa seul avec elle, aussi-tôt qu'il l'eut instruite de ce qui s'étoit passé chez le cadi.

Zemroude, persuadée que son père venoit de la marier avec le prince de Basra, me reçut comme un mari qui devoit un jour la placer sur le trône; & moi, le plus content & le plus amoureux des hommes, je passai la journée aux pieds de cette jeune dame, à qui je tâchai, par des manières tendres & complaisantes, de donner un peu de goût pour moi. Je m'apperçus bientôt que je ne perdois pas mon tems, & que ma jeunesse & mon amour faisoient sur elle quelque impression: que cette découverte eut de charmes pour moi! Je redoublai mes soins, & j'avois le plaisir de remarquer de moment en moment, que je faisois quelque progrès dans son cœur. Pendant ce tems-là Mouaffac, pour célébrer les noces de sa fille, fit préparer un grand repas où se trouvèrent plusieurs personnes de sa famille. La mariée y parut plus brillante & plus belle que les Houris (a); les sentimens que je lui avois déjà inspirés, sembloient ajouter un nouvel éclat à sa beauté.

(a) Ce sont les filles du paradis de Mahomet.

Le repas fut suivi de danses & de concerts ; plusieurs esclaves assez jolies commencèrent à danser, à chanter & à jouer de toutes sortes d'instrumens. Tandis que la compagnie étoit occupée à les regarder & à les entendre, je vis disparoître la mariée avec sa mère. Quelque tems après, Mouaffac vint me prendre par la main, & me conduisit à un fort bel appartement. Nous entrâmes dans une chambre très-richement meublée, où il y avoit un grand lit de brocard d'or, autour duquel on voyoit des bougies de cire parfumée, qui brûloient dans des flambeaux d'argent. Zemroude, que sa mère & deux esclaves venoient de déshabiller, y étoit déjà couchée. Mouaffac, sa femme & les esclaves se retirèrent, & me laissèrent dans cette chambre, où après avoir rendu grâces au ciel de mon bonheur, j'ôtai mes habits, & me mis au lit auprès de la personne que j'aimois plus que ma vie.

Le lendemain matin, j'entendis frapper à la porte de ma chambre ; je me levai, j'allai ouvrir ; c'étoit l'aga noir qui portoit un gros paquet de hardes. Je m'imaginai que c'étoit le cadi qui nous envoyoit, à ma femme & à moi, deux robes d'honneur ; mais je me trompois. Seigneur aventurier, me dit le nègre d'un air railleur, le cadi vous salue, & vous prie de lui rendre l'ha-

bit

bit qu'il vous prêta hier pour faire le prince de Basra ; je vous rapporte votre vieille robe, & vos haillons : vous pouvez reprendre vos habits naturels. Je fus assez surpris de ce compliment ; je connus alors toute la malice du cadi ; je remis entre les mains de l'aga, le turban & la robe de son maître, & repris mon vieux caftan qui étoit tout déchiré. Zemroude avoit entendu une partie du discours du nègre ; & me voyant couvert de lambeaux : O ciel ! dit-elle, que signifie ce changement ? & qu'est-ce que cet homme vient de vous dire ? Ma princesse, lui répondis-je, le cadi est un grand scélerat ; mais il est la dupe de sa malice. Il croit vous avoir donné pour époux un misérable, né dans la plus obscure condition, & c'est avec un prince que vous êtes mariée ; je ne suis point au-dessous du mari dont vous vous imaginez avoir reçu la main ; le rang du prince de Basra n'est pas au-dessus du mien. Je suis fils unique du roi de Mousel, l'héritier du grand Bin-Ortoc ; & Fadlallah est mon nom. En même tems je lui contai mon histoire, sans en supprimer la moindre circonstance. Lorsque j'en eus achevé le récit : mon prince, me dit-elle, quand vous ne seriez pas le fils d'un grand roi, je ne vous en aimerois pas moins ; & j'ose vous assurer que si j'ai de la joie d'apprendre votre haute naissance, ce n'est que par rapport à mon père

qui eſt plus ſenſible que moi aux honneurs du monde. Toute mon ambition eſt d'avoir un mari qui m'aime uniquement, & qui ne me faſſe pas le déplaiſir de me donner des rivales.

Je ne manquai pas de lui proteſter que je l'aimerois toute ma vie. Elle me parut charmée de cette aſſurance ; elle appela une de ſes femmes, & lui donna ordre d'aller ſecrètement, & en diligence, chez un marchand, acheter un habit d'homme tout fait & des plus riches. L'eſclave qui fut chargée de cette commiſſion, s'en acquitta comme on le ſouhaitoit ; elle revint promptement chargée d'une robe & d'une veſte magnifique, avec un turban de mouſſeline des Indes, auſſi beau que l'autre ; de ſorte que je me trouvai en un inſtant encore plus richement vêtu qu'auparavant. Hé bien, ſeigneur, me dit alors Zemroude, croyez-vous que le cadi ait grand ſujet de s'applaudir de ſon ouvrage ? Il a voulu faire un affront à ma famille, & il lui a procuré un honneur immortel : il s'imagine ſans doute en ce moment, que nous ſommes accablés de douleur. Quel ſera ſon chagrin, lorſqu'il apprendra qu'il a ſi bien ſervi ſes ennemis ! Mais avant que de lui faire connoître qui vous êtes, il faut punir ſa mauvaiſe intention. Je me charge de ce ſoin-là : je ſais qu'il y a dans cette ville un teinturier qui a une fille d'une laideur effroyable....

Je ne veux pas vous en dire davantage, ajouta-t-elle en se reprenant, il faut vous laisser le plaisir de la surprise. Qu'il vous suffise de savoir que je médite un projet de vengeance qui mettra le cadi au désespoir, & le rendra la fable de la cour & de la ville.

LII. JOUR.

JE croyois ce juge assez puni de m'avoir donné pour gendre à Mouaffac, & j'aurois souhaité qu'on se fût contenté de lui découvrir ma condition; mais Zemroude paroissoit avoir un désir extrême de se venger. Vous connoissez les femmes, je ne lui aurois pas fait plaisir de m'opposer à son dessein. Elle prit de simples habits, mais propres; & après s'être couvert le visage d'un voile fort épais, elle me demanda permission de sortir: je la lui accordai. Elle sortit toute seule, se rendit à l'hôtel du cadi, & se tint debout dans un coin de la salle où ce juge donnoit audience tant aux Musulmans qu'aux Infidèles.

Il ne l'eut pas plutôt apperçue, que, frappé de son port majestueux, il lui envoya demander par un exempt qui elle étoit, & ce qu'elle désiroit. Elle répondit qu'elle étoit fille d'un artisan de la ville, & qu'elle souhaitoit d'entretenir le cadi

d'une affaire ſecrète. L'exempt ayant porté cette réponſe au cadi, ce juge qui aimoit naturellement le beau ſexe, fit ſigne à Zemroude d'approcher, & d'entrer dans un cabinet qui étoit à côté de ſon tribunal. Elle obéit en faiſant une profonde inclination de tête; elle s'aſſit ſur un ſofa, & leva ſon voile. Le cadi la ſuivit, ſe mit auprès d'elle, & fut ſurpris de ſa beauté : Hé bien, ma chère enfant, lui dit-il, qu'y a-t-il pour votre ſervice? Seigneur, lui répondit-elle, vous qui avez le pouvoir de faire obſerver les loix, & qui rendez juſtice aux pauvres comme aux riches, ſoyez, je vous prie, attentif & ſenſible à mes plaintes : ayez pitié de la triſte ſituation où je me trouve. Expliſque-moi ton affaire, reprit le cadi déjà tout ému; je jure ſur ma tête & ſur mes yeux, que je ferai pour toi le poſſible & l'impoſſible.

Alors Zemroude ôta ſon voile entièrement, & montrant au juge de beaux cheveux de couleur de muſc, qui flottoient par boucles ſur ſes épaules : Voyez, monſeigneur, lui dit-elle, ſi cette chevelure eſt déſagréable; examinez, de grâce, mon viſage, & me dites ſans façon ce que vous en penſez. Le cadi, à ces paroles qui lui donnoient ſi beau jeu, ne demeura pas muet : Par le ſacrifice du mont Arafate (*a*), s'écria-t-il, je

(*a*) *Arafate.* C'eſt une montagne voiſine de la Mecque : les Mahométans croient qu'Adam & Eve ayant été chaſſés du paradis, l'un

n'apperçois en vous aucun défaut; votre front reſſemble à une lame d'argent, vos ſourcils à deux arcs, vos joues à des roſes, vos yeux à deux pierres précieuſes qui jettent un éclat éblouiſſant, & l'on prendroit votre bouche pour une boîte de rubis qui renferme un braſſelet de perles.

La fille de Mouaffac ne s'en tint pas-là; elle ſe leva de deſſus le ſopha, & fit quelques pas dans le cabinet en ſe donnant de bons airs : regardez ma taille, monſeigneur, diſoit-elle, conſidérez-la bien; y trouvez-vous quelque choſe d'irrégulier? n'eſt-elle pas libre & dégagée? ai-je les manières contraintes, le geſte embarraſſé? qu'y a-t-il de choquant dans ma démarche? Je

vers l'Orient, l'autre vers l'Occident, à cauſe de leur déſobéiſſance, ils errèrent ſur la terre pendant cent vingt ans par pénitence, en ſe cherchant; & qu'enfin ils ſe rencontrèrent & ſe reconnurent ſur le mont Arafate, qui pour cette raiſon, a tiré ſon nom du mot arabe *arafa*, qui ſignifie reconnoître. Le dixième jour de la lune de *Zulhaja*, qui eſt la dernière des douze de l'année Arabique, jour appellé *Aidalaha*, c'eſt-à-dire, fête du ſacrifice, les pélerins de la Mecque y font une proceſſion générale nommée *Tavaf*. Ils amènent chacun un mouton ou un chameau, qu'ils égorgent, & dont ils remportent les membres dans leurs pays comme des reliques. Il arrive ordinairement que le troiſième jour après le ſacrifice, il tombe une groſſe pluie qui emporte le ſang des bêtes, & nettoie la montagne; ce qui eſt regardé comme un miracle, ſans qu'on faſſe réflexion qu'elle eſt l'effet de la vapeur groſſière qui ſort du ſang des bêtes, & qui s'élève dans l'air; car on égorge un nombre prodigieux d'animaux, puiſque chaque homme amène ſa victime, & qu'il y a ordinairement pluſieurs millions d'hommes.

ſuis enchanté de toute votre perſonne, répliqua le juge, je n'ai jamais rien vu de ſi beau que vous. Et que vous ſemble de mes bras, reprit-elle en les decouvrant, ne ſont-ils pas aſſez blancs & aſſez ronds? Ah! cruelle, interrompit en cet endroit le cadi tranſporté d'amour, tu me fais mourir! Si tu as d'autres choſes à me dire, parle vîte, car la raiſon m'abandonne, & je ne puis plus ſoutenir ta vue.

Vous ſaurez donc, monſeigneur, reprit Zemroude, que malgré les attraits dont le ciel m'a pourvue, je vis dans l'obſcurité d'une maiſon interdite, non-ſeulement à tous les hommes, mais aux femmes mêmes, qui pourroient par leurs diſcours me donner quelque conſolation. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe ſoit préſenté ſouvent des partis pour moi, & il y a long-tems que je ſerois mariée, ſi mon père n'avoit pas eu la cruauté de me refuſer à tous ceux qui m'ont demandée en mariage. Il dit aux uns que je ſuis plus sèche que du bois, & aux autres que je ſuis bouffie; à celui-ci, que je ſuis boiteuſe & manchotte; à celui-là, que j'ai perdu l'eſprit; j'ai un cancer au dos; je ſuis hydropique & couverte de gale. Enfin, il me fait paſſer pour une créature indigne de la compagnie des hommes, & il m'a ſi fort décriée, qu'il m'a rendue l'opprobre du genre humain; perſonne ne

me recherche plus, & je suis condamnée à un éternel célibat. En achevant ces paroles, elle fit semblant de pleurer, & joua son personnage avec tant d'art, que le juge s'y laissa tromper. O père barbare, s'écria-t-il, peux-tu traiter avec tant de rigueur une fille si aimable! tu veux donc qu'un si bel arbre demeure stérile : ho, c'est ce que je ne souffrirai point! Hé quel est donc, poursuivit-il, le dessein de votre père? parlez, mon ange, pourquoi ne veut-il pas vous marier? Je n'en sais rien, seigneur, repartit Zemroude en redoublant ses fausses larmes; j'ignore quelles peuvent être ses intentions, mais je vous avouerai que ma patience est à bout : je ne puis plus vivre dans l'état où je suis. J'ai trouvé moyen de sortir de chez mon père; je me suis échappée pour venir me jeter entre vos bras, & implorer votre secours : ayez donc la bonté, monseigneur, d'interposer votre autorité pour me faire rendre justice, ou je ne réponds plus de ma vie : je me frapperai moi-même de mon propre cangiar (*a*), & je me tuerai pour mettre fin à mes souffrances.

(*a*) Poignard.

LIII. JOUR.

ZEMROUDE par ces derniers mots, acheva de renverser la cervelle au cadi. Non, non, dit-il, vous ne mourrez point, & vous ne passerez pas toute votre jeunesse dans les pleurs & les gémissemens. Il ne tiendra qu'à vous de sortir des ténèbres qui recèlent vos perfections, & d'être même dès aujourd'hui femme du cadi de Bagdad: Oui, parfaite image des Houris (*a*), je suis prêt à vous épouser, si vous voulez bien y consentir. Monseigneur, répondit la dame, quand vous ne seriez pas une des plus considérables personnes de cette ville, je n'aurois point de répugnance à vous donner la main, car vous me paroissez un homme fort aimable; mais je crains que vous ne puissiez obtenir l'aveu de mon père, quelque honneur que lui fasse votre alliance.

N'ayez point d'inquiétude là-dessus, reprit le juge, je réponds de l'évènement: dites-moi seulement dans quelle rue demeure votre père, comment il se nomme, & de quelle profession il est? Il s'appelle Ousta Omar, repartit Zemroude; il est teinturier; il demeure sur le quai oriental du

(*a*) Filles du Paradis de Mahomet qui ne vieillissent jamais.

Degela (*a*), & l'on voit à la porte de sa boutique un palmier chargé de dattes. Cela suffit, dit le cadi, vous pouvez présentement vous en retourner au logis, vous entendrez bientôt parler de moi, sur ma parole.

Alors, la dame après avoir regardé le juge d'un air gracieux, se couvrit le visage de son voile, sortit du cabinet, & revint me trouver. Elle me rendit compte de l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec lui; à peine pouvoit-elle se posséder, tant elle étoit transportée de joie. Nous serons vengés, me disoit-elle, notre ennemi qui croit nous faire servir de risée au peuple, en sera lui-même le jouer. Effectivement, le juge n'eut pas perdu de vue Zemroude, qu'il envoya un exempt chez Ousta Omar, qui se trouva dans sa maison : venez parler au cadi, lui dit l'exempt, il veut vous entretenir, & il m'a donné ordre de vous mener devant lui. Le teinturier pâlit à ces paroles, il crut que quelqu'un avoit été se plaindre de lui au juge, & que c'étoit à cause de cela qu'on le venoit chercher : il suivit l'exempt avec beaucoup d'inquiétude.

Aussi-tôt qu'il fut devant le cadi, ce juge le fit entrer dans le même cabinet où il avoit entretenu Zemroude, & le fit asseoir sur le même sopha : l'artisan étoit si confus de l'honneur qu'on lui

(*a*) C'est-à-dire le Tigre.

faisoit, qu'il changea plusieurs fois de couleur. Maître Omar, lui dit le cadi, je suis bien aise de vous voir, il y a long-tems que j'entends parler de vous avantageusement. On dit que vous êtes un homme de bonnes mœurs; que vous faites régulièrement vos cinq prières par jour, & que vous ne manquez jamais d'assister à celle du vendredi dans la grande mosquée; outre cela je sais que vous ne mangez point de porc, que vous ne buvez ni vin, ni eau-de-vie de dattes, & qu'enfin pendant que vous travaillez, un de vos garçons lit l'Alcoran. Cela est vrai, monseigneur, répondit le teinturier, je sais même par cœur plus de quatre mille hadits (*a*), & je me prépare à faire bientôt le pélerinage de la Mecque. Je vous assure, reprit le juge, que tout cela me fait beaucoup de plaisir : car j'aime passionnément les bons musulmans. On m'a dit aussi, poursuivit-il, que vous avez derrière le rideau de chasteté (*b*), une fille qui est en âge d'être mariée, cela est-il véritable ? Grand juge, repartit Ousta Omar, dont le palais sert de port & de refuge aux malheureux qui sont agités des tempêtes de ce monde, on vous a dit vrai. J'ai une fille qui est assez âgée pour avoir un mari, car elle a trente ans passés; mais la pauvre créature n'est pas en état d'être

(*a*) Ce sont les sentences de Mahomet.

(*b*) C'est-à-dire, dans l'appartement des femmes.

présentée à un homme; elle est laide, ou plutôt effroyable, estropiée, galeuse, imbécile; en un mot, c'est un monstre que je ne saurois trop cacher. Bon, dit le cadi en souriant, je m'attendois à celui-là, maître Omar; j'étois bien persuadé que vous me feriez ainsi l'éloge de votre fille. Mais apprenez, mon ami, que cette galeuse, cette imbécile, cette estropiée, cette effroyable, ce monstre avec tous ses défauts, est aimée à la rage d'un homme qui souhaite de l'avoir pour femme, & que cet homme-là, c'est moi.

A ce discours, le teinturier regarda le juge en face, & lui dit : Si monseigneur le cadi veut plaisanter, il est le maître; il peut, tant qu'il lui plaira, se moquer de ma fille. Non, non, répliqua le cadi, je ne plaisante point; je suis amoureux de votre fille, & je vous la demande. L'artisan fit un éclat de rire à ces paroles : Par le prophète, s'écria-t-il, quelqu'un veut vous en donner à garder; car je vous avertis, monseigneur, que ma fille est manchotte, boiteuse, hydropique.... Justement, interrompit le juge, je la reconnois à ce portrait-là; j'aime ces sortes de filles, c'est mon goût. Encore une fois, reprit le teinturier, elle ne vous convient pas, elle se nomme Cayfacattaddahri (*a*), & je vous proteste qu'elle est bien nommée. Oh! ç'en est trop, dit

(*a*) C'est-à-dire le monstre du tems.

le cadi d'un ton brusque & impérieux, je suis las de tous ces raisonnemens : Maître Omar, je veux que tu m'accordes cette Cayfacattaddahri, telle qu'elle est, & ne me réplique pas davantage.

Le teinturier le voyant déterminé à épouser sa fille, & persuadé plus que jamais que quelqu'un, pour s'en divertir, l'avoit rendu amoureux d'elle sur un faux portrait, dit en lui-même : il faut que je lui demande un gros Schirbeha (*a*) ; cette somme pourra le dégoûter de ma fille ; & il cessera de m'en parler. Monseigneur, lui dit-il, je suis disposé à vous obéir ; mais je ne livrerai point Cayfacattaddahri, que vous ne m'ayez donné auparavant une dot de mille sequins d'or. La somme est un peu forte, dit le cadi ; cependant je vais te la mettre entre les mains. En même-tems il se fit apporter un grand sac plein de sequins ; on en compta mille, on les pesa, & le teinturier les prit. Alors le juge ordonna qu'on dressât contrat ; mais lorsqu'il fut question de le signer, l'artisan protesta qu'il ne le signeroit qu'en présence de cent personnes de loi. Tu es bien défiant, lui dit le cadi ; n'importe, je veux te satisfaire, car je ne prétends pas que ta fille m'échappe. Il envoya chercher sur le champ des docteurs & des alfaquihs, des moullas, des gens de

(*a*) Dot en argent comptant, que le marié doit donner au père de la fille en se mariant, ou à la fille en la répudiant.

mosquée & de justice; & il en vint plus que le teinturier n'en avoit demandé.

LIV. JOUR.

LORSQUE tous les témoins furent assemblés chez le juge, Ousta Omar prit la parole : Seigneur cadi, dit-il, je vous donne ma fille pour être votre épouse légitime, puisque vous voulez absolument que je vous l'accorde; mais je déclare devant tous ces seigneurs, que c'est à condition que si elle vous déplaît quand vous l'aurez vue, & qu'il vous prenne envie de la répudier, vous lui donnerez mille sequins d'or comme ceux que j'ai reçus de vous. Hé bien, je te le jure, dit le cadi, & j'en atteste toute l'assemblée : es-tu content? Le teinturier répondit qu'oui, & sortit en disant qu'il alloit lui envoyer la mariée.

Après le départ d'Omar, toute l'assemblée se sépara, & le cadi demeura seul chez lui. Il y avoit deux ans qu'il étoit marié avec la fille d'un marchand de Bagdad, avec qui jusque-là il avoit vécu en assez bonne intelligence. Cette femme ayant appris que son mari songeoit à de nouvelles noces, se mit en colère contre lui : Comment donc, lui dit-elle, deux têtes dans un bonnet! deux mains dans un gant! deux épées dans un fourreau! deux femmes dans une maison! Ah volage!

puiſque les careſſes d'une épouſe fidelle, & jeune encore, ne ſont pas capables de fixer ton inconſtance, je ſuis prête à céder ma place à ma rivale, & à me retirer chez mes parens : tu n'as qu'à me répudier, & me compter ma dot, & tu ne me reverras plus. Tu me fais plaiſir de me prévenir, lui répondit le juge, car je me faiſois une peine de t'annoncer mon nouveau mariage. Auſſi-tôt il tira d'un coffre une bourſe où il y avoit cinq cents ſequins d'or, & la lui mettant entre les mains : Tiens, femme, lui dit-il, ta dot eſt là-dedans : Va, emporte ton trouſſeau, *je te répudie une fois, deux fois, trois fois je te répudie (a)*. Et afin que tes parens ne doutent point que je ne t'aie répudiée, je vais te donner ces paroles écrites & ſignées de moi & de mon nayb, ſelon les loix. Il n'y manqua pas, & ſa femme ſe retira chez ſon père avec ſon écrit & ſon argent.

Il ne la vit pas hors de ſa maiſon, qu'il fit meubler magnifiquement un appartement pour recevoir ſa nouvelle épouſe. On y mit des tapis de pied de velours, avec des tapiſſeries & des ſophas de brocard d'or & d'argent : pluſieurs caſſolettes remplies d'agréables odeurs, parfumoient la chambre nuptiale. Tout étoit déjà prêt, & le cadi attendoit impatiemment Cayfacattaddahri,

(a) Ce ſont les termes dont ſe ſervent les Orientaux, quand ils répudient leurs femmes.

qui ne venoit point : il appela son fidèle aga *(a)*, & lui dit : L'aimable objet de mes désirs devroit, ce me semble, être ici ; qui peut la retenir si longtems chez son père ? que les momens qui retardent mon bonheur me paroissent longs !

Le cadi, impatient de voir sa nouvelle femme, alloit envoyer son aga chez Ousta Omar, lorsqu'il arriva un porte-faix chargé d'une caisse de sapin, couverte d'un tapis de taffetas vert. Que m'apportes-tu là, mon ami, lui dit le juge ? Monseigneur, lui répondit le porte-faix, en posant la caisse à terre, c'est la mariée ; vous n'avez qu'à ôter le tapis, & vous verrez comme elle est faite. Le cadi ôta le tapis, & apperçut une fille de trois pieds & demi ; elle avoit le visage long & couvert de gale ; des yeux enfoncés dans la tête, & plus rouges que du feu ; elle n'avoit point de nez ; il paroissoit seulement au-dessus de la bouche faite en forme de gueule de crocodile, deux larges nazeaux très-dégoûtans. Il ne put voir cet objet sans horreur ; il remit dessus promptement le tapis, & dit au porte-faix : Que veux-tu que je fasse de cet horrible animal ? Seigneur, repartit le porte-faix, c'est la fille de maître Omar le teinturier, qui m'a dit que vous l'avez épousée par inclination. Juste ciel ! s'écria le cadi, est-ce qu'on peut épouser un monstre pareil à celui-là ?

(a) C'est le chef des Eunuques noirs.

Dans ce moment, le teinturier qui avoit bien prévu la surprise du juge, arriva. Misérable, lui dit le cadi, pour qui me prends-tu? il faut que tu sois bien effronté pour me faire de semblables tours : tu m'oses traiter ainsi, moi qui puis me venger facilement de mes ennemis! moi qui, quand il me plaît, mets tes pareils dans les fers. Crains ma colère, malheureux! au lieu de cet épouvantable objet que tu m'as envoyé, donne, donne-moi ton autre fille dont rien n'égale la beauté, autrement tu éprouveras bientôt ce que peut un cadi irrité. Monseigneur, dit Omar, cessez de me menacer, je vous en supplie, & ne soyez plus en colère contre moi : je jure par le créateur de la lumière, que je n'ai pas d'autre fille que celle-ci. Je vous ait dit mille fois qu'elle ne vous convenoit point : vous n'avez pas voulu me croire; à qui vous en prenez-vous?

LV. JOUR.

LE cadi, à ce discours, rentra en lui-même, & dit au teinturier : Maître Omar, il est venu ici ce matin une fille parfaitement belle, qui m'a dit que vous étiez son père, & que vous la faisiez passer dans le monde pour un monstre, afin que personne n'eût envie de vous la demander en mariage.

mariage. Monseigneur, lui dit l'artisan, cette belle fille-là est assurément une friponne, & il faut que vous ayez quelque ennemi.

Alors le cadi baissa la tête sur son estomach, & demeura quelque tems à rêver : ensuite prenant la parole; c'est, dit-il, un malheur qui devoit m'arriver : n'en parlons plus. Fais, je te prie, remporter ta fille chez toi, garde les mille sequins d'or que je t'ai donnés; mais ne m'en demande pas davantage, si tu veux que nous soyons amis.

Quoique le juge eût juré devant les gens de loi qu'il donneroit encore mille sequins, si la fille d'Omar ne lui plaisoit pas, cet artisan n'osa l'obliger à tenir sa parole, de peur de se brouiller avec lui; car il le connoissoit pour un homme très-vindicatif, & qui savoit trouver facilement l'occasion de nuire à ses ennemis. Il aima mieux se contenter de ce qu'il avoit reçu : Monseigneur, lui dit-il, je vais vous obéir, & vous débarrasser de ma fille; mais il faut, s'il vous plaît, la répudier auparavant. Oh vraiment, dit le cadi, je n'ai pas dessein d'y manquer, & je t'assure que cela sera bientôt fait. Effectivement, il envoya chercher son Nayb à l'heure même, & la répudiation se fit dans les formes. Après quoi maître Omar prit congé du juge, & fit emporter chez lui! par le porte-faix, l'horrible Cayfacattaddahi.

Cette aventure fut bientôt sue dans la ville.

Tout le monde en rit, & approuva fort la tromperie qu'on avoit faite au cadi, qui n'en fut pas quitte pour le ridicule que cela lui donna dans Bagdad. Nous pouſsâmes la vengeance plus loin : j'allai, par le conſeil de Mouaffac, trouver le prince des fidèles *(a)*, à qui je dis mon nom & contai mon hiſtoire. Je ne ſupprimai pas, comme vous pouvez penſer, les circonſtances qui marquoient davantage la malignité du cadi. Le calife, après m'avoir écouté fort attentivement, me fit d'obligeans reproches : Prince, me dit-il, pourquoi n'avez-vous pas eu d'abord recours à moi ? vous aviez honte ſans doute de votre fortune ; mais vous pouviez, ſans rougir, vous préſenter à mes yeux dans un état miſérable. Dépend-il des hommes d'être heureux ou malheureux, & n'eſt-ce pas dieu qui compoſe à ſon gré le tiſſu de notre vie? deviez-vous craindre que je ne vous fiſſe pas un accueil favorable ? non : Vous ſavez que j'aime & que j'eſtime le roi Bin-Ortoc votre père ; ma cour étoit un aſyle aſſuré pour vous.

Le calife me fit mille careſſes ; il me donna la galate *(b)* avec un fort beau diamant qu'il avoit au doigt : il me régala d'un excellent ſorbet ; & lorſque je fus de retour chez mon beau-père, j'y trouvai ſix gros paquets de brocard de Perſe, d'or

(a) C'eſt le titre qu'on donne aux Califes.

(b) *Galate*, en Arabe, robe d'honneur ; & en Turc, *Caſtan*.

& d'argent, deux pièces de Kemkha *(a)*, avec un très-beau cheval Persan, richement enharnaché. Outre cela, il redonna à Mouaffac le gouvernement de Bagdad : & pour punir le cadi d'avoir voulu tromper Zemroude & son père, il déposa ce juge, & le condamna à une prison perpétuelle, où, pour combler sa misère, il lui ordonna de vivre avec la fille d'Ousta Omar.

Peu de jours après mon mariage, j'envoyai un courier à Mousel, pour informer le roi mon père de tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de sa cour, & pour l'assurer en même tems que je m'en retournerois bientôt avec la personne que j'avois épousée. J'attendis impatiemment le retour de mon courrier; mais, hélas! il m'apporta des nouvelles qui m'affligèrent fort; il m'apprit que » Bin-Ortoc ayant su que quatre mille Arabes » Bédouins m'avoient attaqué, & que mon es- » corte avoit été taillée en pièces, persuadé que » je ne vivois plus, en avoit conçu tant de cha- » grin, qu'il s'étoit enfin laissé mourir; que le » prince Amadeddin Zengui, mon cousin ger- » main, occupoit le trône; qu'il régnoit avec » beaucoup d'équité, & que cependant, quoiqu'il » fût généralement aimé, les peuples n'avoient » pas plutôt appris que j'étois encore vivant,

(a) Damas à grandes fleurs.

» qu'ils en avoient témoigné une joie incroya-
» ble. » Le prince Amadeddin lui-même, par une lettre que le courrier me donna de sa part, m'assuroit de sa fidélité, & me marquoit beaucoup d'impatience de me voir pour me remettre le diadême, & devenir mon premier sujet.

Ces nouvelles me firent prendre la résolution de hâter mon retour à Mousel. Je pris congé du prince des fidèles, qui me donna trois mille chevaux de sa garde pour m'escorter jusque dans mes états; &, après avoir embrassé Mouaffac & sa femme, je partis de Bagdad avec ma chère Zemroude, qui seroit morte de douleur en quittant son père & sa mère, si l'amour qu'elle avoit pour moi n'en eût modéré le sentiment.

LVI. JOUR.

JE n'avois pas fait la moitié du chemin de Bagdad à Mousel, que l'avant-garde de mon escorte découvrit la tête d'un corps de troupes qui marchoit droit à nous. Je crus que c'étoient encore des Arabes Bédouins. Je mis aussi-tôt mes gens en bataille, & nous étions déjà disposés à combattre, lorsque mes coureurs me vin-

rent rapporter que les hommes que nous prenions pour des brigands & des ennemis, étoient des troupes de Mouſel qui venoient au-devant de moi, & qu'Amadeddin Zengui les conduiſoit.

Ce prince, de ſon côté, ayant appris qui nous étions, ſe détacha de ſa petite armée pour me venir trouver avec les principaux ſeigneurs de Mouſel. Il me parla conformément à ſa lettre, c'eſt-à-dire, d'une manière ſoumiſe & reſpectueuſe; & toutes les perſonnes de qualité qui l'accompagnoient, m'aſſurèrent de leur zèle & de leur fidélité. Quelque ſujet que j'euſſe de me défier d'eux, & de penſer que mon couſin, ſous prétexte de me faire honneur, avoit peut-être deſſein de m'ôter la vie, pour demeurer maître de mon royaume, j'aimais mieux bannir toute défiance, que de faire connoître que je n'étois pas ſans crainte. Je renvoyai les ſoldats de la garde du calife, & confiai mes jours au prince Amadeddin. Je n'eus pas lieu de me repentir de ma confiance: au-lieu d'être capable de former un noir attentat, il ne ſongea qu'à me donner des marques de ſon attachement.

Lorſque nous fûmes arrivés à Mouſel, tout le peuple témoigna par des acclamations, le plaiſir qu'il avoit de me revoir, & fit pendant trois jours de grandes réjouiſſances. Les boutiques des

asouaques (*a*) & des badistans (*b*) furent tapissées en-dedans & en-dehors, & la nuit elles étoient éclairées de lampions qui formoient les lettres d'un verset de l'alcoran : de sorte que chaque boutique ayant son verset particulier, ce sacré livre se lisoit tout entier dans la ville ; & il sembloit que l'ange Gabriel l'apportât une seconde fois à notre grand prophète en caractères lumineux.

Outre cette pieuse illumination, il y avoit sur le devant des boutiques, de grands plats de pilleau de toutes sortes de couleurs en pyramides, avec de grandes jattes pleines de sorbet & de jus de grenades, dont les passans buvoient & mangeoient à discrétion. A tous les carrefours, on voyoit des danses de tchenguis (*c*) animés par le son des tambouras (*d*) & des deffs (*e*) ; & les calenders, selon leur coutume, couroient par la ville comme des foux furieux. Tous les gens de métier, montés sur des chariots, parés de clin-

(*a*) *Asouaques.* Ce sont les rues marchandes.

(*b*) *Badistan.* C'est un lieu comme la foire saint-germain ou le palais, tout rempli de boutiques de bijoutiers.

(*c*) Les *Tchenguis* sont des baladins.

(*d*) *Tambouras*, espèce de luths fort petits, qui ont cinq cordes de laiton, & le manche long de deux pieds. On en touche les cordes avec un petit morceau d'écaille de tortue, ce qu'on appelle *Tazana*. Cet instrument est d'ordinaire accompagné de la voix.

(*e*) *Deff.* C'est une espèce de tambour de basque, qui sert à marquer la mesure dans les concerts.

quant & de banderoles volantes de diverſes couleurs, avec des outils qui marquoient leurs profeſſions, après avoir traverſé la grande rue, venoient au ſon des fifres, des timbales & des trompettes, paſſer devant mon balcon, où Zemroude étoit aſſiſe auprès de moi, & ils nous ſaluoient en criant de toute leur force : (*a*) *Eſſalat ou cſſelam Aleck ya reſoul Allah, Allah yn ſor Aſſultan* (*b*).

Je ne me contentai pas de partager ces honneurs avec la fille de Mouaffac, je m'étudiai à chercher tout ce qui pouvoit lui faire quelque plaiſir. Je fis mettre dans ſon appartement tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus agréable à la vue. Je compoſai ſa ſuite de vingt-cinq jeunes dames Géorgiennes, eſclaves du ſérail de mon père ; les unes chantoient & jouoient parfaitement du luth, les autres de la harpe, & les autres danſoient avec autant d'art & de grâce que de légèreté. Je lui donnai auſſi un aga (*c*) noir avec douze eunuques, qui tous avoient quelque talent propre à la divertir.

(*a*) Manière de crier *vive le roi* chez les Arabes.

(*b*) C'eſt-à-dire, bénédiction & ſalut ſur toi, ô apôtre de dieu ; dieu donne la victoire au roi.

(*c*) Aga, chef des eunuques noirs.

LVII. JOUR.

JE règnois sur des sujets fidèles & zélés; j'aimois plus que jamais Zemroude, & j'en étois aimé. Je vivois heureux, lorsqu'un jeune derviche parut à ma cour. Il s'introduisit auprès des principaux seigneurs par un esprit plaisant & agréable; il gagna bientôt leur amitié par ses bons mots & ses reparties justes & brillantes. Il les accompagnoit à la chasse; il faisoit la débauche avec eux; il étoit de toutes leurs parties. Quelques-uns m'en parloient tous les jours, comme d'un homme qui avoit la conversation charmante; & enfin, ils firent si bien, qu'ils me donnèrent envie de le voir & de l'entretenir.

Loin de trouver qu'on m'en eût fait un portrait flatteur, il me parut encore plus spirituel qu'on ne me l'avoit dépeint. Son entretien me charma, & me tira d'une erreur où sont encore aujourd'hui beaucoup de gens de qualité, qui croient qu'on ne voit qu'à la cour des esprits fins & délicats. Je pris tant de goût aux discours du derviche, & il me sembla même si propre aux grandes affaires, que je voulus le mettre au nombre de mes ministres; mais il me remercia, & me dit qu'il avoit fait vœu de n'exercer ja-

mais aucun emploi ; qu'il aimoit à mener une vie libre & indépendante ; qu'il mépriſoit les honneurs & les richeſſes, & ſe contentoit de ce que dieu, qui a ſoin des plus vils animaux, lui faiſoit trouver pour ſubſiſter : en un mot, qu'il étoit content de ſa condition.

J'admirois un homme ſi détaché des choſes du monde, & j'en avois plus d'eſtime pour lui ; je le recevois agréablement toutes les fois qu'il ſe préſentoit pour me faire ſa cour ; s'il étoit dans la foule des courtiſans, mes yeux l'alloient chercher, & il étoit un de ceux à qui j'adreſſois le plus ſouvent la parole : je conçus inſenſiblement tant d'amitié pour lui, que j'en fis mon favori.

Un jour que je chaſſois dans un bois, je m'écartai du gros de la chaſſe, & le derviche ſe trouva ſeul avec moi. Il commença de m'entretenir de ſes voyages ; car quoiqu'il fût encore jeune, il ne laiſſoit pas d'avoir voyagé. Il me parla de pluſieurs choſes curieuſes qu'il avoit vues dans les Indes, & entr'autres d'un vieux brachmane qu'il y avoit connu. Ce grand perſonnage, me dit-il, ſavoit une infinité de ſecrets, tous plus curieux les uns que les autres : la nature n'avoit rien d'impénétrable pour lui. Il mourut entre mes bras ; mais comme il m'aimoit, avant que d'expirer il me dit : mon fils, je veux t'apprendre un ſecret, afin que tu te ſouvienne de

moi, à condition que tu ne le diras à personne. Je le lui promis, ajouta le derviche, & sur la foi de ma promesse, il m'apprit ce secret.

Hé! de quelle nature est ce secret, lui dis-je? n'est-ce pas celui de faire de l'or? Non, sire, répondit-il, c'est un secret plus rare & bien plus précieux; c'est de ranimer un corps mort. Ce n'est pas, poursuivit-il, que je puisse rendre à un cadavre la même ame qu'il a perdue, le ciel seul a le pouvoir de faire ce miracle; mais je puis faire entrer mon ame dans un corps privé de vie, & j'en ferai l'épreuve devant votre majesté quand il lui plaira. Très-volontiers, lui dis-je; & ce sera tout-à-l'heure, si vous voulez.

Il passa fort à-propos auprès de nous, dans ce moment, une biche; & je lui décochai une fleche qui la perça & l'abattit. Nous allons voir, repris-je alors, si vous ranimerez cet animal. Sire, repartit le derviche, votre curiosité sera bientôt satisfaite; remarquez bien ce que je vais faire. A peine eut-il achevé ces paroles, que je vis tout à-coup tomber son corps sans sentiment; & en même-tems je vis la biche se relever avec beaucoup de légèreté. Je vous laisse à juger de ma surprise; quoiqu'il ne fût pas permis de douter de ce que je voyois, je me défiois du rapport de mes yeux. Cependant la biche me vint flatter; & après avoir fait plusieurs bonds, elle

tomba, & auſſi-tôt le corps du derviche qui étoit étendu par terre, ſe ranima.

Je fus charmé d'un ſi beau ſecret, & je priai le derviche de me l'apprendre. Sire, me dit-il, je ſuis fâché de ne pouvoir contenter votre envie; mais je promis au brachmane mourant, de ne faire part de ce ſecret à perſonne, & je ſuis eſclave de ma parole. Plus le derviche ſe défendoit de ſatisfaire mes déſirs curieux, plus je ſentois qu'il les irritoit: au nom de dieu, lui dis-je, ne me refuſe point la ſatisfaction que je te demande; je te promets auſſi de ne pas découvrir ce ſecret, & je jure par celui qui nous a créés tous deux, que je n'en ferai jamais un mauvais uſage. Le derviche rêva un moment, enſuite reprenant la parole: je ne puis, dit-il, tenir contre un roi que j'aime plus que ma vie: je me rends à tant d'inſtances; auſſi-bien, ajouta-t-il, je ne fis au brachmane qu'une ſimple promeſſe, je ne me liai point par un ſerment inviolable: je vais donc apprendre mon ſecret à votre majeſté: il ne s'agit que de retenir deux mots; il ſuffit de les dire mentalement, pour ranimer un cadavre. En même tems il me les apprit.

Je ne le fus pas plutôt, que je voulus en éprouver la vertu; je les prononçai dans l'intention de faire paſſer auſſi mon ame dans le corps de la biche, & je me vis à l'inſtant métamorphoſé en

cet animal. Mais le plaisir que j'avois de sentir que l'opération se faisoit heureusement, se changea bientôt en douleur; car dès que mes esprits furent entrés dans le corps de la biche, le perfide fit passer les siens dans mon cadavre; &, bandant promptement mon arc, il alloit me percer d'une de mes flèches, si jugeant à son action de son dessein, je ne me fusse dérobé à ses coups par une prompte fuite. Il ne laissa pas de décocher une flèche, mais par bonheur il me manqua.

LVIII. JOUR.

ME voilà donc réduit à vivre avec les animaux des montagnes & des bois; heureux, si je leur eusse plus parfaitement ressemblé, & qu'en perdant la forme humaine, j'eusse aussi perdu la raison! je n'aurois pas été la proie de mille affligeantes réflexions.

Pendant que je déplorois mon infortune dans les forêts, le derviche occupoit le trône de Mousel; &, ce qui me faisoit beaucoup plus de peine, il possédoit Zemroude. Il laissa dans le bois son corps de derviche; &, fort satisfait d'avoir pris le mien, il goûtoit en paix la douceur de règner. Comme il craignoit pourtant qu'avec le même

secret qui m'avoit été si funeste, je ne trouvasse moyen de m'introduire dans le palais, & de me venger de sa perfidie, il ordonna dès le même jour qu'il se vit à ma place, qu'on tuât toutes les biches qu'on trouveroit dans le royaume; voulant, disoit-il, purger ses états de cette sorte de bêtes qu'il haïssoit mortellement: & pour mieux engager ses sujets à détruire ces animaux, il fit publier qu'il donneroit trente sequins pour chaque biche dont on lui apporteroit la tête.

Les peuples de Mousel, animés par l'espérance du gain, se répandirent dans les campagnes avec leurs arcs & leurs flèches; ils entrèrent dans les forêts, parcoururent les montagnes, & percèrent de leurs traits toutes les biches qu'ils rencontrèrent. Heureusement leurs coups n'étoient pas à craindre pour moi, car ayant apperçu au pied d'un arbre un rossignol mort, je le ranimai; & sous cette nouvelle forme, je volai vers le palais de mon ennemi, & me glissai dans l'épais feuillage d'un arbre du jardin. Cet arbre n'étoit pas éloigné de l'appartement de la reine. Là, rêvant à ma triste aventure, & au bonheur de mon rival, je m'attendris, & je commençai à chanter mes peines. C'étoit un matin, le soleil se levoit, & déjà plusieurs oiseaux, charmés de revoir sa lumière, exprimoient par leurs chants

la joie qui les animoit. Pour moi, peu sensible à la clarté du nouveau jour, je n'étois occupé que de mes ennuis; les yeux tristement tournés vers l'appartement de Zemroude, je poussois dans les airs une voix si plaintive, que j'attirai cette princesse à une fenêtre. Je continuai mon douloureux ramage à sa vue, je m'efforçai même de le rendre encore plus touchant, comme si j'eusse pu lui faire comprendre le sujet de ma douleur. Mais hélas! elle prenoit plaisir à m'écouter, & j'avois la mortification de remarquer, qu'au lieu de se laisser toucher à mes pitoyables accens, elle n'en faisoit que rire avec une de ses esclaves, qui étoit aussi accourue à la même fenêtre pour m'entendre.

Je ne sortis point du jardin ce jour-là ni les autres suivans, & j'avois soin tous les matins de chanter au même endroit. Zemroude ne manquoit pas non plus de se mettre à ses fenêtres; &, ce qui me parut l'ouvrage du ciel, elle eut envie de m'avoir. Ecoutez, dit-elle à ses femmes, je veux qu'on prenne ce rossignol: qu'on aille chercher des oiseliers, j'aime cet oiseau, j'en suis folle; qu'on fasse si bien qu'on s'en saisisse, & qu'on me l'apporte. On obéit à la reine, on fit venir d'habiles oiseliers qui me tendirent des filets; & comme je n'avois pas dessein de leur échapper, parce que je voyois bien qu'on n'en

vouloit à ma liberté que pour me rendre esclave de ma princesse, je me laissai prendre.

D'abord que je fus entre ses mains, elle fit paroître une grande joie : mon mignon, dit-elle en me flattant, charmant rossignol, je veux être ta rose (*a*). Je me sens déjà pour toi une tendresse infinie. A ces mots elle me baisa, & moi je portai mon bec doucement sur ses lèvres. Ah le petit fripon, s'écria-t-elle en riant, il semble qu'il entende ce que je lui dis. Enfin, après m'avoir caressé, elle me mit elle-même dans une cage de fil d'or, qu'un eunuque de sa maison avoit été acheter dans la ville.

Je chantois tous les jours dès qu'elle étoit éveillée; & lorsque pour me flatter ou me donner quelque chose, elle se présentoit devant ma cage, bien loin de paroître farouche, j'étendois mes aîles pour marquer ma joie, & lui tendois mon petit bec. Elle étoit étonnée de me voir apprivoisé en si peu de tems; quelquefois elle me tiroit de ma cage, & me laissoit voler dans sa chambre; j'allois toujours à elle pour lui faire des caresses & recevoir les siennes; & si quelqu'une de ses esclaves me vouloit prendre, je la

(*a*) Les Orientaux disent que le rossignol est amoureux de la rose. Tous les poëtes Turcs, dans leurs ouvrages, font mention de cet amour, & ne parlent jamais du rossignol, qu'ils ne parlent en même-tems de la rose & du rosier.

pinçois très-rudement. Je me rendis par ces manières peu-à-peu si cher à Zemroude, qu'elle disoit souvent que si par malheur je venois à mourir, elle en seroit inconsolable, tant elle se sentoit attachée à moi.

Si dans mon malheur j'avois quelque plaisir d'être dans l'appartement de la reine, je le payois bien cher, quand le derviche la venoit voir. Quel affreux supplice! je ne puis même encore aujourd'hui y penser sans frémir; je levois de tems en tems les yeux au ciel pour lui demander vengeance; mes plumes se hérissoient, & le cœur bouffi de colère, je m'agitois, je me tourmentois extraordinairement dans ma cage. Si quelquefois la reine me caressoit devant le traître, & qu'il voulût lui-même me flatter, je donnois des coups de bec de toute ma force, & faisois paroître beaucoup de fureur; mais ma rage ne servoit qu'à les réjouir l'un & l'autre, & ne pouvoit me venger.

Zemroude avoit aussi dans sa chambre une chienne qu'elle aimoit; cet animal, un jour que nous étions seuls, mourut en faisant ses petits. Sa mort m'inspira la pensée de faire une troisième épreuve du secret: il faut, dis-je en moi-même, que je passe dans le corps de cette chienne, je veux voir ce que produira le chagrin que la princesse aura de la mort de son rossignol. Je ne

sais

sais pourquoi cette fantaisie me prit, car je ne prévoyois pas à quoi cette nouvelle métamorphose pourroit aboutir; mais ce mouvement me parut un avis secret du ciel, & je le suivis à tout hasard.

LIX. JOUR.

LORSQUE Zemroude revint dans la chambre, son premier soin fut de venir se présenter devant la cage. Dès qu'elle s'apperçut que le rossignol étoit mort, elle fit un cri qui attira toutes ses esclaves. Qu'avez-vous, madame, lui dirent-elles d'un air effrayé, vous est-il arrivé quelque malheur? Vous me voyez au désespoir, répondit la princesse en pleurant amèrement, mon rossignol est mort! mon cher oiseau! mon petit mari! pourquoi m'es-tu si-tôt enlevé? je ne goûterai donc plus la douceur de tes chants! je ne te reverrai plus! qu'ai-je fait pour mériter que le ciel me punisse avec tant de rigueur?

Elle étoit si affligée, que ses femmes tâchèrent vainement de la consoler; leurs discours ne servirent qu'à irriter sa douleur. Une d'entre elles courut avertir le derviche de l'état où se trouvoit la reine. Il se rendit auprès d'elle en diligence, & lui représenta que la mort d'un oiseau ne devoit pas causer une si grande affliction; que la perte

n'étoit pas irréparable ; que ſi elle aimoit tant les roſſignols, & qu'elle en voulût avoir, il étoit aiſé de la contenter. Mais il eut beau parler, tous ces raiſonnemens furent inutiles, il ne put rien gagner ſur Zemroude. Ceſſez, ſeigneur, lui dit-elle, ceſſez de combattre ma douleur, vous ne la vaincrez jamais ; je ſais bien que c'eſt une grande foibleſſe de ne pouvoir ſe conſoler de la mort d'un oiſeau, j'en ſuis perſuadée comme vous, & toutefois je ne puis réſiſter à la force du coup qui m'accable ; j'aimois ce petit animal, il paroiſſoit ſenſible aux careſſes que je lui faiſois, & il y répondoit d'une manière qui me raviſſoit. Si mes femmes s'en approchoient, il ſe montroit farouche, ou plutôt dédaigneux, au lieu qu'il venoit au-devant de ma main quand je l'avançois pour le prendre. Il ſembloit qu'il ſe ſentût de l'amour pour moi ; il me regardoit d'un air tendre & languiſſant ; & l'on eût dit quelquefois qu'il étoit mortifié de n'avoir pas l'uſage de la parole pour m'exprimer ſes ſentimens ; je liſois cela dans ſes yeux : ah ! je n'y puis penſer ſans déſeſpoir ; mon aimable oiſeau, je t'ai perdu pour jamais ! En achevant ces mots, elle redoubla ſes pleurs, & parut ne pouvoir ſouffrir aucune conſolation. Je conçus un préſage favorable de la vivacité de cette douleur ; j'étois dans un coin de la chambre, où je donnois à teter

à mes petits chiens, d'où j'entendois tout ce qui se disoit, & observois tout ce qui se faisoit sans qu'on prît garde à moi. J'eus un pressentiment que le derviche, pour consoler la reine, mettroit en œuvre son secret, & ce pressentiment ne fut pas faux.

Le derviche voyant que la princesse n'étoit pas capable d'écouter la raison, comme il l'aimoit éperdument, & qu'il étoit touché de ses larmes, au-lieu de se répandre en discours superflus, il ordonna aux esclaves de la reine de sortir de la chambre, & de le laisser seul avec elle. Madame, lui dit-il alors, croyant que personne ne l'entendoit, puisque la mort de votre rossignol vous fait tant de peine, il faut qu'il revive; ne vous affligez plus, vous le reverrez vivant; je promets de le rendre à votre tendresse; dès demain à votre réveil vous l'entendrez chanter encore, & vous aurez le plaisir de le caresser.

Je vous entends, seigneur, lui dit Zemroude, vous me regardez comme une insensée dont il faut flatter la douleur; vous me faites espérer que demain je reverrai mon rossignol en vie; demain vous remettrez ce miracle au jour suivant, & ainsi en différant toujours, vous comptez que peu-à-peu vous me ferez oublier mon oiseau: ou bien, poursuivit-elle, vous avez dessein d'en faire

chercher un autre aujourd'hui, & de le mettre à sa place pour tromper mon affliction. Non, ma reine, repartir le derviche, non, c'est cet oiseau que vous voyez étendu dans sa cage sans sentiment, ce rossignol, l'heureux objet d'une si vive douleur, c'est lui-même qui chantera; je lui donnerai une vie nouvelle, & vous pourrez lui prodiguer vos bontés; il en connoîtra mieux le prix, & vous le verrez encore plus empressé à vous plaire; car ce sera moi qui l'animerai; tous les matins je le ferai revivre pour vous divertir. Je puis faire ce prodige, continua-t-il, c'est un secret que je possède : si vous en doutez, ou si vous avez trop d'impatience de revoir votre oiseau ranimé, je vais le faire revivre tout-à l'heure.

Comme la princesse ne lui répondoit point, & qu'il jugeoit par son silence qu'elle n'étoit pas bien persuadée qu'il pût faire ce qu'il disoit, il alla s'asseoir sur un sopha, où, par la vertu des deux paroles cabalistiques qui servoient comme de véhicule à l'ame pour la faire passer dans un cadavre, il laissa son corps, ou plutôt le mien, & entra dans celui du rossignol. L'oiseau se mit tout aussi-tôt à chanter dans sa cage, au grand étonnement de Zemroude. Mais la voix ne tarda guère à lui manquer; car d'abord qu'il eut commencé son ramage, je quittai le corps de la chienne, & me hâtai de reprendre le mien. En même-

tems, courant à la cage, j'en tirai brusquement l'oiseau, & lui tordis le cou. Que faites-vous, seigneur, me dit la princesse? pourquoi traitez-vous ainsi mon rossignol? si vous ne vouliez pas qu'il vive, vous ne deviez pas le rappeller à la vie.

Grâce au ciel, m'écriai-je alors, sans faire attention à ce qu'elle disoit, tant j'étois occupé de la vengeance que je venois de tirer de l'outrage fait à mon honneur & à mon amour, c'en est fait, je viens de punir le perfide dont l'exécrable trahison méritoit un plus rigoureux châtiment! Si Zemroude avoit été surprise de revoir son rossignol vivant, elle ne le fut pas moins de m'entendre prononcer ces paroles avec beaucoup d'émotion. Seigneur, me dit-elle, quel transport vous agite, & que signifie ce que vous venez de dire?

Je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé; & je remarquai qu'en lui faisant ce récit elle frémissoit à tous momens : tantôt la honte de m'avoir été infidelle, quoiqu'innocemment, la faisoit rougir, & tantôt la douleur qu'elle en ressentoit la rendoit plus pâle que la mort.

Elle ne pouvoit douter que je ne fusse véritablement Fadlallah, parce qu'elle savoit qu'on avoit trouvé dans le bois le corps du derviche, & l'ordre qu'il avoit donné de tuer toutes les biches.

LX. JOUR.

APRÈS avoir achevé d'instruire Zemroude d'une si étrange aventure, je m'en repentis ; j'aurois pu lui dire seulement que quelque grand cabaliste m'avoit appris le secret de ranimer un corps mort, sans lui parler du tour que le derviche m'avoit fait. Plût au ciel qu'elle eût toujours ignoré cette horrible perfidie! peut-être, hélas! vivroit-elle encore. Mais que dis-je, où mon esprit va-t-il s'égarer? ne sais-je pas que les biens & les maux qui doivent nous arriver, sont marqués dans le ciel!

La fille de Mouaffac conçut tant de chagrin d'avoir fait le bonheur d'un misérable, qu'il me fut impossible de la consoler. J'eus beau lui représenter que son erreur l'excusoit entièrement, & que tout le crime devoit être imputé au derviche qui l'avoit expié par sa mort ; malgré ce que je lui pus dire, malgré les assurances que je lui donnai de l'aimer toujours avec la même tendresse, je ne pus lui faire oublier ce désagréable évènement. Elle tomba malade, & mourut entre mes bras en me demandant pardon d'un crime dont elle n'étoit pas coupable, & qui ne m'ôtoit rien de mon amour pour elle.

En effet, quand elle fut morte, & que j'eus rendu à son tombeau tous les soins que je lui devois, je fis appeller le prince Amadeddin Zingui : Mon cousin, lui dis-je, je n'ai point d'enfans, je me démets en votre faveur de la couronne de Mousel; je vous l'abandonne, je renonce à la grandeur souveraine, & veux passer le reste de ma vie dans un état obscur. Amadeddin, qui m'aimoit véritablement, n'épargna rien pour me détourner de ma résolution; mais je lui fis connoître qu'il la combattoit inutilement. Prince, lui dis-je, le dessein en est pris, je vous donne mon rang; occupez le trône de Fadlallah, & puissiez-vous être plus heureux que lui; règnez sur des peuples qui connoissent votre mérite, & ont déjà éprouvé le bonheur de vous avoir pour maître. Pour moi, dégoûté des grandeurs, je vais dans des climats éloignés, vivre comme un homme d'une condition commune; & là, libre des soins attachés au pouvoir souverain, je veux pleurer Zemroude, &, me rappellant les jours heureux que nous avons passés ensemble, faire mon unique occupation d'un si doux souvenir.

Je laissai donc Amadeddin sur le trône de Mousel; &, accompagné seulement de quelques esclaves, je pris la route de Bagdad, où j'arrivai heureusement avec beaucoup d'or & de pierreries. J'allai descendre chez Mouaffac; sa femme & lui

ne furent pas peu surpris de me voir; & ils le furent encore bien davantage, lorsque je leur appris la mort de leur fille, qu'ils aimoient passionnément. Je ne fis pas ce récit sans répandre des larmes, ni sans exciter les leurs. Je ne demeurai pas long-tems à Bagdad; je me joignis à un grand nombre de pélerins qui alloient à la Mecque, où, après avoir fait mes dévotions, je trouvai par hasard une compagnie de pélerins Tartares, avec qui je vins en Tartarie. Nous passâmes par cette ville; j'en trouvai le séjour agréable, je m'y arrêtai, je m'y établis; & il y a près de quarante années que j'y demeure. J'y passe pour un étranger qui s'est autrefois mêlé de négoce; je mène une vie retirée, je ne vois presque personne, Zemroude est toujours présente à ma pensée, & je prends plaisir à m'en ressouvenir.

Continuation de l'Histoire du Prince Calaf, & de la Princesse de la Chine.

FADLALLAH ayant achevé le récit de ses aventures, dit à ses hôtes : voilà mon histoire. Vous voyez par mes malheurs & par les vôtres, que la vie humaine est un roseau sans cesse agité par le vent froid du nord. Je vous dirai pourtant que je vis heureux & tranquille depuis que je

ſuis à Jaïc; je ne me repens point d'avoir abandonné la couronne de Mouſel; je trouve des douceurs dans l'obſcurité du ſort dont je jouis. Timurtaſch, Elmaze & Calaf donnèrent mille louanges au fils de Bin-Ortoc; le kan admira la réſolution qu'il avoit pu prendre de ſe dépouiller lui-même de ſes états, pour vivre comme un particulier dans une terre étrangère, où l'on ne ſavoit pas même le rang qu'il avoit autrefois tenu dans le monde. Elmaze loua la fidélité qu'il avoit gardée à Zemroude, & le reſſentiment qu'il avoit eu de ſa mort. Et enfin Calaf lui dit : Seigneur, il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes qui ſont dans l'adverſité, euſſent autant de conſtance que vous en avez fait paroître dans la mauvaiſe fortune.

Ils continuèrent de s'entretenir juſqu'à ce qu'il fût tems de ſe retirer. Alors Fadlallah appella ſes eſclaves, qui apportèrent des bougies dans des flambeaux faits de bois d'Aloès, & menèrent le kan, la princeſſe & ſon fils dans un appartement où règnoit la même ſimplicité qu'on voyoit dans le reſte de la maiſon. Elmaze & Timurtaſch demeurèrent dans une chambre, & Calaf alla ſe coucher dans une autre. Le lendemain matin le vieillard entra dans l'appartement de ſes hôtes, lorſqu'ils furent levés, & il leur dit : Vous n'êtes pas ſeuls malheureux, on vient de m'apprendre

qu'un ambassadeur du sultan de Carizme arriva hier au soir dans cette ville; que son maître l'envoie à Ilenge-Kan, pour le prier, non-seulement de ne pas donner un asyle au kan des Nogaïs son ennemi, mais même de le faire arrêter, s'il passe par le pays de Jaïc. Effectivement, poursuivit Fadlallah, le bruit court que ce kan infortuné, de peur de tomber entre les mains du sultan de Carizme, a quitté sa capitale, & s'est sauvé avec sa famille. A cette nouvelle, Timurtasch & Calaf changèrent de couleur, & la princesse s'évanouit.

LXI. JOUR.

L'ÉVANOUISSEMENT d'Elmaze, aussi bien que le trouble du père & du fils, firent juger à Fadlallah que ses hôtes n'étoient pas des marchands. Je vois bien, leur dit-il, après que la princesse eut repris l'usage de ses sens, que vous prenez beaucoup de part aux malheurs du kan des Nogaïs, ou plutôt, vous dirai-je ce que je pense? je crois que vous êtes tous trois les déplorables objets de la haine du sultan. Oui, seigneur, lui dit Timurtasch, nous sommes les victimes qu'il veut sacrifier; je suis le kan des Nogaïs; vous voyez ma femme & mon fils; nous aurions tort de ne nous pas découvrir à vous, après la réception

& la confidence que vous nous avez faites. J'espère même que par vos conseils, vous nous aiderez à sortir de l'embarras où nous nous trouvons.

La conjoncture est assez délicate, repliqua le vieux roi de Mousel, je connois Ilenge-Kan, il craint le sultan de Carizme, & il ne faut pas douter que pour lui plaire, il ne vous fasse chercher par-tout. Vous ne serez point en sûreté chez moi, ni dans aucune autre maison de cette ville : vous n'avez point d'autre parti à prendre, que de sortir promptement du pays de Jaïc; passez la rivière d'Irtiche, & gagnez le plutôt qu'il vous sera possible, les frontières de la tribu de Berlas. Timurtasch, sa femme & Calaf goûtèrent cet avis. Aussi-tôt Fadlallah leur fit préparer trois chevaux avec des provisions; & leur donnant une bourse pleine de pièces d'or : Partez vîte, leur dit-il, vous n'avez point de rems à perdre; dès demain, peut-être, Ilenge-Kan vous fera chercher.

Ils rendirent au vieux roi les grâces qu'ils lui devoient; ils sortirent ensuite de Jaïc, passèrent l'Irtiche, & arrivèrent après plusieurs jours de marche sur les terres de la tribu de Berlas. Ils s'arrêtèrent à la première horde (*a*) qu'ils rencontrèrent, ils y vendirent leurs chevaux, & y vécu-

(*a*) *Horde.* C'est un grand nombre de tentes dressées dans la campagne, qui font une espèce de ville, & qui servent de demeure aux Tartares.

rent avec assez de tranquillité tant qu'ils eurent de l'argent; mais lorsqu'il vint à leur manquer, les chagrins du kan se renouvellèrent. Pourquoi, disoit-il, faut-il que je sois encore au monde? ne valoit-il pas bien mieux attendre dans mes états mon superbe ennemi, & périr en défendant ma ville capitale, que de conserver une vie qui n'est qu'un enchaînement de malheurs? C'est en vain que nous souffrons patiemment nos disgrâces, le ciel ne nous rendra jamais heureux, puisque malgré la soumission que nous avons à ses ordres, il nous laisse toujours dans la misère. Seigneur, lui dit Calaf, ne désespérons point de voir finir nos maux; le ciel qui dispose des événemens, nous en prépare peut-être d'agréables que nous ne pouvons prévoir. Allons, poursuivit-il, à la principale horde de cette tribu, j'ai un pressentiment que notre fortune y pourra changer de face.

Ils allèrent donc tous trois à la horde, où demeuroit le kan de Berlas. Ils entrèrent sous une grande tente qui servoit d'hôpital aux pauvres étrangers, & ils se couchèrent dans un coin, fort en peine de ce qu'ils feroient pour subsister. Calaf laissa son père & sa mère en cet endroit, sortit, & s'avança dans la horde en demandant la charité aux passans; il en reçut une petite somme d'argent, dont il acheta des provisions, qu'il porta sur la fin du jour à son père & à sa mère. Ils ne

purent tous deux s'empêcher de pleurer, quand ils furent que leur fils venoit de demander l'aumône. Calaf s'attendrit avec eux, & leur dit : Rien, je l'avoue, ne me paroît plus mortifiant, que d'être réduit à mendier : cependant si je ne puis autrement vous procurer du secours, je le ferai, quelque honte qu'il m'en coûte. Mais, ajouta-t-il, vous n'avez qu'à me vendre comme un esclave ; & de l'argent qui vous en reviendra, vous aurez de quoi vivre long-tems. Que dites-vous, mon fils, s'écria Timurtasch à ce discours? Vous nous proposez de vivre aux dépens de votre liberté ! ah ! dure plutôt toujours l'infortune qui nous accable. S'il faut vendre quelqu'un de nous trois pour secourir les deux autres, c'est moi ; je ne refuse point de porter pour vous deux le joug de la servitude.

Seigneur, reprit Calaf, il me vient une pensée ; demain matin j'irai me mettre parmi les porte-faix ; quelqu'un m'emploiera, & nous vivrons ainsi de mon travail. Ils s'arrêtèrent à ce parti. Le jour suivant, le prince se mêla parmi les porte-faix de la horde, & attendit que quelqu'un voulût se servir de lui ; mais il arriva par malheur que personne ne l'employa ; de manière que la moitié de la journée étoit déjà passée, qu'il n'avoit encore rien gagné. Cela l'affligeoit fort : si je ne fais pas mieux mes

affaires, dit-il en lui-même, comment pourrai-je nourrir mon père & ma mère ?

Il s'ennuya d'attendre en vain parmi les porte-faix, que quelqu'un vînt s'adresser à lui ; il sortit de la horde, & s'avança dans la campagne, pour rêver plus librement aux moyens de subsister. Il s'assit sous un arbre, où après avoir prié le ciel d'avoir pitié de sa situation, il s'endormit. A son réveil, il apperçut auprès de lui un faucon d'une beauté singulière ; il avoit la tête ornée d'un panache de mille couleurs, & il portoit au cou une chaîne de feuilles d'or garnie de diamans, de topazes & de rubis. Calaf qui entendoit la fauconnerie, lui présenta le poignet, & l'oiseau se mit dessus. Le prince des Nogaïs en eut beaucoup de joie : voyons, dit-il en lui-même, où ceci nous menera ; cet oiseau, selon toutes les apparences, appartient au souverain de cette horde. Il ne se trompoit pas, c'étoit le faucon d'Alinguer, kan de Berlas, que ce prince avoit perdu à la chasse le jour précédent. Ses grands veneurs le cherchoïent dans la campagne, avec d'autant plus d'ardeur & d'inquiétude, que leur maître les avoit menacés du dernier supplice, s'ils revenoient à la cour sans son oiseau, qu'il aimoit passionnément.

Hé! voilà le Faucon du Kan retrouvé!

LXII. JOUR.

LE prince Calaf rentra dans la horde avec le faucon. Aussi-tôt tout le peuple se mit à crier : hé ! voilà le faucon du kan retrouvé, béni soit le jeune homme qui va réjouir notre prince en lui portant son oiseau. Effectivement, lorsque Calaf fut arrivé à la tente royale, & qu'il y parut avec le faucon, le kan transporté de joie, courut à son oiseau, & lui fit mille caresses : ensuite s'adressant au prince des Nogaïs, il lui demanda où il l'avoit trouvé : Calaf raconta la chose comme elle s'étoit passée. Après cela le kan lui dit : tu me parois étranger ; de quel pays es-tu, & quelle est ta profession ? Seigneur, lui répondit le fils de Timurtasch, en se prosternant à ses pieds, je suis fils d'un marchand de Bulgarie, qui possédoit de grands biens ; je voyageois avec mon père & ma mère dans le pays de Jaïc ; nous avons rencontré des voleurs qui ne nous ont laissé que la vie, & nous sommes venus jusqu'à cette horde en mendiant.

Jeune homme, reprit le kan, je suis bien aise que ce soit toi qui aies trouvé mon faucon ; car j'ai juré d'accorder à la personne qui me le rapporteroit, les trois choses qu'il voudroit me

demander, ainſi tu n'as qu'à parler : dis-moi ce que tu ſouhaites que je te donne, & ſois sûr de l'obtenir. Puiſqu'il m'eſt permis de demander trois choſes, repartit Calaf, je voudrois premièrement que mon père & ma mère qui ſont à l'hôpital, euſſent une tente particulière dans le quartier de votre majeſté, qu'ils fuſſent entretenus à vos dépens le reſte de leurs jours, & ſervis même par des officiers de votre maiſon. Secondement, je déſire un des plus beaux chevaux de vos écuries, tout ſellé & bridé ; & enfin un habillement complet & magnifique, avec un riche ſabre, & une bourſe pleine de pièces d'or, pour pouvoir faire commodément un voyage que je médite. Tes vœux ſeront ſatisfaits, dit Alinguer, amène-moi ton père & ta mère, je commencerai dès aujourd'hui à les faire traiter comme tu le ſouhaites ; & demain, vêtu de riches habits, & monté ſur le plus beau cheval de mes écuries, tu pourras t'en aller où il te plaira.

Calaf ſe proſterna une ſeconde fois devant le kan ; & après l'avoir remercié de ſes bontés, il ſe rendit à la tente où Elmaze & Timurtaſch l'attendoient impatiemment. Je vous apporte de bonnes nouvelles, leur dit-il, notre ſort eſt déjà changé. En même tems il leur raconta tout ce qui lui étoit arrivé. Cette aventure leur fit plaiſir ; ils

la

la regardèrent comme une marque infaillible que la rigueur de leur deſtinée commençoit à s'adoucir. Ils ſuivirent volontiers Calaf, qui les conduiſit à la tente royale, & les préſenta au kan. Ce prince les reçut fort bien, & leur promit qu'il tiendroit exactement la promeſſe qu'il avoit faite à leur fils. Il n'y manqua pas; il leur donna dès ce jour-là une tente particulière; il les fit ſervir par des eſclaves & des officiers de ſa maiſon, & il ordonna qu'on les traitât comme lui-même.

Le lendemain Calaf fut revêtu de riches habits; il reçut de la main même du prince Alinguer un ſabre dont la poignée étoit de diamans, avec une bourſe remplie de ſequins d'or, & enſuite on lui amena un très-beau cheval Turcoman. Il le monta devant toute la cour; & pour montrer qu'il ſavoit manier un cheval, il lui fit faire cent caracoles d'une manière qui charma le prince & ſes courtiſans.

Après avoir remercié le kan de toutes ſes bontés, il prit congé de lui. Il alla trouver Timurtaſch & la princeſſe Elmaze. J'ai une extrême envie, leur dit-il, de voir le grand royaume de la Chine, permettez-moi de la ſatisfaire; j'ai un preſſentiment que je me ſignalerai par quelque action d'éclat, & que je gagnerai l'amitié du monarque qui tient ſous ſes loix de ſi

vaſtes états. Souffrez que vous laiſſant ici dans un aſyle où vous êtes en sûreté, & où rien ne vous manque, je ſuive le mouvement qui m'entraîne, ou plutôt que je m'abandonne au ciel qui me conduit. Va, mon fils, lui dit Timurtaſch, cède au noble tranſport qui t'agite; cours au ſort qui t'attend; hâte par ta vertu la lente proſpérité qui doit ſuccéder à notre infortune, ou par un beau trépas, mérite une place éclatante dans l'hiſtoire des princes malheureux. Pars, nous attendrons de tes nouvelles dans cette tribu, & nous réglerons notre fortune ſur la tienne.

Le jeune prince des Nogaïs embraſſa ſon père & ſa mère, & prit le chemin de la Chine. Il n'eſt point marqué dans les auteurs, qu'il éprouva quelque aventure ſur la route; ils diſent ſeulement, qu'étant arrivé à la grande ville de Canbalec, autrement Pekin, il deſcendit auprès d'une maiſon qui étoit à l'entrée, & où demeuroit une petite vieille qui étoit veuve. Calaf ſe préſenta à la porte, auſſi-tôt la vieille parut: il la ſalua, & lui dit: ma bonne mère, voudriez-vous bien recevoir chez vous un étranger? ſi vous pouvez me donner un logement dans votre maiſon, j'oſe vous aſſurer que vous n'en aurez point de chagrin. La vieille enviſagea le jeune prince, & jugeant à ſa bonne mine, ainſi qu'à ſon habillement, que ce n'étoit pas un hôte à dé-

daigner, elle lui fit une profonde inclination de tête, & lui répondit : jeune étranger de grande apparence, ma maison est à votre service, aussi-bien que tout ce qu'il y a dedans. Et avez-vous, reprit-il, un lieu propre à mettre mon cheval ? Oui, dit-elle, j'en ai. En même temps elle prit le cheval par la bride, &. le mena dans une petite écurie qui étoit sur le derrière de sa maison. Ensuite elle revint trouver Calaf, qui se sentant beaucoup d'appétit, lui demanda si elle n'avoit personne qui pût lui aller acheter quelque chose au marché ? La veuve repartit qu'elle avoit un petit fils de douze ans, qui demeuroit avec elle, & qui s'acquitteroit fort bien de cette commission. Alors le prince tira de sa bourse un sequin d'or, & le mit entre les mains de l'enfant, qui sortit pour aller au marché.

Pendant ce tems-là, l'hôtesse ne fut pas peu occupée à satisfaire la curiosité de Calaf. Il lui fit mille questions ; il lui demanda quelles étoient les mœurs des habitans de la ville ? combien on comptoit de familles dans Pekin ? & enfin la conversation tomba sur le roi de la Chine. Apprenez-moi, de grâce, lui dit Calaf, de quel caractère est ce prince ? Est-il généreux, & pensez-vous qu'il fît quelque attention au zèle d'un jeune étranger qui s'offriroit à le servir contre ses ennemis ? En un mot, mérite-t-il qu'on s'at-

tache à ses intérêts ? Sans doute, répondit la vieille, c'est un très-bon prince, qui aime ses sujets autant qu'il est aimé, & je suis fort surprise que vous n'ayez pas ouï parler de notre bon roi Altoun-Kan, car la réputation de sa bonté s'est répandue par tout le monde.

Sur le portrait que vous m'en faites, répliqua le prince Nogaïs, je juge que ce doit être le monarque du monde le plus heureux & le plus content. Il ne l'est pourtant pas, repartit la veuve : on peut dire même qu'il est fort malheureux. Premièrement, il n'a point de prince pour lui succéder ; il ne peut avoir d'enfant mâle, quelques bonnes œuvres qu'il fasse pour cela. Je vous dirai pourtant que le chagrin de n'avoir point de fils, ne fait pas sa plus grande peine ; ce qui trouble le repos de sa vie, c'est la princesse Tourandocte, sa fille unique. Hé ! pourquoi, répliqua Calaf, est-elle un supplice pour lui ? Je vais vous le dire, repartit la veuve ; je puis vous parler savamment de cela, car c'est un récit que m'a fait souvent ma fille, qui a l'honneur d'être au sérail parmi les esclaves de la princesse.

LXIII. JOUR.

LA princeſſe Tourandocte, pourſuivit la vieille hôteſſe du prince des Nogaïs, eſt dans ſa dix-neuvième année; elle eſt ſi belle, que les peintres qui en ont fait le portrait, quoique des plus habiles de l'orient, ont tous avoué qu'ils avoient honte de leur ouvrage, & que le pinceau du monde qui ſauroit le mieux attraper les charmes d'un beau viſage, ne pourroit prendre tous ceux de la princeſſe de la Chine : cependant les divers portraits qu'on en a faits, quoiqu'infiniment au-deſſous de la nature, n'ont pas laiſſé de produire de terribles effets.

Elle joint à ſa beauté raviſſante, un eſprit ſi cultivé, qu'elle ſait non ſeulement tout ce qu'on a coutume d'enſeigner aux perſonnes de ſon rang, mais même les ſciences qui ne conviennent qu'aux hommes. Elle ſait tracer les différens caractères de pluſieurs ſortes de langues, elle poſsède l'arithmétique, la géographie, la philoſophie, les mathématiques, le droit, & ſur-tout la théologie; elle a lu les loix & la morale de notre légiſlateur Berginghuzin (*a*) : enfin, elle eſt auſſi

(*a*) Les Chinois le nomment auſſi le Prophête Jatmouny. C'eſt apparemment Confucius.

habile que tous les docteurs ensemble ; mais ses belles qualités sont effacées par une dureté d'ame sans exemple ; elle ternit tout son mérite par une détestable cruauté.

Il y a deux ans que le roi de Thébet l'envoya demander en mariage pour le prince son fils, qui en étoit devenu amoureux sur un portrait qu'il en avoit vu. Altoun-Kan, ravi de cette alliance, la proposa à Tourandocte. Cette fière princesse, à qui tous les hommes paroissoient méprisables, tant sa beauté l'a rendue vaine, rejeta la proposition avec dédain. Le roi se mit en colère contre elle, & lui déclara qu'il vouloit être obéi. Mais au-lieu de se soumettre de bonne grâce aux volontés de son père, elle pleura de dépit de ce qu'on prétendoit la contraindre. Elle s'affligea sans modération, comme si l'on eût eu envie de lui faire un grand mal : enfin, elle se tourmenta de manière qu'elle tomba malade. Les médecins connoissant la cause de sa maladie, dirent au roi que tous leurs remèdes étoient inutiles, & que la princesse perdroit infailliblement la vie, s'il s'obstinoit à lui vouloir faire épouser le prince de Thébet.

Alors le roi, qui aime sa fille éperdument, effrayé du péril où elle étoit, l'alla voir, & l'assura qu'il renverroit l'ambassadeur de Thébet avec un refus. Ce n'est pas assez, Seigneur, lui

dit la princesse, j'ai résolu de me laisser mourir, à moins que vous ne m'accordiez ce que j'ai à vous demander. Si vous souhaitez que je vive, il faut que vous vous engagiez par un serment inviolable, à ne point gêner mes sentimens, & que vous fassiez publier un édit par lequel vous déclarerez que de tous les princes qui me rechercheront, nul ne pourra m'épouser, qu'il n'ait auparavant répondu pertinemment aux questions que je lui ferai devant tous les gens de loi qui sont dans cette ville : que s'il y répond bien, je consens qu'il soit mon époux ; mais que s'il y répond mal, on lui tranchera la tête dans la cour de votre palais.

Par cet édit, ajouta-t-elle, qu'on fera savoir aux princes étrangers qui arriveront à Pekin, on leur ôtera l'envie de me demander en mariage, & c'est ce que je souhaite : car je hais les hommes, & ne veux point me marier. Mais, ma fille, lui dit le roi, si quelqu'un méprisant mon édit, se présente & répond juste à vos questions.... Ho, c'est ce que je ne crains pas, interrompit-elle avec précipitation ; j'en sais faire de si difficiles, que j'embarasserois les plus grands docteurs ; j'en veux bien courir le risque. Altoun-Kan rêva quelque tems à ce que la princesse exigeoit de lui : Je vois bien, dit-il en lui-même, que ma fille ne veut point se marier, & qu'en effet cet édit épou-

vantera tous ses amans ; ainsi je ne hasarde rien en lui donnant cette satisfaction ; il n'en peut arriver aucun malheur : quel prince seroit assez fou pour affronter un si affreux péril ?

Enfin, le roi, persuadé que cet édit n'auroit point de mauvaises suites, & que l'entière guérison de sa fille en dépendoit, le fit publier, & jura sur les loix de Berginghuzin, de le faire exactement observer. Tourandocte, rassurée par ce serment sacré, qu'elle savoit que le roi son père n'oseroit violer, reprit ses forces, & jouit bientôt d'une parfaite santé.

Cependant le bruit de sa beauté attira plusieurs jeunes princes étrangers à Pekin ; l'on eut beau leur faire savoir la teneur de l'édit, comme tout le monde a bonne opinion de son esprit, & surtout les jeunes gens, ils eurent l'audace de se présenter pour répondre aux questions de la princesse ; & n'en pouvant percer le sens obscur, ils périrent tous misérablement l'un après l'autre. Le roi, il faut lui rendre cette justice, paroît fort touché de leur sort. Il se repent d'avoir fait un serment qui le lie ; & quelque tendresse qu'il ait pour sa fille, il aimeroit mieux l'avoir laissé mourir, que l'avoir conservée à ce prix. Il fait tout ce qui dépend de lui pour prévenir ces malheurs. Lorsqu'un amant, que l'ordonnance n'a pu retenir, vient lui demander la main de la princesse,

il s'efforce de le détourner de sa résolution, & il ne consent jamais qu'à regret, qu'il s'expose à perdre la vie. Mais il arrive ordinairement qu'il ne sauroit persuader ces jeunes téméraires. Ils ne sont occupés que de Tourandocte; & l'espérance de la posséder les étourdit sur la difficulté qu'il y a de l'obtenir.

Mais si le roi du moins se montre sensible à la perte de ces malheureux princes, il n'en est pas de même de sa barbare fille. Elle s'applaudit des spectacles sanglans que sa beauté donne aux Chinois. Elle a tant de vanité, que le prince le plus aimable lui paroît non-seulement indigne d'elle, mais même fort insolent d'oser élever sa pensée jusqu'à sa possession, & elle regarde son trépas comme un juste châtiment de sa témérité.

Ce qu'il y a de plus déplorable encore, c'est que le ciel permet souvent que des princes viennent se sacrifier à cette inhumaine princesse. Il n'y a pas long-tems qu'un prince qui se flattoit d'avoir assez d'esprit pour répondre à ses questions, a perdu la vie; & cette nuit il en doit périr un autre, qui pour son malheur est venu à la cour de la Chine dans la même espérance.

LXIV. JOUR.

CALAF fut fort attentif au récit de la vieille. Je ne comprends pas, lui dit-il, après qu'elle eut achevé de parler, comment il se trouve des princes assez dépourvus de jugement pour aller demander la princesse de la Chine. Quel homme ne doit pas être effrayé de la condition sans laquelle on ne sauroit l'obtenir ? D'ailleurs, quoiqu'en puissent dire les peintres qui en ont fait le portrait, quoiqu'ils assurent que leur ouvrage n'est qu'une image imparfaite de sa beauté ; je crois plutôt qu'ils lui ont prêté des charmes ; & que leurs peintures sont flatteuses, puisqu'elles ont produit des effets si puissans. Enfin, je ne puis penser que Tourandocte soit aussi belle que vous le dites. Seigneur, répliqua la veuve, elle est encore plus charmante que je ne vous l'ai dit, & vous pouvez m'en croire, car je l'ai vue plusieurs fois en allant voir ma fille au sérail. Faites-vous, si vous voulez, une idée à plaisir, rassemblez dans votre imagination tout ce qui peut contribuer à composer une beauté parfaite, & soyez persuadé que vous ne sauriez vous représenter un objet qui approche de la princesse.

Le prince des Nogaïs ne pouvoit ajouter foi au

discours de son hôtesse, tant il le trouvoit hyperbolique : il en ressentoit pourtant, sans savoir pourquoi, un secret plaisir. Mais, ma mère, reprit il, les questions que propose la fille du roi, sont-elles si difficiles qu'on ne puisse y répondre d'une manière qui satisfasse les gens de loi qui en sont les juges? Pour moi, je m'imagine que les princes qui n'en peuvent pénétrer le sens, sont tous de petits génies ou des ignorans. Non, non, repartit la vieille, il n'y a point d'énigme plus obscure que les questions de la princesse, & il est presque impossible d'y bien répondre.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi de Tourandocte & de ses amans infortunés, le petit garçon qu'on avoit envoyé au marché, revint chargé de provisions. Calaf s'assit à une table que la veuve lui dressa, & mangea comme un homme qui mouroit de faim. Sur ces entrefaites la nuit arriva, & bientôt on entendit dans la ville les tymbales (*a*) de la justice. Le prince demanda ce que signifioit ce bruit; c'est, lui dit la vieille, pour avertir le peuple qu'on va exécuter quelqu'un à mort, & le malheureux qui doit être immolé est ce prince que je vous ai dit qui devoit cette nuit perdre la vie, pour avoir mal répondu aux questions de la princesse. On a coutume de punir les

(*a*) Ce sont des tymbales qu'on bat lorsqu'on veut faire quelque triste exécution.

coupables pendant le jour, mais ceci est un cas particulier. Le roi, dans son cœur, déteste le supplice qu'il fait souffrir aux amans de sa fille, & il ne veut pas que le soleil soit témoin d'une action si cruelle. Le fils de Timurtasch eut envie de voir cette exécution, dont la cause lui paroissoit bien singulière; il sortit de la maison de son hôtesse, & rencontrant dans la rue une grande foule de Chinois que la même curiosité animoit, il se mêla parmi eux, & se rendit dans la cour du palais où se devoit passer une si tragique scène. Il vit au milieu un *Schebtcheraghe*, autrement une tour de bois fort élevée, dont le dehors, du haut jusqu'en bas, étoit couvert de branches de cyprès, parmi lesquelles il y avoit une prodigieuse quantité de lampes qui étoient fort bien arrangées, & qui répandoient une si grande lumière, que toute la cour en étoit éclairée. A quinze coudées de la cour s'élevoit un échafaud tout couvert de satin blanc (*a*), & autour duquel règnoient plusieurs pavillons de taffetas de la même couleur. Derrière ces tentes, deux mille soldats de la garde d'Altoun-Kan, l'épée nue & la hache à la main, formoient une double haie qui servoit de barrière au peuple. Calaf regardoit avec attention tout ce qui s'offroit à sa vue, lorsque tout-à-coup la triste

(*a*) Le blanc, chez les Chinois, est une marque de deuil.

cérémonie dont on voyoit l'appareil, commença par un bruit confus de tambours & de cloches, qui du haut de la tour se faisoient entendre de fort loin. En même-tems vingt mandarins, & autant de gens de loi, tous vêtus de longues robes de laine blanche, sortirent du palais, s'avancèrent vers l'échafaud; & après en avoir fait trois fois le tour, allèrent s'asseoir sous les pavillons.

Ensuite parut la victime, ornée de fleurs entrelassées de feuilles de cyprès, avec une banderolle bleue sur la tête, & non une banderolle rouge (*a*); comme les criminels que la justice a condamnés. C'étoit un jeune prince qui avoit à peine dix-huit ans; il étoit accompagné d'un mandarin qui le tenoit par la main, & suivi de l'exécuteur. Ils montèrent tous trois sur l'échafaud: aussi-tôt le bruit des tambours & des cloches cessa. Le mandarin alors adressa la parole au prince d'un ton de voix si haut, que la moitié du peuple l'entendit: prince, lui dit-il, n'est-il pas vrai qu'on vous a fait savoir la teneur de l'édit du roi, dès que vous vous êtes présenté pour demander la princesse en mariage? N'est-il pas vrai encore, que le roi a fait tous ses efforts pour vous détourner de votre téméraire résolution? Le prince ayant répondu qu'oui: Reconnoissez donc, reprit

(*a*) Chez les Chinois, un criminel qu'on mène au supplice, a sur la tête une banderolle rouge.

le mandarin, que c'eſt votre faute, ſi vous perdez aujourd'hui la vie, & que le roi & la princeſſe ne ſont pas coupables de votre mort. Je la leur pardonne, repartit le prince, je ne l'impute qu'à moi-même, & je prie le ciel de ne leur demander jamais compte du ſang qu'on va répandre.

Il n'eut pas achevé ces paroles, que l'exécuteur lui abattit la tête d'un coup de ſabre. L'air, à l'inſtant, retentit de nouveau du ſon des cloches & du bruit des tambours. Cependant douze mandarins vinrent prendre le corps, ils l'enfermèrent dans un cercueil d'ivoire & d'ébène, & le mirent dans une petite litière, que ſix d'entre eux portèrent ſur leurs épaules dans les jardins du ſérail, ſous un dôme de marbre blanc, que le roi avoit fait bâtir exprès pour être le lieu de la ſépulture de tous les malheureux princes qui devoient avoir le même ſort. Il alloit ſouvent pleurer ſur le tombeau de ceux qui y étoient; & il tâchoit, en honorant leurs cendres de ſes larmes, d'expier en quelque façon la barbarie de ſa fille.

LXV. JOUR.

D'ABORD que les mandarins eurent emporté le prince qui venoit de périr, le peuple & les gens de loi ſe retirèrent dans leurs maiſons, en blâ-

mant le roi d'avoir eu l'imprudence de consacrer la fureur par un serment qu'il ne pouvoit violer. Calaf demeura dans la cour du palais, occupé de mille pensées confuses; il s'apperçut qu'il y avoit auprès de lui un homme qui fondoit en pleurs; il jugea bien que c'étoit quelqu'un qui prenoit beaucoup de part à l'exécution qui venoit de se faire; & souhaitant d'en savoir davantage, il lui adressa la parole : Je suis touché, lui dit-il, de la vive douleur que vous faites paroître, & j'entre dans vos peines, car je ne doute pas que vous n'ayez connu particulièrement le prince qui vient de mourir. Ah! seigneur, lui répondit cet homme affligé, en redoublant ses larmes, je dois bien l'avoir connu, puisque j'étois son gouverneur. O malheureux roi de Samarcande, ajouta-t-il, quelle sera ton affliction, quand tu sauras l'étrange mort de ton fils! & quel homme osera t'en porter la nouvelle?

Calaf demanda de quelle manière le prince de Samarcande étoit devenu amoureux de la princesse de la Chine. Je vais vous l'apprendre, lui dit le gouverneur, & vous serez sans doute étonné du récit que j'ai à vous faire. Le prince de Samarcande, poursuivit-il, vivoit heureux à la cour de son père; les courtisans le regardant comme un prince qui devoit un jour être leur souverain, ne s'étudioient pas moins à lui plaire qu'au roi

même. Il passoit ordinairement le jour à chasser, ou à jouer au mail, & la nuit il faisoit secrètement venir dans son appartement la plus brillante jeunesse de la cour, avec laquelle il buvoit toutes sortes de liqueurs. Il prenoit aussi plaisir quelquefois à voir danser de belles esclaves, & à entendre des voix & des instrumens. En un mot, tous les plaisirs enchaînés l'un à l'autre, occupoient les momens de sa vie.

Sur ces entrefaites, il arriva un fameux peintre à Samarcande, avec plusieurs portraits de princesses, qu'il avoit faits dans les cours différentes par où il avoit passé. Il les vint montrer à mon prince, qui lui dit, en regardant les premiers qu'il lui présenta : Voilà de fort belles peintures ; je suis persuadé que les originaux de ces portraits-là vous ont bien de l'obligation. Seigneur, répondit le peintre, je conviens que ces portraits sont un peu flattés ; mais je vous dirai en même-tems que j'en ai un encore plus beau que ceux-là, & qui toutefois n'approche pas de son original. En parlant ainsi, il tira d'une petite cassette où étoient ses portaits, celui de la princesse de la Chine.

A peine mon maître l'eût-il entre ses mains, que ne pouvant s'imaginer que la nature fût capable de produire une beauté si parfaite, s'écria qu'il n'y avoit point au monde de femme si charmante,

mante, & que le portrait de la princeſſe de la Chine devoit être encore plus flatté que les autres. Le peintre proteſta qu'il ne l'étoit point, & aſſura que jamais aucun pinceau ne pourroit rendre la grâce & l'agrément qu'il y avoit dans le viſage de la princeſſe Tourandocte. Sur cette aſſurance, mon maître acheta le portrait, qui fit ſur lui une ſi vive impreſſion, qu'abandonnant un jour la cour de ſon père, il ſortit de Samarcande accompagné de moi ſeul; &, ſans me dire ſon deſſein, prit la route de la Chine, & vint dans cette ville. Il ſe propoſoit de ſervir quelque-tems Altoun-Kan contre ſes ennemis, & de lui demander enſuite la princeſſe en mariage; mais nous apprîmes en arrivant la rigueur de l'édit; &, ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que mon prince, au lieu d'être vivement affligé de cette nouvelle, en conçut de la joie : Je vais, me dit-il, me préſenter pour répondre aux queſtions de Tourandocte. Je ne manque pas d'eſprit : j'obtiendrai cette princeſſe.

Il n'eſt pas beſoin de vous dire le reſte, ſeigneur, continua le gouverneur en ſanglottant; vous jugez bien par le triſte ſpectacle que vous venez de voir, que le déplorable prince de Samarcande n'a pu répondre, comme il l'eſpéroit, aux fatales queſtions de cette barbare beauté, qui ſe plaît à répandre du ſang, & qui a déjà coûté la vie à plu-

sieurs fils de rois. Il m'a donné tantôt le portrait de cette cruelle princesse, quand il a vu qu'il falloit se préparer à la mort. Je te confie, m'a-t-il dit, cette rare peinture; conserve bien ce précieux dépôt : tu n'as qu'à le montrer à mon père, en lui apprenant ma destinée, & je ne doute pas qu'en voyant une si charmante image, il ne me pardonne ma témérité : mais, ajouta le gouverneur, qu'un autre, s'il veut, aille porter au roi son père une si triste nouvelle; pour moi, possédé de mon affliction, je vais loin d'ici & de Samarcande, pleurer une tête si chère. Voilà ce que vous souhaitiez d'apprendre, & voici ce dangereux portrait, poursuivit-il, en le tirant de dessous sa robe, & le jetant à terre avec indignation; voici la cause du malheur de mon prince. O détestable peinture! pourquoi mon maître, quand tu es tombée entre ses mains, n'avoit-il pas mes yeux? O princesse inhumaine! puissent tous les princes de la terre avoir pour toi les sentimens que tu m'inspires! au-lieu d'être l'objet de leur amour, tu leur ferois horreur. A ces mots, le gouverneur du prince de Samarcande se retira plein de colère, en regardant le palais d'un œil furieux, & sans parler davantage au fils de Timurtasch, qui ramassa promptement le portrait de Tourandocte, & voulut se retirer dans la maison de sa vieille; mais il s'égara dans l'obscurité,

& insensiblement il se trouva hors de la ville. Il attendit impatiemment le jour, pour contempler la beauté de la princesse de la Chine : sitôt qu'il le vit paroître, & qu'il put contenter sa curiosité, il ouvrit la boîte qui renfermoit le portrait.

Il hésita pourtant avant que de le regarder. Que vais-je faire, s'écria-t-il! dois-je présenter à mes yeux un objet si dangereux? songe, Calaf, songe aux funestes effets qu'il a causés; as-tu déjà oublié ce que le gouverneur du prince de Samarcande vient de te dire! ne regarde point cette peinture; résiste au mouvement qui t'entraîne, pendant qu'il n'est encore qu'un desir curieux. Tandis que tu jouis de ta raison, tu peux prévenir ta perte.... Mais que dis-je prévenir, ajouta-t-il en se reprenant? quel faux raisonnement m'inspire une timide prudence? si je dois aimer la princesse, mon amour n'est-il pas déjà écrit au ciel en caractères ineffaçables? d'ailleurs, je crois qu'on peut voir impunément le plus beau portrait; il faut être bien foible pour se troubler à la vue d'un vain mêlange de couleurs. Ne craignons rien; considérons de sang-froid ces traits vainqueurs & assassins : j'y veux même trouver des défauts, & goûter le plaisir nouveau de censurer les charmes de cette princesse trop superbe; & je souhaiterois, pour mortifier sa vanité, qu'elle apprît que j'ai sans émotion envisagé son image.

LXVI. JOUR.

LE fils de Timurtasch se promettoit bien de voir d'un œil indifférent le portrait de Tourandocte; il le regarde, il l'examine, il admire le tour du visage, la régularité des traits, la vivacité des yeux, la bouche, le nez; tout lui paroît parfait : il s'étonne d'un si rare assemblage; &, quoiqu'en garde contre ce qu'il voit, il s'en laisse charmer. Un trouble inconcevable l'agite malgré lui; il ne se connoît plus : quel feu, dit-il, vient tout-à-coup m'animer? quel désordre ce portrait met-il dans mes sens? juste ciel! est-ce le sort de tous ceux qui regardent cette peinture, d'aimer l'inhumaine princesse qu'elle représente? Hélas! je ne sens que trop qu'elle fait sur moi la même impression qu'elle a faite sur le malheureux prince de Samarcande; je me rends aux traits qui l'ont blessé; &, loin d'être effrayé de sa pitoyable histoire, peu s'en faut que je n'envie son malheur même! Quel changement, grand dieu! je ne concevois pas tout-à-l'heure comment on pouvoit être assez insensé pour mépriser la rigueur de l'édit, & dans ce moment je ne vois plus rien qui m'épouvante; tout le péril est disparu.

Non, princesse incomparable, poursuivit-il en

regardant le portrait d'un air tendre, aucun obstacle ne m'arrête; je vous aime malgré votre barbarie; & puisqu'il m'est permis d'aspirer à votre possession, je veux dès aujourd'hui tâcher de vous obtenir : si je péris dans un si beau dessein, je ne sentirai en mourant que la douleur de ne pouvoir vous posséder.

Calaf ayant pris la résolution de demander la princesse, retourna chez sa vieille veuve, dont il n'eut pas peu de peine à trouver la maison; car il s'en étoit assez éloigné pendant la nuit. Ah! mon fils, lui dit l'hôtesse, si-tôt qu'elle l'apperçut, je suis ravie de vous revoir! j'étois fort en peine de vous; je craignois qu'il ne vous fût arrivé quelque fâcheux accident. Pourquoi n'êtes-vous pas revenu plutôt? Ma bonne mère, lui répondit-il, je suis fâché de vous avoir causé de l'inquiétude, mais je me suis égaré dans l'obscurité. Ensuite il lui conta comment il avoit rencontré le gouverneur du prince qu'on avoit fait mourir, & il ne manqua pas de répéter tout ce que ce gouverneur lui avoit dit. Puis montrant le portrait de Tourandocte : Voyez, dit-il, si cette peinture n'est qu'une image imparfaite de la princesse de la Chine; pour moi, je ne puis m'imaginer qu'elle n'égale pas la beauté de l'original.

Par l'ame du prophète Jacmouny, s'écria la vieille après avoir examiné le portrait, la princesse

est mille fois plus belle & plus charmante encore qu'elle n'est ici représentée. Je voudrois que vous l'eussiez vue, vous seriez persuadé, comme moi, que tous les peintres du monde qui entreprendront de la peindre au naturel, n'y pourront réussir; je n'en excepte pas même le fameux Many. Vous me faites un plaisir extrême, reprit le prince Nogaïs, de m'assurer que la beauté de Tourandocte est au-dessus de tous les efforts de la peinture. Que cette assurance me flatte! elle m'affermit dans mon dessein, & m'excite à tenter promptement une si belle aventure. Que ne suis-je déjà devant la princesse! je brûle d'impatience d'éprouver si je serai plus heureux que le prince de Samarcande.

Que dites-vous, mon fils, répliqua la veuve! quelle entreprise osez-vous former, & songez-vous en effet à l'exécuter? Oui, ma bonne mère, repartit Calaf, je prétends aujourd'hui me présenter pour répondre aux questions de la princesse; je ne suis venu à la Chine que pour offrir mon bras au grand roi Altoun-Kan; mais il vaut mieux être son gendre, qu'un officier de ses armées.

A ces paroles, la vieille se prit à pleurer. Ah! Seigneur, dit elle, au nom de dieu, ne persistez pas dans une résolution si téméraire: vous périrez sans doute, si vous êtes assez hardi pour aller demander la princesse; au-lieu d'être charmé de

ſa beauté, déteſtez-la plutôt, puiſqu'elle eſt la cauſe de tant d'évènemens tragiques; repréſentez-vous quelle ſera la douleur de vos parens, lorſqu'ils recevront la nouvelle de votre mort; ſoyez touché des déplaiſirs mortels où vous les allez plonger. De grâce, ma mère, interrompit le fils de Timurtaſch, ceſſez de me préſenter des images ſi capables de m'attendrir; je n'ignore pas que ſi j'achève aujourd'hui ma deſtinée, ce ſera pour les auteurs de ma naiſſance une ſource inépuiſable de larmes; peut-être même (car je connois leur tendreſſe pour moi) ne pourront-ils apprendre mon trépas, ſans ſe laiſſer mourir de douleur: quelque reconnoiſſance pourtant que leurs ſentimens me doivent inſpirer, & qu'ils m'inſpirent en effet, il faut que je cède à l'ardeur qui me domine; mais que dis-je, n'eſt-ce pas auſſi pour les rendre plus heureux que je veux expoſer ma vie? oui, ſans doute, leur intérêt s'accorde avec le deſir qui me preſſe; & ſi mon père étoit ici, bien loin de s'oppoſer à mon deſſein, il m'exciteroit à l'exécuter promptement. C'eſt donc une choſe réſolue: ne perdez point de tems à me vouloir perſuader; car rien ne ſauroit m'ébranler.

Lorſque la vieille vit que ſon jeune hôte n'écoutoit point ſes conſeils, ſon affliction en redoubla: C'en eſt donc fait, ſeigneur, reprit elle, on ne peut vous empêcher de courir à votre perte;

pourquoi faut-il que vous soyez venu loger dans ma maison ? pourquoi vous ai-je parlé de Tourandocte ? vous en êtes devenu amoureux sur le portrait que je vous en ai fait, malheureuse que je suis ! c'est moi qui vous ai perdu : pourquoi faut-il que j'aie votre mort à me reprocher ? Non, ma bonne mère, interrompit une seconde fois le prince Nogaïs, ce n'est pas vous qui faites mon malheur ; ne vous imputez point l'amour que j'ai pour la princesse ; je devois l'aimer, & je remplis mon sort ; d'ailleurs, qui vous a dit que je répondrai mal à ses questions ? je ne suis ni sans étude, ni sans esprit, & le ciel peut-être m'a réservé l'honneur de délivrer le roi de la Chine des chagrins que lui cause un affreux serment. Mais, ajouta-t-il en tirant la bourse que le kan de Berlas lui avoit donnée, & dans laquelle il y avoit encore une assez grande quantité de pièces d'or ; comme cela, je l'avoue, est incertain, & qu'il peut arriver que je meure, je vous fais présent de cette bourse pour vous consoler de mon trépas ; vous pourrez même vendre aussi mon cheval, & en garder l'argent ; car je n'en aurai pas besoin, soit que la fille d'Altoun-Kan devienne le prix de mon audace, soit que mon trépas en doive être le triste salaire

LXVII. JOUR.

LA veuve prit la bourse de Calaf, en disant: ô mon fils! vous vous trompez fort, si vous vous imaginez que ces pièces d'or me consolent de votre perte; je vais les employer en bonnes œuvres, en distribuer une partie dans les hôpitaux aux pauvres qui souffrent patiemment leur misère, & dont par conséquent les prières sont si agréables à Dieu; je donnerai le reste aux ministres de notre religion, afin que tous ensemble ils prient le ciel de vous inspirer, & de ne pas permettre que vous vous exposiez à périr: toute la grâce que je vous demande, c'est de ne point aller aujourd'hui vous présenter pour répondre aux questions de Tourandocte; attendez jusqu'à demain, le terme n'est pas long; laissez-moi ce tems-là pour faire agir de bonnes ames, & mettre Jacmouny dans vos intérêts, après cela vous ferez tout ce qu'il vous plaira; accordez-moi, je vous prie, cette satisfaction; j'ose dire que vous la devez à une personne qui a déjà conçu pour vous tant d'amitié, qu'elle seroit inconsolable si vous périssiez.

Effectivement, Calaf avoit un air qui prévenoit d'abord en sa faveur; outre que c'étoit un

des plus beaux princes du monde, & des mieux faits, il avoit des manières aisées & si agréables, qu'on ne pouvoit le voir sans l'aimer. Il fut touché de la douleur & de l'affection que cette bonne vieille faisoit paroître : hé bien, ma mère, lui dit-il, j'aurai pour vous la complaisance que vous exigez de moi ; je n'irai point aujourd'hui demander la princesse ; mais pour vous dire ce que je pense, je ne crois pas que votre prophète Jacmouny puisse me faire changer de résolution.

Il ne sortit point de toute la journée de la maison de la veuve, qui ne manqua pas d'aller dans les hôpitaux distribuer des aumônes, & d'acheter à beaux deniers comptans l'intercession des bonzes (*a*) auprès de Berginghuzin : elle fit aussi sacrifier aux idoles des poules & des poissons ; les génies ne furent pas non plus oubliés ; on leur offrit en sacrifice du ris & des légumes dans les lieux consacrés à cette cérémonie ; mais toutes les prières des bonzes & des ministres des idoles, quoique bien payées, ne produisirent pas l'effet que la bonne hôtesse de Calaf en avoit attendu ; car le lendemain matin, ce prince parut plus déterminé que jamais à demander Tourandocte : adieu, ma bonne mère, dit-il à la veuve, je suis fâché que vous vous soyez donné

(*a*) Ce sont des Prêtres.

hier tant de peine pour moi ; vous pouviez vous les épargner ; car je vous avois assuré que je ne serois pas aujourd'hui dans d'autres sentimens. A ces mots, il quitta la vieille, qui se sentant saisir de la plus vive douleur, se couvrit le visage de son voile, & demeura, la tête sur ses genoux, dans un accablement qu'on ne sauroit exprimer.

Le jeune prince des Nogaïs, parfumé d'essence, & plus beau que la lune, se rendit au palais : il vit à la porte cinq éléphans liés, & des deux côtés étoient en haie deux mille soldats, le casque en tête, armés de boucliers, & couverts de plaques de fer. Un des principaux officiers qui les commandoit, jugeant à l'air de Calaf, qu'il étoit étranger, l'arrêta, & lui demanda quelle affaire il avoit au palais ? Je suis un prince étranger, lui répondit le fils de Timurtasch, je viens me présenter au roi pour le prier de m'accorder la permission de répondre aux questions de la princesse sa fille. L'officier, à ces paroles, le regardant avec étonnement, lui dit : prince, savez-vous bien que vous venez ici chercher la mort ? vous auriez mieux fait de demeurer dans votre pays, que de former le dessein qui vous amène ; retournez sur vos pas, & ne vous flattez point de la trompeuse espérance que vous obtiendrez la barbare Tourandocte. Quand vous

ſeriez plus habile qu'un mandarin (*a*) de la ſcience, vous ne percerez jamais le ſens de ſes paroles ambigues. Je vous rends grâces de votre conſeil, repartit Calaf, mais je ne ſuis pas venu juſqu'ici pour reculer : allez donc à la mort, répliqua l'officier d'un air chagrin, puiſqu'il n'eſt pas poſſible de vous en empêcher. En même-tems il le laiſſa entrer dans le palais, & enſuite ſe tournant vers quelques autres officiers qui avoient entendu leur converſation : Que ce jeune prince, leur dit-il, eſt beau & bien fait! c'eſt dommage qu'il meure ſi-tôt.

Cependant Calaf traverſa pluſieurs ſalles, & enfin ſe trouva dans celle où le roi avoit coutume de donner audience à ſes peuples : il y avoit dedans un trône d'acier du Catay, fait en forme de dragon, & haut de trois coudées ; quatre colonnes de la même matière, & fort élevées, ſoutenoient au-deſſus un vaſte dais de ſatin jaune, garni de pierreries. Altoun-Kan, revêtu d'un caftan de brocard d'or à fond rouge, étoit aſſis ſur ſon trône avec un air de gravité que ſoutenoit merveilleuſement un bouquet de poils fort longs, & partagé en trois boucles qu'il avoit au milieu de la barbe. Ce monarque, après avoir

(*a*) Il y a dans chaque ville de la Chine deux *Hioquon*, c'eſt-à-dire, Mandarins de la ſcience, qui ont droit d'examiner les gens qui ſe préſentent pour prendre des degrés.

écouté quelques-uns de ſes ſujets, jeta par haſard les yeux ſur le prince Nogaïs qui étoit dans la foule; comme il lui ſembla que c'étoit un étranger, & qu'il vit bien à ſon air noble, ainſi qu'à ſes habits magnifiques, que ce n'étoit pas un homme du commun, il appela un de ſes mandarins, il lui montra du doigt Calaf, & lui donna ordre tout bas de s'informer de ſa qualité, & du ſujet qui l'avoit fait venir à ſa cour.

Le mandarin s'approcha du fils de Timurtaſch, & lui dit que le roi ſouhaitoit de ſavoir qui il étoit, & s'il avoit quelque choſe à lui demander? vous pouvez dire au roi votre maître, répondit le jeune prince, que je ſuis fils unique d'un ſouverain, & que je viens tâcher de mériter l'honneur d'être ſon gendre.

LXVIII. JOUR.

ALTOUN-KAN ne fut pas plutôt la réponſe du prince des Nogaïs, qu'il changea de couleur; ſon auguſte viſage ſe couvrit d'une pâleur ſemblable à celle de la mort: il ceſſa de donner audience; il renvoya tout le peuple; enſuite il deſcendit de ſon trône, & s'approcha de Calaf: jeune téméraire, lui dit-il, ſavez-vous la rigueur de mon

édit, & le malheureux deſtin de tous ceux qui juſqu'ici ſe ſont obſtinés à vouloir obtenir la princeſſe ma fille? Oui, ſeigneur, répondit le fils de Timurtaſch, je connois tout le danger que je cours; mes yeux même ont été témoins du juſte & dernier ſupplice que votre majeſté a fait ſouffrir au prince de Samarcande; mais la fin déplorable de ces audacieux qui ſe ſont vainement flattés de la douce eſpérance de poſſéder la princeſſe Tourandocte, ne fait qu'irriter l'envie que j'ai de la mériter.

Quelle fureur, repartit le roi: à peine un prince a-t-il perdu la vie, qu'il s'en préſente un autre pour avoir le même ſort; il ſemble qu'ils prennent plaiſir à s'immoler: quel aveuglement! rentrez en vous-même, prince, & ſoyez moins prodigue de votre ſang. Vous m'inſpirez plus de pitié que tous ceux qui ſont déjà venus chercher ici la mort; je me ſens naître de l'inclination pour vous, & je veux faire tout mon poſſible pour vous empêcher de périr. Retournez dans les états de votre père, & ne lui donnez pas le déplaiſir d'apprendre par la renommée, qu'il ne reverra plus ſon fils unique.

Seigneur, repartit Calaf, il m'eſt bien doux d'entendre de la bouche même de votre majeſté, que j'ai le bonheur de lui plaire; j'en tire un heureux préſage: peut-être que, touché des mal-

heurs que cause la beauté de la princesse, le ciel veut se servir de moi pour en arrêter le cours, & assurer en même-tems le repos de votre vie, que trouble la nécessité d'autoriser des actions si cruelles. Savez-vous, en effet, si je répondrai mal aux questions qu'on me fera? quelle certitude avez-vous que je périrai? si d'autres n'ont pu démêler le sens des paroles obscures de Tourandocte, est-ce à dire pour cela que je ne pourrai le pénétrer? Non, seigneur, leur exemple ne sauroit me faire renoncer à l'honneur éclatant de vous avoir pour beau-père. Ah! prince infortuné, répliqua le roi, en s'attendrissant, vous voulez cesser de vivre! les amans qui se sont présentés avant vous, pour répondre aux funestes questions de ma fille, tenoient le même langage; ils espéroient tous qu'ils en perceroient le sens, & ils n'ont pu en venir à bout: hélas! vous serez aussi la dupe de votre confiance; encore une fois, mon fils, poursuivit-il, laissez-vous persuader, je vous aime & veux vous sauver; ne rendez pas ma bonne intention inutile par votre opiniâtreté; quelque esprit que vous vous sentiez, défiez-vous en: vous êtes dans l'erreur, de vous imaginer que vous pourrez répondre sur le champ à ce que la princesse vous proposera; cependant vous n'aurez pas un demi-quart d'heure pour y rêver, c'est la règle. Si dans le moment vous ne faites pas une

réponse juste, & qui soit approuvée de tous les docteurs qui en seront les juges, aussi-tôt vous serez déclaré digne de mort, & vous serez conduit au supplice la nuit suivante : ainsi, prince, retirez-vous ; passez le reste de la journée à songer au parti que vous avez à prendre ; consultez des personnes sages ; faites vos réflexions, & demain vous viendrez m'apprendre ce que vous aurez résolu.

En achevant ces paroles, il quitta Calaf, qui sortit du palais fort mortifié de ce qu'il falloit attendre au lendemain, car il n'étoit nullement frappé de ce que le roi venoit de lui représenter, & il revint chez son hôtesse sans faire la moindre attention à l'affreux péril auquel il vouloit s'exposer. Dès qu'il parut devant la vieille, & qu'il lui eut conté ce qui s'étoit passé au palais, elle recommença à le haranguer, & à mettre encore tout en usage pour le détourner de son entreprise ; mais elle ne recueillit point d'autre fruit de ses nouveaux efforts, que de s'appercevoir qu'ils enflammoient son jeune hôte, & le rendoient encore plus ferme dans sa résolution. En effet, il retourna le jour suivant au palais, & se fit annoncer au roi, qui le reçut dans son cabinet, ne voulant pas que personne fût témoin de leur conversation.

Hé bien, prince, lui dit Altoun-Kan, votre

vue

vue doit-elle aujourd'hui me réjouir ou m'affliger? dans quels sentimens êtes-vous? Seigneur, répondit Calaf, j'ai toujours l'esprit dans la même disposition; quand j'eus l'honneur de me présenter hier devant votre majesté, j'avois déjà fait toutes mes réflexions; je suis déterminé à souffrir le même supplice que mes rivaux, si le ciel n'a pas autrement ordonné de mon sort. A ce discours le roi se frappa la poitrine, déchira son collet, & s'arracha quelques poils de la barbe.

Que je suis malheureux, s'écria-t-il, d'avoir conçu tant d'amitié pour celui-ci! la mort des autres ne m'a point fait tant de peine. Ah! mon fils, continua-t-il en embrassant le prince Nogaïs avec un attendrissement qui lui causa quelque émotion, rends-toi à ma douleur, si mes raisons ne sont pas capables de t'ébranler. Je sens que le coup qui t'ôtera la vie, frappera mon cœur d'une atteinte mortelle; renonce, je t'en conjure, à la possession de ma cruelle fille; tu trouveras dans le monde assez d'autres princesses que tu pourras posséder: pourquoi t'obstiner à la poursuite d'une inhumaine que tu ne saurois obtenir? demeure, si tu veux, dans ma cour, tu y tiendras le premier rang après moi; tu auras de belles esclaves; les plaisirs te suivront par-tout; en un mot, je te regarderai comme mon propre fils.

Désiste-toi donc de la poursuite de Tourandocte; que j'aie du moins la satisfaction d'enlever une victime à cette sanguinaire princesse.

LXIX. JOUR.

LE fils de Timurtasch étoit très-sensible à l'amitié que le roi de la Chine lui témoignoit; mais il lui répondit : Seigneur, laissez-moi, de grâce, m'exposer au péril dont vous voulez me détourner. Plus il est grand, & plus il a de quoi me tenter. Je vous avouerai même que la cruauté de la princesse flatte en secret mon amour. Je me fais un plaisir charmant de penser que je suis peut-être l'heureux mortel qui doit triompher de cette orgueilleuse. Au nom de dieu, poursuivit-il, que votre majesté cesse de combattre un dessein que ma gloire, mon repos & ma vie même veulent que j'exécute; car enfin je ne puis vivre si je n'obtiens Tourandocte.

Altoun-Kan voyant Calaf inébranlable dans sa résolution, en fut vivement affligé : Ah! jeune audacieux, lui dit-il, ta perte est assurée, puisque tu t'opiniâtres à demander ma fille. Le ciel m'est témoin que j'ai fait tout mon possible pour t'inspirer des sentimens raisonnables. Tu rejettes mes conseils, & aimes mieux périr que de les

suivre. N'en parlons donc plus : tu recevras bientôt le prix de ta folle constance. Je consens que tu entreprennes de répondre aux questions de Tourandocte ; mais il faut auparavant que je te fasse les honneurs que j'ai coutume de faire aux princes qui recherchent mon alliance. A ces mots, il appela le chef du premier corps de ses eunuques (*a*) ; il lui ordonna de mener Calaf dans le palais (*b*) du prince, & de lui donner deux cents eunuques pour le servir.

A peine le prince Nogaïs fut-il dans le palais où on l'avoit conduit, que les principaux mandarins vinrent le saluer, c'est-à-dire, qu'ils se mirent à genoux, & qu'ils baisèrent la tête jusqu'à terre, en lui disant l'un après l'autre : Prince, *le serviteur perpétuel de votre illustre race, vient en cette qualité vous faire la révérence.* Ensuite ils lui firent des présens & se retirèrent.

Cependant le roi qui se sentoit beaucoup d'amitié pour le fils de Timurtasch, & qui en avoit compassion, envoya chercher le professeur le plus habile, ou du moins le plus fameux de son collége royal, & lui dit : Docteur, il y a dans ma

(*a*) Les eunuques des rois de la Chine sont ordinairement au nombre de douze mille, plus ou moins, & partagés en divers corps.

(*b*) Dans l'enceinte du palais du roi il y en a plusieurs autres qui sont séparés, un pour le prince, un pour le petit-fils, un autre pour la reine, un autre pour les princesses, & d'autres pour les concubines.

cour un nouveau prince qui demande ma fille. Je n'ai rien épargné pour le rebuter; mais je n'en ai pu venir à bout. Je voudrois que par ton éloquence tu lui fisses entendre raison : c'est pour cela que je te mande ici. Le docteur obéit; il alla voir Calaf, & eut avec lui une fort longue conversation; ensuite il revint trouver Altoun-Kan, & lui dit : Seigneur, il est impossible de persuader ce jeune prince, il veut absolument mériter la princesse ou mourir. Quand j'ai connu que c'étoit une erreur de prétendre vaincre sa fermeté, j'ai eu la curiosité de voir si son obstination n'avoit point d'autre fondement que son amour; je l'ai interrogé sur plusieurs matières différentes, & je l'ai trouvé si savant que j'en ai été surpris. Il est musulman, & il me paroît parfaitement instruit de tout ce qui regarde sa religion. Enfin, pour dire à votre majesté ce que j'en pense, je crois que si quelque prince est capable de bien répondre aux questions de la princesse, c'est celui-là.

O docteur! s'écria le roi, tu me ravis par ce discours; plaise au ciel que ce prince devienne mon gendre! Dès qu'il a paru devant moi, je me suis senti de l'affection pour lui; puisse-t-il être plus heureux que les autres qui sont venus périr dans cette ville. Le bon roi Altoun-Kan ne se contenta pas de faire des vœux pour Calaf, il tâcha de lui rendre propices les esprits qui préси-

dent au ciel, au soleil & à la lune. Pour cet effet, il ordonna des prières publiques, & l'on fit dans les temples des sacrifices solemnels. On immola par son ordre un bœuf au ciel, une chèvre au soleil, & un pourceau à la lune. De plus, il fit publier dans Pekin que les confréries (*a*) du mois eussent à faire un festin dans l'intention que le prince qui se présentoit pour demander la princesse, eût le bonheur de l'obtenir.

Après les prières & les sacrifices, le monarque Chinois envoya son colao (*b*) au prince des Nogaïs, pour l'avertir de se tenir prêt à répondre le lendemain aux questions de la princesse, & lui dire qu'on ne manqueroit pas de l'aller chercher pour le conduire au divan, & que les personnes qui devoient composer l'assemblée, avoient déjà reçu ordre de s'y rendre.

LXX. JOUR.

QUELQUE déterminé que fût Calaf à éprouver l'aventure, il ne passa pas la nuit sans inquiétude. Si tantôt il osoit se fier à son génie, & se pro-

(*a*) Ce sont des confréries d'artisans, appelées ainsi, à cause qu'il y a dans chacune trente confrères, qui chaque jour régalent l'un après l'autre la confrérie.

(*b*) Colao, c'est le chancelier.

mettre un heureux succès, tantôt perdant cette confiance, il se représentoit la honte qu'il auroit, si ses réponses ne plaisoient pas au divan. Il pensoit aussi quelquefois à Elmaze & à Timurtasch : hélas! disoit-il, si je meurs, que deviendront mon père & ma mère?

Le jour le surprit dans cette confusion de sentimens. Aussi-tôt il entendit le son de plusieurs cloches avec un grand bruit de tambours. Il jugea que c'étoit pour appeler au conseil tous ceux qui devoient s'y trouver. Alors élevant sa pensée à Mahomet : O grand prophète, lui dit-il, vous voyez l'état où je suis; inspirez-moi : Faut-il que je me rende au divan, ou que j'aille dire au roi que le péril m'épouvante? Il n'eut pas prononcé ces paroles, qu'il sentit évanouir toutes ses craintes, & renaître son audace; il se leva, & se revêtit d'un caftan & d'un manteau d'une étoffe de soie rouge à fleurs d'or qu'Altoun-Kan lui envoya, avec des bas & des souliers de soie bleue.

Comme il achevoit de s'habiller, six mandarins bottés & vêtus de robes fort larges & de couleur cramoisie, entrèrent dans son appartement; & après l'avoir salué de la même manière que ceux du jour précédent, ils lui dirent qu'ils venoient de la part du roi le prendre pour le mener au divan. Il se laissa conduire; ils traversèrent une cour en marchant au milieu d'une double

haie de soldats ; & quand ils furent arrivés dans la première salle du conseil, ils y trouvèrent plus de mille chanteurs & joueurs d'instrumens, qui chantant & jouant tous ensemble de concert, faisoient un bruit étonnant. De-là ils s'avancèrent dans la salle où se tenoit le conseil, & qui communiquoit au palais intérieur.

Déjà toutes les personnes qui devoient assister à cette assemblée, étoient assises sous des pavillons de diverses couleurs qui règnoient autour de la salle. Les mandarins les plus considérables paroissoient d'un côté, le colao avec les professeurs du collége royal étoient de l'autre, & plusieurs docteurs dont on connoissoit la capacité, occupoient les autres places. Il y avoit au milieu deux trônes d'or posés sur deux sièges triangulaires. D'abord que le prince Nogaïs parut, la noble & docte assistance le salua avec toutes les marques d'un grand respect, mais sans lui dire une parole, parce que tout le monde étant dans l'attente de l'arrivée du roi, gardoit un profond silence.

Le soleil étoit sur le point de se lever. Dès qu'on vit briller les premiers rayons de ce bel astre, deux eunuques ouvrirent des deux côtés les rideaux de la porte du palais intérieur, & aussitôt le roi sortit accompagné de la princesse Tourandocte, qui portoit une longue robe de soie tissue d'or, & un voile de la même étoffe qui lui

couvroit le visage. Ils montèrent tous deux à leurs trônes par cinq dégrés d'argent. Lorsqu'ils eurent pris leurs places, deux jeunes filles parfaitement belles, parurent l'une au côté du roi, & l'autre au côté de la princesse. C'étoient des esclaves du sérail d'Altoun-Kan. Elles avoient le visage & la gorge découverte, de grosses perles aux oreilles, & elles se tenoient debout avec une plume & du papier, prêtes à écrire ce que le roi leur ordonneroit. Pendant ce tems-là toutes les personnes de l'assemblée qui s'étoient levées à la vue d'Altoun-Kan, demeurèrent debout avec beaucoup de gravité & les yeux à demi fermés. Calaf seul promenoit par-tout ses regards, ou plutôt il ne regardoit que la princesse, dont il admiroit le port majestueux.

Quand le puissant monarque de la Chine eut ordonné aux mandarins & aux docteurs de s'asseoir, un des six seigneurs qui avoient conduit Calaf, & qui étoit debout avec lui à quinze coudées des deux trônes, s'agenouilla, & lut un mémoire qui contenoit la demande que ce prince étranger faisoit de la princesse Tourandocte. Ensuite il se releva, & dit à Calaf de faire trois révérences au roi. Le prince des Nogaïs s'en acquitta de si bonne grâce, qu'Altoun-Kan ne put s'empêcher de lui sourire, pour lui témoigner qu'il le voyoit avec plaisir.

Alors le colao se leva de sa place, & lut à haute voix l'édit funeste qui condamnoit à mort tous les amans téméraires qui répondroient mal aux questions de Tourandocte. Puis adressant la parole à Calaf : Prince, lui dit-il, vous venez d'entendre à quelle condition on peut obtenir la princesse ; si l'image du péril présent fait quelque impression sur votre ame, il vous est encore permis de vous retirer. Non, non, dit le prince Nogaïs, le prix qu'il s'agit de remporter est trop beau, pour avoir la lâcheté d'y renoncer.

LXXI. JOUR.

LE roi voyant Calaf disposé à répondre aux questions de Tourandocte, se tourna vers cette princesse, & lui dit : Ma fille, c'est à vous de parler ; proposez à ce jeune prince les questions que vous avez préparées ; & plaise à tous les esprits à qui l'on fit hier des sacrifices, qu'il pénètre le sens de vos paroles. Tourandocte, à ces mots, dit : Je prends à témoin le prophète Jacmouny, que je ne vois qu'à regret mourir tant de princes ; mais pourquoi s'obstinent-ils à vouloir que je sois à eux ? que ne me laissent-ils vivre tranquillement dans mon palais, sans venir attenter à ma liberté ? Sachez donc, jeune audacieux, ajouta-t-elle, en

s'adreſſant à Calaf, que vous n'aurez point de reproche à me faire, lorſqu'à l'exemple de vos rivaux, il vous faudra ſouffrir une mort cruelle; vous êtes vous ſeul la cauſe de votre perte, puiſque je ne vous oblige point à venir demander ma main.

Belle princeſſe, répondit le prince des Nogaïs, je ſais tout ce qu'on me peut dire là-deſſus; faites-moi, s'il vous plaît, vos queſtions, & je vais tâcher d'en démêler le ſens : Hé bien, reprit Tourandocte, dites-moi *quelle eſt la créature qui eſt de tout pays, amie de tout le monde, & qui ne ſauroit ſouffrir ſon ſemblable?* Madame, répondit Calaf, c'eſt le *ſoleil :* il a raiſon, s'écrièrent tous les docteurs, c'eſt le ſoleil. *Quelle eſt la mère*, reprit la princeſſe, *qui après avoir mis au monde ſes enfans, les dévore tous lorſqu'ils ſont devenus grands?* C'eſt la *mer*, répondit le prince des Nogaïs, parce que les fleuves qui vont ſe décharger dans la mer, tirent d'elle leur ſource.

Tourandocte voyant que le jeune prince répondoit juſte à ſes queſtions, en fut ſi piquée, qu'elle réſolut de ne rien épargner pour le perdre. *Quel eſt l'abre*, lui dit-elle, *dont toutes les feuilles ſont blanches d'un côté & noires de l'autre?* Elle ne ſe contenta pas de propoſer cette queſtion; la maligne princeſſe, pour éblouir Calaf & l'étourdir, leva ſon voile en même-tems, & laiſſa voir à

l'assemblée toute la beauté de son visage, auquel le dépit & la honte ajoutoient de nouveaux charmes. Sa tête étoit parée de fleurs naturelles, placées avec un art infini, & ses yeux paroissoient plus brillans que les étoiles. Elle étoit aussi belle que le soleil quand il se montre dans tout son éclat à l'ouverture d'un nuage épais. L'amoureux fils de Timurtasch, à la vue de cette incomparable princesse, au-lieu de répondre à la question proposée, demeura muet & immobile : aussi-tôt tout le divan qui s'intéressoit pour lui, fut saisi d'une frayeur mortelle ; le roi même en pâlit, & crut que c'étoit fait de ce jeune prince.

Mais Calaf, revenu de la surprise que lui avoit causée tout-à-coup la beauté de Tourandocte, rassura bientôt l'assemblée en reprenant ainsi la parole : charmante princesse, je vous prie de me pardonner, si j'ai demeuré quelques momens interdit, j'ai cru voir un de ces objets célestes qui font le plus bel ornement du séjour qui est promis aux fidèles après leur mort ; je n'ai pu voir tant d'attraits sans en être troublé : ayez la bonté de répéter la question que vous m'avez faite ; car je ne m'en souviens plus ; vous m'avez fait tout oublier. Je vous ai demandé, dit Tourandocte, *quel est l'arbre dont toutes les feuilles sont blanches d'un côté & noires de l'autre ?* Cet ar-

bre, répondit Calaf, représente *l'année, qui est composée de jours & de nuits.*

Cette réponse fut encore applaudie dans le divan; les mandarins & les docteurs dirent qu'elle étoit juste, & donnèrent mille louanges au jeune prince. Alors Altoun-Kan dit à Tourandocte : allons, ma fille, confesse-toi vaincue, & consens d'épouser ton vainqueur : les autres n'ont pu seulement répondre à une de tes questions; & celui-ci, comme tu vois, les explique toutes. Il n'a pas encore remporté la victoire, répondit la princesse en remettant son voile pour cacher sa confusion & les pleurs qu'elle ne pouvoit s'empêcher de répandre, j'ai d'autres questions à lui faire? mais je les lui proposerai demain : oh, pour cela non, repartit le roi, je ne permettrai point que vous lui fassiez des questions à l'infini; tout ce que je puis souffrir, c'est que vous lui en proposiez encore une tout-à-l'heure. La princesse s'en défendit, en disant qu'elle n'avoit préparé que celles qui venoient d'être interprétées, & elle pria le roi son père de ne lui pas refuser la permission d'interroger le prince le jour suivant.

C'est ce que je ne veux pas vous accorder, s'écria le monarque de la Chine en colère; vous ne cherchez qu'à mettre l'esprit de ce jeune prince en défaut, & moi je ne songe qu'à dé-

gager l'affreux ſerment que j'ai eu l'imprudence de faire: Ah! cruelle, vous ne reſpirez que le ſang, & la mort de vos amans eſt un doux ſpectacle pour vous! La reine votre mère, touchée des premiers malheurs que vous avez cauſés, ſe laiſſa mourir de douleur d'avoir mis au monde une fille ſi barbare; & moi, vous ne l'ignorez pas, je ſuis plongé dans une mélancolie que rien ne peut diſſiper, depuis que je vois les ſuites funeſtes de la complaiſance que j'ai eue pour vous; mais grâces aux eſprits qui préſident au ciel, au ſoleil & à la lune, & à qui mes ſacrifices ont été agréables, on ne fera plus dans mon palais de ces horribles exécutions qui rendent votre nom exécrable. Puiſque ce prince a bien répondu à ce que vous lui avez propoſé, je demande à toute cette aſſemblée, s'il n'eſt pas juſte qu'il ſoit votre époux? Les mandarins & les docteurs éclatèrent alors en murmures, & le colao prit la parole: Seigneur, dit-il au roi, votre majeſté n'eſt plus liée par le ſerment qu'elle fit de faire exécuter ſon rigoureux édit; c'eſt à la princeſſe préſentement à y ſatisfaire de ſa part: elle promit ſa main à celui qui répondroit juſte à ſes queſtions: un prince vient d'y répondre d'une manière qui a contenté tout le divan, il faut qu'elle tienne ſa promeſſe, ou il ne faut pas douter que les eſprits qui veillent aux ſupplices des parjures, ne la puniſſent bientôt.

LXXII. JOUR.

TOURANDOCTE pendant ce tems-là gardoit le silence; elle avoit la tête sur ses genoux, & paroissoit ensevelie dans une profonde affliction. Calaf s'en étant apperçu, se prosterna devant Altoun-Kan, & lui dit: Grand roi, dont la justice & la bonté rendent florissant le vaste empire de la Chine, je demande une grâce à votre majesté; je vois bien que la princesse est au désespoir que j'aie eu le bonheur de répondre à ses questions; elle aimeroit beaucoup mieux sans doute que j'eusse mérité la mort. Puisqu'elle a tant d'aversion pour les hommes, que, malgré la parole donnée, elle se refuse à moi, je veux bien renoncer aux droits que j'ai sur elle, à condition qu'à son tour elle répondra juste à une question que je vais lui proposer.

Toute l'assemblée fut assez surprise de ce discours. Ce jeune prince est-il fou, se disoient-ils tout bas les uns aux autres, de se mettre au hasard de perdre ce qu'il vient d'acquérir au péril de sa vie? croit-il pouvoir faire une question qui embarrasse Tourandocte? il faut qu'il ait perdu l'esprit. Altoun-Kan étoit aussi fort étonné de ce que Calaf osoit lui demander: prince, lui dit-il,

avez-vous bien fait attention aux paroles qui viennent de vous échapper ? Oui, seigneur, répondit le prince des Nogaïs, & je vous conjure de m'accorder cette grâce. Je le veux, répliqua le roi, mais quelque chose qu'il en puisse arriver, je declare que je ne suis plus lié par le serment que j'ai fait, & que désormais je ne ferai plus mourir aucun prince. Divine Tourandocte, reprit le fils de Timurtasch en s'adressant à la princesse, vous avez entendu ce que j'ai dit : quoiqu'au jugement de cette savante assemblée, votre main me soit dûe ; quoique vous soyez à moi, je vous rends à vous-même ; j'abandonne votre possession ; je me dépouille d'un bien si précieux, pourvu que vous répondiez préciſément à la question que je vais vous faire ; mais, de votre côté, jurez que si vous n'y repondez pas juste, vous consentirez de bonne grâce à mon bonheur, & couronnerez mon amour : oui, prince, dit Tourandocte, j'accepte la condition, j'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, & je prends cette assemblée à témoin de mon serment.

Tout le divan étoit dans l'attente de la question que Calaf alloit faire à la princesse, & il n'y avoit personne qui ne blâmât ce jeune prince, de s'exposer sans nécessité à perdre la fille d'Altoun-Kan ; ils étoient tous choqués de sa témé-

rité : Belle princeſſe, dit Calaf, *comment ſe nomme le prince qui, après avoir ſouffert mille fatigues, & mendié ſon pain, ſe trouve en ce moment comblé de gloire & de joie ?* La princeſſe demeura quelque tems à rêver ; enſuite elle dit : il m'eſt impoſſible de répondre à cela préſentement, mais je vous promets que demain je vous dirai le nom de ce prince. Madame, s'écria Calaf, je n'ai point demandé de délai, & il n'eſt pas juſte de vous en accorder ; cependant je veux vous donner encore cette ſatisfaction ; j'eſpère qu'après cela vous ſerez trop contente de moi, pour faire quelque difficulté de m'épouſer.

Il faudra bien qu'elle s'y réſolve, dit alors Altoun-Kan, ſi elle ne répond pas à la queſtion propoſée : qu'elle ne prétende pas, en ſe laiſſant tomber malade, ou bien en feignant de l'être, échapper à ſon amant ; quand mon ſerment ne m'engageroit pas à la lui accorder, & qu'elle ne ſeroit pas à lui ſuivant la teneur de l'édit, je la laiſſerois plutôt mourir que de renvoyer ce jeune prince : quel homme plus aimable peut-elle jamais rencontrer ? En achevant ces paroles, il ſe leva de deſſus ſon trône, & congédia l'aſſemblée ; il rentra dans le palais intérieur avec la princeſſe, qui de-là ſe retira dans le ſien.

Dès que le roi fut ſorti du divan, tous les docteurs

docteurs & les mandarins firent compliment à Calaf sur son esprit : J'admire, lui disoit l'un, votre conception prompte & facile. Non, lui disoit l'autre, il n'y a point de bachelier, de licencié, ni de docteur même plus pénétrant que vous. Tous les princes qui se sont présentés jusqu'ici, n'avoient pas, à beaucoup près, votre mérite, & nous avons une extrême joie que vous ayez réussi dans votre entreprise. Le prince Nogaïs n'avoit pas peu d'occupation à remercier tous ceux qui s'empressoient à le féliciter. Enfin, les six madarins qui l'avoient amené au conseil, le ramenèrent au même palais où ils l'avoient été prendre, pendant que les autres, avec les docteurs, s'en allèrent, non sans inquiétude sur la réponse que feroit à sa question la fille d'Altoun-Kan.

LXXIII. JOUR.

LA princesse Tourandocte regagna son palais, suivie de deux jeunes esclaves qui étoient dans sa confidence. Dès qu'elle fut dans son appartement, elle ôta son voile, & se jetant sur un sopha, elle donna une libre étendue aux transports qui l'agitoient ; on voyoit la honte & la douleur peintes sur son visage ; ses yeux déjà

baignés de pleurs, répandirent de nouvelles larmes : elle arracha les fleurs qui paroient sa tête, & mit ses beaux cheveux en désordre ; ses deux esclaves favorites commencèrent à la vouloir consoler ; mais elle leur dit : laissez-moi l'une & l'autre ; cessez de prendre des soins superflus ; je n'écoute rien que mon désespoir ; je veux pleurer & m'affliger : ah ! quelle sera demain ma confusion, lorsqu'il faudra qu'en plein conseil, devant les plus grands docteurs de la Chine, j'avoue que je ne puis répondre à la question proposée : est-ce là, diront-ils, cette spirituelle princesse qui se pique de savoir tout, & à qui l'énigme la plus difficile ne coûte rien à deviner ?

Hélas ! poursuivit-elle, ils s'intéressent tous pour le jeune prince : je les ai vus pâles, effrayés, quand il a paru embarrassé, & je les ai vus pleins de joie, lorsqu'il a pénétré le sens de mes questions : j'aurai la mortification cruelle de les voir encore jouir de ma peine, quand je me confesserai vaincue : quel plaisir ne leur fera pas cet aveu honteux, & quel supplice pour moi d'être réduite à le faire ?

Ma princesse, lui dit une des esclaves, au-lieu de vous chagriner par avance ; au-lieu de vous représenter la honte que vous devez avoir demain, ne feriez-vous pas mieux de songer à la prévenir ? ce qu'il vous a proposé est-il si difficile, que vous

n'y puissiez répondre? avec le génie & la pénétration que vous avez, n'en sauriez-vous venir à bout? Non, dit Tourandocte, c'est une chose impossible : il me demande, *comment se nomme le prince qui après avoir souffert mille fatigues & mendié son pain, est en ce moment comblé de joie & de gloire?* Je conçois bien qu'il est lui-même ce prince; mais ne le connoissant point, je ne puis dire son nom : cependant, madame, reprit la même esclave, vous avez promis de nommer demain ce prince au divan; lorsque vous avez fait cette promesse, vous espériez, sans doute, que vous la tiendriez? Je n'espérois rien, repartit la princesse, & je n'ai demandé du tems que pour me laisser mourir de chagrin, avant que d'être obligée d'avouer ma honte, & d'épouser le prince.

La résolution est violente, dit alors l'autre esclave favorite : je sais bien, madame, qu'aucun homme n'est digne de vous; mais il faut convenir que celui-ci a un mérite singulier; sa beauté, sa bonne mine & son esprit doivent vous parler en sa faveur. Je lui rends justice, interrompit la princesse; s'il est quelque prince au monde qui mérite que je le regarde d'un œil favorable, c'est celui-là. Tantôt même, je le confesse, avant que de l'interroger, je l'ai plaint; j'ai soupiré en le voyant; & ce qui jusqu'à ce jour ne m'étoit ja-

mais arrivé, peu s'en eſt fallu que je n'aie ſouhaité qu'il répondît bien à mes queſtions: il eſt vrai que dans le moment j'ai rougi de ma foibleſſe; mais ma fierté l'a ſurmontée, & les réponſes juſtes qu'il m'a faites ont achevé de me révolter contre lui; tous les applaudiſſemens que les docteurs lui ont donnés m'ont tellement mortifiée, que je n'ai plus ſenti, & ne ſens plus encore pour lui que des mouvemens de haine. O malheureuſe Tourandocte! meurs promptement de regret & de dépit, d'avoir trouvé un jeune homme qui a pu te couvrir de honte, & te contraindre à devenir ſa femme!

A ces mots, elle redoubla ſes pleurs, & dans la violence de ſes tranſports, elle n'épargna ni ſes cheveux ni ſes habits; elle porta même plus d'une fois la main ſur ſes belles joues pour les déchirer & pour punir ſes charmes, comme premiers auteurs de la confuſion qu'elle avoit eſſuyée, ſi ſes eſclaves qui veilloient ſur ſa fureur, n'en euſſent ſauvé ſon viſage; mais elles avoient beau s'empreſſer à la ſecourir, elles ne pouvoient calmer ſon agitation. Pendant qu'elle étoit dans cet état affreux, le prince des Nogaïs, charmé du réſultat du divan, nageoit dans la joie, & ſe livroit à l'eſpérance de poſſéder ſa maîtreſſe le jour ſuivant.

LXXIV. JOUR.

LE roi étant revenu de la salle du conseil dans son appartement, envoya chercher Calaf pour l'entretenir en particulier sur ce qui s'étoit passé au divan; le prince Nogaïs accourut aussi-tôt aux ordres du monarque, qui lui dit après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse : Ah! mon fils, viens m'ôter de l'inquiétude où je suis; je crains que ma fille réponde à la question que tu lui as proposée : Pourquoi t'es-tu mis en danger de perdre l'objet de ton amour? Seigneur, répondit Calaf, que votre majesté n'appréhende rien; il est impossible que la princesse me dise comment s'appelle le prince dont je lui ai demandé le nom, puisque je suis ce prince, & que personne ne me connoît dans votre cour.

Ce discours me rassure, s'écria le roi avec transport; j'étois allarmé, je te l'avoue : Tourandocte est fort pénétrante; la subtilité de son esprit me faisoit trembler pour toi; mais, grâces au ciel, tu me rends tranquille : quelque facilité qu'elle ait à percer le sens des énigmes, elle ne peut en effet deviner ton nom; je ne t'accuses plus d'être un téméraire, & je m'apperçois que ce qui m'a paru un défaut de prudence, est un tour

ingénieux dont tu t'es servi pour ôter tout prétexte à ma fille de se refuser à tes vœux.

Altoun-Kan, après avoir ri avec Calaf de la question faite à la princesse, se disposa à prendre le divertissement de la chasse; il se revêtit d'un caftan étroit & léger, & fit enfermer sa barbe dans un sac de satin noir. Il ordonna aux mandarins de se tenir prêts à l'accompagner, & fit donner des habits de chasse au prince des Nogaïs; ils mangèrent quelques morceaux à la hâte, ensuite ils sortirent du palais : les mandarins, dans des chaises d'ivoire enrichies d'or & découvertes, étoient à la tête; chacun avoit six hommes qui le portoient, deux qui marchoient devant lui avec des fouets de corde, & deux autres qui le suivoient avec des tables d'argent, sur lesquelles étoient écrites en gros caractères toutes ses qualités; le Roi & Calaf dans une litière de bois de sandal rouge, portée par vingt officiers militaires, aussi découverte, & sur laquelle la première lettre du nom du monarque & plusieurs figures d'animaux étoient peintes en traits d'argent, paroissoient après les mandarins; deux généraux des armées d'Altoun-Kan, tenoient à côté de la litière, chacun un large évantail pour les préserver de la chaleur, & trois mille eunuques qui marchoient derrière, terminoient le cortége.

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu où les officiers

de la vénerie attendoient le roi avec des oiseaux de proie, on commença la chasse aux cailles, qui dura jusqu'au coucher du soleil. Alors ce prince & les personnes de sa suite s'en retournèrent au palais dans le même ordre qu'ils en étoient sortis. Ils trouvèrent dans une cour, sous plusieurs pavillons de taffetas de diverses couleurs, une infinité de petites tables dressées, bien verniſſées (*a*) & couvertes de toutes sortes de viandes coupées. Calaf & les mandarins s'assirent, à l'exemple du roi, chacun à une petite table séparée, auprès de laquelle il y en avoit une autre qui servoit de buffet. Ils commencèrent tous à boire plusieurs rasades de vin de riz (*b*) avant que de toucher aux viandes, ensuite il ne firent plus que manger sans boire. Le repas achevé, Altoun-Kan emmena le prince des Nogaïs dans une grande salle fort éclairée, & remplie de siéges rangés comme pour voir quelque spectacle, & ils furent suivis de tous les mandarins. Le roi règla les rangs, & fit asseoir Calaf auprès de lui sur un grand trône d'ébène, orné de filigrames d'or.

(*a*) On mange à la Chine sur des tables enduites d'un vernis nommé *Charan* : On ne s'y sert point de nappes ni de serviettes ; il n'y a pas non plus de coûteaux, parce que les viandes sont coupées quand on les présente, & on se sert de deux petits bâtons au-lieu de fourchettes.

(*b*) Le vin de riz est de couleur d'Ambre, & aussi délicat que le vin d'Espagne.

Aussi-tôt que tout le monde eut pris sa place, il entra des chanteurs & joueurs d'instrumens, qui s'accordant ensemble, commencèrent un concert fort agréable; Altoun-Kan en étoit charmé. Entêté de la musique Chinoise, il demandoit de tems-en-tems au fils de Timurtasch ce qu'il en pensoit, & ce jeune prince, par complaisance, la mettoit au-dessus de toutes les musiques du monde. Le concert fini, les chanteurs & joueurs d'instrumens se retirèrent pour faire place à un éléphant artificiel, qui s'étant avancé par ressorts au milieu de la salle, vomit six baladins, qui commencèrent à faire des sauts périlleux. Ils étoient presque nus; ils avoient seulement des escarpins (*a*), des caleçons de toile des Indes, & des bonnets de brocard. Après qu'ils eurent fait voir leur souplesse & leur agilité par mille tours surprenans, ils rentrèrent dans l'éléphant, qui sortit comme il étoit entré. Il parut ensuite des comédiens (*b*) qui représentèrent sur le champ une pièce dont le roi leur prescrivit le sujet. Quand tous ces divertissemens furent finis, la nuit se trouvant fort avancée, Altoun-Kan & Calaf se levèrent pour aller reposer dans leurs appartemens, & tous les mandarins se retirèrent.

(*a*) On les appelle Naleines.

(*b*) Les comédiens Chinois, tant ceux du roi que les autres, jouent sur le champ tout ce qu'on leur ordonne de jouer, comme les comédiens Italiens.

LXXV. JOUR.

LE jeune prince des Nogaïs, conduit par des eunuques qui portoient dans des flambeaux d'or des bougies de serpent (*a*), se préparoit à goûter les douceurs du sommeil, autant que l'impatience de retourner au divan le lui pourroit permettre, lorsqu'en entrant dans son appartement, il y trouva une jeune dame revêtue d'une robe de brocard rouge à fleurs d'argent, fort ample, par-dessus une autre plus étroite de satin blanc tout brodé d'or, & parsemée de rubis & d'émeraudes. Elle avoit un bonnet d'un simple taffetas de couleur de rose garni de perles, & relevé d'une broderie d'argent fort légère, qui ne lui couvroit que le haut de la tête, & laissoit voir de très-beaux cheveux bien bouclés, & mêlés de quelques fleurs artificielles : à l'égard de sa taille & de son visage, on ne pouvoit rien voir de plus beau ni de plus parfait après la princesse de la Chine.

Le fils de Timurtasch fut assez surpris de rencontrer au milieu de la nuit une dame seule & si charmante dans son appartement. Il ne l'auroit

(*a*) Ce sont des bougies faites de l'huile d'une certaine espèce de serpent, mêlée avec un peu de cire. Elles sont plus blanches, & jettent une lumière plus brillante que les nôtres.

pas impunément regardée, s'il n'eût vu Tourandocte; mais un amant de cette princesse pouvoit il avoir des yeux pour une autre! Si-tôt que la dame apperçut Calaf, elle se leva de dessus un sopha où elle étoit assise, & sur lequel elle avoit mis son voile; & après avoir fait une inclination de tête assez basse : Prince, dit-elle, je ne doute pas que vous ne soyez fort étonné de trouver ici une femme; car vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il est défendu, sous de très rigoureuses peines, aux hommes & aux femmes qui habitent ce sérail, d'avoir ensemble quelque communication; mais l'importance des choses que j'ai à vous dire, m'a fait mépriser tous les périls; j'ai eu l'adresse & le bonheur de lever tous les obstacles qui s'opposoient à mon dessein; j'ai gagné les eunuques qui vous servent : enfin je me suis introduite dans votre appartement. Il ne me reste plus qu'à vous dire ce qui m'amène, & c'est ce que vous allez entendre.

Ce début intéressa Calaf; il ne douta point que la dame, puisqu'elle avoit fait une démarche si périlleuse, n'eût à lui dire des choses dignes de son attention. Il la pria de se remettre sur le sopha; ils s'y assirent tous deux; ensuite la dame reprit la parole en ces termes :

Seigneur, je crois devoir commencer par vous apprendre que je suis fille d'un kan tributaire

d'Altoun-Kan. Mon père, il y a quelques années, fut assez hardi pour refuser de payer le tribut ordinaire; & se fiant un peu trop à son expérience dans l'art militaire, ainsi qu'à la valeur de ses soldats, il se mit en état de se défendre si on le venoit attaquer : cela ne manqua pas d'arriver. Le roi de la Chine, irrité de son audace, envoya contre lui le plus habile de ses généraux, avec une puissante armée. Mon père, quoique moins fort, alla au-devant de lui. Après un sanglant combat qui se donna sur le bord d'un fleuve, le général Chinois demeura victorieux. Mon père, percé de mille coups, mourut pendant l'action; mais en mourant, il ordonna qu'on jetât dans le fleuve ses femmes & ses enfans, pour les préserver de l'esclavage. Ceux qu'il chargea de cet ordre généreux, mais inhumain, l'exécutèrent; ils me précipitèrent dans l'eau avec ma mère, mes sœurs, & deux frères, que leur enfance retenoit auprès de nous. Le général Chinois arriva dans le moment à l'endroit du fleuve où l'on nous avoit jetés, & où nous achevions notre misérable destinée. Ce triste & horrible spectacle excita sa compassion; il promit une récompense à ceux de ses soldats qui sauveroient quelque reste de la famille du kan vaincu. Plusieurs cavaliers Chinois, malgré la rapidité du fleuve, y entrèrent aussi-tôt, & pous-

sèrent leurs chevaux par-tout où ils voyoient flotter nos corps mourans. Ils en recueillirent une partie, mais leur secours ne fut utile qu'à moi seule; je respirois encore quand ils me portèrent à terre, le reste se trouva sans vie. Le général prit grand soin de mes jours, comme si sa gloire en eût eu besoin, & que ma captivité eût donné un nouvel éclat à sa victoire. Il m'amena dans cette ville, & me présenta au roi, après lui avoir rendu compte de sa conduite. Altoun-Kan me mit auprès de la princesse sa fille, qui est de deux ou trois années plus jeune que moi.

Quoique je ne fusse pas encore sortie de l'enfance, je ne laissois pas de penser que j'étois devenue esclave, & que je devois avoir des sentimens conformes à mon infortune; ainsi j'étudiai l'humeur de Tourandocte; je m'attachai à lui plaire, & je fis si bien par ma complaisance & par mes soins, que je gagnai son amitié. Depuis ce tems-là je partage sa confidence avec une jeune personne d'une naissance illustre, que les malheurs de sa maison ont aussi réduite à l'esclavage.

Pardonnez-moi, seigneur, poursuivit-elle, ce récit qui n'a rien de commun avec le sujet qui me conduit ici. J'ai cru devoir vous apprendre que je suis d'un sang noble, pour vous faire

prendre plus de confiance en moi : car le rapport important que j'ai à vous faire eſt tel qu'une ſimple eſclave pourroit trouver peu de créance dans votre eſprit. Je ne ſais même ſi, quoique fille de kan, je vous perſuaderai ; un prince charmé de Tourandocte, ajoutera-t-il foi à ce que je vais lui dire d'elle ? Canume (*a*), interrompit en cet endroit le fils de Timurtaſch, ne me tenez pas davantage en ſuſpens ; apprenez-moi de grâce, ce que vous avez à me dire de la princeſſe de la Chine. Seigneur, reprit la dame, Tourandocte, la barbare Tourandocte, a formé le deſſein de vous faire aſſaſſiner. A ces paroles, Calaf ſe renverſant ſur le ſopha, demeura dans la ſituation d'un homme ſaiſi d'horreur & d'étonnement.

LXXVI. JOUR.

LA princeſſe eſclave, qui avoit bien prévu la ſurpriſe du jeune prince, lui dit : je ne ſuis pas étonnée que vous receviez ainſi cette effroyable nouvelle, & je vois bien que j'avois raiſon de douter que vous la vouluſſiez croire. Juſte ciel ! s'écria Calaf, lorſqu'il fut revenu de ſon accablement, l'ai-je bien entendu ? la princeſſe de la

(*a*) C'eſt-à-dire Princeſſe.

Chine peut-elle être capable d'un si noir attentat ? comment l'a-t elle pu concevoir ? Prince, lui dit la dame, voici de quelle manière elle a pris cette horrible résolution : ce matin, quand elle est sortie du divan où j'étois derrière son trône, elle avoit un dépit mortel de ce qui venoit de se passer ; elle est revenue dans son appartement, agitée des plus vifs mouvemens de haine & de rage ; elle a rêvé long-tems à la question que vous lui avez proposée, & n'y pouvant trouver de réponse à son gré, elle s'est abandonnée au désespoir. Je n'ai rien épargné, non plus que l'autre esclave favorite, pour calmer la violence de ses transports. Nous avons fait même tout notre possible pour lui inspirer des sentimens favorables pour vous ; nous lui avons vanté votre bonne mine & votre esprit, & nous lui avons représenté qu'au-lieu de s'affliger sans modération, elle devoit plutôt se déterminer à vous donner la main. Mais elle nous a imposé silence par un torrent de mots injurieux qui lui sont échappés contre les hommes ; le plus aimable ne fait pas plus d'impression sur elle, que le plus laid & le plus mal fait. Ce sont tous, a-t-elle dit, des objets mépriſables, & pour qui je n'aurai jamais que de l'aversion. A l'égard de celui qui se présente, j'ai encore plus de haine pour lui que pour les autres ; & puisque je ne

saurois m'en délivrer autrement que par un assassinat, je veux le faire assassiner.

J'ai combattu ce dessein détestable, continua la princesse esclave ; j'en ai fait envisager à Tourandocte les suites terribles. Je lui ai représenté le tort qu'elle se feroit à elle-même, & la juste horreur que les siècles à venir auroient de sa mémoire. De son côté, l'autre esclave favorite n'a pas manqué d'ajouter des raisons aux miennes ; mais tous nos discours ont été inutiles, nous n'avons pu la détourner de son entreprise. Elle a chargé des eunuques affidés, du soin de vous ôter la vie demain matin lorsque vous sortirez de votre palais pour vous rendre au divan.

O princesse inhumaine ! perfide Tourandocte ! s'écria le prince des Nogaïs, est-ce ainsi que vous vous préparez à couronner la tendresse du malheureux fils de Timurtasch ? Calaf vous a donc paru bien horrible, puisque vous aimez mieux vous en défaire par un crime qui va vous deshonorer, que de joindre votre destinée à la sienne ! Grand dieu ! que ma vie est composée d'aventures bizarres ! Tantôt je parois jouir d'un bonheur digne d'envie, & tantôt je suis plongé dans un abîme de maux !

Seigneur, lui dit la dame esclave, si le ciel vous fait éprouver des malheurs, il ne veut pas

du moins que vous y succombiez, puisqu'il vous avertit des périls qui vous menacent. Oui, prince, c'est lui qui m'a sans doute inspiré la pensée de vous sauver, car je ne viens pas seulement vous découvrir un piège dressé contre vos jours, je viens vous donner les moyens de l'éviter. Par l'entremise de quelques eunuques qui me sont dévoués, j'ai gagné des soldats de la garde, qui vous faciliteront la sortie du sérail. Comme après votre retraite on ne manquera pas de faire des perquisitions, & d'apprendre que j'en suis l'auteur, j'ai résolu de partir avec vous, pour m'éloigner de cette fatale cour, où j'ai plus d'un sujet d'ennui; mon esclavage me la fait haïr, & vous me la rendez encore plus odieuse.

Il y a, continua-t-elle, dans un endroit de cette ville, des chevaux qui nous attendent: partons, & gagnons, s'il est possible, les terres de la tribu de Berlas. Le sang me lie avec le prince Alinguer qui en est le souverain; il aura une extrême joie de voir sa parente hors des fers du superbe Altoun-Kan, & il vous recevra comme mon libérateur. Nous vivrons tous deux sous ses tentes, plus tranquilles & plus heureux qu'ici; moi, dégagée des liens de ma captivité, j'y jouirai d'un sort plus doux; & vous, seigneur, vous y pourrez trouver quelque princesse assez belle pour mériter d'être aimée, & qui, bien

loin

loin d'attenter à votre vie, pour ne pas devenir votre femme, ne sera occupée que du soin de vous plaire, si elle peut faire le bonheur d'un prince tel que vous. Ne perdons point de tems, allons, & que demain, le soleil en commençant sa course, nous trouve déjà bien éloignés de Pekin.

Calaf répondit : belle princesse, j'ai mille grâces à vous rendre de m'avoir voulu délivrer du danger où je suis. Que ne puis je, par reconnoissance, vous tirer d'esclavage, & vous conduire à la horde du kan de Berlas votre parent ! que j'aurois de plaisir à vous remettre entre ses mains ! par-là je m'acquitterois de quelques obligations que je lui ai. Mais dites-moi, Canume, dois-je ainsi disparoître aux yeux d'Altoun-Kan ; que penseroit-il de moi ? il croiroit que je ne serois venu dans sa cour que pour vous enlever, & dans le tems que je ne suirois que pour épargner un crime à sa fille, il m'accuseroit d'avoir violé les droits de l'hospitalité ; d'ailleurs, faut-il vous l'avouer, toute barbare qu'est la princesse de la Chine, mon lâche cœur ne sauroit la haïr. Que dis-je, la haïr ! je l'adore ; je suis dévoué à toutes ses volontés ; & , puisqu'elle veut m'immoler, la victime est toute prête.

La dame esclave voyant le prince des Nogaïs

dans la résolution de mourir, plutôt que de partir avec elle, se prit à pleurer, en lui disant : est-il possible, seigneur, que vous préfériez la mort à la reconnoissance d'une princesse captive dont vous pouvez briser les fers ? Si Tourandocte est plus belle que moi, en récompense j'ai un autre cœur que le sien. Hélas ! quand vous vous êtes présenté ce matin au divan, j'ai tremblé pour vous ; j'ai craint que vous ne répondissiez mal aux questions de la fille d'Altoun-Kan ; & lorsque vous y avez bien répondu, j'ai senti naître un autre trouble ; je pressentois, sans doute, qu'on attenteroit sur vos jours. Ah ! mon cher prince, ajouta-t-elle, je vous conjure de réfléchir sur vous-même, & de ne point vous laisser entraîner à cette fureur qui vous fait envisager la mort sans pâlir. Qu'un aveugle amour ne vous fasse point mépriser un péril qui m'allarme : cédez à la crainte qui m'agite pour vous ; & tous deux, sans différer, sortons de ce sérail où je souffre un cruel tourment.

Ma princesse, repartit à ces paroles le fils de Timurtasch, quelque malheur qui me doive arriver, je ne puis me résoudre à une si prompte fuite. Vous avez, je l'avoue, de quoi payer votre libérateur, & lui faire un destin plein de charmes ; mais je ne suis pas né pour être heureux ; mon sort est d'aimer Tourandocte ; malgré l'hor-

reur qu'elle a pour moi, je ne ferois, loin de ses yeux, que traîner des jours languissans.... Hé bien, ingrat, demeure, interrompit brusquement la dame en se levant, ne t'éloignes pas de ce séjour qui fait tes délices; quand tu devrois l'arroser de ton sang, je ne te presse plus de partir; la fuite te déplaît avec une esclave; si tu vois le fond de mon cœur, je lis dans le tien : quelque ardeur que t'inspire la princesse de la Chine, tu as moins d'amour pour elle que d'aversion pour moi. En achevant ces mots, elle remit son voile, & sortit de l'appartement de Calaf.

LXXVII. JOUR.

CE jeune prince, après le départ de la dame, demeura sur le sopha dans une grande perplexité. Dois-je croire, disoit-il, ce que je viens d'entendre? peut-on jusque-là pousser la barbarie? mais, hélas! je n'en saurois douter : cette princesse esclave a eu horreur de l'attentat que médite Tourandocte, elle est venue m'en avertir, & les sentimens même qu'elle m'a laissé voir, sont de sûrs garants de sa sincérité. Ah! cruelle fille du meilleur de tous les rois, est-ce ainsi que vous abusez des dons que vous avez reçus du ciel? O dieu! comment avez-vous pu douer d'une beauté

si parfaite, cette princesse inhumaine, ou, pourquoi lui avez-vous donné une ame si barbare avec tant de charmes?

Au-lieu de chercher à se procurer quelques heures de sommeil, il passa le reste de la nuit à se livrer aux plus affligeantes réflexions. Enfin, le jour parut, le son des cloches & le bruit des tambours se firent entendre, & bientôt six mandarins le vinrent prendre comme le jour précédent, pour le mener au conseil. Il traversa la cour, où des soldats de la garde du roi étoient en haie; il crut qu'il laisseroit la vie en cet endroit, & que sans doute les gens dont on avoit fait choix pour l'assassiner, l'attendoient au passage. Loin de se tenir sur ses gardes, & de songer à se défendre, il marchoit comme un homme résolu à la mort, & sembloit même accuser de lenteur ses assassins. Il passa pourtant la cour, sans que personne l'attaquât, & il arriva dans la première salle du divan. Ah! c'est sans doute ici, disoit-il en lui-même, que l'ordre sanguinaire de la princesse doit être exécuté. En même tems il regardoit de tous côtés, & chaque personne qu'il voyoit, lui paroissoit son meurtrier. Il s'avance toutefois, & entre dans la chambre où se tenoit le conseil, sans recevoir le coup mortel qu'il attendoit.

Tous les docteurs & les mandarins étoient déjà

sous leurs pavillons, & Altoun-Kan alloit paroître. Quel est donc le dessein de la princesse, dit-il alors en lui-même? veut-elle être témoin de ma mort, & veut-elle me faire assassiner aux yeux de son père? le roi seroit-il complice de cet attentat? que dois-je penser? auroit-elle changé de sentiment, & révoqué l'arrêt de mon trépas? Tandis qu'il étoit dans cette incertitude, la porte du palais intérieur s'ouvrit, & le roi, accompagné de Tourandocte, entra dans la salle. Ils se placèrent sur leurs trônes, & le prince des Nogaïs se tint debout devant eux, & à la même distance que le jour précédent.

Le colao, dès qu'il vit le roi assis, se leva, & demanda au jeune prince s'il se ressouvenoit d'avoir promis de renoncer à la princesse, si elle répondoit juste à la question qu'il lui avoit proposée? Calaf fit réponse qu'oui, & protesta de nouveau qu'à cette condition il cessoit de prétendre à l'honneur d'être gendre du roi. Le colao ensuite adressa la parole à Tourandocte. Et vous, grande princesse, lui dit-il, vous savez quel serment vous lie, & à quoi vous êtes soumise, si vous ne nommez pas aujourd'hui le prince dont on vous a demandé le nom.

Le roi, persuadé qu'elle ne pouvoit répondre à la question de Calaf, lui dit: Ma fille, vous

avez eu tout le tems de rêver à ce qu'on vous a proposé; mais quand on vous donneroit une année entière pour y penser, je crois que malgré votre pénétration, vous seriez obligée d'avouer à la fin, que c'est une chose impénétrable pour vous. Ainsi, puisque vous ne sauriez la deviner, rendez-vous de bonne grace à l'amour de ce jeune prince, & satisfaites l'envie que j'ai de le voir votre époux; il est digne de l'être & de règner avec vous, après moi, sur les peuples de la Chine. Seigneur, dit Tourandocte, pourquoi vous imaginez-vous que je ne saurois répondre à la question de ce prince! cela n'est pas si difficile que vous le pensez; si j'eus hier la honte d'être vaincue, je prétends avoir aujourd'hui l'honneur de vaincre. Je vais confondre ce jeune téméraire, qui a eu trop mauvaise opinion de mon esprit. Qu'il me fasse sa question, & j'y répondrai.

Madame, dit alors le prince des Nogaïs, je vous demande *quel est le nom du prince qui, après avoir souffert mille fatigues & mendié son pain, se trouve en ce moment comblé de joie & de gloire? Ce prince*, repartit Tourandocte, *se nomme Calaf, & il est fils de Timurtasch.* Aussi-tôt que Calaf entendit prononcer son nom, il changea de couleur; ses yeux se couvrirent d'épaisses ténèbres, & il tomba tout-à-coup sans sentiment.

Le roi & toute l'assemblée jugeant par-là que Tourandocte avoit effectivement nommé le prince dont on lui demandoit le nom, pâlirent, & demeurèrent dans une grande consternation.

LXXVIII. JOUR.

APRÈS que le prince Calaf fut revenu de son évanouissement par les soins des mandarins & du roi même, qui étoit descendu de son trône pour le secourir, il adressa la parole à Tourandocte : Belle princesse, lui dit-il, vous êtes dans l'erreur, si vous croyez avoir bien répondu à ma question; le fils de Timurtasch n'est point comblé de joie & de gloire; il est plutôt couvert de honte & accablé de douleur. Je conviens, dit la princesse, que vous n'êtes point comblé de joie & de gloire en ce moment; mais vous l'étiez, quand vous m'avez proposé votre question : ainsi, prince, au lieu d'avoir recours à de vaines subtilités, avouez de bonne foi que vous avez perdu les droits que vous aviez sur Tourandocte. Je puis donc vous refuser ma main, & vous abandonner au regret de l'avoir manquée : cependant je veux bien vous l'apprendre, & le déclarer ici publiquement; je suis dans une autre disposition à

votre égard ; l'amitié que le roi mon père a conçue pour vous, & votre mérite particulier, me déterminent à vous prendre pour époux.

A ce discours, la salle du divan retentit de mille cris de joie. Les mandarins & les docteurs applaudirent aux paroles de la princesse ; le roi s'approcha d'elle, l'embrassa, & lui dit : Ma fille, vous ne pouviez prendre une résolution qui me fût plus agréable : par-là, vous effacerez la mauvaise impression que vous avez faite sur l'esprit de mes peuples, & vous donnerez à un père la satisfaction qu'il attendoit de vous depuis longtems, & qu'il désespéroit d'avoir jamais. Oui, l'aversion que vous aviez pour tous les hommes, cette aversion si contraire à la nature, m'ôtoit la douce espérance de voir naître de vous des princes de mon sang. Heureusement cette haine finit aujourd'hui son cours ; &, ce qui met le comble à mes souhaits, vous venez de l'éteindre en faveur d'un jeune héros qui m'est cher : Mais apprenez-nous, ajouta-t-il, comment vous avez pu deviner le nom d'un prince qui vous étoit inconnu ? par quel charme l'avez-vous découvert ? Seigneur, répondit Tourandocte, ce n'est point par enchantement que je l'ai su, c'est par une aventure assez naturelle : une de mes esclaves a été trouver cette nuit le prince Calaf, & a eu l'adresse de

lui arracher son secret : il doit me pardonner d'avoir profité de cette trahison, puisque je n'en fais pas un plus mauvais usage.

Ah ! charmante Tourandocte, s'écria le prince des Nogaïs en cet endroit, est-il bien possible que vous ayez pour moi des sentimens si favorables ? De quel abîme affreux vous me retirez pour m'élever à la première place du monde ! Hélas ! que j'étois injuste ! tandis que vous me prépariez un si beau sort, je vous croyois coupable de la plus noire de toutes les perfidies. Trompé par une horrible fable qui avoit troublé ma raison, je payois vos bontés de soupçons injurieux : Que j'ai d'impatience d'expier à vos pieds mon injustice !

L'amoureux fils de Timurtasch alloit continuer de se répandre en discours tendres & passionnés, lorsque tout-à-coup il fut obligé de se taire pour écouter & considérer une esclave, qui jusque-là s'étoit tenue debout derrière la princesse de la Chine, & qui s'avançant alors au milieu de l'assemblée, surprit tout le monde par son action : elle leva son voile, & aussi-tôt Calaf la reconnut pour cette même personne qu'il avoit vue la nuit dans son appartement ; elle avoit le visage aussi pâle que la mort, les yeux égarés, & elle paroissoit méditer quelque chose de funeste. Tous les spectateurs la regardoient avec étonnement, &

Altoun-Kan, comme les autres, étoit dans l'attente de ce qu'elle alloit dire, quand se tournant vers Tourandocte, elle lui parla dans ces termes : Princesse, il est tems de vous désabuser ; je n'ai point été trouver le prince Calaf pour l'engager à me découvrir son nom ; je n'ai pas fait cette démarche pour vous servir ; c'est pour mon intérêt seul que je l'ai hasardée : je voulois sortir d'esclavage & vous enlever votre amant. J'avois tout disposé pour prendre la fuite avec lui ; il a rejeté ma proposition, ou plutôt l'ingrat a mépriſé ma tendresse : je n'ai pourtant rien épargné pour le détacher de vous ; je lui ai peint votre fierté avec les plus noires couleurs ; j'ai dit même que vous deviez le faire assassiner aujourd'hui ; mais je vous ai vainement chargée de cet attentat, je n'ai pu ébranler sa constance : il sait quels transports j'ai laissé éclater en le quittant, & ses yeux ont été témoins de mon dépit & de ma confusion. Jalouse, désespérée, je suis revenue dans votre appartement ; & par une fausse confidence, je me suis fait un mérite auprès de vous d'une démarche qui n'a tourné qu'à ma honte. Ce n'est donc point pour vous tirer d'embarras que je vous ai appris le nom que vous vouliez savoir ; il est échappé au prince dans un transport qu'il n'a pu retenir ; & j'ai cru que toujours ennemie des hommes, vous seriez bien-aise de pouvoir écarter Calaf. Enfin, j'ai cru

par-là prévenir les funestes nœuds qui vont vous lier l'un à l'autre ; mais puisque mon artifice a été inutile, & que vous vous déterminez à épouser votre amant, je n'ai point d'autre parti à prendre que celui-ci. En achevant ces mots, elle tira de dessous sa robe un cangiar (*a*), & se le plongea dans le sein.

LXXIX. JOUR.

TOUTE l'assemblée frémit à cette action. Altoun-Kan en fut saisi d'horreur ; Calaf sentit diminuer sa joie, & Tourandocte, en jetant un grand cri, descendit de son trône, pour aller secourir la princesse esclave, & l'empêcher de périr, s'il étoit possible ; l'autre esclave favorite accourut aussi dans le même dessein, ainsi que les deux autres, qui tenoient l'encre & le papier ; mais avant qu'elles arrivassent, la malheureuse amante du fils de Timurtasch, comme si le coup qu'elle s'étoit donné n'eût pas suffi pour lui achever la vie, retira son poignard, & s'en frappa une seconde fois. Tout ce qu'elles purent faire, ce fut de recevoir dans leurs bras son corps chancelant : Adelmulc (*b*), lui dit la princesse de la Chine

(*a*) Poignard.

(*b*) Équité du royaume.

toute éplorée, ma chère Adelmulc, qu'avez-vous fait? Falloit-il vous porter à cette extrêmité? Pourquoi ne m'avez-vous pas ouvert votre cœur cette nuit? que ne me disiez-vous que vous perdriez la vie, si j'épousois le prince Calaf? quels efforts n'aurois-je pas faits pour une rivale telle que vous!

A ces paroles, la princesse esclave ouvrant des yeux que déjà la mort commençoit à fermer, les tourna d'un air languissant vers Tourandocte, & lui dit : C'en est fait, ma princesse, je vais cesser de vivre & de souffrir; ne plaignez point mon sort; louez plutôt ma généreuse résolution. Je m'affranchis en mourant d'un double esclavage; je sors des fers d'Altoun-Kan & de ceux de l'Amour, qui sont encore plus rigoureux. J'ai sucé avec le lait les principes de Xaca (*a*), ainsi l'on ne doit pas être surpris que j'aie été capable de cette fermeté. En achevant ces mots, elle fit un profond soupir & expira.

Les mandarins & les docteurs furent touchés de la pitoyable fin d'Adelmulc; Tourandocte répandit de nouvelles larmes; & Calaf se regardant comme l'auteur de ce tragique évènement, en conçut une vive douleur. De son côté, le bon roi de la Chine en parut fort affligé: ah! princesse

(*a*) Suivant la secte de Xaca, il n'y a point de récompense à espérer après la mort, ni de châtiment à craindre.

infortunée, dit-il, seul & précieux reste du débris d'une célèbre maison, de quoi vous sert présentement qu'on vous ait sauvée de la fureur des eaux ? hélas ! vous auriez été plus heureuse, si vous eussiez achevé votre destin le jour qui vit périr le malheureux Keycobad, le kan des Catalans votre père, & toute votre famille : puissiez-vous du moins, après avoir parcouru les neuf enfers (*a*), renaître fille d'un autre souverain à la première transmigration.

Altoun-Kan ne se contenta pas de déplorer ainsi le malheur de la princesse Adelmulc, il ordonna de superbes funérailles. On porta le corps dans un palais séparé, où il fut revêtu de riches habits blancs ; & avant qu'on le mît dans le cercueil, le roi, avec tous les officiers de sa maison, alla lui faire la révérence & lui présenter des parfums ; ensuite on l'enferma dans un cercueil de bois d'aloës, & on le plaça sur une espèce de trône qui avoit été élevé pour cet effet au milieu d'une grande cour ; il demeura-là une

(*a*) La plupart des Chinois s'imaginent qu'il y a neuf enfers que les ames parcourent ; qu'elles revivent ensuite, mais qu'elles n'ont pas toutes le même sort : celles qui sont les plus heureuses renaissent hommes, les autres deviennent des animaux semblables aux hommes ; & les plus malheureuses prennent des formes d'oiseaux, sans espérance de pouvoir redevenir hommes à la première transmigration.

semaine entière ; & tous les jours les femmes des mandarins, couvertes de deuil depuis les pieds jusqu'à la tête, furent obligées de l'aller visiter, & de lui faire chacune quatre révérences avec des démonstrations de douleur. Après cette cérémonie, le jour que le grand mathématicien avoit désigné pour l'enterrement, étant venu, on mit le cercueil sur un char de triomphe, couvert de plaques d'argent, entremêlées de figures d'animaux peintes sur du carton, puis on fit un sacrifice au génie qui gardoit le char, afin que les funérailles s'achevassent heureusement ; & après avoir arrosé le cercueil d'eau de senteur, la marche commença : elle dura trois jours à cause des diverses cérémonies & des pauses qu'il fallut faire avant que d'arriver à la montagne où sont les tombeaux des rois de la Chine ; car Altoun-Kan voulut que la cendre de la princesse Adelmuc fût mêlée avec les cendres des princes mêmes de sa maison ; il est vrai que Tourandocte, par amitié pour son esclave favorite, avoit prié le roi son père de lui faire cet honneur.

Lorsque le convoi fut auprès de la montagne, on ôta le cercueil du char qui l'avoit apporté jusque-là, pour le mettre sur un autre encore plus riche ; ensuite on sacrifia un taureau qu'on

arrosa de vin aromatique, & on le présenta avec d'autres choses à la terre, en la suppliant de recevoir favorablement le corps de la princesse.

LXXX. JOUR.

QUAND les obsèques d'Adelmulc furent finies; la cour de la Chine changea de face : on y quitta les habits de deuil, & les plaisirs succédèrent aux tristes soins dont on y avoit été occupé. Altoun-Kan ordonna les apprêts du mariage de Calaf avec Tourandocte; & pendant qu'on y travailloit, il envoya des ambassadeurs à la tribu de Berlas, pour informer le kan des Nogaïs de tout ce qui s'étoit passé à la Chine, & pour le prier d'y venir avec la princesse sa femme.

Les préparatifs étant achevés, le mariage se fit avec toute la pompe & la magnificence qui convenoit à la qualité des époux; on ne donna point de maîtres (*a*) à Calaf, & le roi déclara même publiquement, que pour marquer l'estime & la

(*a*) On donne ordinairement aux gendres des rois de la Chine, deux vieux mandarins pour leur servir de maîtres, & pour les instruire de tout ce qu'il convient aux princes de savoir : D'ailleurs, il faut observer que jusqu'à ce que la fille du roi ait eu des enfans, le *Fum-ma*, c'est-à-dire celui qui l'a épousée, est obligé de lui faire tous les jours quatre révérences à genoux.

considération particulière qu'il avoit pour son gendre, il le dispensoit de faire à son épouse les révérences ordinaires. On ne vit à la cour, pendant un mois entier, que spectacles & que festins; & il y eut aussi dans la ville de grandes réjouissances.

La possession de Tourandocte ne rallentit point l'amour de Calaf; & cette princesse qui avoit jusque-là regardé les hommes avec tant de mépris, ne put se défendre d'aimer un prince si parfait. Quelque tems après leur mariage, les ambassadeurs qu'Altoun-Kan avoit envoyés au pays de Berlas, revinrent en bonne compagnie: ils avoient avec eux, non-seulement le père & la mère du gendre de leur roi; mais même le prince Alinguer, qui pour faire plus d'honneur à Elmaze & à Timurtasch, avoit voulu les accompagner avec les plus grands seigneurs de sa cour, & les conduire jusqu'à Pekin.

Le jeune prince des Nogaïs, averti de leur arrivée, ne manqua pas d'aller au-devant d'eux; il les rencontra à la porte du palais: il faut se représenter la joie qu'il eut de revoir son père & sa mère, & les transports dont ils furent agités à sa vue; car c'est une chose qu'il n'est pas possible d'exprimer par des paroles. Ils s'embrassèrent tous trois à plusieurs reprises, & les larmes qu'ils répandirent en s'embrassant, excitèrent

tèrent celles des Chinois & des Tartares qui étoient préſens.

Après de ſi doux embraſſemens, Calaf ſalua le kan de Berlas; il lui témoigna combien il étoit touché de ſes bontés, & ſur-tout de ce qu'il avoit voulu accompagner lui-même juſqu'à la cour de la Chine, les auteurs de ſa naiſſance; à quoi le prince Alinguer répondit: qu'ignorant la qualité de Timurtaſch & d'Elmaze, il n'avoit pas eu pour eux tous les égards qu'il leur devoit; & qu'ainſi, pour réparer les mauvais traitemens qu'il pouvoit leur avoir faits, il avoit cru devoir faire cette démarche. Là-deſſus le kan des Nogaïs & la princeſſe ſa femme firent des complimens au ſouverain de Berlas; enſuite ils entrèrent tous dans le palais pour aller voir Altoun-Kan. Ils trouvèrent ce monarque qui les attendoit dans la première ſalle; il les embraſſa tous l'un après l'autre, & les reçut fort agréablement: il les conduiſit enſuite dans ſon cabinet, où après avoir témoigné à Timurtaſch le plaiſir qu'il avoit de le voir, & la part qu'il prenoit à ſes malheurs, il l'aſſura qu'il emploieroit toutes ſes forces pour le venger du ſultan de Carizme; & cette aſſurance ne fut pas vaine; car dès le même jour on envoya ordre aux gouverneurs des provinces, de faire marcher en di-

ligence les soldats (*a*) qui étoient dans les villes de leurs juriſdictions, & de leur faire prendre la route du lac Baljouta, qu'on avoit choiſi pour le rendez-vous de la formidable armée qu'on vouloit aſſembler. De ſon côté, le kan de Berlas qui avoit prévu cette guerre, & qui ſouhaitoit de contribuer au rétabliſſement de Timurtaſch dans ſes états, avoit en partant de ſa tribu, ordonné au premier chef de ſes troupes, de ſe tenir prêt à ſe mettre en campagne au premier ordre. Il lui manda de ſe rendre auprès du lac Baljouta le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible.

Tandis que les officiers & les ſoldats qui devoient compoſer l'armée d'Altoun-Kan, & qui ſe trouvoient diſperſés dans les villes du royaume, étoient en marche pour s'aſſembler tous dans le même lieu, ce roi n'épargna rien pour bien recevoir ſes nouveaux hôtes; il leur fit donner à chacun un palais ſéparé avec un grand nombre d'eunuques, & une garde de deux mille hommes. Chaque jour il les régaloit de quelque nouvelle fête, & il mettoit toute ſon attention à rechercher ce qui pouvoit leur faire plaiſir. Calaf, quoiqu'occupé de mille ſoins, n'oublia pas ſa

(*a*) Il y a dans toutes les villes du royaume de la Chine, des ſoldats qui n'ont point d'autre métier que celui de la guerre, & il y en a auſſi qui de plus ſont artiſans, comme cordonniers & tiſſerans.

vieille hôteſſe ; il ſe reſſouvint avec plaiſir de la part qu'elle avoit priſe à ſon ſort ; il la fit venir au palais, & pria Tourandocte de la recevoir parmi les perſonnes de ſa ſuite.

LXXXI. JOUR.

L'ESPÉRANCE que Timurtaſch & la princeſſe Elmaze avoient de remonter ſur le trône des Tartares Nogaïs, par le ſecours du roi de la Chine, leur fit inſenſiblement oublier leurs malheurs paſſés ; & le beau prince, dont Tourandocte accoucha dans ce tems-là, les combla de joie. La naiſſance de cet enfant, qui fut nommé le prince de la Chine, fut célébrée dans toutes les villes de ce vaſte empire par des réjouiſſances publiques.

Elles duroient encore, lorſqu'on apprit des couriers, envoyés par les officiers qui avoient ordre d'aſſembler l'armée, que toutes les troupes du royaume, & celles même du kan de Berlas étoient arrivées au lac Baljouta. Auſſi-tôt Timurtaſch, Calaf & Alinguer partirent pour ſe rendre au camp, où ils trouvèrent en effet toutes choſes en état (*a*), & ſept cens mille hommes

(*a*) Ce qui eſt très-poſſible, puiſqu'il y a plus d'un million de ſoldats de profeſſion dans tout le royaume. Il y en a ordinairement quatre-vingt mille dans la ſeule ville de Pekin.

prêts à marcher : ils prirent bientôt le chemin de Cotan, d'où ils allèrent à Cachar, & enfin ils entrèrent dans les états du sultan de Carizme.

Ce prince, averti de leur marche & de leur nombre, par les couriers que lui envoyèrent les gouverneurs de ses places frontières, au-lieu d'être étonné de tant d'ennemis, se prépara courageusement à les bien recevoir. Au-lieu même de se retrancher, il eut l'audace de marcher au-devant d'eux à la tête de quatre cens mille hommes qu'il avoit ramassés en diligence. Ils se rencontrèrent auprès de Cogende, où ils se mirent en bataille. Du côté des Chinois, Timurtasch commandoit l'aîle droite, le prince Alinguer la gauche, & Calaf étoit au centre : de l'autre côté, le sultan confia la conduite de son aîle droite au plus habile de ses généraux, opposa le prince de Carizme au prince des Nogaïs, & se réserva la gauche où étoit l'élite de sa cavalerie. Le kan de Berlas commença le combat avec les soldats de sa tribu, qui se battant comme des gens qui avoient les yeux de leur maître pour témoins de leurs actions, firent bientôt plier l'aîle droite des ennemis ; mais l'officier qui la commandoit la rétablit : il n'en fut pas de même de Timurtasch ; le sultan l'enfonça dès le premier choc, & les Chinois en désordre, étoient prêts à pren-

dre la fuite, ſans que le kan des Nogaïs pût les retenir, lorſque Calaf, informé de ce qui ſe paſſoit, laiſſa le ſoin du centre à un vieux général Chinois, & courut au ſecours de ſon père avec des troupes choiſies. En peu de tems les choſes changèrent de face; la gauche des Carizmiens fut enfoncée à ſon tour, les rangs s'ouvrirent & furent enſuite facilement rompus : toute l'aîle fut miſe en déroute. Le ſultan qui vouloit vaincre ou mourir, fit des efforts incroyables pour rallier ſes ſoldats; mais Timurtaſch & Calaf ne lui en donnèrent pas le tems, & l'enveloppèrent de toutes parts; de ſorte que le prince Alinguer ayant auſſi défait l'aîle droite, la victoire ſe déclara pour les Chinois.

Il ne reſtoit plus au ſultan de Carizme qu'un parti à prendre, c'étoit de ſe faire un paſſage au travers de ſes ennemis, & de ſe réfugier chez quelque prince étranger; mais ce prince aimant mieux ne pas ſurvivre à ſa défaite, que d'aller montrer aux nations un front dépouillé de tous ſes diadêmes, ſe jeta en aveugle où il s'apperçut qu'on faiſoit un plus grand carnage, & il ne ceſſa point de combattre, juſqu'à ce que frappé de mille coups mortels, il tomba ſans vie, & demeura dans la foule des morts. Le prince de Carizme ſon fils eut la même deſtinée; deux cens mille hommes des leurs furent tués ou faits

prisonniers ; le reste chercha son salut dans la fuite : les Chinois perdirent aussi beaucoup de monde ; mais si la bataille avoit été sanglante, en récompense, elle étoit décisive. Timurtasch, après avoir rendu grâces au ciel de cet heureux succès, envoya un officier à Pekin pour en faire le détail au roi de la Chine : ensuite il s'avança dans le Zigantay, & s'empara de la ville de Carizme.

LXXXII. JOUR.

IL fit publier dans cette capitale, qu'il n'en vouloit ni aux richesses, ni à la liberté des Carizmiens ; que Dieu l'ayant rendu maître du trône de son ennemi, il prétendoit le conserver ; que désormais le Zagatay, & les autres pays qui étoient sous l'obéissance du sultan, reconnoîtroient pour leur souverain le prince Calaf son fils.

Les Carizmiens, fatigués de la domination de leur dernier maître, & persuadés que celle de Calaf seroit plus douce, se soumirent de bonne grâce, & proclamèrent sultan ce jeune prince dont ils connoissoient le mérite. Pendant que le nouveau sultan de Carizme prenoit toutes les mesures nécessaires pour affermir sa puissance, Timurtasch partit avec une partie des troupes

Chinoiſes, & ſe rendit avec toute la diligence poſſible dans ſes états. Les tartares Nogaïs le reçurent comme des ſujets fidèles, qui étoient ravis de revoir leur légitime ſouverain; mais il ne ſe contenta pas de remonter ſur ſon trône, il déclara la guerre aux Circaſſiens, pour ſe venger de la trahiſon qu'ils avoient faite au prince Calaf à Jund. Au-lieu de chercher à l'appaiſer par des ſoumiſſions, ces peuples formèrent à la hâte une armée pour lui réſiſter : il les battit, les tailla preſque tous en pièces, & ſe fit déclarer roi de Circaſſie. Après cela s'en étant retourné au Zagatay, il y trouva les princeſſes Elmaze & Tourandocte, qu'Altoun-Kan avoit fait conduire à Carizme avec beaucoup d'appareil.

Telle fut la fin des malheurs du prince Calaf, qui s'attira par ſes vertus l'amour & l'eſtime des Carizmiens. Il règna long-tems & paiſiblement ſur eux; & toujours charmé de Tourandocte, il en eut un ſecond fils, qui fut après lui ſultan de Carizme; car pour le prince de la Chine, Altoun-Kan le fit élever, & le choiſit pour ſon ſucceſſeur. Timurtaſch & la princeſſe ſa femme allèrent paſſer le reſte de leurs jours à Aſtracan; & le kan de Berlas, après avoir reçu d'eux & de leur fils, toutes les marques de reconnoiſſance que méritoit ſa généroſité, ſe retira dans ſa tribu avec le reſte de ſes troupes.

La nourrice de la princeſſe de Caſchmire ayant achevé de raconter l'hiſtoire de Calaf, demanda aux femmes de Farruknaz ce qu'elles en penſoient. Elles lui dirent toutes qu'elle étoit très-intéreſſante, & que Calaf leur paroiſſoit un prince vertueux & un parfait amant. Pour moi, dit alors la princeſſe, je le trouve plus vain qu'amoureux, un peu étourdi; en un mot, ce qu'on appelle un jeune homme. A l'égard du vieux roi de Mouſel, du bon Fadlallah, pourſuivit-elle en ſouriant, il faut avouer que c'eſt un époux tendre & fidèle; au-lieu de ſe laiſſer mourir bruſquement, comme Zemroude, il a mieux aimé vivre cinquante ans après elle pour la pleurer. Hé bien, ma princeſſe, dit la nourrice, puiſque Calaf & Fadlallah ne ſatisfont pas encore votre délicateſſe, je vais, ſi vous voulez me le permettre, vous raconter l'hiſtoire d'un roi de Damas & de ſon viſir, peut-être en ſerez-vous plus contente : Très-volontiers, repartit Farrukhnaz, mes femmes aiment trop vos récits, pour ne leur pas donner le plaiſir de vous entendre : il eſt vrai que vous ſavez faire d'agréables portraits; mais, Sutlumemé, ajouta-t-elle, ma chère Sutlumemé, vous avez beau peindre les hommes avec les plus belles couleurs, leurs défauts percent toujours au travers de vos peintures.

HISTOIRE

DU ROI BEDREDDIN-LOLO

& de ſon Viſir Atalmulc, ſurnommé le Viſir triſte.

BEDREDDIN-LOLO, roi de Damas, reprit la nourrice, avoit pour grand viſir un homme de bien, à ce que rapporte l'hiſtoire de ſon tems : Ce miniſtre, qui ſe nommoit Atalmulc (*a*), étoit bien digne du beau nom qu'il portoit ; il avoit un zèle infatigable pour le ſervice du roi, une vigilance qu'on ne pouvoit tromper, un génie pénétrant & fort étendu, & avec cela un déſintéreſſement que tous les peuples admiroient ; mais il fut ſurnommé le viſir triſte, parce qu'il paroiſſoit ordinairement plongé dans une profonde mélancolie : il étoit toujours ſérieux, quelque action ridicule qu'il vît faire à la cour, & il ne rioit jamais, quelque plaiſante choſe qu'on pût dire devant lui.

Un jour le roi l'entretenoit en particulier, & lui contoit en riant de tout ſon cœur une aventure qu'il venoit d'apprendre ; le viſir l'écouta ſi ſérieuſement, que Bedreddin en fut choqué : Atalmulc, lui dit-il, vous êtes d'un étrange ca-

(*a*) Préſent fait au royaume.

ractère; vous avez toujours l'air sombre & triste; depuis dix ans que vous êtes à moi, je n'ai jamais vu paroître sur votre visage la moindre impression de joie : Seigneur, répondit le visir, votre majesté ne doit pas s'en étonner; chacun a ses peines; il n'est point d'homme sur la terre qui soit exempt de chagrin. Votre réponse n'est pas juste, répliqua le roi; parce que vous avez sans doute quelque secret déplaisir, est-ce à dire pour cela que tous les hommes en doivent avoir aussi? croyez-vous de bonne foi ce que vous dites? Oui, seigneur, repartit Atalmulc, telle est la condition des enfans d'Adam; notre cœur ne sauroit jouir d'une entière satisfaction; jugez des autres par vous-même, sire; votre majesté est-elle parfaitement contente? Ho, pour moi, s'écria Bedreddin, je ne puis l'être; j'ai des ennemis sur les bras; je suis chargé du poids d'un empire; mille soins partagent mes esprits, & troublent le repos de ma vie; mais je suis persuadé qu'il y a dans le monde une infinité de particuliers, dont les jours heureux coulent dans des plaisirs qui ne sont mêlés d'aucune amertume.

LXXXIII. JOUR.

LE visir Atalmulc soutenoit toujours ce qu'il avoit avancé, de sorte que le roi le voyant fort attaché à son opinion, lui dit : Si personne n'est exempt de chagrin, tout le monde, du moins, n'est pas, comme vous, possédé de son affliction: Vous me donnez, je l'avoue, une vive curiosité de savoir ce qui vous rend si rêveur & si triste; apprenez-moi pourquoi vous êtes insensible aux ris, qui sont les plus doux charmes de la société? Je vais vous obéir, seigneur, répondit le visir, & vous découvrir la cause de mes secrets ennuis, en vous racontant l'histoire de ma vie.

HISTOIRE

D'Atalmulc, surnommé le Visir triste, & de la Princesse Zélica Béyume.

JE suis fils unique d'un riche joaillier de Bagdad. Mon père, qui se nommoit Coaja Abdallah, n'épargna rien pour mon éducation: il me donna presque dès mon enfance des maîtres qui m'enseignèrent diverses sortes de sciences, comme la philosophie, le droit, la théologie; & sur-tout il

me fit apprendre toutes les langues différentes qui se parlent dans l'Asie, afin que si je voyageois un jour dans cette partie du monde, cela me pût être utile dans mes voyages.

J'aimois naturellement le plaisir & la dépense; mon père s'en apperçut avec douleur; il tâcha même, par de sages remontrances, de détruire en moi ce penchant; mais quelles impressions peuvent faire sur un fils libertin, les discours sensés d'un père? J'écoutois sans attention ceux d'Abdallah, ou je les imputois aux chagrins de la vieillesse. Un jour que je me promenois avec lui dans le jardin de notre maison, & qu'il blâmoit ma conduite à son ordinaire, il me dit: O mon fils! j'ai remarqué jusqu'ici que mes réprimandes n'ont fait que te fatiguer; mais tu seras bientôt débarrassé d'un censeur importun; l'ange de la mort n'est pas éloigné de moi; je vais descendre dans l'abîme de l'éternité, & te laisser de grandes richesses; prends garde d'en faire un mauvais usage, ou du moins si tu es assez malheureux pour les dissiper follement, ne manque pas d'avoir recours à cet arbre que tu vois au milieu de ce jardin; attache à une de ses branches un cordeau funeste, & préviens par-là tous les maux qui accompagnent la pauvreté.

Il mourut effectivement peu de tems après, comme il l'avoit prédit: je lui fis de superbes fu-

nétailles, & pris ensuite possession de tous ses biens; j'en trouvai une si prodigieuse quantité, que je crus pouvoir impunément me livrer au penchant que j'avois pour le plaisir. Je grossis le nombre de mes domestiques; j'attirai chez moi tous les jeunes gens de la ville; je tins table ouverte, & me jetai dans toutes sortes de débauches; de manière qu'insensiblement je mangeai mon patrimoine; mes amis m'abandonnèrent aussi-tôt, & tous mes domestiques me quittèrent l'un après l'autre. Quel changement dans ma fortune! mon courage en fut abattu; je me ressouvins alors, mais trop tard, des dernières paroles de mon père. Que je suis bien digne de la situation où je me trouve, disois-je; pourquoi n'ai-je pas profité des conseils d'Abdallah? ce n'étoit pas sans raison qu'il me recommandoit de ménager mon bien: est-il un état plus affreux que celui d'un homme qui sent la nécessité, après avoir connu l'abondance? Ah! du moins je ne négligerai pas tous ses avis; je n'ai point oublié qu'il me conseilla de terminer moi-même mon destin, si je tombois dans la misère; j'y suis tombé; je veux suivre ce conseil, qui n'est pas moins judicieux que l'autre; car enfin, quand j'aurai vendu ma maison, la seule chose qui me reste, & qui ne suffira tout au plus qu'à me nourrir quelques années, que faudra-t-il que

je devienne? je ſerai réduit à demander l'aumône, ou à mourir de faim : quelle alternative ! il vaut mieux que je me pende tout-à-l'heure; je ne ſaurois trop tôt affranchir mon eſprit de ces idées cruelles.

En diſant cela, j'allai acheter un cordeau, j'entrai dans mon jardin, & m'approchai de l'arbre que mon père m'avoit marqué, qui me parut en effet fort propre pour mon deſſein. Je mis au pied de cet arbre deux groſſes pierres, ſur leſquelles étant monté, je levai les bras pour attacher à une groſſe branche la corde par un bout; je fis de l'autre un nœud coulant, que je me paſſai au cou, enſuite je m'élançai en l'air de deſſus les deux pierres. Le nœud coulant, que j'avois fort bien fait, alloit m'étrangler, lorſque la branche où le cordeau étoit attaché, cédant au poids qui l'entraînoit, ſe détacha du tronc auquel elle ne tenoit que foiblement, & tomba avec moi.

Je fus d'abord très-mortifié d'avoir fait un effort inutile pour me pendre ; mais en regardant la branche qui avoit ſi mal ſervi mon déſeſpoir, je m'apperçus avec ſurpriſe qu'il en ſortoit quelques diamans, & qu'elle étoit creuſe, auſſi-bien que tout le tronc de l'arbre : je courus chercher une hache dans la maiſon, & je coupai l'arbre que je trouvai plein de rubis, d'émé-

raudes & d'autres pierres précieuses ; j'ôtai vîte de mon cou le nœud coulant, & passai du désespoir à la joie la plus vive.

LXXXIV. JOUR.

AU lieu de m'abandonner au plaisir, & de vivre comme auparavant, je résolus d'embrasser la profession de mon père. Je me connoissois bien en pierreries, & j'avois lieu d'espérer que je ne ferois point mal mes affaires ; je m'associai avec deux marchands joailliers de Bagdad, qui avoient été amis d'Abdallah, & qui devoient aller trafiquer à Ormus. Nous nous rendîmes tous trois à Basra ; nous y affrétâmes un vaisseau, & nous nous embarquâmes sur le golfe qui porte le nom de cette ville.

Nous vivions en bonne intelligence ; & notre vaisseau, poussé par un vent favorable, fendoit légèrement les flots. Nous passions les jours à nous réjouir, & le cours de notre navigation alloit finir au gré de nos souhaits, quand mes deux associés me firent connoître que je n'étois pas en société avec de fort honnêtes gens. Nous étions prêts d'arriver à la pointe du golfe & de prendre terre, ce qui nous mit de bonne humeur. Dans la joie qui nous animoit, nous n'é-

pargnâmes pas les vins (*a*) exquis, dont nous avions eu soin de faire provision à Basra; après avoir bien bu, je m'endormis au milieu de la nuit, tout habillé, sur un sopha : tandis que je dormois d'un profond sommeil, mes associés me prirent entre leurs bras, & par une fenêtre du vaisseau me précipitèrent dans la mer; je devois trouver la mort dans ses abîmes, & je ne comprends pas comment il est possible que je vive encore, après cette aventure; mais la mer étoit grosse, & les vagues, comme si le ciel leur eût défendu de m'engloutir, m'emportèrent jusqu'au pied d'une montagne, qui resserroit d'un côté la pointe du golfe; je me trouvai même sain & sauf sur le rivage, où je passai le reste de la nuit à remercier Dieu de ma délivrance, que je ne pouvois assez admirer.

Dès que le jour parut, je grimpai avec beaucoup de peine au haut de la montagne, qui étoit très-escarpée; j'y rencontrai plusieurs paysans des environs, qui s'occupoient à tirer du cristal, pour l'aller vendre ensuite à Ormus; je leur contai à quel péril ma vie venoit d'être exposée, & il leur sembla, comme à moi, que je n'en étois échappé que par miracle. Ces bonnes gens

(*a*) Quoique le vin soit défendu aux Mahométans, les personnes de quelque condition ne se font pas un scrupule d'en boire en particulier.

eurent

eurent pitié de mon sort ; ils me firent part de leurs provisions, qui consistoient en miel & en ris, & ils me conduisirent à la grande ville d'Ormus, aussi-tôt qu'ils eurent leurs charges de cryſtal : j'allai loger dans un caravanserail, où le premier objet qui s'offrit à mes yeux, fut un de mes associés.

Il parut assez surpris de voir un homme qu'il croyoit avoir déjà servi de pâture à quelque monstre marin : il courut chercher son camarade, pour l'avertir de mon arrivée, & concerter la réception qu'ils me feroient tous deux. Ils eurent bientôt pris leur parti ; je les vis un moment après l'un & l'autre ; ils vinrent dans la cour où j'étois, & se présentèrent devant moi, sans faire semblant de me connoître : ah ! perfides, leur dis-je, le ciel a rendu votre trahison inutile ; je vis encore malgré votre barbarie ; remettez promptement entre mes mains toutes mes pierreries ; je ne veux plus être en société avec de si méchans hommes. A ce discours, qui devoit les confondre, ils eurent l'impudence de me faire cette réponse : ô voleur ! ô scélérat ! qui es-tu, & d'où viens-tu ? quelles pierreries, quels effets avons-nous qui t'appartiennent ? En parlant ainsi, ils me donnèrent plusieurs coups de bâton ; & comme je les menaçois de m'aller plaindre au cadi, ils me prévinrent, & se rendirent

chez ce juge ; ils lui firent de profondes révérences, & après lui avoir préſenté quelques pierreries qu'ils avoient ſur eux, & qui peut-être étoient à moi, ils lui dirent : ô flambeau de l'équité, lumière qui diſſipez les ténèbres de la mauvaiſe foi ! nous avons recours à vous ; nous ſommes de foibles étrangers ; nous venons du bout du monde trafiquer ici : eſt-il juſte qu'un voleur nous inſulte ? & permettrez-vous qu'il nous enlève par une impoſture, ce que nous n'avons acquis qu'après mille travaux & qu'au péril de nos vies ? Qui eſt l'homme dont vous vous plaignez, leur dit le cadi ? Monſeigneur, lui répondirent-ils, nous ne le connoiſſons point, nous ne l'avons jamais vu. J'arrivai chez le juge dans ce moment-là ; ils s'écrièrent dès qu'ils m'apperçurent : le voilà, monſeigneur, le voilà, ce miſérable, ce voleur inſigne, qui même eſt aſſez hardi pour venir juſque dans votre palais, s'expoſer à vos regards qui doivent épouvanter les coupables : grand juge ! daignez nous protéger.

Je m'approchai du cadi pour parler à mon tour ; mais n'ayant point de préſens à lui offrir, il me fut impoſſible de me faire écouter. L'air ferme & tranquille que me donnoit le témoignage de ma conſcience, paſſa même dans ſon eſprit prévenu, pour une marque d'effronterie ;

il ordonna sur le champ à ses asas (*a*), de me conduire en prison ; ce qu'ils exécutèrent fort exactement ; de sorte que pendant qu'on me chargeoit de fers, mes associés s'en retournèrent triomphans, & bien persuadés que j'aurois besoin d'un nouveau miracle pour me tirer des mains du cadi.

LXXXV. JOUR.

JE n'en serois pas en effet sorti peut-être aussi heureusement que du golfe, sans un incident qui survint, & qui étoit encore un effet visible de la bonté du ciel. Les payśans qui m'avoient amené à Ormus, apprirent par hasard qu'on m'avoit emprisonné : touchés de compassion, ils allèrent trouver le cadi ; ils lui dirent comment ils m'avoient rencontré, & lui firent un détail de tout ce que je leur avois conté dans la montagne. Le juge, sur leur rapport, ouvrit les yeux, se repentit de n'avoir pas voulu m'entendre, & résolut d'approfondir l'affaire. Il envoya chercher les deux marchands au caravanśérail ; mais ils n'y étoient plus ; ils avoient déjà regagné leur vaisseau, & pris le large ; car, malgré la prévention du juge, je ne laissois pas de leur cau-

(*a*) Archers.

ser de l'inquiétude. Une si prompte fuite acheva de persuader au cadi que j'étois en prison injustement ; il me fit mettre en liberté, & voilà quelle fut la fin de la société que j'avois faite avec ces deux honnêtes joailliers.

Échappé de la mer & de la justice, j'aurois dû me regarder comme un homme qui n'avoit pas peu de grâces à rendre au ciel ; mais j'étois dans une situation à ne lui pas tenir grand compte de m'avoir conservé ; sans argent, sans amis, sans crédit, je me voyois réduit à subsister de charité, ou à me laisser mourir de faim. Je sortis d'Ormus sans savoir ce que je deviendrois, & marchai vers la prairie de Lar, qui est entre les montagnes & la mer du sein Persique. En y arrivant, je rencontrai une caravane de marchands de l'Indostan qui en décampoit pour prendre le chemin de Chiras ; je me joignis à ces marchands, & par les petits services que je leur rendis, je trouvai moyen de subsister ; j'allai avec eux à Chiras, où je m'arrêtai ; le roi Schah Tahmasp̃e tenoit sa cour dans cette ville.

Un jour comme je revenois de la grande mosquée au caravanserail où j'étois logé, j'apperçus un officier du roi de Perse ; il étoit vêtu de riches habits, & parfaitement bien fait ; il me regarda fort attentivement, il m'aborda, & me dit : O jeune homme, de quel pays es-tu ? je vois bien

que tu es étranger, & je ne crois pas que tu sois dans la prospérité : je répondis que j'étois de Bagdad, & qu'à l'égard de sa conjecture, elle n'étoit que trop véritable; ensuite je lui racontai mon histoire assez succinctement : il parut l'écouter avec attention, & se montra sensible à mon malheur. Quel âge as-tu, me dit-il? Je suis, repartis-je, dans ma dix-neuvième année; il m'ordonna de le suivre; il marcha devant moi, & prit le chemin du palais du roi, où j'entrai avec lui; il me mena dans un fort bel appartement où il me dit : Comment te nommes-tu? Je lui répondis que je m'appelois Hasan; il me fit encore plusieurs autres questions; &, satisfait de mes réponses : Hasan, reprit-il, je suis touché de ton infortune, & je veux te servir de père; apprends que je suis le capitaine aga (*a*) du roi de Perse; il y a une place de page vacante dans la casoda (*b*); je te choisis pour la remplir; tu es beau, jeune & bien fait; je ne puis faire un meilleur choix : il n'y a point de casodali (*c*) présentement que tu ne surpasses en bonne mine.

Je remerciai le capi-aga de toutes les bontés qu'il me témoignoit; il me prit sous sa protec-

(*a*) C'est le capitaine de la porte de la chambre du roi de Perse : c'est lui qui choisit les pages quand il en manque quelques-uns.

(*b*) *Casoda.* C'est la chambre du roi.

(*c*) On appelle ainsi les pages de la chambre du roi. Les pages des autres chambres se nomment autrement.

tion, & me fit donner un habillement de page. On m'instruisit de tous mes devoirs, & je commençai à m'en acquitter d'une manière qui m'attira bientôt l'estime de nos Zuluflis (*a*), & fit honneur à mon patron.

Il étoit défendu, sous peine de la vie, à tous les pages des douze chambres, de même qu'à tous les officiers du palais & aux soldats de la garde, de demeurer la nuit dans les jardins du sérail après une heure marquée, parce que les femmes s'y promenoient quelquefois. J'y étois un soir tout seul, & je rêvois à mes malheurs; je m'abandonnai si bien à mes réflexions, que sans m'en appercevoir, je laissai passer le tems prescrit aux hommes pour se retirer. Je sortis pourtant de ma rêverie; & jugeant que le moment de la retraite ne devoit pas être éloigné, je marchois avec précipitation pour rentrer dans le palais, lorsqu'une dame, au détour d'une allée, se présenta tout-à-coup devant moi. Elle avoit un port majestueux; &, malgré l'obscurité de la nuit, je remarquai qu'elle avoit de la jeunesse & de la beauté.

Vous allez bien vîte, me dit-elle; qui peut vous obliger à courir ainsi? J'ai mes raisons, lui répondis-je; si vous êtes de ce palais, comme je

(*a*) Ce sont six officiers des pages de la chambre du roi, ainsi nommés, parce qu'ils portent deux paquets de cheveux bouclés qui pendent depuis le haut des tempes jusqu'au cou.

n'en doute pas, vous ne pouvez les ignorer. Vous savez qu'il est défendu aux hommes de se trouver dans ces jardins après une certaine heure, & qu'il y va de la vie de contrevenir à cette défense. Vous vous aviſez un peu tard de vous retirer, reprit la dame, l'heure est passée; mais vous en devez savoir bon gré à votre étoile; car sans cela vous ne m'auriez pas rencontrée. Que je suis malheureux! m'écriai-je, sans faire attention à d'autres choses qu'au nouveau danger où je voyois mes jours: pourquoi faut-il que je me sois laissé surprendre par le tems? Ne vous affligez pas, dit la dame; votre affliction m'outrage, ne devriez-vous pas être déjà consolé de votre malheur? Regardez-moi; je ne suis point mal faite; je n'ai que dix-huit ans; & pour le visage, je me flatte de ne l'avoir pas désagréable: Belle dame, lui dis-je, quoique la nuit dérobe à mes yeux une partie de vos charmes, j'en découvre plus qu'il n'en faut pour m'enchanter; mais entrez dans ma situation, & convenez qu'elle est un peu triste. Il est vrai, répliqua-t-elle, que le péril où vous êtes ne présente pas à l'esprit des idées bien riantes; votre perte pourtant n'est peut-être pas si assurée que vous vous l'imaginez; le roi est un bon prince, qui pourra vous pardonner.

Qui êtes-vous? madame, lui repartis-je, je suis Casodali: ah! vraiment, interrompit-elle,

pour un page, vous faites bien des réflexions ; l'Atemadolet (*a*) n'en feroit pas davantage : hé ! croyez moi, n'ayez point d'inquiétude aujourd'hui de ce qui doit vous arriver demain, vous ne le savez pas ; le ciel s'en est réservé la connoissance, & vous a déjà peut-être préparé une voie pour sortir d'embarras ; laissez donc-là l'avenir, & ne soyez occupé que du présent. Si vous saviez qui je suis, & tout l'honneur que vous fait cette aventure, au-lieu d'empoisonner des momens si doux par des réflexions amères, vous vous estimeriez le plus heureux des hommes.

Enfin, la dame à force de m'agacer, dissipa la crainte qui m'agitoit. L'image du châtiment qui me menaçoit, s'effaça insensiblement de mon esprit ; &, me livrant tout entier aux flatteuses espérances qu'on me laissoit concevoir, je ne songeai plus qu'à profiter de l'occasion. J'embrassai la dame avec transport ; mais bien loin de se prêter à mes caresses, elle fit un cri en me repoussant très-rudement, & aussi-tôt je vis paroître dix ou douze femmes qui s'étoient cachées pour entendre notre conversation.

(*a*) *L'Atemadolet.* C'est le grand visir de Perse.

LXXXVI. JOUR.

IL ne me fut pas difficile alors de m'appercevoir que la perſonne qui venoit de me donner ſi beau jeu, s'étoit moquée de moi. Je jugeai que c'étoit quelque eſclave de la princeſſe de Perſe, qui, pour ſe divertir, avoit voulu faire l'aventurière; toutes les autres femmes accoururent promptement à ſon ſecours en éclatant de rire, & la trouvant un peu tremblante de la frayeur que je lui avois cauſée : Calé-Cairi, lui dit une d'entr'elles, avez-vous encore envie de prendre de pareils paſſe-tems? Ho pour cela non, répondit Calé-Cairi, cela ne m'arrivera plus; je ſuis bien payée de ma curioſité.

Les eſclaves commencèrent enſuite à m'environner & à plaiſanter. Ce page, diſoit l'une, eſt un peu vif, il eſt né pour les belles aventures : ſi jamais, diſoit une autre, je me promène toute ſeule la nuit, je ſouhaite de n'en pas trouver un plus ſot. Quoique page, j'étois fort déconcerté de toutes leurs plaiſanteries, qu'elles accompagnoient de longs éclats de rire : quand elles m'auroient raillé pour avoir été trop timide, je n'aurois pas été plus honteux.

Il leur échappa auſſi des railleries ſur l'heure

de la retraite que j'avois laissé passer ; elles dirent que c'étoit dommage que je périsse, & que je méritois bien qu'on me sauvât la vie, puisque j'étois si dévoué au service des dames. Alors celle que j'avois entendu nommer Calé-Cairi, s'adressant à une autre, lui dit : c'est à vous, ma princesse, c'est à vous d'ordonner de son sort ; voulez-vous qu'on l'abandonne, ou qu'on lui prête du secours ? Il faut le délivrer du danger où il est, répondit la princesse ; qu'il vive ; j'y consens : il faut même, afin qu'il se souvienne plus long-tems de cette aventure, la rendre encore plus agréable pour lui : faisons-le entrer dans mon appartement, qu'aucun homme jusqu'ici ne peut se vanter d'avoir vu. Aussi-tôt deux esclaves allèrent chercher une robe de femme, & me l'apportent ; je m'en revêtis, & me mêlant parmi les personnes de la suite de la princesse, je l'accompagnai jusque dans son appartement, qu'éclairoit une infinité de bougies parfumées, qui se faisoient agréablement sentir ; il me parut aussi riche que celui du roi ; l'or & l'argent y brilloient de toutes parts.

En entrant dans la chambre de Zélica Beghume, c'est ainsi que se nommoit la princesse de Perse, je remarquai qu'il y avoit au milieu, sur le tapis de pied, quinze ou vingt grands carreaux de brocard disposés en rond : toutes les

dames s'allèrent jeter dessus, & l'on m'obligea de m'y asseoir aussi; ensuite Zélica demanda des rafraîchissemens. Six vieilles esclaves, moins richement vêtues que celles qui étoient assises, parurent à l'instant; elles nous distribuèrent des mahramas (*a*), & servirent peu de tems après dans un grand bassin de martabani (*b*), une salade composée de lait caillé, de jus de citron & de tranches de concombres (*c*). On apporta une cuillière de cocnos (*d*) à la princesse, qui prit d'abord une cuillerée de salade, la mangea, & donna aussi tôt sa cuillère à la première esclave qui étoit assise auprès d'elle à sa droite; cette esclave fit la même chose que sa maîtresse, si bien que toute la compagnie se servit de la même cuillère à la ronde, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien dans le bassin. Alors les six vieilles esclaves dont j'ai parlé, nous présentèrent de fort belle eau dans des coupes de cristal.

Après ce repas l'entretien devint aussi vif que si nous eussions bu du vin ou de l'eau-de-vie de dattes. Calé-Cairi, qui par hasard ou autrement

(*a*) Ce sont des petits quarrés d'étoffe qu'on se met sur les genoux pour s'essuyer les doigts.

(*b*) *Martabani.* C'est de la porcelaine verte.

(*c*) Les concombres de Perse sont fort bons, & ne font point de mal, quoiqu'on les mange crus.

(*d*) Les cuillères du roi de Perse sont faites de becs de cocnos. C'est un oiseau fort estimé.

s'étoit placée vis-à-vis de moi, me regardoit quelquefois en souriant, & sembloit me vouloir faire comprendre par ses regards qu'elle me pardonnoit la vivacité que j'avois fait paroître dans le jardin. De mon côté, je jetois les yeux sur elle de tems en tems; mais je les baissois dès que je remarquois qu'elle avoit la vue sur moi; j'avois la contenance très-embarrassée, quelque effort que je fisse pour témoigner un peu d'assurance sur mon visage & dans mes actions. La princesse & ses femmes, qui s'en appercevoient bien, tâchèrent de m'inspirer de la hardiesse; Zélica me demanda mon nom, & depuis quand j'étois page de la Casoda.

Après que j'eus satisfait sa curiosité, elle me dit: hé bien, Hasan, prenez un air plus libre; oubliez que vous êtes dans un appartement dont l'entrée est interdite aux hommes; oubliez que je suis Zélica; parlez-nous comme si vous étiez avec de petites bourgeoises de Chiras; envisagez toutes ces jeunes personnes; examinez-les avec attention, & dites franchement quelle est celle d'entre nous qui vous plaît davantage.

LXXXVII. JOUR.

LA princeſſe de Perſe, au lieu de me donner de l'aſſurance par ce diſcours, comme elle ſe l'imaginoit, ne fit qu'augmenter mon trouble & mon embarras. Je vois bien, Haſan, me dit-elle, que j'exige de vous une choſe qui vous fait de la peine; vous craignez ſans doute, qu'en vous déclarant pour l'une, vous ne déplaiſiez à toutes les autres; mais que cette crainte ne vous arrête pas; que rien ne vous contraigne; mes femmes ſont tellement unies, que vous ne ſauriez altérer leur union: conſidérez-nous donc, & nous faites connoître celle que vous choiſiriez pour maîtreſſe, s'il vous étoit permis de faire un choix.

Quoique les eſclaves de Zélica fuſſent parfaitement belles, & que cette princeſſe même eût de quoi ſe flatter de la préférence, mon cœur ſe rendit ſans balancer aux charmes de Calé-Cairi; mais cachant des ſentimens qui me ſembloient faire injure à Zélica, je dis à cette princeſſe qu'elle ne devoit point ſe mettre ſur les rangs, ni diſputer un cœur avec ſes eſclaves; puiſque telle étoit ſa beauté, que par-tout où elle paroîtroit, on ne pourroit avoir des yeux que pour

elle. En disant ces paroles, je ne pus m'empêcher de regarder Calé-Cairi d'une manière qui lui fit assez juger que la flatterie seule me les avoit dictées. Zélica s'en apperçut aussi : Hasan, me dit-elle, vous êtes trop flatteur ; je veux plus de sincérité ; je suis persuadée que vous ne dites pas ce que vous pensez ; donnez-moi la satisfaction que je vous demande ; découvrez-nous le fond de votre ame ; toutes mes femmes vous en prient ; vous ne pouvez nous faire un plus grand plaisir. Effectivement les esclaves m'en pressèrent ; Calé Cairi sur-tout se montroit la plus ardente à me faire parler, comme si elle eût deviné qu'elle y étoit la plus intéressée.

Je me rendis enfin à leurs instances ; je bannis ma timidité, & m'adressant à Zélica : ma princesse, lui dis-je, je vais donc vous satisfaire : il seroit difficile de décider qui est la plus belle dame, vous avez toutes une beauté ravissante ; mais l'aimable Calé-Cairi est celle pour qui je me sens le plus d'inclination.

Je n'eus pas achevé ces mots, que les esclaves commencèrent à faire de grands éclats de rire, sans qu'il parût sur leurs visages la moindre marque de dépit : sont-ce là des femmes, dis-je en moi-même ? Zélica, au lieu de me laisser voir que ma franchise l'eût offensée, me dit : je suis bien aise, Hasan, que vous ayez

donné la préférence à Calé-Cairi ; c'eſt ma favorite, & cela prouve que vous n'avez pas le goût mauvais. Vous ne connoiſſez pas tout le prix de la perſonne que vous avez choiſie ; telle que vous nous voyez, nous ſommes toutes d'aſſez bonne foi pour avouer que nous ne la valons pas. La princeſſe & les eſclaves plaiſantèrent enſuite Calé-Cairi ſur le triomphe que venoient de remporter ſes charmes, ce qu'elle ſoutint avec beaucoup d'eſprit. Après cela, Zélica fit apporter un luth, & le mettant entre les mains de Calé-Cairi : montrez à votre amant, lui dit-elle, ce que vous ſavez faire. L'eſclave favorite accorda le luth, & en joua d'une manière qui me ravit ; elle l'accompagna de ſa voix, & chanta une chanſon dont le ſens étoit, que *lorſqu'on a fait choix d'un objet aimable, il faut l'aimer toute ſa vie.* En chantant, elle tournoit de tems en tems vers moi les yeux ſi tendrement, qu'oubliant tout-à-coup devant qui j'étois, je me jetai à ſes pieds, tranſporté d'amour & de plaiſir. Mon action donna lieu à de nouveaux éclats de rire, qui durèrent juſqu'à ce qu'une vieille eſclave vint avertir que le jour alloit bientôt paroître, & que ſi l'on me vouloit faire ſortir de l'appartement des femmes, il n'y avoit point de tems à perdre.

Alors Zélica, de même que ſes femmes, ne ſongeant plus qu'à ſe repoſer, me dit de ſuivre la

vieille esclave qui me mena dans plusieurs galeries, & par mille détours me fit arriver à une petite porte dont elle avoit la clef : elle l'ouvrit : je sortis, & je m'apperçus dès qu'il fut jour, que j'étois hors l'enceinte du palais.

LXXXVIII. JOUR.

VOILA de quelle manière je sortis de l'appartement de la princesse Zélica Beghume, & du nouveau péril où je m'étois imprudemment jeté moi-même. Je rejoignis mes camarades quelques heures après. L'Oda Bachi (*a*) me demanda pourquoi j'avois couché hors du palais. Je lui répondis qu'un de mes amis, marchand de Chiras, qui venoit de partir pour Basra avec toute sa famille, m'avoit retenu chez lui, & que nous avions passé la nuit à boire. Il me crut, & j'en fus quitte pour quelques réprimandes.

J'étois trop charmé de mon aventure pour l'oublier ; j'en rappelois à tous momens jusqu'aux moindres circonstances, & particulièrement celles qui flattoient le plus ma vanité ; c'est-à-dire, qui me faisoient croire que je m'étois attiré l'attention de l'esclave favorite de la

(*a*) *L'Oda Bachi.* C'est le maître des pages, & celui qui a le pouvoir de les châtier lorsqu'ils ont commis quelque faute.

princesse.

princeſſe. Huit jours après, un eunuque vint à la porte de la chambre du roi, & dit qu'il vouloit me parler. Je l'allai trouver, pour lui demander de quoi il s'agiſſoit. Ne vous appelez-vous pas Haſan, me dit-il? Je lui répondis qu'oui. En même-tems il me mit entre les mains un billet, & diſparut auſſi-tôt. On me mandoit que ſi j'étois d'humeur à me trouver encore la nuit prochaine dans les jardins du ſérail après l'heure de la retraite, au même endroit où l'on m'avoit rencontré, j'y verrois une perſonne qui étoit très-ſenſible à la préférence que je lui avois donnée ſur toutes les femmes de la princeſſe.

Quoique j'euſſe ſoupçonné Calé-Cairi d'avoir pris du goût pour moi, je ne m'attendois point à recevoir cette lettre. Enivré de ma bonne fortune, je demandai à l'Oda-Bachi, permiſſion d'aller voir un Derviche de mon pays, fraîchement arrivé de la Mecque; ce qui m'ayant été accordé, je courus, je volai dans les jardins du ſérail dès que la nuit fut venue. Si la première fois je m'étois laiſſé ſurprendre par le tems, en récompenſe il me parut bien long dans l'attente des plaiſirs que je me promettois alors; je crus que l'heure de la retraite ne viendroit jamais. Elle vint pourtant, & j'apperçus, peu de tems après, un dame, que je reconnus à ſa taille & à ſon air pour Calé-Cairi.

Je m'approchai d'elle, tout transporté de plaisir & de joie; & me prosternant à ses pieds, je demeurai le visage contre terre, sans pouvoir dire une parole, tant j'étois hors de moi-même. Levez-vous, Hasan, me dit-elle; je veux savoir si vous m'aimez : pour me le persuader, il faut d'autres peuves que ce silence tendre & passionné. Parlez-moi sans déguisement : est-il possible que vous m'ayez trouvée plus belle que toutes mes compagnes, & que la princesse Zélica même; croirai-je qu'en effet vos yeux me sont plus favorables qu'à elle? N'en doutez pas, lui répondis-je, trop aimable Calé-Cairi; lorsque la princesse & ses femmes forcèrent ma bouche à prononcer entre vous & elles, il y avoit déjà long-tems que mon cœur s'étoit déclaré pour vous. Depuis cette heureuse nuit, je n'ai pu me distraire un moment de votre image, & vous auriez toujours été présente à mon esprit, quand vous n'auriez jamais eu de bonté pour moi.

Je suis ravie, repartit-elle, de vous avoir inspiré tant d'amour; car de mon côté, je l'avouerai, je n'ai pu me défendre de prendre de l'amitié pour vous. Votre jeunesse, votre bonne mine, votre esprit vif & brillant, & plus que tout cela peut-être, la préférence que vous m'avez donnée sur de fort jolies personnes, vous a

rendu aimable à mes yeux : la démarche que je fais le prouve assez ; mais hélas ! mon cher Hasan, ajouta-t-elle en soupirant, je ne sais si je dois m'applaudir de ma conquête, ou si je ne dois pas plutôt la regarder comme une chose qui va faire le malheur de ma vie.

Hé ! madame, lui dis-je, pourquoi, au milieu des transports que votre présence me cause, écoutez-vous un noir pressentiment ? ce n'est pas, repartit-elle, une crainte insensée qui vient en ce moment troubler nos plaisirs ; mes allarmes ne sont que trop bien fondées, & vous ne savez pas ce qui fait ma peine ; la princesse Zélica vous aime ; &, s'affranchissant bientôt du joug superbe auquel elle est liée, elle doit vous annoncer votre bonheur. Quand elle vous avouera que vous avez su lui plaire, comment recevrez-vous un aveu si glorieux ? l'amour que vous avez pour moi, tiendra-t-il contre l'honneur d'avoir pour maîtresse la première princesse du monde ? Oui, charmante Calé-Cairi, interrompis-je en cet endroit, vous l'emporterez sur Zélica : plût au ciel que vous puissiez avoir une rivale encore plus redoutable, vous verriez que rien ne sauroit ébranler la constance d'un cœur qui vous est asservi ! Quand Schah Tahmasp n'auroit point de fils pour lui succéder, quand il se dépouilleroit du royaume de Perse, pour le donner à son gen-

dre, & qu'il dépendît de moi de l'être, je vous sacrifierois une si haute fortune. Ah ! malheureux Hasan, s'écria la dame, où vous emporte votre amour ! quelle funeste assurance vous me donnez de votre fidélité ; vous oubliez que je suis esclave de la princesse de Perse. Si vous payez ses bontés d'ingratitude, vous attirerez sur nous sa colère, & nous périrons tous deux ; il vaut mieux que je vous cède à une rivale si puissante ; c'est le seul moyen de nous conserver.

Non, non, répliquai-je brusquement, il en est un autre que mon désespoir choisira plutôt ; c'est de me bannir de la cour ; ma retraite vous mettra d'abord à couvert de la vengeance de Zélica, & vous rendra votre tranquillité ; & tandis que peu-à-peu vous oublierez l'infortuné Hasan, il ira dans les déserts chercher la fin de ses malheurs. J'étois si pénétré de ce que je disois, que la dame se rendit à ma douleur, & me dit : cessez, Hasan, de vous abandonner à une affliction superflue ; vous êtes dans l'erreur, & vous paroissez mériter qu'on vous détrompe : je ne suis point une esclave de la princesse Zélica ; je suis Zélica même : la nuit que vous êtes venu dans mon appartement, j'ai passé pour Calé-Cairi, & vous avez pris Calé-Cairi pour moi. A ces mots, elle appela une de ses femmes, qui sortant d'entre quelques cyprès où elle se tenoit cachée,

accourut vîte à sa voix, & je reconnus en effet cette esclave pour la dame que je croyois être la princesse de Perse.

LXXXIX. JOUR.

VOus voyez, Hasan, me dit Zélica, vous voyez la véritable Calé-Cairi; je lui rends son nom & je reprends le mien; je ne veux pas me déguiser plus long-tems, ni vous cacher l'importance de la conquête que vous avez faite; connoissez donc toute la gloire de votre triomphe. Quoique vous ayez plus d'amour que d'ambition, je suis persuadée que vous n'apprenez pas, sans un nouveau plaisir, que c'est une princesse qui vous aime.

Je ne manquai pas de dire à Zélica que je ne pouvois concevoir l'excès de mon bonheur, ni comment j'avois mérité que du faîte des grandeurs où elle étoit élevée, elle daignât descendre jusqu'à moi, & me venir chercher dans le néant, pour me faire un sort digne de l'envie des plus grands rois du monde. Enfin, surpris, enchanté des bontés de la princesse, je commençai à me répandre en discours pleins de reconnoissance; mais elle m'interrompit: Hasan, me dit-elle, cessez d'être étonné de ce que je

fais pour vous ; la fierté a peu d'empire sur des femmes renfermées : nous suivons, sans résistance, les mouvemens de notre cœur : vous êtes aimable, vous m'avez plu ; cela suffit pour mériter mes bontés.

Nous passâmes presque toute la nuit à nous promener & à nous entretenir ; & le jour nous auroit sans doute surpris dans les jardins, si Calé-Cairi, qui étoit avec nous, n'eût pris soin de nous avertir qu'il étoit tems de nous retirer. Il fallut donc nous séparer ; mais avant que je quittasse Zélica, cette princesse me dit : adieu, Hasan, pensez toujours à moi ; nous nous reverrons encore, & je promets de vous faire bientôt connoître jusqu'à quel point vous m'êtes cher. Je me jetai à ses pieds pour la remercier d'une promesse si flatteuse, après quoi Calé-Cairi me fit faire les mêmes détours que j'avois faits la première fois, & me mit hors l'enceinte du sérail.

Aimé de l'auguste princesse que j'idolâtrois, & me faisant une image charmante de ce qu'elle m'avoit promis, je m'abandonnai le lendemain & les jours suivans aux plus agréables idées qui puissent se présenter à l'esprit. C'étoit alors qu'on pouvoit dire qu'il y avoit sur la terre un homme heureux, si toutefois l'impatience de revoir Zélica me permettoit de l'être. Enfin, je me trouvois dans la situation qui fait le plus de plaisir aux

amans, c'eſt-à-dire, que je touchois au moment qui devoit combler mes vœux, lorſqu'un évènement imprévu vint tout-à-coup m'enlever mes orgueilleuſes eſpérances. J'entendis dire que la princeſſe Zélica étoit tombée malade, & deux jours après le bruit de ſa mort ſe répandit dans le palais. Je ne voulois pas croire cette funeſte nouvelle, & il fallut, pour y ajouter foi, que je viſſe préparer la pompe funèbre. Mes yeux, hélas! en furent les triſtes témoins, & voici quel en fut l'ordre.

Tous les pages des douze chambres marchoient les premiers, nuds depuis la tête juſqu'à la ceinture : les uns s'égratignoient les bras, pour témoigner leur zèle & leur douleur; les autres y faiſoient des caractères; & moi, profitant d'une ſi belle occaſion de marquer le regret ſincère, ou plutôt le déſeſpoir dont j'étois ſaiſi, je me déchirai le corps, je me mis tout en ſang. Nos officiers nous ſuivoient d'un pas lent & d'un air grave; ils avoient derrière eux de longs rouleaux de papier de la Chine, déroulés & attachés à leurs turbans, & ſur leſquels étoient écrits divers paſſages de l'Alcoran, avec quelques vers à la louange de Zélica, qu'ils chantoient d'un air auſſi triſte que reſpectueux. Après eux, paroiſſoit le corps dans un cercueil de bois de ſandal, élevé ſur un brancard d'ivoire que portoient douze hommes

de qualité ; & vingt princes, parens de Schah Tahmaſpe, tenoient chacun le bout d'un cordon de ſoie attaché au cercueil. Toutes les femmes du palais venoient enſuite en faiſant d'affreux hurlemens ; & quand le corps fut arrivé au lieu de la ſépulture, tout le monde ſe mit à crier : *Layiah illallah* (*a*).

Je ne vis point le reſte de la cérémonie, parce que l'excès de ma douleur, & le ſang que j'avois perdu, me causèrent un long évanouiſſement. Un de nos officiers me fit promptement porter dans notre chambre, où l'on eut grand ſoin de moi ; on me frotta le corps d'un excellent baume ; ſi bien qu'au bout de deux jours je ſentis mes forces rétablies ; mais peu s'en fallut que le ſouvenir de la princeſſe ne me rendît inſenſé : Ah ! Zélica, diſois-je en moi-même à tous momens, eſt-ce ainſi que vous dégagez la promeſſe que vous me fîtes en vous quittant ? eſt-ce là cette marque de tendreſſe que vous vouliez me donner ? Je ne pouvois me conſoler, & le ſéjour de Chiras me devenant inſupportable, je ſortis ſecrètement de de la cour de Perſe trois jours après les obsèques de la princeſſe Zélica.

(*a*) Cri qu'on fait en Perſe lorſqu'on enterre les morts, qui ſignifie : *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu.*

XC. JOUR.

POSSÉDÉ de mon affliction, je marchai toute la nuit sans savoir où j'allois ni où je devois aller. Le lendemain matin, m'étant arrêté pour me reposer, il passa près de moi un jeune homme qui avoit un habillement fort extraordinaire; il vint à moi, me salua, me présenta un rameau verd qu'il tenoit à la main; & après m'avoir obligé par ses civilités à l'accepter, il se mit à réciter des vers Persans pour m'engager à faire l'aumône; comme je n'avois rien, je ne pouvois rien lui donner; il crut que je n'entendois pas la langue persanne, il récita des vers Arabes; mais voyant qu'il ne réussissoit pas mieux d'une façon que de l'autre, & que je ne faisois pas ce qu'il souhaitoit, il me dit : Frère, je ne puis me persuader que tu manques de charité; je crois plutôt que tu n'as pas de quoi l'exercer : Vous êtes au fait, lui répondis-je; tel que vous me voyez, je n'ai pas seulement un aspre, & je ne sais où donner de la tête : Ah! malheureux, s'écria-t-il, quelle étrange condition est la tienne! tu me fais pitié, je veux te secourir.

J'étois assez surpris d'entendre ainsi parler un homme qui venoit de me demander l'aumône, &

je croyois que le secours qu'il m'offroit n'étoit autre chose que des prières & des vœux, lorsque poursuivant son discours : Je suis, ajouta-t-il, un de ces bons enfans qu'on appelle Faquirs (*a*) : quoique nous vivons de charité, nous ne laissons pas de vivre dans l'abondance, parce que nous savons exciter la pitié des hommes par un air de mortification & de pénitence que nous nous donnons. Véritablement, il y a des Faquirs qui sont assez simples pour être tels qu'ils paroissent, qui mènent une vie si austère, qu'ils seront quelquefois dix jours entiers sans prendre la moindre nourriture.

(*a*) *Les Faquirs* sont des gens qui font profession d'une vie austère ; mais la plupart sont des hypocrites : ils vont de royaume en royaume chercher des aventures ; ce sont des vagabonds. En voici le portrait : ils n'ont pour tout habit qu'une chemise qui leur va jusqu'au dessous du genou, & dont le bas est en falbala ; elle est ouverte par le haut jusqu'au nombril & sans manches ; deux nœuds la tiennent attachée sur les deux épaules ; cette chemise s'appelle *kefen*, c'est-à-dire, suaire : ils ont donc les brads nuds aussi-bien que les jambes, & ils portent des sandales nommées *nalén* ; ils ont sur la tête, qui est ordinairement rase, une petite calotte de toile jaune bordée, avec un petit bouton au-dessus. Leur ceinture est faite de griffes de lion, & l'on y voit trois choses attachées, *sikhtché-kard*, ou un long coûteau, un cornet de bufle comme nos vachers, & enfin, une corde au bout de laquelle pend un gros grelot qu'ils font entendre, en criant : *La Ilach Illalah Hindi fagir Ullah*. Ces paroles signifient : Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ; l'Indien est le pauvre de Dieu. Ce grelot s'appelle *zenghe Hayderi*. *Zenghe* veut dire sonnette, & *Hayder* est le nom de leur fondateur *Schéc Hayder*. Outre cela, ils ont à la main une pique garnie de rubans par le haut, comme celle des pélerins de Saint-Michel.

Nous sommes un peu plus relâchés que ceux-là; nous ne nous piquons pas d'avoir le fond de leurs vertus, nous en conservons seulement les apparences. Veux-tu devenir un de nos confrères? J'en vais trouver deux qui sont à Bost; si tu es d'humeur à faire le quatrième, tu n'as qu'à me suivre. N'étant pas accoutumé, lui dis-je, à vos pratiques de dévotion, je crains de m'acquitter mal.. Tu te moques, interrompit-il, avec tes pratiques; je te le répète encore, nous ne sommes pas des Faquirs rigides; en un mot, nous n'en avons que l'habit.

Quoique ce Faquir, par ses paroles, me fît connoître que ses deux confrères & lui, étoient trois libertins, je ne refusai pas de me joindre à eux. Outre que je me trouvois dans un état misérable, je n'avois pas appris parmi les pages à être scrupuleux sur les liaisons. Aussi-tôt que j'eus dit au Faquir que je consentois à faire ce qu'il souhaitoit, il me conduisit à Bost en me faisant subsister sur la route, de dattes, de ris & d'autres provisions qu'on lui donnoit dans les bourgs & les villages par où nous passions. D'abord qu'on entendoit son grelot & son cri, les bons musulmans accouroient avec des vivres dont on le chargeoit.

Nous arrivâmes de cette manière à la ville de Bost; nous entrâmes dans une petite maison située dans les fauxbourgs, où demeuroient les deux au-

tres Faquirs. Ils nous reçurent à bras ouverts, & parurent charmés de la résolution que j'avois prise de vivre avec eux. Ils m'eurent bientôt initié à leurs mystères, c'est-à-dire, qu'ils m'enseignèrent toutes leurs grimaces. Quand je fus bien instruit dans l'art de tromper le peuple, ils m'habillèrent comme eux, & m'obligèrent d'aller dans la ville présenter aux honnêtes gens des fleurs ou des rameaux, & leur réciter des vers. Je revenois toujours au logis chargé de quelques pièces d'argent qui servoient à nous faire faire bonne chère.

J'étois encore trop jeune, & j'aimois trop le plaisir naturellement, pour pouvoir résister au mauvais exemple que ces Faquirs me donnoient. Je me jetai dans toutes sortes de débauches, & par-là je perdis insensiblement le souvenir de la princesse de Perse. Ce n'est pas qu'elle ne s'offrît quelquefois à ma pensée, & qu'elle ne m'arrachât des soupirs; mais au-lieu de nourrir ces foibles restes de douleur, je n'épargnois rien pour les détruire, & je disois souvent : Pourquoi penser à Zélica, puisque Zélica n'est plus ? Quand je la pleurerai toute ma vie, de quoi lui serviront mes pleurs ?

XCI. JOUR.

JE passai près de deux années avec ces Faquirs ; & j'y aurois demeuré bien davantage, si celui qui m'avoit attiré parmi eux, & que j'aimois plus que les autres, ne m'eût proposé de voyager. Hasan, me dit-il un jour, je commence à m'ennuyer dans cette ville, il me prend envie de courir le pays. J'ai ouï dire des merveilles de la ville de Candahar ; si tu veux m'accompagner, nous verrons si l'on m'en a fait un rapport fidèle. J'y consentis, poussé par la curiosité de voir de nouveaux pays, ou, pour mieux dire, entraîné par cette puissance supérieure qui nous fait agir nécessairement.

Nous partîmes donc tous deux de Bost ; & après avoir passé par plusieurs villes du Ségestan, sans nous y arrêter, nous arrivâmes à la belle ville de Candahar, qui nous parut revêtue de fortes murailles. Nous allâmes loger dans un Caravanférail, où l'on nous reçut fort charitablement, en faveur des habits que nous portions, & c'étoit en effet ce que nous avions de plus recommandable. Nous trouvâmes tous les habitans de la ville dans un grand mouvement, parce qu'on devoit le lendemain célébrer la fête du Guilous (*a*). Nous ap-

(*a*) *Le Guilous.* C'est une fête qui se fait tous les ans le même jour que le roi a été couronné.

prîmes qu'à la Cour on n'étoit pas moins occupé, tout le monde voulant signaler son zèle pour le roi Firouzchah, qui se faisoit aimer des bons par son équité, & encore plus craindre des méchans par la rigueur avec laquelle il les traitoit.

Comme les Faquirs entrent par-tout, sans que personne puisse les en empêcher, nous allâmes à la cour le jour suivant pour voir la fête, qui n'eut pas de quoi charmer les yeux d'un homme qui avoit vu le Guilous du roi de Perse. Pendant que nous étions attentifs à regarder tout ce qui se passoit, je me sentis tirer par le bras. En même-tems je tournai la tête, & j'apperçus auprès de moi l'eunuque, qui dans le palais de Schah Tahmaspe, m'avoit donné une lettre de la part de Calé-Cairi, ou plutôt de Zélica.

Seigneur Hasan, me dit-il, je vous ai reconnu malgré l'étrange habillement qui vous couvre. Bien qu'il me semble toutefois que je ne me trompe point, je ne sais si je ne dois pas me défier du rapport de mes yeux. Est-il possible que je vous rencontre ici? Et vous, lui répondis-je, que faites-vous à Candahar? Pourquoi avez-vous quitté la cour de Perse? La mort de la princesse Zélica vous en auroit-elle écarté comme moi? C'est, reprit-il, ce que je ne puis vous dire présentement; mais je satisferai pleinement votre curiosité, si vous voulez vous trouver seul ici

demain à la même heure. Je vous apprendrai des choſes qui vous étonneront; d'ailleurs, je vous avertis qu'elles vous regardent.

Je lui promis de revenir ſeul au même endroit le jour ſuivant, & je ne manquai pas de tenir ma promeſſe. L'eunuque parut, il vint à moi, & me dit, ſortons de ce palais, cherchons un lieu plus commode pour nous entretenir. Nous allâmes dans la ville, nous traversâmes pluſieurs rues, & enfin nous nous arrêtâmes à la porte d'une aſſez grande maiſon dont il avoit la clef. Nous y entrâmes. Je vis des appartemens fort bien meublés, de beaux tapis de pied, de riches ſophas, & j'apperçus un jardin très-cultivé, au milieu duquel il y avoit un baſſin plein d'une fort belle eau, & bordé de marbre jaſpé.

Seigneur Haſan, me dit l'eunuque, trouvez-vous cette maiſon agréable? Fort agréable, lui répondis-je. J'en ſuis bien aiſe, reprit-il; car je l'ai louée hier pour vous, telle que vous la voyez. Il vous faut auſſi quelques eſclaves pour vous ſervir. Je vais vous en acheter pendant que vous vous baignerez. En diſant cela, il me conduiſit dans une chambre où il y avoit des bains préparés. Au nom de Dieu, lui dis-je, apprenez-moi pourquoi vous m'avez amené ici, & quelles ſont ces choſes que vous aviez à me dire? On vous les dira, repartit-il, en tems & lieu. Qu'il vous ſuffiſe

de savoir présentement, que votre sort a bien changé depuis que je vous ai rencontré, & que j'ai ordre d'en user avec vous comme j'en use. En même-tems il m'aida à me déshabiller; ce qui fut bientôt fait. Je me mis au bain, & l'eunuque sortit en me priant de ne me point impatienter.

Ce mystère qu'on me faisoit, me donna beaucoup à penser; mais j'eus beau fatiguer mon esprit pour tâcher d'être au fait, je fis des efforts superflus. Chapour me laissa dans l'eau fort long-tems, & je commençois à perdre patience, lorsqu'il revint suivi de quatre esclaves, dont deux étoient chargés de linges & d'habits, & les autres de toutes sortes de provisions. Je vous demande pardon, Seigneur, me dit-il, je suis fâché de vous avoir tant fait attendre. Aussi-tôt les esclaves mirent leurs paquets sur des sophas, & s'empressèrent à me servir. Ils me frottèrent avec des linges fins & neufs; ensuite ils me firent prendre une riche veste, avec une robe magnifique & un turban. Où tout ceci doit-il aboutir, disois-je en moi-même? Par l'ordre de qui cet eunuque me traite-t-il de cette manière? J'avois une impatience d'en être éclairci, que je ne pouvois modérer.

XCII. JOUR.

CHAPOUR s'en apperçut bien. C'eſt à regret, me dit-il, que je vous vois en proie à votre inquiétude, mais je ne puis vous ſoulager. Quand il ne m'auroit pas été expreſſément défendu de parler, quand trahiſſant mon devoir, je vous inſtruirois de tout ce que je vous cèle, je ne vous rendrois pas plus tranquille; d'autres déſirs encore plus violens ſuccéderoient à ceux qui vous preſſent. Vous ne ſaurez que cette nuit, ce que vous ſouhaitez d'apprendre.

Quoique je n'euſſe qu'un bon augure à tirer des diſcours de l'eunuque, je ne laiſſai pas d'être pendant tout le reſte de la journée dans une cruelle ſituation. Je crois que l'attente d'un mal fait moins ſouffrir que celle d'un grand plaiſir. Cependant la nuit arriva, l'on alluma par-tout des bougies, & l'on prit ſoin particulièrement de bien éclairer le plus bel appartement de la maiſon. J'y étois avec Chapour, qui pour adoucir mon ennui, me diſoit à tout moment: on va venir, encore un peu de patience. Enfin, nous entendîmes frapper à la porte; l'eunuque alla lui-même ouvrir, & revint avec une dame, qui n'eut pas ſi-tôt levé ſon voile, que je la re-

connus pour Calé-Cairi. A cette vue, ma surprise fut extrême ; car je croyois cette dame à Chiras. Seigneur Hasan, me dit-elle, quelque étonné que vous soyez de me voir, vous le serez bien davantage, quand vous entendrez ce que j'ai à vous raconter. A ces mots, Chapour & les deux esclaves sortirent, & me laissèrent seul avec Calé-Cairi. Nous nous assîmes tous deux sur le même sopha, & elle prit la parole dans ces termes :

Vous vous souvenez bien, seigneur Hasan, de cette nuit que Zélica choisit pour se découvrir à vous, & la promesse qu'elle vous fit en vous quittant, ne doit pas être encore sortie de votre mémoire. Le lendemain, je lui demandai quelle résolution elle avoit prise, & quel témoignage de tendresse elle prétendoit vous donner. Elle me répondit qu'elle vouloit vous rendre heureux, & avoir souvent avec vous de secrets entretiens, quelque péril qu'il y eût à courir. Je ne vous nierai point que, révoltée contre ses sentimens, je n'épargnai rien pour les affoiblir. Je lui représentai que c'étoit une extravagance à une princesse de son rang de songer à vous, & de s'exposer pour un page à perdre la vie : en un mot, je combattis son amour de tout mon pouvoir, & vous devez me le pardonner, puisque tous mes raisonnemens ne servirent qu'à fortifier sa

passion. Quand je vis que je ne pouvois la persuader : madame, lui dis-je, je ne saurois envisager, sans frémir, les périls où vous allez vous jeter ; & puisque rien n'est capable de vous détacher de votre amant, il faut donc chercher un moyen de le voir, sans commettre vos jours ni les siens. J'en sais un qui flatteroit sans doute votre amour, mais je n'oserois vous le proposer, tant il me paroît délicat.

Parlez, Calé-Cairi, me dit alors la princesse ; quel que soit ce moyen, ne me le cachez pas. Si vous l'employez, lui répliquai-je, il faut vous résoudre à quitter la cour, pour vivre comme si le ciel vous avoit fait naître dans la plus commune condition. Il faut que vous renonciez à tous les honneurs qui sont attachés à votre rang. Aimez-vous assez Hasan pour lui faire un si grand sacrifice ? Si je l'aime, repartit-elle, en poussant un profond soupir : ah ! le sort le plus obscur me plaira davantage avec lui, que toutes ces apparences fastueuses qui m'environnent. Dites-moi ce que je dois faire pour le voir sans contrainte, & je le ferai sans balancer : je vais donc, lui dis-je, céder à votre penchant, puisqu'il est inutile de le combattre. Je connois une herbe qui a une vertu assez singulière ; si vous vous en mettez dans l'oreille une feuille seulement, vous tomberez en léthargie une heure après ; vous

passerez pour morte ; on fera vos funérailles, & la nuit je vous ferai sortir du tombeau.

A ces paroles, j'interrompis Calé-Cairi. O ciel ! m'écriai-je, seroit-il bien possible que la princesse Zélica ne fût pas morte ? Qu'est-elle devenue ; Seigneur, me dit Calé-Cairi, elle vit encore ? mais je vous prie de m'écouter, vous allez apprendre tout ce que vous souhaitez de savoir. Ma maîtresse, continua-t-elle, m'embrassa de joie, tant ce projet lui parut ingénieux ; mais se représentant bientôt combien il étoit difficile à exécuter, à cause des cérémonies qui s'observent aux funérailles, elle me dit ce qu'elle en pensoit ; je levai toutes les difficultés, & voici de quelle manière nous conduisîmes cette grande entreprise.

Zélica se plaignit d'un mal de tête, & se coucha. Le lendemain, je fis courir le bruit qu'elle étoit dangereusement malade. Le médecin du roi vint, qui s'y laissa tromper, & ordonna des remèdes qu'on ne prit point. Les jours suivans, la maladie augmenta ; & quand je jugeai à propos que la princesse fût à l'extrémité, je lui mis dans l'oreille une feuille de l'herbe en question. Je courus aussi-tôt avertir Scah Tahmaspe, que Zélica n'avoit plus que quelques instans à vivre, & demandoit à lui parler. Il se rendit promptement auprès d'elle ; & remarquant, parce que l'herbe

opéroit, que son visage changeoit de moment en moment, il s'attendrit & se mit à pleurer. Seigneur, lui dit alors sa fille, je vous conjure par la tendresse que vous avez toujours eue pour moi, d'ordonner que mes dernières volontés soient exactement suivies; je veux qu'après ma mort, aucune autre femme que Calé-Cairi, ne lave mon corps, ne le frotte de parfums; je souhaite que mes autres esclaves ne partagent point cet honneur avec elle; je demande encore qu'elle me veille seule la première nuit, & que personne qu'elle n'arrose de ses larmes mon tombeau; je veux que ce soit cette esclave zélée, qui prie le prophète de me secourir contre les assauts des mauvais anges (*a*).

(*a*) Les Mulsulmans croient que dès qu'un Mahométan est enterré, deux méchans diables, appellés Munkir & Nekir, tous deux noirs & furieux, l'un armé d'une grosse masse de fer, & l'autre d'un long croc de cuivre tout rouge, se présentent devant lui d'un air menaçant; qu'ils lui ordonnent de lever la tête, de se mettre à genoux, & de leur demander grace pour son ame; ce que le mort a la complaisance de faire: il reprend alors la vie, & rend compte de ses actions; s'il a toujours honoré Mahomet, ces deux démons se retirent pleins de honte & de confusion, & font place à deux bons anges vêtus de robes de soie blanche, qui le viennent consoler; mais au contraire, s'il n'a pas fidellement suivi les maximes de l'Alcoran, Munkir & Nekir ne l'abandonnent point, & prennent plaisir à exercer sur lui leur rage diabolique; l'un d'un coup de masse qu'il lui décharge sur la tête, l'enfonce de dix toises dans la terre, & l'autre aussi-tôt avec son croc l'attire en haut; ils le tourmentent de cette façon, jusqu'à ce qu'il prenne envie à Mahomet de faire

XCIII. JOUR.

SCHAH-TAHMASPE promit à sa fille que je lui rendrois ces tristes devoirs, comme elle le désiroit : ce n'est pas tout, seigneur, lui dit-elle, je vous prie que Calé-Cairi soit libre d'abord que je ne serai plus, & donnez-lui avec la liberté, des présens qui soient dignes de vous & de l'attachement qu'elle a toujours eu pour moi : Ma fille, répondit Schah-Tahmaspe, ayez l'esprit en repos sur toutes les choses que vous me recommandez ; si j'ai le malheur de vous perdre, je jure que votre esclave favorite, chargée de présens, pourra se retirer où il lui plaira.

A peine eut-il achevé ces paroles, que l'herbe produisit tout son effet : Zélica perdit le sentiment, & son père la croyant morte, se retira dans son appartement tout en pleurs : il ordonna que moi seule laverois le corps & le parfumerois ; ce que je fis ; je l'enveloppai ensuite d'un drap blanc, & le mis dans le cercueil ; après cela on le porta au lieu de sa sépulture, où, par ordre du roi, on me laissa seule la première nuit.

une assemblée générale de tous ceux qui ont professé sa religion. Il les sauvera tous dans cette assemblée, car il le leur a promis par un passage de l'Alcoran.

Je regardai par-tout pour voir si quelqu'un ne s'étoit point caché pour m'observer ; & n'ayant trouvé personne, je tirai ma maîtresse du cercueil & de sa léthargie ; je lui fis prendre une robe que j'avois sous la mienne avec un voile, & nous nous rendîmes toutes deux à un endroit où Chapour nous attendoit. Ce fidèle eunuque emmena la princesse dans une petite maison qu'il avoit louée, & moi je revins au tombeau passer le reste de la nuit ; je fis un paquet d'étoffe de la forme d'un cadavre, je le couvris d'un drap qui avoit servi à envelopper Zélica, & je l'enfermai dans le cercueil.

Le lendemain matin, les autres esclaves de la princesse vinrent prendre ma place, que je ne quittai point sans faire auparavant toutes les grimaces dont est ordinairement accompagnée la douleur. On rendit compte au roi des marques d'affliction qu'on m'avoit vu donner ; ce qui l'auroit excité à me faire des présens, quand il n'y auroit pas été déjà déterminé ; il fit tirer de son trésor dix mille sequins, qu'on me compta, & il m'accorda la permission que je lui demandai, de me retirer, & d'emmener avec moi l'eunuque Chapour : après cela j'allai trouver ma maîtresse pour me réjouir avec elle de l'heureux succès de notre stratagême. Le jour suivant,

nous envoyâmes l'eunuque à la chambre du roi ; avec un billet par lequel je vous priois de me venir voir ; mais un de vos Zulufflis lui dit que vous étiez indiſpoſé, & qu'on ne pouvoit vous parler ; trois jours après, nous l'y renvoyâmes, il apprit que vous n'étiez plus au ſérail, & qu'on ne ſavoit ce que vous étiez devenu.

J'interrompis en cet endroit Calé-Cairi : Hé ! pourquoi, lui dis-je, ne m'avoir pas averti de votre projet ? pourquoi ne m'en fîtes-vous pas inſtruire par Chapour ? Ah ! qu'un mot m'auroit épargné de peine. Ah ! plût au ciel, interrompit à ſon tour Calé-Cairi, qu'on ne vous en eût pas fait un myſtère, Zélica vivroit avec vous préſentement dans quelque endroit du monde, & il n'a pas tenu à moi que vous n'ayez été heureux l'un & l'autre. A peine eûmes-nous formé notre deſſein, que je fus d'avis de vous le faire ſavoir ; mais ma maîtreſſe ne le voulut point. Non, non, me dit-elle, il faut lui faire ſentir ma perte, il ſera plus ſenſible au plaiſir de me revoir, & ſa ſurpriſe ſera d'autant plus agréable, que l'opinion de ma mort lui aura cauſé plus de chagrin.

Je ne pouvois goûter ce rafinement de tendreſſe, comme ſi j'en euſſe preſſenti les triſtes ſuites ; auſſi Zélica s'en eſt-elle bien repentie. Je

ne puis vous dire jusqu'à quel point elle fut affligée de votre retraite : Ah ! malheureuse que je suis, s'écrioit-elle sans cesse, de quoi me sert d'avoir tout sacrifié à l'amour, s'il faut renoncer à Hasan pour jamais ? Nous vous fîmes chercher par toute la ville ; Chapour ne négligea rien pour vous trouver ; & quand nous en eûmes perdu l'espérance, nous sortîmes de Chiras, nous marchâmes vers l'Indus, parce que nous nous imaginâmes que vous aviez peut-être porté vos pas de ce côté-là ; & nous arrêtant dans toutes les villes qui sont sur les bords de ce fleuve, nous faisions de vous des perquisitions aussi exactes que vaines. Un jour, en allant d'une ville à une autre, bien que nous fussions avec une caravane, une grosse troupe de voleurs nous enveloppa, battit les marchands, & pilla leurs marchandises ; ils se rendirent maîtres de nous, prirent l'or & les pierreries dont ils nous trouvèrent saisis, nous menèrent ensuite à Candahar, & nous vendirent à un marchand d'esclaves de leur connoissance.

Ce marchand n'eut pas plutôt entre ses mains Zélica, qu'il résolut de la faire voir au roi de Candahar. Firouzchah en fut charmé dès qu'elle s'offrit à ses yeux ; il lui demanda d'où elle étoit ; elle lui dit qu'Ormus l'avoit vu naître, & elle ne répondit pas avec plus de sincérité aux autres

questions que ce prince ne manqua pas de lui faire ; il nous acheta, nous mit dans le palais de ses femmes, & nous y donna le plus bel appartement.

XCIV. JOUR.

CALÉ-CAIRI cessa de parler en cet endroit, ou plutôt je l'interrompis. O ciel, m'écriai-je, dois-je me réjouir de rencontrer Zélica ; mais que dis-je ? est-ce la retrouver, que d'apprendre qu'un puissant roi la tient enfermée dans son sérail ! Si, rebelle à l'amour de Firouzchah, elle ne fait que traîner des jours languissans, quelle douleur pour moi de la voir souffrir ! Et si elle est contente de son sort, puis-je l'être du mien ? Je suis ravie, dit Calé-Cairi, que vous ayez des sentimens si délicats ; la princesse les mérite bien : quoique passionnément aimée du roi de Candahar, elle n'a pu vous oublier, & jamais on n'a ressenti tant de joie qu'elle en eut hier, lorsque Chapour lui dit qu'il vous avoit rencontré. Elle fut hors d'elle-même le reste de la journée ; elle chargea sur le champ l'Eunuque de louer un hôtel meublé, de vous y conduire aujourd'hui, & de ne vous y laisser manquer de rien. Je suis venue de sa part pour vous éclaircir

de toutes les choſes que je vous ai dites, pour vous préparer à la voir demain pendant la nuit; nous ſortirons du palais, & nous nous rendrons ici par une petite porte du jardin dont nous avons fait faire une clef pour nous en ſervir au beſoin. En prononçant ces derniers mots, l'eſclave favorite de la princeſſe de Perſe ſe leva, & ſortit accompagnée de Chapour pour retourner auprès de ſa maîtreſſe.

Je ne fis pendant cette nuit que penſer à Zélica, pour qui je ſentis tout mon amour ſe rallumer. Le ſommeil ne put un moment fermer mes yeux, & le jour ſuivant me parut un ſiècle. Enfin, après avoir été la proie de la plus vive impatience, j'entendis frapper à la porte de ma maiſon. Mes eſclaves allèrent ouvrir, & bientôt je vis entrer ma princeſſe dans mon appartement. Quel trouble, quel ſaiſiſſement, quels tranſports ne me cauſa point ſa préſence! De ſon côté, quelle joie n'eut-elle pas de me revoir! Je me jetai à ſes pieds, je les tins long-tems embraſſés ſans pouvoir parler. Elle m'obligea de me relever, & après m'avoir fait aſſeoir auprès d'elle ſur un ſopha: Haſan, me dit-elle, je rends grâce au ciel qui nous a raſſemblés; eſpérons que ſa bonté n'en demeurera pas là, & qu'elle voudra bien lever le nouvel obſtacle qui nous empêche d'être enſemble. En

attendant un tems si heureux, vous vivrez ici tranquillement, & dans l'abondance. Si nous n'avons pas le plaisir de nous parler sans contrainte, nous aurons du moins la consolation de pouvoir apprendre tous les jours de nos nouvelles, & de nous voir quelquefois secrètement. Calé-Cairi, poursuivit-elle, vous a conté mes aventures, apprenez-moi les vôtres.

Je lui peignis la douleur que m'avoit causée l'opinion de sa mort, & je lui dis que j'en avois conçu un si vif déplaisir, que je m'étois fait Faquir. Ah ! mon cher Hasan, s'écria Zélica, faut-il que, pour l'amour de moi, vous ayez vécu si long-tems avec des gens si austères ? Hélas ! je suis cause que vous avez beaucoup souffert.

Si elle eût su la vie que j'ai menée sous cet habit religieux, elle m'auroit un peu moins plaint ; mais je n'eus garde de l'en instruire, & je ne songeai qu'à lui tenir des discours passionnés. Avec quelle rapidité s'écoulèrent les momens de notre entretien ! Quoiqu'il eût duré trois heures, nous nous fâchâmes contre Chapour & Calé-Cairi, lorsqu'ils nous avertirent qu'il falloit nous séparer. Ah ! que les personnes qui n'aiment point sont incommodes, leur disions-nous ! il n'y a qu'un instant que nous sommes ensemble ; laissez-nous en repos. Cependant pour peu que nous

eussions encore continué de nous entretenir, le jour nous auroit surpris, car il parut peu de tems après que la princesse se fut retirée.

Malgré les agréables pensées qui m'occupoient, je ne laissai pas de me ressouvenir du Faquir, avec qui j'étois venu à Candahar, & me représentant l'inquiétude qu'il devoit avoir d'ignorer ce que j'étois devenu, je sortis de chez moi pour l'aller trouver. Je le rencontrai par hasard dans la rue. Nous nous embrassâmes : mon ami, lui dis-je, j'allois à votre caravanserail pour vous informer de ce qui m'étoit arrivé, & vous mettre l'esprit en repos. Je vous ai sans doute causé quelques allarmes. Oui, répondit-il, j'étois fort en peine de vous ; mais quel changement ! sous quels habits vous présentez-vous à mes yeux ? vous avez l'air d'être en bonne fortune ; tandis que l'incertitude de votre destinée m'affligeoit, vous passiez, à ce que je vois, agréablement votre tems. J'en conviens, repris-je, mon cher ami, & je t'avouerai que je suis encore mille fois plus heureux que tu ne saurois te l'imaginer. Je veux que tu sois témoin de tout mon bonheur, & que tu en profites même. Laisse-là ton caravanserail, & viens loger avec moi. En disant cela, je le conduisis à ma maison, je lui en montrai tous les appartemens. Il les trouva beaux & bien meublés. A chaque moment il s'écrioit : O

ciel ! qu'a donc fait Hasan plus que les autres, pour mériter que vous répandiez sur lui tant de biens ? Comment donc, Faquir, lui dis-je, est-ce que tu verrois avec chagrin l'état où je suis : il semble que ma prospérité t'afflige ? Non, me répondit-il, au contraire, j'en ai beaucoup de joie. Bien loin de porter envie à la félicité de mes amis, je suis charmé de les voir dans une situation florissante. En achevant ces mots, il me serra étroitement dans ses bras, pour mieux me persuader qu'il parloit à cœur ouvert. Je le crus sincère ; & agissant de bonne foi avec lui, je me livrai sans défiance au plus lâche, au plus envieux, au plus perfide de tous les hommes. Il faut, lui dis-je, que nous fassions aujourd'hui la débauche ensemble. En même-tems je le pris par la main, & le menai dans une salle où mes esclaves avoient dressé une petite table à deux couverts.

XCV. JOUR.

NOus nous y assîmes tous deux. On nous apporta plusieurs parts de ris (*a*) de différentes couleurs, avec des dattes conservées dans du sy-

(*a*) Les Persans & les nations voisines accommodent le ris de toutes les façons, & lui donnent toutes sortes de couleurs.

rop. Nous mangeâmes encore d'autres mets ; après quoi j'envoyai un de mes eſclaves acheter du vin dans un endroit de la ville où il ſavoit qu'on en vendoit ſecrètement (*a*). On lui en donna d'excellent, & nous en bûmes avec ſi peu de diſcrétion, que nous n'aurions oſé paroître en public : nous ne nous y ſerions pas montrés impunément.

Dans le fort de notre débauche, le Faquir me dit : Apprens-moi, Haſan, toute ton aventure ; découvre-m'en le myſtère : tu ne riſques rien : je ſuis diſcret, & de plus, ton meilleur ami. Tu ne peux douter de ma foi, ſans me faire un outrage ; ouvre-moi donc le fond de ton ame, & me fais connoître toute ta bonne fortune, afin que nous puiſſions nous en réjouir enſemble. D'ailleurs, je me pique d'être homme de bon conſeil, & tu ſais qu'un confident de ce caractère n'eſt pas inutile.

Echauffé du vin que j'avois bu, & ſéduit par les témoignages d'amitié qu'il me donnoit, je me rendis à ſes inſtances : je ſuis perſuadé, lui dis-je, que tu n'es pas capable d'abuſer de la con-

(*a*) Le vin eſt défendu aux habitans de Candahar, qui l'aiment beaucoup, & ne laiſſent pas d'en boire en ſecret : mais ils ſe gardent bien de ſe montrer en public après en avoir bu : car s'il arrivoit à quelqu'un de paroître ivre, on le promèneroit par toute la ville, monté ſur un ane, le viſage tourné vers la croupe, au bruit d'un petit tambour, & aux huées de tous les enfans qui le ſuivroient.

fidence que je vais te faire, ainſi je ne veux te rien déguiſer. Lorſque je te rencontrai, te ſouviens-tu que j'étois fort triſte ? Je venois de perdre à Chiras une dame que j'aimois, & dont j'étois aimé. Je la croyois morte, & toutefois elle vit encore ; je l'ai retrouvée à Candahar ; &, pour te dire tout, elle eſt favorite du roi Firouzchah. Le Faquir laiſſa paroître un extrême étonnement à ce diſcours. Haſan, me dit-il, tu me donnes une idée charmante de cette dame ; il faut qu'elle ſoit pourvue d'une merveilleuſe beauté, puiſque le roi de Candahar en eſt épris. C'eſt une perſonne incomparable, lui répartis-je ; avec quelque avantage qu'un amant puiſſe te la peindre, il n'en ſauroit faire un portrait flateur. Elle ne manquera pas de venir ici bientôt ; tu la verras ; je veux que tes propres yeux jugent de ſes charmes. A ces paroles, le Faquir m'embraſſa avec tranſport, en me diſant que je lui ferois beaucoup de plaiſir, ſi j'accompliſſois ma promeſſe. Je lui en donnai de nouvelles aſſurances : après quoi nous nous levâmes tous deux de table pour nous aller repoſer. Un de mes eſclaves mena mon ami dans une chambre où on lui avoit préparé un lit.

Dès le lendemain matin, Chapour m'apporta un billet de Zélica. Elle me mandoit que la nuit prochaine elle viendroit faire la débauche avec moi.

moi. Je montrai la lettre au Faquir, qui en témoigna une joie infinie. Il ne fit pendant toute la journée que m'entretenir de la dame dont je lui avois vanté la beauté, & il attendit la nuit avec autant d'impatience, que s'il eût eu les mêmes raisons que moi pour souhaiter qu'elle arrivât. Cependant je me disposai à recevoir Zélica. J'envoyai chercher les meilleurs mets, & de cet excellent vin dont nous avions si bien fait l'essai le jour précédent.

Quand la nuit fut venue, je dis au Faquir : lorsque la dame entrera dans mon appartement, il ne faut pas que vous y soyez. Peut-être le trouveroit-elle mauvais. Laissez-moi lui demander la permission de vous présenter à elle comme mon ami, je suis sûr que je l'obtiendrai. Nous entendîmes bientôt frapper à la porte, & c'étoit la princesse. Le Faquir se cacha dans un cabinet ; j'allai au-devant de Zélica, je lui donnai la main, & après l'avoir conduite à mon appartement : ma princesse, lui dis-je, je vous prie de m'accorder une grâce. Le Faquir avec qui je suis venu à Candahar est logé dans cette maison ; je lui ai donné un appartement, c'est mon ami ; voulez-vous souffrir qu'il soit de notre débauche ? Hasan, me répondit-elle, vous ne songez guère à ce que vous exigez de moi ; au lieu de m'exposer aux regards d'un homme, vous devriez

m'y soustraire avec soin. Madame, repris-je, c'est un garçon sage & discret, & dont l'amitié m'est connue. Je réponds que vous n'aurez aucun sujet de vous repentir de m'avoir donné la satisfaction que je vous demande. Je ne puis vous rien refuser, repartit Zélica; mais j'ai un pressentiment que nous en aurons du chagrin. Hé non, ma princesse, lui dis-je, soyez là-dessus sans inquiétude; reposez-vous sur ma parole, & qu'aucune crainte ne vous empêche de partager le plaisir que j'ai de vous voir.

En achevant ces mots, j'appelai le Faquir, & le présentai à Zélica. Elle lui fit, pour me plaire, un accueil fort gracieux; & après bien des complimens de part & d'autre, nous nous mîmes tous trois à table avec Calé-Cairi. Mon camarade étoit un homme de trente ans, il avoit beaucoup d'esprit; il fit bientôt connoître aux dames, par ses saillies & ses bons mots, qu'il ne haïssoit pas le plaisir, ou plutôt qu'il déshonoroit son habit. Aussi-tôt que nous eûmes mangé de tous les mets qui nous furent servis, on apporta du vin; les esclaves nous en versèrent dans des coupes d'agathe. Le Faquir ne laissoit pas long-tems la sienne vuide; il la faisoit remplir à tous momens, de sorte qu'à force de boire, il se mit bientôt dans un bel état. Il n'étoit pas fort respectueux naturellement, ainsi le vin

irrita son audace, & lui fit perdre le peu de retenue qu'il avoit conservée jusque-là. Il ne se contenta pas d'attaquer la pudeur des dames par des discours effrontés, il jeta brusquement ses bras au cou de la princesse de Perse, & lui déroba insolemment un baiser.

XCVI. JOUR.

ZÉLICA fut indignée de la hardiesse du Faquir, & la colère lui prêta des forces pour s'arracher de ses mains insolentes : Arrête, misérable, lui dit-elle, & n'abuse point de la bonté qu'on a de te souffrir ici ; tu mériterois que je te fisse punir par les esclaves qui sont dans cette maison ; mais la considération que j'ai pour ton ami, me retient ; en parlant de cette manière, elle prit son voile, se couvrit le visage, & sortit de mon appartement. Je courus après elle en lui demandant pardon de ce qui s'étoit passé ; je tâchai vainement de l'appaiser ; elle étoit trop irritée. Vous voyez présentement, me dit-elle, si vous avez eu tort de vouloir que ce Faquir fût de notre débauche ; ce n'étoit pas sans raison que j'y résistois ; je ne remettrai point le pied chez vous pendant qu'il y sera logé. A ces pa-

roles, elle se retira, quelque chose que je pusse lui dire pour l'arrêter.

Je revins trouver mon ami dans mon appartement : Ah ! qu'avez-vous fait, lui dis-je, falloit-il manquer de respect à la favorite de Firouzchah ? par ce transport indiscret, vous vous êtes attiré sa haine, & peut-être ne me pardonnera-t-elle pas de l'avoir obligée à paroître devant vous. Ne t'afflige pas, Hasan, me répondit-il, tu connois mal les femmes, si tu crois celle-ci véritablement fâchée ; sois plutôt persuadé que dans le fond elle en est ravie ; il n'y a point de dame à qui de pareils transports déplaisent ; la colère qu'elle a fait éclater est feinte. Sais-tu bien pourquoi elle s'est révoltée contre ma hardiesse ? c'est que tes yeux en étoient témoins ; si j'avois été seul avec elle, je suis sûr que je l'aurois trouvée plus humaine.

A ce discours, qui marquoit assez qu'il étoit pris de vin, je cessai de lui faire des reproches ; j'espérai que le lendemain il entendroit mieux raison, & qu'il reconnoîtroit sa faute : j'ordonnai à un de mes esclaves de le mener à son appartement, & moi je demeurai dans le mien, où les réflexions que je fis sur ce qui s'étoit passé, ne me permirent pas de reposer tranquillement. Le jour suivant le Faquir le prit en es-

fet sur un autre ton ; il me témoigna qu'il étoit très-mortifié de m'avoir donné du chagrin, & que pour se punir lui-même de son indiscrétion, il avoit résolu de s'éloigner de Candahar ; il me parla d'une manière qui me toucha : j'écrivis sur le champ à la princesse, que notre Faquir se repentoit de son audace, & la supplioit très-humblement avec moi de la pardonner au vin qui la lui avoit inspirée.

Comme j'achevois d'écrire, Chapour arriva ; il m'apprit que sa maîtresse étoit toujours fort irritée ; je le chargeai de ma lettre ; il retourna sur ses pas, & revint quelques heures après avec une réponse. Zélica me mandoit qu'elle vouloit bien excuser l'insolence du Faquir, puisqu'il l'assuroit qu'il s'en repentoit ; mais à condition qu'il ne demeureroit pas plus long-tems chez moi, & qu'il sortiroit de Candahar dans vingt-quatre heures. Je montrai le billet de la favorite de Friouzchah à mon ami, qui me dit devant Chapour, qu'en cela ses sentimens étoient conformes à ceux de la dame ; qu'il n'oseroit plus paroître devant elle après l'action téméraire qu'il avoit eu le malheur de commettre, & qu'il prétendoit à l'heure même sortir de la ville de Candahar. L'Eunuque reprit aussi-tôt le chemin du palais, & alla rendre compte à Zélica de la disposition où il avoit laissé le Faquir.

Je fus ravi de voir ainſi ſuccéder le calme à la tempête qui m'avoit effrayé. Je l'avouerai pourtant, j'étois fâché de perdre mon ami, & je le retins encore ce jour-là : attendez, lui dis-je, vous partirez demain ; je veux encore aujourd'hui me réjouir avec vous ; peut-être ne nous reverrons-nous jamais. Ah ! puiſque nous devons nous ſéparer, retardons un peu du moins le triſte moment de notre ſéparation. Pour mieux célébrer nos adieux, j'ordonnai un grand ſouper ; quand il fut prêt, nous nous mîmes à table ; nous avions déjà goûté de pluſieurs mets, lorſque nous vîmes entrer Chapour, qui portoit un plat d'or dans lequel il y avoit un ragoût : Seigneur Haſan, me dit-il, je vous apporte un ragoût qu'on vient de ſervir au ſouper du roi ; ſa majeſté l'a trouvé ſi délicieux, qu'il l'a fait porter ſur le champ à ſa favorite, qui vous l'envoie. Nous mangeâmes de ce ragoût, & il nous parut en effet excellent. Le Faquir, pendant le repas, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer mon bonheur, & il me dit vingt fois : O jeune homme, que ton ſort eſt charmant !

Nous paſsâmes la nuit à boire ; & d'abord qu'il fit jour, mon ami me dit : c'eſt à préſent qu'il faut nous quitter ; alors j'allai chercher une bourſe pleine de ſequins que Chapour m'avoit apportée le jour précédent de la part de ſa maî-

treſſe ; & la donnant au Faquir : prenez, lui dis-je, ma bourſe, elle peut vous ſervir dans l'occaſion ; il me remercia ; nous nous embraſsâmes ; il ſortit ; &, après ſon départ, je demeurai aſſez long-tems dans une triſte ſituation. O trop imprudent ami ! diſois-je, c'eſt toi qui es cauſe que nous nous ſéparons ; tu devois te contenter de voir Zélica, & de jouir d'une ſi belle vue.

Comme j'avois beſoin de repos, je me jetai ſur un ſopha, & je m'endormis. Au bout de quelques heures, un grand bruit qui ſe fit entendre dans ma maiſon me réveilla ; je me levai pour aller voir ce qui le cauſoit, & j'apperçus avec beaucoup d'effroi que c'étoit une troupe de ſoldats de la garde de Firouzchah : ſuivez-nous, me dit l'officier qui étoit à leur tête, nous avons ordre de vous conduire au palais. Quel crime ai-je commis, lui répondis-je ? de quoi m'accuſe-t-on ? c'eſt ce que nous ne ſavons pas, répliqua l'officier ; il nous eſt ſeulement ordonné de vous mener au roi ; nous en ignorons la cauſe ; mais je vous dirai, pour vous raſſurer, que ſi vous êtes innocent, vous n'avez rien à craindre ; vous avez affaire à un prince équitable, qui ne condamne point légèrement les perſonnes accuſées d'avoir commis quelque forfait ; il faut des preuves convaincantes pour le porter à prononcer un

arrêt funeste : il est vrai qu'il punit rigoureusement les coupables ; si vous l'êtes, je vous plains.

Il fallut suivre l'officier. En allant au sérail, je disois en moi-même, Firouzchah a sans doute découvert l'intelligence que j'ai avec Zélica ; mais comment l'a-t-il apprise ? Quand nous fûmes dans la cour du palais, je remarquai qu'on y avoit dressé quatre potences ; je jugeai bien que cela me regardoit, & que ce genre de mort étoit le moindre châtiment que je devois attendre du ressentiment de Firouzchah : je levai les yeux au ciel, & le priai de sauver du moins la princesse de Perse.

XCVII. JOUR.

NOus entrâmes dans le sérail ; l'officier qui me conduisoit me mena dans l'appartement du roi. Ce prince y étoit avec son grand visir seulement, & le faquir que je croyois déjà loin de Candahar. Dès que j'apperçus ce perfide ami, je connus toute sa trahison. C'est donc toi, me dit Firouzchah, qui as des entretiens secrets avec ma favorite ? Ah ! scélérat, il faut que tu sois bien hardi, pour oser te jouer à moi ? parle & réponds précisément à ce que je vais te demander.

Lorſque tu es arrivé à Candahar, ne t'a-t-on pas dit que je puniſſois ſévèrement les criminels? Je répondis qu'oui. Hé bien, reprit-il, puiſqu'on t'en a averti, pourquoi as-tu commis le plus grand de tous les crimes? Sire, lui dis-je, que les jours de votre majeſté puiſſent durer juſqu'à la fin de tous les ſiècles; mais vous ſavez que l'amour rend la colombe hardie; un homme épris d'une paſſion violente, n'appréhende rien; je ſuis prêt à ſervir de victime à votre juſte colère; & à quelques tourmens que vous puiſſiez me réſerver, je ne me plaindrai point de votre rigueur, ſi vous faites grâce à votre eſclave favorite: hélas! elle vivoit tranquille dans votre ſérail avant mon arrivée; &, contente de faire le bonheur d'un grand roi, elle commençoit à oublier un malheureux amant, qu'elle croyoit ne revoir jamais: elle a ſu que j'étois dans cette ville, ſes premiers feux ſe ſont rallumés; c'eſt moi qui viens l'arracher à votre tendreſſe; c'eſt donc moi ſeul que vous devez punir.

Dans le tems que je parlois ainſi, Zélica, qu'on étoit allé chercher par ordre du roi, entra ſuivie de Chapour & de Calé-Cairi; & ayant entendu mes dernières paroles, elle courut ſe jeter aux pieds de Firouzchah: Seigneur, lui dit-elle, pardonnez à ce jeune homme; c'eſt ſur la

coupable esclave qui vous a trahi, que vos coups doivent tomber. Ah ! perfides, s'écria le roi, n'attendez aucune grâce l'un de l'autre, vous périrez. L'ingrate ! elle n'implore ma bonté que pour le téméraire qui m'offense ; & lui ne se montre sensible qu'à la perte de ce qu'il aime ; ils osent tous deux faire éclater à mes yeux leur amoureuse fureur : quelle insolence ! Visir, ajouta-t-il, en se retournant vers son ministre, faites-les conduire au supplice, qu'on les attache à des potences ; & qu'après leur mort, ils deviennent la proie des chiens & des oiseaux.

Arrêtez, sire, m'écriai-je alors ; gardez-vous de traiter avec tant d'ignominie une fille de roi ; que votre jalouse colère respecte en votre favorite, l'auguste sang dont elle est formée. A ces paroles, Firouzchah parut étonné : Quel prince, dit-il à Zélica, est donc l'auteur de votre naissance ? La princesse me regarda d'un air fier, & me dit : indiscret Hasan, pourquoi avez-vous découvert ce que j'aurois voulu me cacher à moi-même ? j'avois en mourant la consolation de voir qu'on ignoroit le rang où je suis née ; en me faisant connoître, vous me couvrez de honte : hé bien, Firouzchah, poursuivit-elle, en s'adressant au roi de Candahar, apprends donc qui je suis ; l'esclave que tu condamnes à une mort

infâme, eſt fille de Schah-Tahmaſpe : en même-tems elle lui conta toute ſon hiſtoire ſans en oublier la moindre circonſtance.

Après qu'elle eut achevé ce récit, qui augmenta l'étonnement du roi : Voilà, ſeigneur, lui dit-elle, un ſecret que je n'avois pas deſſein de vous révéler, & que la ſeule indiſcrétion de mon amant m'arrache. Après cet aveu, que je ne fais pas ici ſans une extrême confuſion, je vous prie inſtamment d'ordonner qu'on m'ôte promptement la vie ; c'eſt l'unique grâce que je demande à votre majeſté.

Madame, lui dit le roi, je révoque l'arrêt de votre trépas ; je ſuis trop équitable pour ne vous point pardonner votre infidélité ; ce que vous venez de me raconter, me la fait regarder d'un autre œil ; je ceſſe de me plaindre de vous, & je vous rends même libre ; vivez pour Haſan, & que l'heureux Haſan vive pour vous ; je donne auſſi la vie & la liberté à Chapour & à votre confidente ; allez, parfaits amans, allez paſſer enſemble le reſte de vos jours, & que rien ne puiſſe jamais arrêter le cours de vos plaiſirs : pour toi, traître, continua-t-il en ſe tournant vers le faquir, tu ſeras puni de ta trahiſon ; cœur bas & envieux, tu n'as pu ſouffrir le bonheur de ton ami, & tu es venu toi-même le livrer à ma vengeance ! Ah ! miſérable, c'eſt toi qui ſerviras de

victime à ma jalousie. A ces mots, il ordonna au grand visir d'emmener le faquir, & de le mettre entre les mains des bourreaux.

Pendant qu'on alloit faire mourir ce scélérat, nous nous jetâmes, Zélica & moi, aux piés du roi de Candahar; nous les mouillâmes de nos larmes dans les transports de reconnoissance & de joie qui nous animoient; & enfin, nous l'assurâmes que, sensibles à sa bonté généreuse, nous en conserverions un éternel souvenir; nous sortîmes ensuite de son appartement avec Chapour & Calé-Cairi; nous prîmes le chemin de la maison où j'avois été arrêté, mais nous la trouvâmes rasée; le roi avoit ordonné qu'on la démolît, & les soldats qu'il avoit chargés de cet ordre, l'avoient si promptement exécuté, que tous les matériaux avoient déjà été enlevés & transportés ailleurs; il n'y restoit pas seulement une pierre; le peuple s'en étoit aussi mêlé, ainsi tous les meubles avoient été pillés.

XCVIII. JOUR.

QUOIQUE charmés de nous voir ensemble la princesse & moi, quoique fort amoureux l'un de l'autre, nous ne laissâmes pas d'être un peu étourdis de ce spectacle : cette maison, à la vé-

rité, étoit un hôtel meublé qu'on avoit loué, & dont par conséquent les meubles ne nous appartenoient pas ; mais Zélica y avoit fait porter par Chapour une infinité de choses précieuses qui n'avoient pas été respectées dans le pillage ; nous avions peu d'argent, nous commençâmes à consulter l'eunuque & Calé-Cairi sur le parti que nous avions à prendre ; & après une longue délibération, nous fûmes d'avis d'aller loger dans un caravanserail.

Nous étions prêts à nous y rendre, lorsqu'un officier du roi nous aborda : je viens, nous dit-il, de la part de Firouzchah, mon maître, vous offrir un logement ; le grand visir vous prête une maison qu'il a aux portes de la ville, & qui est beaucoup plus belle que celle qu'on vient de raser ; vous y serez logés fort commodément ; je vais, s'il vous plaît, vous y conduire ; prenez la peine de me suivre. Nous y allâmes avec lui ; nous vîmes une maison de grande apparence & parfaitement bien bâtie ; le dedans répondoit au dehors ; tout y étoit magnifique & de bon goût : nous y trouvâmes plus de vingt esclaves qui nous dirent que leur maître venoit de leur envoyer ordre de nous fournir abondamment toutes les choses dont nous aurions besoin, & de nous servir comme lui-même, pendant tous le tems que nous voudrions demeurer chez lui.

Deux jours après, nous reçûmes une visite du grand visir, qui nous apporta de la part du roi, une prodigieuse quantité de présens. Il y avoit plusieurs paquets d'étoffes de soie & de toiles des Indes, avec vingt bourses, chacune de mille sequins d'or. Comme nous nous sentions gênés dans une maison empruntée, & que les présens du roi nous mettoient en état de nous établir ailleurs, nous nous joignîmes bientôt à une grosse caravane de marchands de Candahar, & nous nous rendîmes heureusement avec eux à Bagdad.

Nous allâmes loger dans ma maison, où nous passâmes les premiers jours de notre arrivée à nous reposer & à nous remettre de la fatigue d'un si long voyage. Après cela, je parus dans la ville, & cherchai mes amis. Ils furent assez étonnés de me revoir. Est-il possible, me dirent-ils, que vous soyez encore vivant? Vos associés qui sont revenus, nous ont assuré que vous étiez mort. D'abord que j'appris que mes joailliers étoient à Bagdad, je courus chez le grand visir, je me jetai à ses pieds, & lui contai leur perfidie. Il les envoya sur le champ arrêter l'un & l'autre; il m'ordonna de les interroger tous deux en sa présence. N'est-il pas vrai, leur dis-je, que je me réveillai lorsque vous me prîtes entre vos bras, que je vous demandai ce que vous vouliez faire,

& que ſans me répondre, vous me précipitâtes dans la mer par un ſabor du vaiſſeau ? Ils répondirent que j'avois apparemment rêvé cela, & qu'il falloit que moi-même en dormant je me fuſſe jeté dans le golfe.

Hé pourquoi, leur dit alors le viſir, n'avez-vous pas fait ſemblant de le connoître à Ormus ? Ils repartirent qu'ils ne m'avoient point vu à Ormus. Hé que direz-vous donc, traîtres, repliqua-t-il en les regardant d'un air menaçant, quand je vous ferai voir un certificat du cadi d'Ormus, qui prouve le contraire ? A ces paroles, que le viſir dit pour les éprouver, mes aſſociés pâlirent & ſe troublèrent. Vous changez de viſage, leur dit-il : hé bien, avouez vous-même votre crime ; épargnez-vous les ſupplices qu'on vous apprête pour vous arracher cet aveu.

Alors ils confeſsèrent tout, & ſur cette confeſſion il les fit empriſonner, en attendant que le calife, qu'il vouloit, diſoit-il, informer de cette affaire, ordonnât de quel genre de mort il ſouhaitoit qu'ils mouruſſent ; mais ils trouvèrent moyen de tromper la vigilance de leurs gardes, ou d'en corrompre la fidélité. Ils s'échappèrent de leur priſon, & ſe cachèrent ſi bien dans Bagdad, qu'on ne put les découvrir, quelque recherche qu'en fît le grand viſir. Cependant tous

leurs biens furent confisqués, & demeurèrent au calife, à la réserve d'une petite partie qu'on me donna pour me dédommager de ce qu'on m'avoit volé.

Je ne songeai plus après cela qu'à mener une vie tranquille avec ma princesse; nous passions nos jours dans une parfaite union, & je ne faisois point de vœux au ciel, que pour le prier de me laisser le reste de ma vie dans l'heureuse situation où je me trouvois. Inutiles souhaits! Les hommes peuvent-ils long-tems jouir d'un sort agréable? Les chagrins, les malheurs ne troublent-ils pas sans cesse leur repos? Un soir, je revenois de me divertir avec mes amis; je frappois à ma porte; j'avois beau frapper rudement, personne ne venoit ouvrir. J'en fus surpris, & j'en conçus, sans savoir pourquoi, un triste présage. Je redouble mes coups, aucun esclave ne vient, mon étonnement augmente. Que faut-il que je pense de ceci, dis-je en moi-même? est-ce quelque nouvelle infortune que j'éprouve? Au bruit que je faisois, plusieurs voisins sortirent de leurs maisons; &, aussi étonnés que moi de ce que mes domestiques ne répondoient point, ils m'aidèrent à enfoncer la porte: nous entrons, nous trouvons dans la cour, & dans la première salle, mes esclaves égorgés. Nous passons dans l'appartement de Zélica. O spectacle

tacle effroyable ! Je vois Chapour & Calé-Cairi tous deux sans vie & noyés dans leur sang : j'appèle la princesse, elle ne répond point à ma voix ; je parcours toute ma maison, & n'y rencontrant point ce que je cherche, je sens chanceler mon corps, je tombe sans sentiment entre les bras de mes voisins. Heureux ! si l'ange de la mort m'eût enlevé dans ce moment ; mais non, le ciel vouloit que je vécusse pour voir toute l'horreur de ma destinée.

XCIX. JOUR.

LORSQUE mes voisins m'eurent rappelé à la vie par leur cruel secours, je leur demandai comment il étoit possible qu'on eût fait un si grand carnage dans ma maison, sans qu'ils eussent ouï le moindre bruit. Ils me dirent qu'ils n'avoient rien entendu, & qu'ils n'en étoient pas moins surpris que moi. Je courus aussi-tôt chez la cadi, qui mit son nayb (*a*) en campagne avec tous ses asas (*b*) ; mais leurs perquisitions furent inutiles, & chacun pensa ce qu'il voulut de ce tragique évènement.

Pour moi, je jugeai, comme beaucoup d'au-

(*a*) Lieutenant.
(*b*) Archers.

tres, que mes associés pouvoient en être les auteurs; & j'en conçus tant de chagrin, que je tombai malade. Je traînai long-tems à Bagdad des jours languissans; je vendis ensuite ma maison, & j'allai demeurer à Mousel avec tout ce que je pouvois avoir de bien. Je pris ce parti, parce que j'avois un parent que j'aimois beaucoup, & qui étoit attaché au premier visir du roi de Mousel. Ce parent me reçut fort bien, & en peu de tems je fus connu du ministre, qui croyant voir en moi du talent pour les affaires, me donna de l'occupation. Je m'attachai à bien faire les choses dont il me chargeoit, & j'eus le bonheur d'y réussir. Il devint de jour en jour plus content de moi; je gagnai peu-à-peu sa confiance, & insensiblement j'entrai dans les plus secrètes affaires de l'état. Je lui aidai même bientôt à en soutenir le poids. Quelques années après ce ministre mourut, & le roi, peut-être trop prévenu en ma faveur, me donna sa place; je la remplis pendant deux ans au gré du roi & au contentement de ses peuples; & même ce monarque, pour témoigner combien il étoit satisfait de mon ministère, me nomma Atalmulc. Je vis bientôt l'envie armée contre moi. Quelques grands seigneurs devinrent mes ennemis secrets, & résolurent de me perdre. Pour mieux en venir à bout, ils me rendirent suspect au prince de Mousel, qui se laissant pré-

venir par leurs mauvais discours, demanda ma déposition à son père. Le roi n'y voulut pas d'abord consentir ; mais il ne put résister aux pressantes instances de son fils : je sortis de Mousel, & vins à Damas, où j'eus bientôt l'honneur d'être présenté à votre majesté.

Voilà, sire, l'histoire de ma vie, & la cause de cette profonde tristesse où je parois enseveli. L'enlèvement de Zélica est toujours présent à ma pensée, & me rend insensible à la joie. Si j'apprenois que cette princesse ne vit plus, j'en perdrois peut-être, comme autrefois, le souvenir ; mais l'incertitude de son sort la retrace sans cesse à ma mémoire, & nourrit ma douleur.

CONTINUATION

De l'Histoire du Roi Bedreddin Lolo.

QUAND le visir Atalmulc eut achevé le récit de ses aventures, le roi lui dit, je ne suis plus surpris que vous soyez si triste, vous en avez un juste sujet ; mais tout le monde n'a pas perdu comme vous une princesse ; & vous avez tort de penser que parmi tous les hommes on n'en trouvera pas un qui soit parfaitement content. Vous êtes dans une grande erreur ; &, sans parler de mille autres, je suis persuadé que le prince Séyfel

Mulouk, mon favori, jouit d'un parfait bonheur. Je n'en sais rien, seigneur, reprit Atalmulc; quoiqu'il paroisse fort heureux, je n'oserois assurer qu'il le fût en effet. C'est une chose, s'écria le roi, dont je veux être éclairci tout-à-l'heure. En achevant ces mots, il appela le capitaine de ses gardes, & lui ordonna d'aller chercher le prince Séyfel Mulouk.

Le capitaine des gardes s'acquitta de sa commission sur le champ. Le favori vint dans l'appartement du roi son maître, qui lui dit: Prince, je voudrois savoir si vous êtes satisfait de votre destinée? Ah! seigneur, répondit le favori, votre majesté peut-elle me faire cette question: quoiqu'étranger, je suis respecté dans la ville de Damas; les grands seigneurs cherchent à me plaire; les autres me font la cour; je suis le canal par où coulent toutes vos grâces; en un mot, vous m'aimez, que pourroit-il manquer à mon bonheur? Il m'importe, reprit le roi, que vous me disiez la vérité. Atalmulc soutient qu'il n'y a point d'homme heureux; je pense le contraire, je crois que vous l'êtes: apprenez-moi si je me trompe, si quelque chagrin que vous cachez corrompt par son amertume la douceur du destin que je vous fais. Parlez, que votre bouche sincère me découvre ici vos secrets sentimens? Seigneur, dit alors Séyfel Mulouk, puisque votre majesté m'ordonne

de lui ouvrir mon ame, je vous dirai que malgré toutes les bontés que vous avez pour moi, malgré les plaisirs qui suivent ici mes pas, & qui semblent avoir choisi pour asyle votre cour, je sens une inquiétude qui trouble le repos de ma vie. J'ai dans le cœur un ver qui le ronge sans relâche; & pour comble de malheur, mon mal est sans remède.

Le roi de Damas fut assez étonné d'entendre parler dans ces termes son favori, & il jugea qu'on lui avoit aussi enlevé quelque princesse. Contez-moi, lui dit-il, votre histoire; quelque dame y est sans doute intéressée, & je suis fort trompé, si vos chagrins ne sont pas de même nature que ceux d'Atalmulc. Le favori de Bedreddin reprit la parole, & commença le récit de ses aventures de cette manière.

HISTOIRE

DU PRINCE SÉYFEL MULOUK.

J'Ai déjà eu l'honneur de dire à votre majesté, que je suis fils du feu sultan d'Egypte Asem Ben Sefoüan, & frère du prince qui lui a succédé. Etant dans ma seizième année, je trouvai un jour par hasard la porte du trésor de mon père ouverte; j'y entrai, & je commençai à regarder

avec beaucoup d'attention les choſes qui me parurent les plus rares. Je m'arrêtai particulièrement à conſidérer un petit coffre de bois de ſandal rouge, parſemé de perles, de diamans, d'émeraudes & de topazes. Il s'ouvroit avec une petite clef d'or qui étoit dans la ſerrure; je l'ouvris, & j'apperçus dedans une bague d'une merveilleuſe beauté, avec une boîte d'or qui renfermoit un portrait de femme.

Les traits en étoient ſi réguliers, les yeux ſi beaux, l'air ſi charmant, que je jugeai d'abord que c'étoit une peinture faite à plaiſir. Les ouvrages de la nature ne ſont pas ſi parfaits, diſois-je. Que celui-là fait d'honneur au pinceau qui l'a produit! J'admirois l'imagination du peintre qui avoit été capable de ſe former une ſi belle idée.

C. JOUR.

MEs yeux ne pouvoient ſe détacher de cette peinture; &, ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'elle m'inſpira de l'amour. Je penſai que c'étoit peut-être le portrait de quelque princeſſe vivante, & je me le perſuadois à meſure que je devenois plus amoureux. Je fermai la boîte & la mis dans ma poche avec la bague qu'il me

prit auſſi envie de dérober, enſuite je ſortis du tréſor.

J'avois un confident qui s'appeloit Saed : il étoit le fils d'un grand ſeigneur du Caire ; je l'aimois, & il avoit quelques années plus que moi. Je lui contai mon aventure ; il me demanda le portrait, je le lui donnai. Il l'ôta de la boîte pour voir s'il n'y avoit pas au dos quelque écriture qui pût nous inſtruire de ce que je ſouhaitois paſſionnément de ſavoir, c'eſt-à dire, du nom de la perſonne qui étoit peinte. Nous apperçûmes autour de la boîte en dedans, ces paroles en caractères Arabes : *Bedy al Jemal, fille du roi Chahbal.*

Cette découverte me charma ; je fus ravi d'apprendre que je n'aimois point un objet imaginaire ; je chargeai mon confident de s'informer où règnoit le roi Chahbal. Saed le demanda aux plus habiles gens du Caire ; mais perſonne ne put le lui dire ; de ſorte que je réſolus de voyager, de parcourir, s'il le falloit, tout le monde, & de ne point revenir en Egypte, que je n'euſſe vu Bedy al Jemal. Je priai le ſultan mon père de me permettre d'aller à Bagdad voir la cour du Calife, & les merveilles de cette fameuſe ville dont j'avois ouï parler ſi avantageuſement. Il m'accorda cette permiſſion. Comme je voulois voyager *incognito*, je ne ſortis point du grand

Caire avec un pompeux appareil. Ma suite étoit seulement composée de Saed & de quelques esclaves dont le zèle m'étoit connu.

Je me mis bientôt au doigt la belle bague que j'avois prise dans le trésor de mon père, & je ne fis, pendant tout le chemin, que m'entretenir avec mon confident de la princesse Bedy al Jemal dont j'avois sans cesse le portrait entre les mains. Quand je fus arrivé à Bagdad, & que j'eus vu tout ce qu'il y a de curieux, je demandai à des savans, s'il ne pourroient pas me dire dans quel endroit du monde étoient situés les états du roi Chahbal. Ils me répondirent que non; mais que s'il m'importoit fort de le savoir, je n'avois qu'à prendre la peine d'aller à Basra trouver un vieillard âgé de cent soixante & dix ans, nommé Padmanaba : que ce personnage n'ignoroit rien, & que sans doute il satisferoit ma curiosité.

Je pars aussi-tôt de Bagdad, je vole à Basra, je m'informe du vieillard. On m'enseigne sa demeure, je vais chez lui; je vois un homme vénérable qui conservoit encore beaucoup de vigueur, bien que près de deux siècles eussent flétri son front. Mon fils, me dit-il d'un air riant, qu'y a-t-il pour votre service? Mon père, lui dis-je, je voudrois savoir où règne le roi Chahbal; il m'est de la dernière importance de

l'apprendre ; quelques savans de Bagdad que j'ai consultés, & qui n'ont pu me donner aucune lumière là-dessus, m'ont assuré que vous m'enseigneriez le nom & le chemin du royaume de Chahbal. Mon fils, répliqua le vieillard, les savans qui vous ont adressé à moi, me croient moins ignorant que je ne suis. Je ne sais point précisément où sont les états de Chahbal ; je me souviens seulement d'en avoir entendu parler à quelque voyageur. Ce roi règne, si je ne me trompe, dans une isle voisine de celle de Serendib ; mais ce n'est qu'une conjecture, & je suis peut-être dans l'erreur.

Je remerciai Padmanaba de m'avoir du moins fixé un endroit où j'espérois pouvoir être éclairci de ce que je voulois savoir. Je formai la résolution d'aller à l'isle de Serendib ; je m'embarquai avec Saed & mes esclaves sur le golfe de Basra, dans un vaisseau marchand qui alloit à Surate. De Surate nous nous rendîmes à Goa, où nous apprîmes en arrivant qu'un vaisseau devoit mettre à la voile dans peu de jours, & prendre la route de l'isle de Serendib. Nous profitâmes de l'occasion. Nous partîmes de Goa avec un vent si favorable, que nous avançâmes beaucoup la première journée ; mais dès la seconde, le vent changea, & il s'éleva une tempête si violente, que les matelots croyant notre perte iné-

vitable, abandonnèrent le vaisseau au gré du vent & de la mer. Tantôt les flots s'ouvrant comme pour nous engloutir, présentoient d'affreux abîmes à nos yeux effrayés; & tantôt s'élevant ils nous portoient avec eux jusqu'aux nues. Nous fûmes long-tems le jouet des eaux; mais ce qui nous surprit tous, & nous parut un miracle, c'est que nous ne fîmes point naufrage. Nous allâmes relâcher à une isle voisine des Maldives.

Cette isle avoit peu d'étendue, & nous sembla déserte. Nous nous disposions à mettre pied à terre, & à nous avancer vers un bois fort épais que nous apperçûmes au milieu, lorsqu'un vieux matelot, accoutumé à parcourir les côtes des Indes, nous dit que cette isle étoit habitée par des nègres idolâtres qui adoroient un serpent, auquel ils donnoient à dévorer tous les étrangers qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains; qu'au lieu d'y descendre, il valoit mieux nous remettre en mer, & gagner, s'il étoit possible, les Maldives. Le capitaine qui connoissoit le matelot pour un homme fort expérimenté, & peu capable d'avancer une chose sans en être bien assuré, le crut; & il fut résolu que le lendemain matin à la pointe du jour on leveroit l'ancre pour s'éloigner d'un endroit si dangereux.

Cette résolution étoit fort judicieuse; mais on auroit encore mieux fait de partir sur le champ,

& de s'abandonner à la mer ; car au milieu de la nuit, nous fûmes tout-à-coup assaillis par un grand nombre de nègres qui entrèrent dans notre vaisseau, nous chargèrent de chaînes, & nous menèrent à leurs habitations.

CI. JOUR.

LE jour commençoit à paroître, lorsqu'après avoir traversé le bois que nous avions remarqué de loin le soir précédent, nous arrivâmes à la horde des nègres. C'étoit une grande quantité de petites cabanes composées de bois & de terre, au milieu desquelles s'élevoit un gros pavillon de la même matière, qu'ils appeloient le palais de leur roi.

On nous conduisit sous ce pavillon, où, sur un trône fait de rocailles & de coquillages, paroissoit le roi. C'étoit un nègre d'une taille gigantesque, mais si laid & si effroyable, qu'il avoit plus l'air d'un démon que d'un homme. La princesse sa fille étoit assise auprès de lui. Elle pouvoit avoir trente ans ; elle tenoit de son père pour la taille, & lui ressembloit un peu d'ailleurs.

Un des principaux nègres qui nous avoient pris, nous obligea de faire de profondes révé-

rences au monarque noir & à sa fille. Ensuite il rendit compte de son heureuse expédition. Le roi, après l'avoir écouté avec plaisir, témoigna qu'il étoit content de lui & de tous ceux qui l'avoient accompagné. Puis nous montrant du doigt à son premier visir : allez, lui dit-il, faites conduire ces prisonniers sous une tente particulière, & que chaque jour on en donne un au dieu que nous adorons. Le visir obéit ; il nous mena lui-même sous un pavillon séparé ; on nous apporta par son ordre du mil & d'autres mets pour nous nourrir, & rendre les victimes plus grasses. Dès le lendemain, deux nègres vinrent prendre un de nos compagnons pour le livrer au serpent ; ils revinrent le jour suivant en chercher un autre ; tous les matins un de nos camarades étoit dévoré par le monstre. Ainsi périrent mes esclaves, le capitaine, le pilote & les matelots.

Il ne restoit plus que Saed & moi. Nous étions prêts à subir le même sort ; nous attendions que les nègres vinssent nous séparer pour jamais : Ah ! mon cher prince, me dit mon confident, puisque nous devons tous deux être sacrifiés, fasse du moins le ciel que je meure avant vous ! qu'il ne permette pas que je vous voie conduire à la mort, cela me feroit trop de peine. O Saed ! lui répondis-je, pourquoi vous êtes-vous associé à mes malheurs ? Quand possédé d'un amour in-

ſenſé j'ai voulu quitter le ſéjour du Caire pour aller chercher par-tout un objet qui peut-être ne ſauroit être à moi, que ne me laiſſiez-vous partir tout ſeul ? Vous avez combattu mes ſentimens, j'ai rejeté vos ſages conſeils, eſt-il juſte que vous périſſiez avec un homme qui n'a pas voulu vous croire ?

Pendant que nous nous conſumions en plaintes vaines, les nègres arrivèrent, & s'adreſſant à à moi : ſuivez-nous, me dirent-ils. Je frémis à ces paroles, & me tournai vers Saed pour lui dire un éternel adieu. Nous n'eûmes pas la force de parler l'un & l'autre, nous fûmes tout-à-coup ſaiſis de crainte & de douleur. Nous nous contentâmes de nous exprimer par nos regards, les mouvemens qui nous agitoient.

Les nègres me menèrent ſous une vaſte tente, où je croyois qu'on m'alloit immoler ; mais une femme noire qui s'offrit à ma vue en entrant, me détrompa. Raſſurez-vous, jeune homme, me dit-elle, vous n'aurez pas le ſort de vos compagnons. La princeſſe Huſnara, ma maîtreſſe, vous en réſerve un plus doux ; je ne vous en dirai pas davantage, car elle veut elle-même vous annoncer votre bonheur ; je ſuis ſon eſclave favorite, & j'ai ordre de vous introduire dans le lieu le plus ſecret de ce pavillon, où elle vous attend avec impatience. A ces mots les deux nè-

gres qui m'avoient accompagné jusque-là se retirèrent, & l'esclave favorite de Husnara me prenant par la main, me mena dans un petit réduit où sa maîtresse étoit seule, & assise sur une manière de sopha couvert de peaux de bêtes sauvages.

Cette princesse avoit le teint olivâtre, les yeux vifs & fort petits, le nez retroussé, la bouche grande, les lèvres fort grosse, & les dents de couleur d'ambre. Ses cheveux étoient courts, fort crépus, & plus noirs que l'ébène. Elle portoit pour coiffure, un simple bonnet de toile jaune, brodé de fil rouge, & relevé d'un panache de plumes de diverses couleurs. Elle avoit un collier composé de gros grains de Talagaija (*a*) bleus & jaunes; & une longue robe de peaux de tigres l'enveloppoit depuis les épaules jusqu'aux pieds : cet objet n'étoit guère propre à me faire oublier Bedy al Jemal.

Approche, jeune homme, me dit-elle d'abord qu'elle m'apperçut, viens t'asseoir auprès de moi, j'ai des choses à t'apprendre qui te consoleront d'être tombé au pouvoir du roi mon père. A ce discours, continua-t-elle, après que je me fus assis, tu dois avoir une vive impatience de sa-

(*a*) Le Ta'agaija est un arbre dont les feuilles sont dentelées & presque fendues. On ramasse les fruits qu'il porte, on les met en couleur, & les femmes en font des brasselets & des colliers.

voir ce que j'ai à te dire, & je te le pardonne, puisqu'il s'agit de la chose du monde la plus importante & la plus agréable pour toi. Tu m'as plu dès que je t'ai vu, & non-seulement je veux te sauver la vie, mais je prétends même te choisir pour amant, & je te préfère aux plus grands seigneurs de la cour, qui sont tous épris de mes charmes.

Quoique cet aveu ne dût guères me surprendre, puisque l'esclave favorite m'y avoit assez préparé, il ne laissa pas de me causer un trouble inconcevable : si je ne pouvois me résoudre à répondre de la manière que la princesse l'auroit souhaité, la crainte que j'avois d'exciter sa colère, m'empêchoit aussi de lui parler franchement. Voyant que je ne répondois point, & que j'étois même embarrassé, elle me dit : jeune homme, je ne suis pas étonnée que tu gardes le silence, & paroisses troublé. Tu ne t'attendois pas à voir une jeune & belle princesse s'abaisser jusqu'à te faire des avances, & la surprise où te jette ce bonheur imprévu, tient ta langue embarrassée ; mais au-lieu de me sentir offensée de ton embarras, je t'avoue qu'il me charme ; j'en conçois un présage favorable pour mon amour ; & ce silence, qui marque sans doute l'excès de ta joie, me fait plus de plaisir que tous les discours reconnoissans que tu pourrois me tenir. En

achevant ces mots, elle me donna une de ſes mains à baiſer, comme un avant-goût des plaiſirs qu'elle me réſervoit.

Elle étoit ſi perſuadée qu'on ne pouvoit la voir ſans l'aimer, qu'elle prit pour des témoignages d'amour toutes les marques de dégoût qui paroiſſoient ſur mon viſage & dans mes actions. Pendant ce tems-là, deux femmes eſclaves noires, vinrent étendre par terre des peaux, & mirent deſſus, un moment après, pluſieurs plats de mil & de ris avec quelques autres de viande confite dans du mil; la princeſſe m'ordonna de me coucher comme elle ſur des peaux, & de manger.

CII. JOUR.

JE fis peu d'honneur à ces mets, bien que la princeſſe ne ceſsât de m'exciter à manger: quoi donc, jeune homme, me dit-elle, vous n'avez point d'appétit; que cela flatte agréablement ma paſſion! dans l'attente charmante où vous êtes des bontés dont je veux bien vous laiſſer concevoir l'eſpérance, tous les momens qui retardent votre bonheur, irritent votre impatience, & vous ôtent l'envie de manger; cependant, pourſuivit-elle, quelle que ſoit la violence des déſirs

sirs que je vous inspire, je ne puis mettre que cette nuit le comble à votre félicité; je vais trouver le roi mon père, & le prier de vous laisser la vie, aussi bien qu'au camarade qui vous reste, parce que Mihrafya, mon esclave favorite, a pris du goût pour lui.

En parlant ainsi, elle se leva, demanda un voile; & tandis qu'elle se disposoit à paroître devant son père, elle me dit: jeune homme, retourne sous ta tente; va rejoindre ton compagnon, dis-lui qu'il aura le bonheur de posséder mon esclave favorite; porte-lui cette agréable nouvelle; réjouissez-vous tous deux, & rendez grâces à la fortune, qui vous sauvant l'un & l'autre du malheur qu'ont éprouvé tous vos camarades, vous procure une vie délicieuse dans le même lieu où ils ont trouvé la mort: aussi-tôt que le flambeau du jour cessera d'éclairer cette isle, je t'enverrai chercher pour souper avec moi, & nous ferons la débauche ensemble.

Je remerciai la princesse Husnara de ses bontés, quoique bien résolu de mourir plutôt que d'en profiter. Un nègre qu'on appela pour me conduire, me mena sous ma tente. On ne peut exprimer quelle fut la joie de Saed, lorsqu'il me revit; il n'en auroit pas eu une plus grande, quand délivrés par miracle des cruelles mains des nègres, nous nous serions vus tout-à-coup

transportés en Egypte. Ah ! vous voilà, mon cher prince, s'écria-t-il ; hélas ! je désespérois de jouir encore de la vue de mon maître ; je croyois déjà que les barbares vous avoient immolé, & que le serpent funeste, à qui l'erreur a fait élever ici des autels, vous avoit dévoré ; est-il possible que vous me soyez rendu, & que vous veniez sécher les pleurs que je versois pour vous ?

Oui, Saed, lui dis-je, & je vous apprends que mon salut dépend de moi ; je puis, si je le veux, échapper au destin qu'ont eu nos compagnons. Ah ! seigneur, interrompit brusquement Saed, dois-je ajouter foi à vos paroles ? croirai-je qu'en effet vous pouvez éviter la mort ? quelle heureuse nouvelle venez-vous m'annoncer ? Je ne vous dis rien, lui répondis-je, qui ne soit véritable ; mais vous ne savez pas à quel prix je puis sauver mes jours ; quand vous en serez instruit, vous ne ferez plus éclater de si vifs transports de joie, & vous me trouverez peut-être plus à plaindre que si j'avois déjà perdu la vie. Alors je lui contai l'entretien que je venois d'avoir avec la fille du roi des nègres.

Je conviens, me dit mon confident après m'avoir écouté, qu'il est assez désagréable de se voir entre les bras d'une pareille amante ; ce n'est pas sans raison que vous êtes révolté contre elle ; j'entre dans vos sentimens ; mais la vie est une

belle chose ! songez qu'il est triste de périr à votre âge ; faites un effort sur vous, mon prince ; cédez à la nécessité. O Saed, m'écriai-je à ces paroles, quel conseil osez-vous me donner ? pensez-vous que je puisse le suivre ? nous verrons si vous serez capable de faire vous-même ce que vous conseillez aux autres, car je vous avertis que vous êtes aussi dans le même cas ; l'esclave favorite de la princesse a les mêmes vues sur vous, & prétend que vous l'aimiez ; elle n'est pas plus aimable que sa maîtresse : vous sentez-vous disposé à répondre aux bontés qu'elle veut avoir pour vous cette nuit ?

Saed pâlit à ce discours : Juste ciel, dit-il, ai-je bien entendu ? l'esclave favorite de la princesse veut que je vive pour elle : Ah ! que plutôt les nègres viennent me chercher pour me conduire à leur pagode ; que le serpent m'engloutisse mille fois avant que je réponde aux caresses.... Ho, ho, Saed, repris-je, vous faites paroître bien de la répugnance pour une dame qui a de la bonne volonté pour vous ; vous oubliez que la vie est une belle chose ; dès qu'on veut vous forcer d'aimer un objet horrible, la mort n'a rien qui vous épouvante ; & vous voulez que je la craigne ? avouez donc qu'il n'est pas aisé de vaincre les mouvemens de son cœur, & de témoigner de l'amour à une personne qui n'inspire que du dégoût ; cet effort est au-dessus de la plus impétueuse

jeuneſſe; il vaut mieux que nous périſſions l'un & l'autre, que de nous abaiſſer à feindre de la tendreſſe pour deux objets que nous ne ſaurions aimer.

Mon confident approuva ce parti que mon déſeſpoir me ſuggéroit; ſi bien que nous ne ſongeâmes plus qu'à mourir : nous attendions la nuit avec impatience, non pour goûter les plaiſirs qu'on nous promettoit, mais pour charger d'injures nos maîtreſſes, & leur laiſſer voir toute l'horreur que nous avions pour elles. Cela étoit aſſez nouveau pour des amans; nous nous flattions par ce moyen de les mettre en fureur, & de les obliger à nous faire mourir; nous nous imaginions que ſi une belle femme mépriſée, eſt capable de ſe porter aux extrêmités les plus violentes, nous n'offenſerions pas impunément deux perſonnes laides & cruelles.

La nuit étant arrivée, un nègre, officier de la princeſſe Huſnara, vint nous chercher, & nous dit : Heureux captifs, préparez-vous à goûter les plus doux plaiſirs; deux tendres amantes ſe diſpoſent à vous faire un ſort charmant; béniſſez le jour où la fureur de la mer & des vents vous a jetés ſur ces bords.

Nous ſuivîmes le nègre ſans lui répondre; mais il ne tint qu'à lui de juger par notre ſilence, que les dames qui nous attendoient ne ſeroient pas

fort contentes de nous; la triſteſſe, ou plutôt le déſeſpoir, étoit peint dans nos yeux. Il nous mena ſous le pavillon de la fille du roi des nègres, dans un endroit où cette princeſſe étoit à table avec ſon eſclave favorite, toutes deux couchées ſur des peaux étendues par terre : Viens t'aſſeoir auprès de moi, me dit Huſnara, & que ton compagnon ſe mette auprès de Mihrafya. Il y avoit pluſieurs ragoûts différens dont on nous obligea de manger, & des eſclaves noires nous préſentoient de tems en tems d'une boiſſon faite de miel dans des coupes de terre peinte.

CIII. JOUR.

LA princeſſe, pour me plaire, fit l'agréable pendant le repas, & Mihrafya de ſon côté ne manqua pas d'agacer Saed; inſenſiblement elles devinrent ſi vives l'une & l'autre, que nous fûmes obligés de leur faire connoître qu'elles perdoient leur tems; je dis mille choſes dures & piquantes à Huſnara, & mon confident ne fut pas plus galant que moi.

Nos diſcours firent promptement leur effet; nous vîmes nos dames changer de viſage en un moment; elles ne nous regardèrent plus qu'avec

des yeux pleins de fureur. Ah ! misérables ; s'écria la fille du roi des nègres, est-ce ainsi que vous répondez à mes bontés? oubliez-vous combien il est dangereux pour vous d'exciter ma colère? Ingrat, continua-t-elle, en s'adressant à moi, peux-tu recevoir avec indifférence toutes les marques d'amitié que je te donne? mais que dis-je, avec indifférence? il semble que tu aies de l'horreur pour Husnara; que trouves-tu dans ma personne qui t'inspire de l'aversion? ai-je quelque défaut ?

En prononçant ces derniers mots, elle se tourna vers sa favorite : Parlez, Mihrafya, lui dit-elle, ne me flattez point ; suis-je laide ou mal faite? ai-je la taille mal prise, ou les traits irréguliers; en un mot, suis-je digne du mépris que ce jeune étranger a pour moi? Ah! ma princesse, répondit l'esclave favorite, il n'y a point de dame au monde qui mérite d'être mise en parallèle avec vous; rien n'est si parfait que votre beauté; rien de plus libre & de plus régulier que votre taille; il faut que ce jeune homme ait perdu le jugement, puisqu'il ne rend pas justice à vos charmes; si vous trouvez un ingrat, je ne dois point être étonnée que cet autre étranger ait peu de goût pour moi; je ne comprends pas qu'un homme puisse vous regarder sans vous adorer; ce jeune

homme peut-il vous voir d'un œil indifférent ? il devroit mourir d'amour à votre vue, ou devenir fou.

Cela eſt vrai, reprit la princeſſe ; vous êtes auſſi fort aimable, & vos bontés ne ſont point à dédaigner ; vengeons-nous de ces deux miſérables ; j'ai obtenu leur grace du roi mon père, mais ils ſont indignes de la vie que je voulois leur laiſſer ; ils mourront ; qu'on appelle quelques-uns de mes officiers ; qu'ils aillent mener ces étrangers au pagode, & qu'on les livre à la divinité que nous adorons. Mihrafya ſe chargea elle-même d'aller chercher des officiers, elle ſortit, & revint peu de tems après, accompagnée de deux nègres. Avancez, leur dit la princeſſe, prenez ces jeunes priſonniers, & les conduiſez au pagode. Les nègres s'approchèrent de moi ; mais dans l'inſtant qu'ils nous emmenoient hors de la tente, elle leur dit : arrêtez, je ne ſais quel mouvement s'élève dans mon cœur, & s'oppoſe à la mort de ces deux coupables ; c'eſt ma haine, ſans doute, qui n'eſt pas ſatisfaite d'un ſi léger ſupplice ; une prompte mort eſt un bien pour des malheureux ; qu'ils vivent l'un & l'autre pour ſouffrir de longs tourmens ; je veux qu'on les envoie moudre du mil, & qu'on les occupe nuit & jour ; une vie ſi pénible me vengera mieux que leur trépas.

A ces mots, elle chargea les nègres de nous

TABLE
DES CONTES.

TOME QUATORZIÈME.

LES MILLE ET UN JOUR.

HISTOIRE d'Aboulcasem Basry, page 7

Histoire du Roi Ruzvanschad & de la Princesse Cheheristani, 91

Histoire du Jeune Roi de Thébet & de la Princesse des Naïmans, 102

Histoire du Visir Caverscha, 114

Continuation & fin de l'Histoire de Ruzvanschad & de la Princesse Cheheristani. 138

Histoire de Coulouse & de la belle Dilara, 157

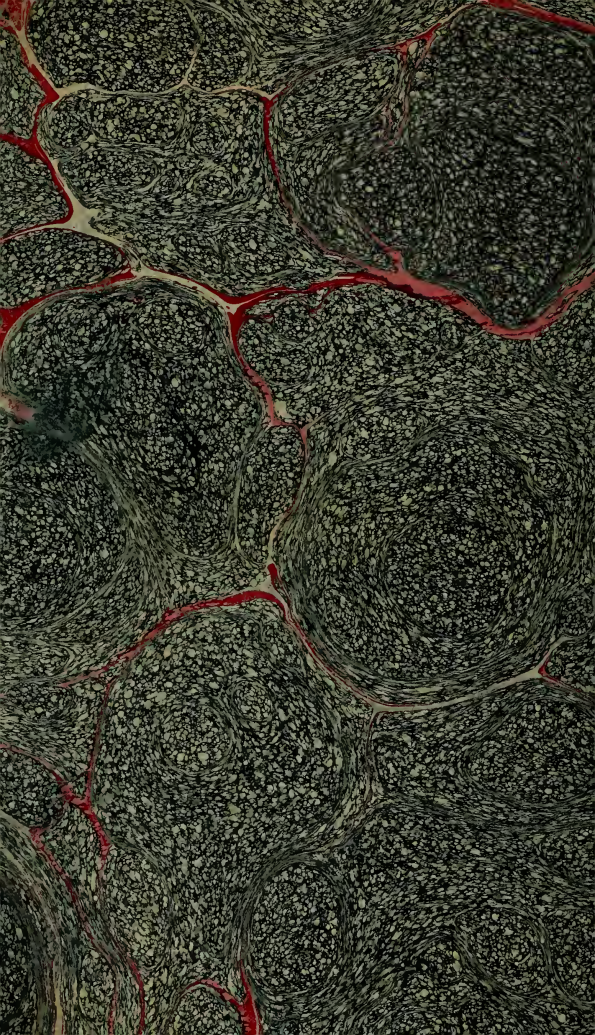
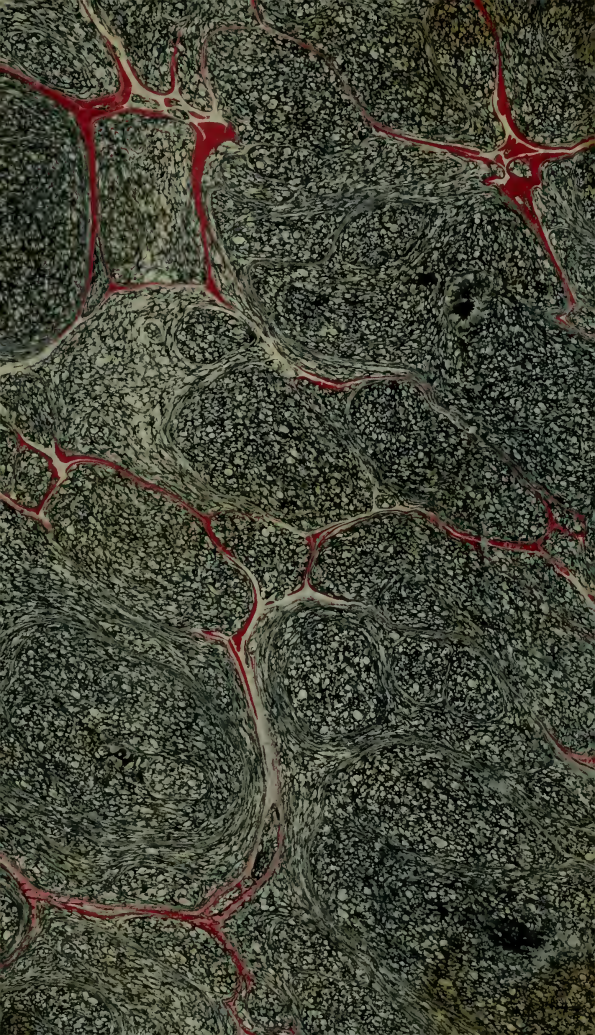
Histoire du Prince Calaf, & de la Princesse de la Chine, 227

Histoire du Prince Fadlallah, fils de Bin-Ortoc, Roi de Mousel, 242

Continuation de l'Histoire du Prince Calaf & de la Princesse de la Chine, 296

Histoire du Roi Bedreddin Lolo, & de son Visir Atalmulc, surnommé le Visir triste, 393

Hiſtoire d'Atalmulc, ſurnommé le Viſir triſte, & de la Princeſſe Zélica Beghume, 395
Continuation de l'Hiſtoire du Roi Bedreddin Lolo, 467
Hiſtoire du Prince Séyfel Mulouk. 469

Fin de la Table du quatorzième Volume.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, No. 27.